



H. D. G.

Lettres de Jersey.

Vol. XXVI. — N° 1. Avril 1907.



Imprimerie Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET C^{IE},

BRUGES (Belgique).

AVIS.

Nos Souscripteurs sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. l'Éditeur des *Lettres*, Maison Saint-Louis, Saint-Hélier, Jersey (Iles de la Manche).



LETTRES DE JERSEY.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Autour du Scolasticat

Obsèques de Monseigneur Bruguière.

LE lundi, 22 octobre 1906, les Scolastiques et Pères disponibles de Zi-ka-wei et de Chang-hai, sont allés à l'église Saint-Joseph de Yang-king-pang pour chanter le service funèbre de Mgr Bruguière, Lazariste, mort le 19 octobre à l'hôpital de Chang-hai en se rendant en France. Dans l'église toute tendue de noir, on avait dressé un magnifique catafalque. La cérémonie fut belle, et imposante par le nombre des Pères qui formaient le clergé. Le P. Supérieur de Yang-king-pang, le R. P. Rodet, accompagné d'un diacre et d'un sous-diacre lazaristes, chanta la grand'messe. En tête de la nombreuse assistance on remarquait M. Ratard, consul général de France. Les restes mortels de l'Évêque seront transportés à Tcheng-ting-fou.

S. G. Mgr Bruguière, de la Congrégation de la Mission, était évêque de Cina et vicaire apostolique du Tche-li occidental. Né en 1851, il arriva en Chine en 1877 comme missionnaire de Pékin, et fut nommé évêque en décembre 1891. Pendant les troubles des Boxeurs, il accompagna les troupes françaises, secourant les malades et donnant aux officiers les renseignements qui leur étaient nécessaires. Tour à tour guide, interprète et infirmier, son ministère était acquis aux plus humbles comme aux plus fortunés. Il contracta pendant cette campagne, à la suite d'un refroidissement, les germes de la maladie qui devait ruiner sa robuste constitution. Mgr Bruguière était chevalier de la Légion d'honneur.

La réception des nouveaux missionnaires.

Zi-ka-wei, 28 octobre 1906.

Les nouveaux missionnaires débarquaient à Chang-hai le 18 octobre, jeudi, fête de S. Luc, évangéliste. On les attendait depuis six heures du matin, heure probable de l'arrivée à Ou-Song, d'après le télégramme envoyé de Hong-Kong aux *Messageries maritimes*. De fait la malle n'atteignit le confluent du Wang-pou que vers dix heures. Les scolastiques libres et qui avaient connu autrefois les arrivants purent se rendre pour midi à Chang-hai. Ils y étaient avant que le canon annonçât l'entrée du tender des *Messageries* dans le port. Ce

canon ne se fit entendre qu'à midi 50', et dix minutes plus tard, nous recevions, avec les démonstrations que vous pensez, nos si désirés missionnaires. Ils avaient bonne mine, malgré la fatigue inévitable de la traversée. Mais comme ils avaient l'air à l'aise, dès le premier instant! Nos habits multicolores les intriguaient bien un peu; et il fallait répondre à sept questions posées à la fois: « Pourquoi avez-vous une robe bleue? et vous une grise? et vous quelque chose sur la tête? et vous rien? et vous une espèce de gilet sur la robe? »... On répondait: « Moi, je suis encore en habit d'été; moi en demi-saison; moi, en complet d'automne. » Tout cela en présentant aux voyageurs les plats du dîner qu'ils touchaient à peine, distraits, un peu émus, et ayant tant à externer.

Enfin, ils y sont. Et dès le lendemain, Zi-ka-wei les recevait gaiement, avec des impressions de « enfin »! plein nos cœurs. Vers onze heures, la cloche nous convie à la grande salle: ce sont les nouveaux qui entrent dans la maison et à qui on va souhaiter la bienvenue ici, *Ad multos annos!* — Au réfectoire, *Deo gratias*. Nous sommes au grand complet, avec les Pères et Frères de T'ou-sé-wé. Le F. Hermand a eu l'idée de faire chanter un couplet par cinq scolastiques, l'un en habit d'automne (f. Hermand), le second en « hiver », (f. Ferrand), avec l'assortiment complet de robes fourrées et chaussures *item*; le troisième (f. Ancel), en léger printemps avec un indispensable parapluie; la dernière saison, chantée par le f. Henry, tête nue, robe blanche transparente, et éventail. Ces quatre saisons étaient présentées par le f. de Vibraye en costume de cérémonie, chapeau évasé, bottes montantes, robe et « ma-koua-tsé » (pèlerine à larges manches). C'était simple. Cela a plu.

Le soir même, le collège recevait les Pères. Clairons et tambours font vibrer le corridor vitré des études. Le réfectoire des païens, où se fait la réception, est comble. Les nouveaux Pères passent au milieu des élèves qui les examinent avec tout ce qu'ils ont d'yeux. La grande prostration se fait à un signal donné, puis viennent deux compliments, le premier en chinois, l'autre en français. Le P. Arnaud y répond brièvement et chaleureusement; puis les Pères bénissent les élèves avant de se retirer.

Suit alors la visite du collège.

Bénédictio et pose de la première pierre de l'église saint-Ignace.

Zi-ka-wei, 15 octobre 1906.

L'événement a eu lieu le dimanche 7 octobre. Vous le savez, nous construisons à Zi-ka-wei une église nouvelle. L'ancienne a tous les défauts de son âge: elle manque de solidité, de salubrité, d'élégance,

de commodité, car elle est fendillée, elle laisse passer la pluie, elle est faite de plusieurs pièces rapportées, ce qui se voit surtout de l'extérieur, enfin elle ne suffit ni au nombre des prêtres ni à la foule des chrétiens : tout cela parce qu'elle est trop vieille. La nouvelle, située entre l'Observatoire et le P'o-dang (ou P'ei-tang, en mandarin, c'est notre Maison), sera longue, large et haute ; elle aura deux tours (l'ancienne n'en a pas), quatorze autels latéraux, une grande nef et des bas-côtés (détails inconnus de l'ancienne), enfin elle sera orientée. On commença à creuser pour établir les fondations, il y a un an. Les pluies d'hiver empêchèrent le travail d'avancer vite. La difficulté principale venait du défaut absolu de roc sur quoi on pût asseoir solidement l'édifice. Un procédé artificiel dut suppléer les assises naturelles. Un lit de béton fut étendu sur l'espace réservé aux murailles de l'église. Enfin, après onze mois, on allait commencer à bâtir. Tout d'abord, l'intention était de bénir la première pierre sans cérémonie. On décida le contraire dans le but d'intéresser les chrétiens aux travaux qui se faisaient pour eux. Le R. P. Recteur lança des invitations à Chang-hai, et le Consul de France répondit qu'il viendrait.

Dimanche donc, Zi-ka-wei avait une vie inaccoutumée. Après le salut du T. S. Sacrement, à 3 h. $\frac{1}{2}$, les abords de notre Maison étaient encombrés de monde, de voitures, d'automobiles. Le capitaine chinois de Zi-ka-wei avait envoyé une douzaine de soldats en grand costume pour garder la porte du chantier. De plus, quelques élèves en uniforme européen formaient la haie pour laisser libre le passage des invités et du cortège religieux. Sur le parcours depuis l'église actuelle jusqu'à celle que l'on construit, les drapeaux multicolores, mais où le rouge dominait, brillaient au bout de longs bambous reliés par des guirlandes. Les drapeaux français étaient partout.

Un peu avant 4 h., une sonnerie de clairons accompagnés de tambours retentit vers le Sud. C'est T'ou-sé-wé qui arrive, en uniforme bleu à raies rouges aux coutures. La foule se tasse, et les petits soldats entrent fiers. Une autre sonnerie : c'est le Collège qui fait son entrée. Voici les invités. M. le Consul Général de France, avec M^{me} Ratard ; M. le Consul de Belgique ; d'autres Européens de marque ; le R. P. Procureur des Missions Étrangères avec un autre Père ; M. Mallet, chef de la garde municipale de la Concession française, M. Dowdall, l'architecte de l'église, un excellent Catholique irlandais ; M. Bayle, ancien élève de Hong-keu, l'entrepreneur.

Au chevet de l'église, près de la grande croix de bois qui marque l'emplacement du maître-autel, on a réservé pour les invités chaises

et fauteuils. Ces messieurs une fois placés, la foule envahit l'enceinte. Tertres, amoncellements de briques, maçonneries commencées, fûts de colonnes, tout se couvre de Chinois. Les clairons annoncent l'arrivée du clergé. Enfants de chœur en chapeaux rouge et or, séminaristes et scolastiques en surplis, prêtres assistants, enfin le R. P. Recteur en chape, s'avancent jusqu'à la croix de bois. La fanfare ouvre la fête.

Au moment indiqué par le Rituel, M. Ratard quitte sa place précédé et accompagné par des Pères en habits ordinaires, puis monte le plan incliné qui mène à la pierre bénite.

De ce sommet, il domine tout.

Les regards sont de toutes parts dirigés vers ce premier représentant de la France dans ce pays; et, simplement mais aussi avec dignité, le Consul Général cimente la première pierre de l'église Saint-Ignace de Zi-ka-wei. Ainsi, il reste acquis à l'histoire de la Mission, — et ce souvenir sera gravé sur la pierre — que la première pierre de cette église a été posée par le Consul de France. Cela était d'un très bon effet sur nos chrétiens et sur les païens qui virent cet acte-là. La France continue donc ici sa tradition: elle édifie et christianise. Puisse l'action contraire qu'elle exerce dans la mère-patrie n'avoir qu'un temps, comme les égarements des bons; cette France ne doit-elle pas rester aux yeux du monde comme la protectrice-née de l'Église dont elle est la fille aînée?

Après un second morceau de fanfare, la foule s'écoula, très lentement. Clairons en tête, T'ou-sé-wé et le Collège rentrèrent dans leur local respectif. La fanfare entra dans le jardin de l'Observatoire pour y attendre le Consul et M^{me} Ratard. Il fut salué par une marche allégro *En avant*; et pendant le goûter qu'il accepta de prendre, on lui joua la *Marseillaise*, morceau qui clôtura cette journée qui avait affirmé, aux yeux d'une foule de Chinois, l'alliance de la France et de la Religion. Avant de partir, M. le Consul manifesta en termes non équivoques son contentement d'avoir pris part à cette cérémonie.

La fête du R. P. Recteur de Zi-ka-wei.

4 novembre 1906.

Le 3 novembre, après les Litanies, souhaits de fête au R. P. Recteur, le R. P. Charles Baumert. Le lendemain, grandissime fête. A 9 h. du matin, dans le réfectoire des païens transformé aisément en grande salle de réception, le R. P. Recteur a reçu les vœux de ses diverses maisons.

Le collège d'abord. Après une sonnerie de clairons, pendant laquelle le R. P. Recteur entre dans la salle suivi du corps professoral, tous les

élèves font la prostration. On s'assied; et alors viennent les adresses.

Un compliment est lu en français, un autre en anglais, un autre en latin, un quatrième en chinois. Chacun des complimenteurs observe ce cérémonial: il sort des rangs, vient devant le P. Recteur, s'incline profondément, lit son discours, puis le remet, genoux en terre, au Père. L'ordre inverse s'observe pour le compliment chinois. On le présente à celui qu'on fête, avant de le lire. Ce compliment est enfermé dans une enveloppe rouge. Le lecteur a seulement une sorte de brouillon qu'il va lire au milieu de l'assistance. La raison de ce procédé est celle-ci: les compliments sont écrits en style, et, par suite, sont inintelligibles à l'audition. Il faut, pour les comprendre, avoir les caractères sous les yeux. Et encore!...

Après le collègue, l'école paroissiale: des bébés. Cela n'en est pas moins gentil.

Vient ensuite une députation du Lao-dang, école de la ville chinoise de Chang-Hai, dirigée par l'excellent Père Sengni.

T'ou-sé-wé arrive avec tambours et clairons. L'orphelinat défile dans le grand corridor en uniforme bleu, remarquable aujourd'hui grâce au nouveau béret, — forme béret marin, bleu à pompon rouge mais sans jugulaire; — les petits ont le fusil de bois et chaque compagnie porte son drapeau. Enfin, voici la fanfare.

Ici encore il faut un compliment. Après un morceau de musique, la chorale de T'ou-sé-wé se groupe autour d'un harmonium, et un chant chinois célèbre les bienfaits du R. P. Recteur à l'égard de l'Orphelinat.

Re-fanfare, puis, au commandement du colonel, on fait demi-tour par principe, et le régiment regagne T'ou-sé-wé.

Le Père Recteur n'en a pas fini pour cela avec les réceptions. Remonté chez lui, il doit se rendre à la salle commune où Séminaire, Anciens Élèves, «Aurore», viennent lui chanter en beau style des choses d'autant plus admirables qu'elles sont moins intelligibles.

* * *

Cependant les Scolastiques ornent le réfectoire. Midi arrive très vite.

Le réfectoire est comble. De partout, Pères et Frères sont venus: Hong-K'eu, Yang-King-pang, Tong-Ka-dou, T'ou-sé-wé ont envoyé tout leur personnel disponible. On cause et aussi on chante.

A 3 h. 1/2, après la bénédiction du T.-S. Sacrement, séance récréative. J'en emprunte le récit à l'*Echo de Chine* du 6 novembre:

A 3 h. 1/2, le R. Père Beaumert, accompagné d'un nombreux cortège d'amis, se dirige vers la salle réservée au spectacle. Au passage, une sonnerie de clairons.

Comme le cortège pénètre dans le vaste hall gentiment décoré pour la circonstance d'écussons, de banderoles et de fleurs, une fanfare joyeuse éclate. C'est la musique de l'orphelinat. Un des Pères tient le bâton d'orchestre et dirige l'ensemble, non sans autorité.

Puis se déroule, pour la plus grande joie de tous, un programme des plus heureusement choisis qui permet d'apprécier les louables efforts des élèves et les beaux résultats des maîtres.

1^{re} PARTIE.

1. — « Adresse » des élèves au R. P. Recteur.
2. — Farce. « *Just like Papa* ».
3. — Swedish Gymnastics with music (3rd division 16 élèves).
4. — « *Entre Frères* » scènes extraites de Molière.
5. — Dumb-bell. Exercice with music (2nd division, 16 élèves).
6. — Déclamation « *Running to the Rainbow* ».
7. — Club Exercise with music (1st division, 16 élèves).

2^e PARTIE.

1. — « Adresse » des Anciens Élèves du Collège au R. P. Recteur.
2. — *Maître Pathelin*, opérette en 1 acte.
(Musique de Bazin. — 8 personnages, chœur de paysans.
Finale. — (Fanfare).

Cette manifestation, à cause même de son caractère de fête intime et sans apprêts, est dans son ensemble, peut-on dire, un exercice scolaire plein de suggestions pour le spectateur amusé.

Voici, en effet, une musique au concert assez homogène, ma foi! et non sans agrément. Pour qui sait l'inaptitude du Chinois à jouer des instruments occidentaux, nous ne pouvons qu'applaudir aux efforts faits pour développer ainsi sa technique et son goût qui sont dès maintenant appréciables.

Plus encore peut-être sont satisfaisants les progrès réalisés au point de la culture physique.

Voici trois classes de pupilles qui viennent, l'une après l'autre, — dans un ravissant costume de gymnastes: chemise et pantalon court, blancs, ceinture de soie noire, bas noirs, écharpe rouge — nous montrer les excellents effets de la méthode suédoise. Que de vigueur déjà et d'endurance dans ces jeunes corps! C'est plaisir vraiment que de voir ardeur si grande et si beaux exercices!

Trouverions-nous l'équivalent de ces résultats dans les écoles de France, où, pourtant, les tempéraments offrent, dit-on, plus de ressources au point de vue nerf, et les anatomies aussi plus de puissance

musculaire? Bravo! jeunes athlètes de l'avenir, vous faites bien augurer des facultés physiques de la jeune Chine.

Les lettres aussi, avec les arts et les sports, viennent agrémenter la séance et emporter leur belle part de succès.

Des adresses de compliments sont lues par des élèves où s'affirment le respect et la reconnaissance de tous envers le R. P. Baumert, très touché de ces démonstrations.

Mais particulièrement remarquable est l'adressé de M. Tsu, membre de l'association des anciens élèves du collège dont il est l'un des plus distingués inspirateurs. Le recteur le remercie vivement.

Ce sont également de petites scènes en anglais et en français, avec costumes, s'il vous plaît, où les élèves essaient avec beaucoup de bonheur parfois leur intelligence de la comédie.

Just like Papa, interprétée par deux tout jeunes élèves, fait beaucoup rire l'assistance fort amusée du sérieux convaincu des deux petits bonshommes d'acteurs, remplissant le rôle de deux frères, dont l'un fait le docteur, comme le père, et l'autre le patient.

Mais le clou de la matinée fut incontestablement la représentation d'une scène de Sganarelle et celle de Maître Pathelin.

Ah! que ce nous fut une surprise agréable de retrouver dans ces lieux Molière et Brueys avec ces comédies savoureuses d'un esprit si bien français! Et n'allez pas croire que l'interprétation souffrît de ses acteurs pour singuliers qu'ils fussent. Choisis parmi les membres de l'Association des Anciens Élèves du collège non seulement ils firent de leur mieux, mais parfois ils firent bien et très bien.

Qu'il eut d'entrain et de sens comique M. Guillaume, qu'il fut plaisant Maître Pathelin, et Agnelet, pleurant ses moutons et plaidant contre « son doux maître », qu'il eut des cris hilarants et des grimaces heureuses!

Aussi les applaudissements ne leur furent-ils pas ménagés.

Vers 6 h. $\frac{1}{2}$, la séance prenait fin, après un pot-pourri de la fanfare où passèrent tous les bons vieux airs français.

Ensuite le R. P. Baumert avec son aménité parfaite et sa rare distinction, recevait ses nombreux amis et les quelques invités de cette fête tout intime, et, en vidant une coupe de vin clair, M. Chollot, l'ingénieur dévoué de notre municipalité, portait la santé de l'éminent Recteur et dans son toast saluait la prospérité du magnifique collège de Zi-ka-wei dont nous venions d'avoir tous, sous les yeux, un si éclatant témoignage de bonne tenue, de progrès et de direction avisée.

Puis l'assistance se séparait dans le sentiment unanime que l'œuvre entreprise au collège de Zi-ka-wei était saine et féconde en résultats

heureux et nous nous sentions particulièrement fiers dans nos cœurs de Français qu'il nous fût donné de voir telle prospérité et tel éclat de l'influence de notre pays dans ce coin de Chine où pénètre de plus en plus, grâce aux vaillants pionniers que sont nos missionnaires, l'une des meilleures formes de la civilisation occidentale.

* * *

Quinze jours après, avait lieu une répétition de cette séance dont nous empruntons encore le récit à l'*Echo de Chine* du 20 novembre :

L'*Echo de Chine* du 6 novembre a raconté la séance donnée par les élèves du collège de Zi-ka-wei, le dimanche précédent, à l'occasion de la fête du R. P. Baumert, recteur des établissements de la Mission Catholique.

C'était la fête de famille, à laquelle prirent part bon nombre de personnalités de la colonie européenne de Chang-hai.

L'exiguïté de la salle n'avait point permis de faire des invitations à certaines notabilités chinoises, qui s'intéressent vivement à l'œuvre des écoles en Chine, et aux directeurs, professeurs et élèves des principaux collèges de Chang-hai avec qui Zi-ka-wei entretient de fort bonnes relations.

On avait donc remis à quinzaine une seconde séance.

Samedi dernier, Zi-ka-wei reprit son animation des grands jours.

Dans la matinée arrivèrent successivement les principaux invités. Citons MM : Liu-hai-koan, ancien ministre des travaux publics, ancien ambassadeur en Europe, en résidence à Chang-hai, pour le règlement des traités commerciaux avec les nations européennes, nommé tout récemment général des troupes de Mongolie; — Tsa-houo-fou, ancien tao-tai de Chang-hai, et jadis ambassadeur en Europe; il a tenu à venir à Zi-ka-wei, malgré son état de santé; — Wang-seng-tse, ancien examinateur du Hou-pé, vice-président d'un bureau chargé de la surveillance des études dans le Kiang-sou, venu exprès de Sou-tseu, pour voir les collèges de Zi-ka-wei; — Sen-tse-mei, ancien tao-tai; — Zi-yu-tse, directeur de la Compagnie de navigation *China Merchant*; — Tseu-sen-kieng, directeur des télégraphes à Chang-hai; — Wang-tan-goé, ancien directeur du Nan-yang Collège et membre du tribunal du commerce, directeur des chemins de fer; — Ma-siang-pé, qui se dévoue si entièrement à l'œuvre de l'éducation intellectuelle en Chine, accompagnait ces messieurs.

Ils commencèrent à visiter les divers établissements, les orphelinats, les Universités, le Collège, s'intéressant à tout, se plaisant à interroger, à entrer dans les moindres détails. L'un d'eux, — pour ne prendre qu'un exemple, — pendant la visite de l'Orphelinat du

Seng-mou-yeu demanda à visiter la classe des sourds-muets : « J'ai entendu dire que vous appreniez à parler aux sourds-muets, je serais curieux de voir cela ». — Partout ces Messieurs eurent des mots aimables et louangeurs.

A 2 h. après-midi, les députations de plusieurs collèges avaient pris place dans la salle du théâtre.

Les Pères y amenèrent leurs invités, et les élèves du Collège donnèrent une seconde représentation de la séance du 4 novembre : le programme était à très peu de chose près, le même : les adresses au R. P. Recteur étaient remplacées par une adresse des élèves à leurs camarades des autres écoles. La fanfare de l'Orphelinat de Tou-sé-wé, seule, avait changé ses morceaux tenant à les choisir plus dans le goût chinois et à terminer par la *Marseillaise*. On a remarqué que pendant un entr'acte, MM. Liu-hai Koan et Ts'a-houo-fou quittèrent leurs fauteuils pour venir voir de tout près les jeunes musiciens chinois, qui jouaient à ce moment, non sans brio, un joyeux quadrille.

L'auditoire tout entier fit très bon accueil et s'intéressa vivement aux divers numéros du programme. On applaudit, à la française, gymnastique suédoise et saynète anglaise ; Molière aurait souri si on lui avait prédit qu'il amuserait un jour les sujets de l'empereur de la Chine, comme il l'a fait à Zi-ka-wei. Josseaume, Pathelin Agnelet et Cie surent encore une fois faire rire tout le monde, même ceux qui ne comprenaient pas notre belle langue française.

Après une légère collation, — avec musique, s'il vous plaît, — les invités se retirèrent, satisfaits, disaient-ils, de l'aimable réception des Pères, et de tout ce qu'ils avaient vu, laissant tout le monde enchanté de leur exquise courtoisie.

L' « Aurore ». — (du P. Hermand.)

20 janvier 1907.

La Chine se civilise, par les écoles sans doute, car c'est là que se rencontre l'esprit nouveau, mais il est anti-dynastique et on le redoute fort à Pékin. En voici quelques preuves glanées dans les journaux de ces jours.

6. janvier, Pékin : Le gouvernement chinois a ordonné au ministre à Tokio, d'avoir soin que les étudiants chinois ne retournent pas du Japon en Chine à l'occasion du nouvel an chinois, mais qu'ils continuent leurs études. La raison de cet ordre réside dans la crainte que le mouvement révolutionnaire anti-dynastique actuel ne soit développé par le retour des étudiants dont le nombre atteint maintenant seize à dix-huit mille. — Le docteur Sun Ya-tsen, le chef révolutionnaire bien connu, et Tchang Ping-ling, le rédacteur en chef de l'ex-journal

Su-pao qui vient de sortir de prison le mois dernier, ont tenu un meeting populaire des étudiants chinois à Tokio, auquel assistaient environ cinq mille étudiants. Trois mille d'entre eux ont signé l'engagement de suivre Sun et Tchang. — Pékin, 8 janvier : les Chinois qui visitent Pékin sont mis sous une surveillance étroite. Les portes de la ville sont fermées le soir de bonne heure et ouvertes tard le matin. — 10 janvier : Les étudiants chinois à Tokio, qui se sont joints ouvertement aux révolutionnaires Sun et Tchang, ont pris des mesures pour trouver parmi eux et leurs amis les moyens nécessaires pour atteindre leur but. Leur intention est avant tout, d'acheter de grandes quantités d'armes. Le mouvement est donc hardiment anti-mandchou

Nos élèves de l' « Aurore », eux, ici du moins, s'occupent peu de ces questions politiques : ils ne songent qu'à travailler et entretemps à jouer au *foot-ball*. Aujourd'hui ils sont en examens et vont partir en vacances d'un mois.

A la rentrée, le local sera prêt pour recevoir une cinquantaine de nouveaux. On a construit un bâtiment entre le musée et l'ancien observatoire.

Mais si le local suffit, à lui seul, à permettre de recevoir matériellement cinquante élèves de plus, la grosse question à résoudre reste celle des professeurs qu'il va falloir plus nombreux pour les nouvelles classes. Comment fera-t-on ? On vous le dira dans un mois.

24 janvier. Hier a eu lieu la grande réunion et les adieux des élèves aux Professeurs. Un notable de Chang-hai a fait un grand discours sur l'amour de la vertu nécessaire au progrès. Autre discours d'un élève. A midi tout était fini. Dans l'après-midi départ des élèves.

(du P. Chevestrier.)

3 février 1907.)

Les examens d'admission à l' « Aurore », ont eu lieu les 25 et 26 janvier. 116 candidats se sont présentés, parmi lesquels, deux mandarins dont l'un a le titre de *Tche-fou* (préfet). Il était muni de tous ses papiers. Ce personnage qui a passé trois ans à l'Institution Berlitz de Paris, tout en étant secrétaire à l'ambassade, sait assez bien le français ; mais il désire, avant de poursuivre sa carrière mandarinale, s'instruire dans les sciences européennes.

Sur les 116 candidats, 47 ont été admis, parmi lesquels le susdit Préfet. J'aurai l'honneur de l'avoir pour élève à la rentrée, puisque je prends le cours supérieur de français. Ce cours est plus facile que les autres : les élèves sachant déjà pas mal de français, j'ai moins besoin de recourir au chinois pour me faire comprendre. Les noms

des candidats reçus ont été publiés dans les journaux le mardi suivant. Parmi les élus, il y a un chrétien venu de Se-tchoan. C'est le premier chrétien reçu à l' « Aurore ».

Discours à Nang-yang collège et à l' « Aurore ».

Le samedi, 13 octobre, 26^{me} jour de la 8^e lune, était la veille de la naissance de Confucius. A cette occasion, le collège impérial de Nan-yang organisa une fête. Les Pères Perrin, Schérer et Van-Hée (les deux derniers, professeurs de français au dit collège) y étaient avec deux Pères chinois.

Je vous en parle à cause des discours qui furent faits. Plusieurs mandarins présidaient la fête. — Il devait être question surtout de la fameuse « Constitution » qu'on veut établir en Chine.

M. Mâ siang-p'é (le P. Mâ) prit d'abord la parole, et dit aux élèves de quelle manière ils pouvaient espérer se rendre utiles à leur pays. Sous le couvert de nombreux textes tirés de Confucius, de Meng-tse et autres sages chinois, il a parfaitement montré dans un discours qui était plutôt une conférence, la nécessité de la « Vertu » pour le Relèvement de la Chine; nécessité de la morale dans l'éducation; impossibilité de faire œuvre grande et durable, impossibilité d'empêcher la dissolution dans l'avenir sans les principes moraux exigés de la masse et surtout à l'école. « Là doit être le fondement inébranlable de la constitution et sa fin sublime. » Les applaudissements redoublèrent et l'enthousiasme fut grand. Il en est toujours ainsi, paraît-il, quand M. Mâ fait des discours. Il est certain que ses idées sont d'ordinaire très appropriées aux besoins actuels de la Chine, et qu'elles forment un idéal que l'élite recherche avec passion, surtout depuis quelques années: la mise en œuvre d'une constitution en est le plus probant témoignage.

Après lui, M. Sites, un américain professeur aussi à Nan-yang, prit la suite du discours de M. Mâ, et montra que l'homme n'atteindrait pas à la vertu sans la reconnaissance d'un Être suprême, Dieu, à qui il doit obéissance et service. Deux mandarins parlèrent encore; l'un fit surtout l'histoire des différentes constitutions européennes, mais prenant pour type l'Angleterre. Il parla de S. Louis avec respect, lui reprochant seulement trop d'absolutisme, ce qui n'est pas, dit-il, la bonne manière de gouverner. Henri VIII fut étudié, critiqué, et bien que le Protestantisme fût loué, l'orateur évita d'attaquer notre religion. Était-ce à cause de la présence de nos Pères? Pas nécessairement. Le dernier discours n'eut rien de remarquable.

Le soir même, M. Mâ dînait à Zi-ka-wei, en compagnie du Père

Wang (l'auteur); on lui avait préparé une chambre au collège; et le lendemain matin à 9 h., sur l'invitation du P. Perrin, il fit de nouveau un splendide discours à l' « Aurore », sur l'immortalité de l'âme. Il fut très éloquent et dit d'excellentes choses: toujours du « Liberatore » et de la bonne morale mise dans la bouche du grand Kong-fou-tse et de ses disciples. L'homme n'est pas seulement un corps; il est esprit aussi. L'esprit l'emporte sur le corps, d'où nécessité de développer le premier, plus encore que le second. Les passions doivent être réfrénées, la volonté affermie dans le bien, l'intelligence remplie du vrai. Ainsi se forme l'homme. Or, c'est moins par l'établissement d'une Constitution que par la formation d'une élite d' « hommes » que la Chine deviendra la nation forte et grande que l'on souhaite. Kong-fou-tse a du bon, avouez-le. Encore faut-il le connaître, et vous verrez qu'il ne se laisse pas lire facilement.

Cela dura plus d'une heure; ces pauvres païens, dont les espérances sont bornées à des ambitions purement humaines et dont un grand nombre souffre de mener une vie si égoïste, étaient vivement intéressés par cet homme qui connaît si bien la mentalité chinoise et qui peut ainsi leur insinuer déjà l'amour des vertus chrétiennes par celui des vertus naturelles. M. Mâ possède sur les jeunes gens une influence extraordinaire et il est pour eux un véritable « leader ». Son action est plus étendue encore, car il peut avec une autorité incontestée répandre les bonnes idées et les vrais principes dans une société qui nous est fermée dans son ensemble. Il est en ce sens pour nous un véritable collaborateur.

A T'ou-se-wé. (*Extraits de lettres du P. de Lapparent.*)

1 octobre 1906.

Je ne veux pas laisser partir la malle anglaise sans lui confier quelques mots pour vous. Ci-joint un extrait amusant du *Hoei-pao*, un échantillon de l'article « correspondance ». C'est ainsi que nous nous faisons tout à tous.

Hoei-pao du 5 septembre 1906. — « Moi, votre esclave par ma nature, j'aime beaucoup boire du vin; mais je n'en bois pas toujours. Quand j'en ai bu, j'ai toujours sur mon corps des rougeurs, comme les boutons. De temps en temps, j'ai des démangeaisons, de sorte que je ne puis cesser de me gratter avec ma main. On dit que c'est la maladie du vin. Il n'y a pas moyen de la guérir, dit-on. J'ose demander à votre haute intelligence, j'ai espoir que vous me renseignerez. — Réponse. — Quand on boit du vin après le repas cela vaut mieux qu'avant. Quand on a faim, il ne faut pas boire beaucoup.

Il ne faut pas non plus boire toujours sans cesser, parce que peut-être on aurait une maladie chronique, due au vin, plus grave que celle que vous décrivez. Le moyen pour se guérir, c'est de se purger bien complètement, puis prendre un mélange de han-ko, écorce d'orange amère, de rhubarbe, etc... bien bouillis. »

La réponse est faite par un rédacteur chinois qui ne peut dire ce que c'est que han-ko en français; peut-être sont-ce des pois doux.

25 octobre 1906.

... Je te dirai que notre vieux Wang-hong-kon (mot à mot la « racine rouge ») est mort hier. C'était un vieux brave homme, ancien sacristain, ancien lingeur, enfin brocheur de livres. Le pauvre homme avait une maladie d'estomac, « le riz ne tombait plus dans son estomac », comme ils disent ici, il maigrissait de jour en jour. Le dimanche 14, il s'était confessé et avait communie pour notre fête patronale, puis était venu me demander, s'il pouvait communier le lendemain 15, pour la fête de Ste Thérèse, parce qu'il habite à côté du Carmel. Hier matin il n'avait pas pu se lever, on lui a donné l'Extrême-Onction et il est mort tout doucement; encore une âme droite, qui recevra, j'espère, sa récompense au ciel.

Ce qui ne se voit qu'ici, c'est qu'aussitôt après la mort, sa femme est venue me trouver, à peine une demi-heure après, — on a décidé de marier sa fille aînée dès le lendemain, avant l'enterrement, et c'est fait maintenant. Hier la mort du vieux, ce matin le mariage de sa fille, et demain matin l'enterrement du vieux. Question d'économie. Un mariage ordinaire parmi les gens de cette classe aurait coûté une cinquantaine de francs, en festins, pétards, chaise à porteurs, habits de gala, etc... Mais en cas de deuil, c'est admis que l'on est dispensé d'inviter les voisins, de brûler de la poudre, de mettre une robe rouge et des bottes, etc... d'où beaucoup moins d'argent dépensé. D'autre part il fallait faire cela avant l'enterrement, car à partir de l'enterrement commence le deuil officiel, pendant lequel il est défendu de se marier. De plus on avait besoin du gendre, car à la maison il n'y a pas de garçons, sauf un qui est idiot; il faut un homme pour aller au marché, diriger la maison, gouverner l'idiot et gagner de l'argent... Justement, il y a quelques mois, je leur avais promis comme gendre un de mes orphelins de vingt et un ans, sculpteur; c'est parfait; lui n'a pas de famille, de sorte qu'il restera dans la famille de sa femme à titre de fils adoptif et de gendre; il leur donnera tout ce qu'il gagne, et cela fera une famille heureuse. Vingt et un ans, cela ne leur paraît pas trop jeune, alors que l'on voit souvent des jeunes gens de dix-neuf ans, ou même dix-huit et dix-sept, se marier. En disant vingt et un

ans, je parle à la mode de Chine, cela veut dire la vingt et unième année; l'intéressé n'a que vingt ans accomplis...

(du P. Le Boisselier.)

Je vous présente ma petite congrégation de T'ou-sé-wé. C'est une trentaine d'enfants que j'ai réunis sous le nom de « Bataillon du Sacré-Cœur ». Mon but est de leur faire pratiquer l'esprit de l'Apostolat de la Prière dans son plus haut degré: communion fréquente, visites au Saint Sacrement, offrande des bonnes œuvres, examen particulier, etc. Il n'y a qu'une condition pour entrer: de la bonne volonté. Et certainement chez ceux que j'ai ainsi groupés, il y a beaucoup de générosité. Cela fait ma consolation le dimanche.

Au Carmel de Zi-ka-wei.

14 octobre 1906.

Le Carmel Saint-Joseph, de Zi-ka-wei, a célébré les seize Bienheureuses Martyres Carmélites de Compiègne, par un Triduum qui s'est terminé le dimanche 14 octobre, veille de Ste Thérèse.

La chapelle avait été magnifiquement décorée sous l'habile direction du F. Beck, architecte de T'ou-sé-wé. Ayant eu le bonheur d'assister jadis à Rome à de semblables fêtes, le F. Beck s'était inspiré de ses vieux souvenirs et n'avait voulu rien omettre de ce qu'il avait cru pouvoir reproduire. De généreuses bienfaitrices l'avaient secondé.

Dominant le maître-autel, un immense tableau du martyr des Bienheureuses, reproduction de celui de Rome, peinte par le F. Lieou, attire d'abord et retient les regards; autour de la chapelle d'autres tableaux exécutés également à T'ou-sé-wé; le tout encadré de plus de sept cents mètres de guirlandes de verdure formant festons et remontant jusqu'à la voûte. Des tentures rouges à frange jaune, courent sur les murs ornés d'écussons d'inscriptions et d'armoiries. L'autel resplendit de toutes les richesses de Zi-ka-wei, amenées là pour la fête.

Le vendredi 12, premier jour du Triduum, le R. P. Rodet, supérieur de Yang-king-pang, préside à tous les offices et prêche en français tandis que les religieuses Auxiliatrices exécutent tous les chants. Le samedi, messe par le P. Platel et sermon en chinois, par le P. E. Moreau, avec la tribune du séminaire, dirigée par le P. Lévêque. Le dimanche, pour clôturer, grandissime première classe. Le P. Adigard célèbre la messe solennelle où évoluent tous les enfants de chœur du collège, sous l'habile direction du P. Robinet. Dans le sanctuaire un nombreux clergé composé des Pères Tertiaires, des Novices et de

tous les Pères disponibles. Les scolastiques et les enfants du collège réunis forment un magnifique chœur à voix inégales, ce qui est fort rare ici, il y a aussi la cithare du P. Ferrand et la fanfare de Tou-sé-wé. Le P. Li prononce en chinois le panégyrique des Bienheureuses devant un splendide auditoire de Chinois et d'Européens venus de Chang-hai. Si nombreuse est l'assistance qu'une partie doit rester dehors dans la cour devant l'église.

Une invitation.

Que diriez-vous si vous receviez — comme cela m'est arrivé hier — une belle enveloppe rouge sur laquelle vous seriez qualifié de « Grand Père », et dans laquelle il y aurait une belle carte rouge, avec ces mots (en chinois bien entendu): « Le 10^e jour de cette lune (la 12^e) à midi très exactement, j'essuierai mon verre en attendant votre noble arrivée »? Ce que vous feriez? Ce que le P. Schérer (qui a reçu une semblable invitation) et moi allons faire: vous iriez dîner après-demain au Collège de Nan-Yang. Que dites-vous de la formule?

Quelle grossièreté ce serait d'écrire: « Monsieur, je vous attends pour dîner »!

Chez les Petites Sœurs des Pauvres. — (du P. Chevestrier.)

25 novembre 1906.

Jeudi, fête de Ste Cécile, les musiciens du Collège sont allés chez les Petites Sœurs des Pauvres. C'est une innovation due à l'initiative du P. A. Durand, leur maître de chapelle. Depuis deux ou trois semaines les enfants faisaient des provisions de douceurs, oranges, chocolat, poires, sucreries; d'images, d'objets hors d'usage pour eux, mais pouvant servir aux vieillards. Tout cela, enrubanné et additionné d'un peu de tabac, devait présenter aux pauvres vieux un coup d'œil rare et alléchant.

A midi, la députation du Collège sortait. Tous sont en uniforme kaki; en tête deux tambours, quatre ou cinq clairons et des fifres. Suit la maîtrise. Le Père Durand, son piston en main, mène le bataillon. Deux brouettes ferment la marche; ce sont à la fois les voitures de subsistances et d'ambulance, car elles portent les cadeaux à faire aux vieillards, et attendent d'être envahies par quelques éclopés.

Le Père Vanara et moi marchons sur les flancs de l'armée. Quelle gloire, mes aïeux! que cette sortie militaire à travers Zi-ka-wei en émoi. Clairons, fifres et tambours s'en donnent à plaisir, et les chanteurs crient sur l'air du « vitrier » quelque chose en chinois qui m'a l'air suffisamment crâne.

Une, deux! une, deux! On marque le pas en se redressant, surtout les plus petits. Le village est passé. Nous voilà sur la grand'route. Alors, les ambulances fonctionnent: il se trouve des petits fatigués. C'est tout naturel, il n'y a plus la foule admiratrice pour encourager le jeune soldat!

Après deux heures de marche, entrée triomphante chez les Petites Sœurs. Tout est propre; on a même orné la grande salle des vieux, et le mot « *Welcôme!* » se lit sur des festons bleus et roses.

La chapelle reçoit la première visite. On y chante un cantique.

Puis visite de la maison. On rencontre les PP. Beucé, de Vibraye et Ferrand venus plus tard. Suit une séance de gymnastique suédoise par les petits et les grands, au son de la musique: piston, petite flûte, clarinette, ou bien tambours et clairons.

Une loterie est organisée pour faire gagner les lots apportés. Par une heureuse inspiration, les enfants trouvent le procédé trop long et trop solennel. Alors, chacun se saisit d'un paquet et va le porter aux vieillards. C'est étonnant et touchant, car jamais chose pareille ne s'était vue, et leurs aïeux n'ont jamais fait cela! Parmi les élèves, il y avait plusieurs païens.

L'impression a été excellente pour les vieux comme pour les enfants.

Après un goûter offert par M. Tsu dans son usine, retour à Zi-ka-wei, dans un ordre qui émerveille le Père P'é, préfet du collège.

Ce fut donc une bonne journée, très profitable à ces enfants qui étaient entrés en contact direct avec de pauvres vieillards.

C'est neuf. Puisse cela porter du fruit.

3 février 1907.

Les Pères Tertiaires ont commencé leurs expériences chez les Petites Sœurs des Pauvres. En ce moment le P. Gasperment, venu en Chine avec la dernière bande, passe les traditions au P. Covillard. Il paraît qu'ils ont eu beaucoup de peine à pouvoir laver les pieds des vieillards. Ils y sont tout de même arrivés, mais pas pour tous. Il y a eu des scènes très drôles. L'un s'est laissé faire: « Je veux bien, puisque ça fait plaisir aux Pères; les pieds, la poitrine... ils peuvent me laver tout ce qu'ils voudront! » — Tout comme S. Pierre! — Un autre se laissait faire, mais sans rien dire: son voisin, un païen, tout furieux, lui tombe dessus et lui donne des coups de poing: « Mais remercie donc le Père; dis donc merci au Père. »

L'académie des païens au collège de Zi-ka-wei. — (du P. Chevestrier.)

21 janvier 1907.

Au collège, hier soir, j'ai assisté à la première réunion de l'Académie des païens. Cette Académie est l'œuvre du P. Durand. Le R. P. Recteur désirait beaucoup que l'on organisât en faveur des païens quelque réunion qui fût le pendant de la Congrégation pour les chrétiens. Le P. Durand, qui n'en est pas à son coup d'essai d'heureuses initiatives, vient de lancer l'Académie des païens. Il a pris les moyens, comme étant plus faciles pour un début. L'œuvre, à la rentrée, s'organisera pareillement chez les grands.

A 6 h., hier soir, le R. P. Recteur, accompagné du président et du secrétaire de l'Académie, fait son entrée dans la salle. Il a voulu encourager les débuts de la nouvelle réunion. Dans le même but, le P. Préfet du Collège, le P. Directeur de la Congrégation, le P. Préfet de l'« Aurore », le P. Schérer, quelques professeurs et surveillants du collège étaient présents. Des invitations avaient été faites à des députations des autres divisions du collège. C'était donc pour les jeunes académiciens une face énorme.

Ils sont là, groupés autour d'une table où siègent le Président, le Secrétaire, le Trésorier et les deux Conseillers. Ces hauts dignitaires ont sur la poitrine une rosette double rouge et verte, à franges d'argent, comme insigne de leurs hautes fonctions.

Huit membres de l'Académie se tiennent derrière, ayant une rosette toute verte.

Le Président remercie, en français, le R. P. Recteur de l'honneur qu'il fait à l'assemblée, et des encouragements que sa présence lui donne.

Le Secrétaire lit ensuite les Statuts de la nouvelle Société. Tout désormais va se passer en chinois, à commencer par la lecture du compte-rendu. La Conférence roule sur le système solaire. Quelques notions générales de Cosmographie, la révolution des planètes, la rotondité de la Terre et la cause des éclipses, voilà ce que le Président expose avec un entrain et un sérieux tout à fait amusants. Les Pères l'interrompent parfois pour lui demander une explication, et le petit bonhomme s'en tire à peu près bien.

Il devait y avoir des projections; mais un accident survenu au système d'éclairage obligea de recourir à de simples figures à la craie sur le tableau noir. La conférence fut coupée par une déclamation en chinois: *Le Renard et la Cigogne*. L'assistance écolière s'en amusa fort.

Tous les quinze jours désormais, il y aura conférence, faite par un Académicien. La prochaine sera sur les torpilles, torpilleurs et

sous-marins C'est le P. Savio qui prépare les matériaux de cette conférence, comme le P. Vanara avait préparé la conférence précédente, donnée du reste par un de ses élèves.

Tous les dimanches, l'Académie tient séance. Un Père ira causer avec eux, provoquer les discussions, en fournir la matière, et diriger les débats. Plus simples, ces réunions prépareront les « Conférences » proprement dites de chaque quinzaine.

Évidemment que la condition première pour faire partie de l'Académie est d'être un bon élève, sage en division. Ce sera une récompense et un stimulant qui semble devoir bien prendre sur nos élèves chinois. L'Académie a ses armoiries : *au chef de gueules portant en or les caractères « Kang ya wea : Académie solaire »* ; l'écu est *de sinople à deux palmes d'or avec une étoile d'argent*. Vous voyez que c'est grandiose.

Distribution des Prix au collège.

2 février 1907.

Ce matin à 9 heures, avait lieu au collège la distribution des prix, agrémentée de quelques intermèdes : 1° Un monologue en français par un élève du P. Henry. Costume d'un bourgeois de province 1840. Grand succès. — 2° Une scène de Molière par deux élèves du second cours de français. Naturel, élan, verve : c'était parfait. — 3° Une piécette anglaise, scène de correctionnelle, par les élèves du second cours d'anglais. C'est le P. Armand qui a préparé cette saynette. On a beaucoup ri, même ceux qui n'y comprenaient rien. — 4° Enfin le chant du collège, marche arrangée par le P. Vanara, sur deux airs de Monaco. Les paroles (en chinois) sont du P. P'é, préfet du Collège. — Les fifres, clairons et tambours du P. Durand s'en donnèrent aussi à cœur joie.

La famine.

Zi-ka-wei, 21 janvier 1907.

La famine continue et les émigrations aussi. A Chang-hai, une société internationale s'est constituée dans le but de porter secours aux malheureux campagnards du Nord. Cette société, qui comprend des Chinois et des Occidentaux, organise des réunions variées, représentations scéniques, conférences et le reste, auxquelles le public assiste moyennant un prix d'entrée assez élevé. Une collecte, en outre, est faite pendant les séances, et le produit de ces fêtes est distribué au profit des affamés. C'est ainsi qu'avant hier soir, samedi, plus de six mille taëls ont été gagnés dans une seule réunion. — Pour la distribution des aumônes, le comité consulte et gratifie selon qu'il juge plus à propos. Des demandes lui sont adressées par les man-

darins, les missionnaires, les sociétés protestantes. Le Père Colman, qui est bien vu de la société anglaise de Chang-hai, a présenté plusieurs lettres de nos Pères, lesquelles, paraît-il, auraient vivement impressionné le comité.

Vous du moins en Europe, donnez généreusement vos prières pour que cette famine procure la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

Suites de l'affaire de Nan-tchang.

22 juillet 1906.

Le P. Lémour a repris le chemin de Ngan-king où il va retrouver ses somptueux habits de cérémonie, ses visites, ses mandarins, ses affaires et brochant sur le tout, la mauvaise volonté et l'arrogance qui sont au fond de tous les potentats administratifs depuis la déplorable affaire de Nan-tchang. Tous les Pères des districts disent la même chose, c'est frappant : « Dans les villes surtout et parmi le monde officiel, cette affaire a causé des torts énormes aux missionnaires. »

... L'affaire de Nan-tchang a, paraît-il, été très bien traitée par M. Bapst. On dit qu'il s'en est tiré en fin diplomate et avec une rapidité un peu déconcertante en ces pays. D'aucuns pensent cependant que l'expression du document officiel : « Kiang, dans un accès de colère, s'est suicidé », rejette, aux yeux des Chinois, la culpabilité sur le P. Lacruche. Les Chinois, ou si vous le préférez, la mentalité chinoise ne conçoit pas du tout cette expression comme le feraient des Européens, et cela à cause des idées chinoises sur l'honneur, sur la *face*. Un Chinois traduira : « le missionnaire ayant acculé Kiang à une perte de face en le mettant en demeure de rétracter ses paroles et ses actes, l'a obligé par le fait même à se suicider, et *cela équivaut à un meurtre*. » Et je vous assure que ceux qui connaissent un peu les Chinois, leur mentalité, sont fort tentés de se ranger à cette appréciation. Les Européens sont éblouis par la façade majestueuse, écrasante de la réparation, par cette pyramide de taëls et de piastres, où le regard s'arrête; songez donc 200,000 carolus ! Les Chinois pensent tout autrement, ils nous trouvent avarés et nous reconnaissent la force brutale; ils se croient possesseurs de la force morale, de la *face*, que nous n'avons pas.

Je vous donne cette opinion, à titre de document, sans juger ce qu'elle vaut : qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son.

16 septembre. Tchang-tche-tong, un vice-roi, très en vue dans tout l'empire, vient d'adopter le fils du fameux sous-préfet, qui se suicida à Nan-tchang. C'est significatif; priez pour que cette note anti-étrangère ne s'accroisse pas de façon à nous lier les mains,

Clergé protestant indigène en Chine.

Le « *Chinese Recorder and Missionary Journal* », de février (pp. 70-75), publie, sur le Clergé Protestant indigène en Chine, un article de M. Tong-kai-son, savant distingué par ses études en Amérique, ses emplois en Chine, et grand ami et protecteur des missions protestantes. En voici le résumé :

Les difficultés du clergé indigène sont si nombreuses et si complexes, qu'il n'est pas facile d'en faire l'exposé... nous pouvons cependant les grouper comme il suit :

1^o Difficultés dans ses relations politiques et sociales. — Si le converti indigène est ordinairement considéré par ses mandarins et compatriotes comme un sujet dénationalisé, un partisan de l'étranger, un étranger lui-même, un rebelle déguisé, comment regarde-t-on celui dont l'office est de convertir des sujets loyaux en de tels étrangers et rebelles?...

2^o Difficultés dans ses relations avec sa paroisse. — Le Chinois plus que tout autre peuple est porté à noter les défauts des autres, et les chrétiens indigènes ne sont pas exempts de cette caractéristique de leur race. Ils s'attendent à trouver dans leur pasteur un homme parfait; or... A plus forte raison le clergé est-il censuré par ceux qui, ayant d'injustes prétentions, se voient frustrés d'une protection attendue.

3^o Difficultés dans ses relations avec le personnel du même clergé indigène. — Il est triste de voir la jalousie se glisser dans le clergé indigène; parfois même, tel qui, par ses qualités, ou par l'accomplissement de son devoir, a obtenu une charge plus élevée, se voit calomnié auprès de ses supérieurs par ses collègues.

4^o Difficultés dans ses relations avec le clergé étranger. — La plus dure épreuve du pasteur indigène lui vient souvent de ses collègues étrangers. Il n'est pas rare de voir ceux-ci prendre le rôle de maître et de patron et traiter leurs collègues indigènes plus en domestiques qu'en collaborateurs; cela est surtout vrai dans les ports ouverts au commerce étranger. Combien de fois même ils ne sont pas considérés à leur vraie valeur! et leur accorde-t-on jamais sympathie et respect?

En second lieu on ne témoigne aucune confiance au clergé indigène. Les missionnaires étrangers soupçonnent ses intentions, pensent qu'il a choisi cette carrière comme un moyen plus lucratif de gagner sa vie. Cependant les salaires sont bien minimes. Dans le Fo-Kien un aide non ordonné ne gagne que 5 dollars par mois, s'il est ordonné 10 dollars. Au Koang-tong de 8 à 20 dollars. En Mandchourie, 6 dollars est le salaire ordinaire d'un évangéliste.

Si les ouvriers indigènes parlent souvent mal de leurs collègues

étrangers, ceux-ci ne les épargnent guère. Un missionnaire étranger disait d'eux : « Quel que soit leur bagage théologique, cela n'arrachera pas entièrement leur paganisme, ne donnera pas une force stable à leur caractère moral. Ils ne sont pas capables de porter sur eux seuls la responsabilité de quoi que ce soit, ni d'être chargés seuls et en dehors de la surveillance de leurs collègues étrangers, du travail de la prédication et de l'organisation. »

En plus des difficultés susdites, connues de tout le monde, il y en a sans doute d'autres connues de ceux-là seuls qui les éprouvent.

Quelques traits de la campagne contre l'opium.

Un journal français de Chang-hai a publié un article très intéressant intitulé : *Société pour développer l'esprit guerrier par la suppression volontaire de l'opium.*

But général. — On remarque que les affaires les plus urgentes sont : fortifier la race et économiser les richesses du peuple. En jetant un regard sur les cinq continents on remarque que la race blanche est partout maîtresse. « Nombreux sont les moyens employés pour anéantir la race jaune ; parmi eux, l'opium vient en premier lieu. » Il répand son poison partout. Pour l'ennoblir on lui a donné le nom de médecine européenne. « En cette terre il n'y a pas de riche qui veuille se vendre pour devenir esclave. Ceux qui veulent faire de la Chine un empire de pauvres, pour les rendre esclaves, se servent de l'opium. Ils commencent par rendre la race jaune esclave, et finiront par la détruire ; on en voit déjà, peut-on dire, les signes avant-coureurs. »

Moyens pratiques : 1° Diviser les sous-préfectures en quartiers, se grouper, faire serment de ne pas fumer l'opium, exhorter ceux sur qui on a de l'influence, recruter surtout des adhérents dans la jeunesse. « Ceux qui ont plus de quarante ans ne devront pas trop être pressés de se corriger de l'usage de l'opium. Ce serait peine perdue, on provoquerait inutilement leur colère, et on s'exposerait à susciter des affaires. » (Voilà un trait psychologique bien chinois.) Dans chaque sous-préfecture on nommera un directeur du groupe... registres... etc.

2° Dans les écoles tout élève avant d'entrer doit s'engager à ne pas fumer l'opium.

3° Les mandarins ne doivent pas fumer l'opium. S'ils le font, il est du devoir des sociétaires de les signaler à leurs supérieurs et de les faire révoquer.

4° Il ne sera pas permis de nommer un fumeur d'opium à la charge de notable ou de député.

5° Mettre au ban de la société les marchands et cultivateurs d'opium.

6° Faire des meetings pour exhorter le peuple. « Ceux qui aux jours ordinaires sont divisés entre eux, doivent en ce moment se porter secours, à l'instar de ceux qui sont sur la même barque en péril. Il ne faut pas que pour vouloir vous défendre des étrangers, vous vous portiez dommage les uns aux autres. Alors même que par hasard vous vous feriez du mal les uns aux autres, il faut cependant résister aux étrangers.

» Ne voyez-vous pas, après la guerre de l'opium, combien de personnes qui ne portaient pas les armes, et ne prenaient pas part au combat, furent tuées contre les lois de la guerre?

» Au Nord et au Sud de l'Amérique, au Sud de l'Afrique et de l'Asie, ne voyez-vous pas combien de personnes qui ont été, non pas victimes de la guerre, mais de la tyrannie? Hélas! concitoyens, frères issus d'une même mère, si nous voulons éviter l'esclavage et l'extermination, luttant pour notre conservation en ce XX^e siècle, nous n'avons d'autre moyen que de fortifier la race. »

Cela montre au moins qu'il y a des Chinois à se rendre compte qu'on a introduit l'opium pour amoindrir leur race. Dire que ce sont des Européens qui sont en grande partie les auteurs de ce crime!! Que l'on vante après cela leur don de colonisation! On dira peut-être que le point capital pour les Chinois est la haine des étrangers, et que s'ils le pouvaient ils les chasseraient tous. Admettons que ceci soit vrai, mais voyons, croyez-vous qu'il n'y ait pas de quoi révolter un Chinois de voir dans des atlas européens la Chine partagée entre les puissances occidentales et d'y voir ces mots: Zone anglaise, zone allemande, zone française, zone russe, etc...

Mettez-vous un peu à la place des Chinois: Seriez-vous contents si vous voyiez sur une carte, la France divisée entre toutes les autres nations? Rappelez-vous l'effet produit sur nous par telle carte de ce genre venant d'Allemagne, il y a une quinzaine d'années. Ah! je vous assure que je comprends bien cette phrase de l'auteur de l'article: « L'empire n'est-il pas encore notre empire? Le sol chinois n'est-il pas encore notre sol? »

Voilà ce qu'un certain nombre voit et pense, mais ce qui est bien chinois, c'est qu'après avoir essayé de fonder une société contre l'opium, ils continueront comme par le passé. On ne pourra pas traverser le plus petit bourg sans y rencontrer quelques fumeries, et le peuple continuera à s'avilir. Ici parce qu'on a fondé quelque chose, on croit avoir tout fait; c'est comme pour les constructions, v. g. pagodes, maisons... etc.; on bâtit, mais on n'entretient pas. Pauvres gens, ce qu'il leur faudrait, c'est connaître la vérité, connaître et aimer

le Bon Dieu, là serait vraiment pour eux la source de la pleine valeur morale!

**

Pékin, 20 septembre 1906. — Un édit impérial s'efforce de mettre fin à l'usage de l'opium en Chine.

L'opium ne doit pas être vendu, à l'avenir, aux personnes qui jusqu'ici ne se sont pas livrées à cet usage. Ceux qui sont habitués à fumer l'opium, auront dix ans pour faire tomber leur habitude. Après dix ans, la vente de l'opium sera entièrement abolie.

**

19 octobre 1906. Dernièrement à Canton l'association qui a pour but de combattre le vice de l'opium, a fait une démonstration dans la rue. C'étaient d'abord des enfants maigres, à l'air misérable, que l'on portait par les rues, ils tenaient dans leurs mains de grandes pipes à opium et une inscription: « Voyez les suites de l'opium, les enfants des esclaves du vice! » Suivait un groupe de fumeurs d'opium, dont le visage semblait présager une mort prochaine. Leur inscription disait: « Grands fumeurs d'opium, qu'on ne peut plus secourir. Gardez-vous de l'opium. » Puis, pour faire contraste, de gros et solides gaillards, au visage rubicond.

Il y eut des applaudissements et des pétards, une grande foule qui suivait, et aussi quelques pierres jetées sans doute par les esclaves du vice.

Superstition. — (du P. Roberfroid.)

Un mot sur une superstition des lettrés chinois païens. Il y a quelques jours, un vieux maître du collège, grand lettré, savant aussi à sa manière, passait au milieu des élèves en récréation. Tout à coup, je le vois se baisser et ramasser de petits bouts de papier épars çà et là dans la cour. Qu'y avait-il donc? Tout simplement ceci: il avait aperçu des caractères, c'est-à-dire des lettres sur ces bouts de papier; or, un vrai lettré chinois ne peut supporter que l'on profane ainsi les caractères. Il faut avouer que nos élèves païens ne sont pas encore vrais lettrés! En certains endroits les païens fixent aux arbres, aux murs, un peu partout, de petites boîtes en bois avec ces mots: « Pour recevoir les papiers avec caractères. » Il y a aussi des espèces de tours massives, qui n'ont que d'étroites ouvertures. C'est là que sont brûlés les fameux bouts de papier recueillis ailleurs.

A travers le Kiang-sou.

Diners officiels-Epidémie — (du P. Allain).

Nan-king, 16 août 1906.

HIER j'étais invité à un grand dîner au palais du vice-roi. Volontiers j'aurais décliné cet honneur, mais j'ai cru bien faire en acceptant, pour la plus grande gloire de Dieu.

M'étant donc mis en cérémonie, je montais en chaise vers 10 heures et demie. Vous savez que je suis un peu militaire. Je n'aime pas attendre, moins encore me faire attendre. Aussi bien étais-je un des premiers. J'arrive donc hors de la cour extérieure. Les agents, une vingtaine, sur deux lignes, le bâton à la main; dans la cour même, un double rang de soldats qui présentent les armes, et nous nous engageons d'un pas rapide traversant deux ou trois cours, puis la chaise s'arrête. Un laquais en livrée prend ma carte, me fait franchir à pied, entre deux haies de soldats qui présentent les armes, une dernière cour et m'introduit dans un salon où je suis reçu par l'homme le plus aimable et le plus à l'aise que j'ai encore vu en Chine. Il était en costume très brillant, qui effaçait un peu mes modestes reliques. Heureusement, j'avais ma barbe qui paraît à tout et m'empêchait de passer pour un vulgaire interprète. Je lui présente donc mon billet d'invitation, et nous parlons anglais. Je bafouille, lui s'exprime dans la perfection. Sans le savoir, ne l'ayant jamais vu, je me trouvais en face de quelqu'un que je connaissais beaucoup, le directeur des affaires étrangères. Bientôt le vice-roi arrive (il s'assoit sur une chaise percée, non vernie et non recouverte, uniquement pour se préserver de la chaleur). Je le salue et le complimente de mon mieux par interprète, disant ensuite quelques mots chinois. Il m'invite à ôter mon chapeau, et me demande si je connais les jardins du palais. Je m'excuse. Il me confie aux interprètes français en compagnie desquels je sors aussitôt. Eux, bien contents d'avoir au moins quelqu'un pour faire un peu figure. De vrai, nous étions l'objet des regards — universellement.

Les jardins sont peut-être jolis, il y a une pièce d'eau qui fait bon effet, et au milieu un chalet dont la base est tout simplement une superbe jonque en pierres de taille. Mais hier ils étaient vraiment trop chauds, et je n'étais pas fâché de m'asseoir un instant pour boire le thé ou un verre de limonade. Je ne voulais pas non plus passer pour un sauvage et me présenter à table sans avoir vu personne. La première figure qui se présente de nouveau est celle du directeur des affaires étrangères, qui se multiplie et fait admirablement son office d'introducteur officiel. Un mot en passant, et voici

le général Tcheng-ki-tong avec quelques officiers supérieurs. Je salue ces messieurs et cause un peu avec le général. Il s'ennuie de n'avoir pas vu Changhaï depuis deux mois — et sa femme! — Je serre la main au consul allemand intérimaire. Il parle français assez correctement; voici le consul anglais de Ouhou qui fait pour un temps les affaires de Nan-king; il est beaucoup plus simple et c'est déjà une vieille connaissance. — Le vice-roi arrive avec le maréchal tartare. On prend place. Je suis vis-à-vis du préfet de Nan-king, fumeur d'opium, vieux déjà, mais qui n'a point encore perdu son sourire. Je n'ai pas entendu un mot du toast du vice-roi; le directeur du Yang ou Tein l'a traduit et amplifié en anglais, mais je n'en ai saisi que la substance; puis la réponse du consul anglais.

Nous avons écouté debout, avec respect, applaudi discrètement et levé nos verres à la santé de Sa Majesté notre Empereur, à la prospérité de la Chine et à la bonne harmonie entre les puissances. Tout le temps, d'ailleurs, était pris par des morceaux très honnêtes que nous jouait la musique du vice-roi. Remarqué qu'il me manquait un homme avec un mouchoir à ma gauche, pour recueillir le dessert, les cigares et cigarettes que je laissais sur la table. Les domestiques de mes voisins étaient mieux stylés. Mais cela ne manquait pas de m'amuser autant que si j'en avais eu, vous pensez bien.

Toute fête a sa fin. La nôtre a eu pour couronnement un groupe très varié au bord de l'étang, dans les jardins. Puis nous avons défilé au son des fanfares, les soldats présentant partout les armes, Son Excellence disant un mot à chacun au passage.

Nankin, 20 octobre 1906.

Je me comporte bien parmi les milliers de malades de Nankin. Mes chrétiens jusqu'ici ont été épargnés, parce que le quartier est peu habité. Presque tous ont été ou sont malades, mais ont échappé aux diverses maladies, scarlatine, dysenterie, etc., qui déciment les quartiers populeux. Priez pour nous. L'année sera rude, car nous sommes pauvres à la campagne. J'ai une chrétienté absolument noyée, une autre à moitié. Heureusement les hautes terres ont été généreuses, et le riz sera encore moins cher que dans plus d'un endroit. Mais peu de légumes: beaucoup de terres n'ont pas été découvertes à temps pour en planter; d'autres, comme les anciennes, ont été et sont encore dévastées par des milliers et millions d'insectes.

Nankin, 27 novembre 1906.

Dimanche, 25, nous avons dîné au Collège militaire (Tsiang-peï), invités par le vice-roi. Son Excellence a gardé toute la verdure de la

jeunesse (mon âge, 45 ans!) A le voir, on croirait qu'il a dû faire jadis un bien joyeux compagnon. Ce n'est plus la gravité du vieux Tcheou-fou, et les convives sont plus bruyants. Au moins le Vice-Roi traite-t-il ses hôtes avec beaucoup de simplicité et sait n'oublier personne. J'étais placé de suite après les Consuls présents, à la gauche du maréchal tartare, qui présidait avec le Vice-Roi. — Les Mandchoux ont l'air de prendre un peu le haut du pavé ici. En août, à part le Maréchal, tout était Chinois. Je n'ai plus vu aucun des types de ce temps-là. Peut-être étaient-ils dans une autre salle. A part le tao-tai du Yang-ou-Kiu et l'interprète Américain (anglais, si l'on veut) le peu de Chinois (8 ou 10) étaient sur le type des deux présidents, d'ailleurs inconnus pour moi. Le tao-tai aussi, qui m'a introduit, est un Tartare (Yu), fils de l'ancien ministre à Paris, et dont partie de la famille a dû être baptisée.

Voici quelques catéchumènes, 8 ou 10 femmes et quelques hommes. La sécheresse a empêché de faire les blés. Il faudra attendre une quinzaine encore. — Les gens venus du Nord ont été décimés en route, sur la rive gauche, et encore un peu à Nankin. C'est une bien grande misère. Il y a quelques familles chrétiennes. Je les vois à l'arrivée, pour un premier secours; puis d'aucuns disparaissent et se fixent je ne sais où. Les païens vendent garçons et filles, m'a-t-on dit, en grand nombre, faute de pouvoir les nourrir et vivre eux-mêmes. — Les maladies ont, par ailleurs, disparu. Mais certaines casernes et les quartiers populeux ont été bien éprouvés. Les campagnes l'ont été presque autant. »

Dans l'île de Wang-souo. — (du P. Pierre.)

P'ou-tong, 27 septembre 1906.

J'avais promis l'année dernière aux survivants de l'île de Wang-souo que je viendrais célébrer parmi eux une messe solennelle de *Requiem* pour le premier anniversaire de tous les chrétiens submergés. Fidèle à ma promesse, je me suis rendu à l'île et y ai dit trois messes.

Inscrits au livre des morts, j'ai bien trouvé 245 chrétiens, et de tout ce qui m'a été raconté, je puis conclure que rien n'a été exagéré dans nos lettres, au contraire. Je regarde maintenant comme un devoir de conscience de vous prier de remercier en quelques mots du cœur les bienfaiteurs de ces infortunés, qui commencent à revivre et pourront, j'en ai l'espérance, trouver dans la récolte de cette année, sinon la richesse et l'aisance, au moins ce qu'il faut pour joindre les deux bouts... Il faut si peu de chose à ces braves gens, que c'est un vrai bonheur de les aider. Actuellement, ils ont un grand avantage sur les autres Chinois de nos plaines: ils mangent leur maïs, assez bon

cette année, pendant que nous sommes obligés d'acheter le riz près de 10 dollars la charge, ce qui ne s'était pas vu de mémoire d'homme à Changhaï.

J'ai recommandé aux chrétiens de prier pour leurs bienfaiteurs et nul doute qu'ils ne s'acquittent volontiers de cette douce obligation. Quant aux païens que j'ai aidés aussi, il n'y a qu'à espérer leur conversion: au moins auront-ils compris que notre sainte religion sait porter secours aux malheureux.

Au noviciat des Maristes chinois. — (du P. H. Poirier.)

Zie-ka, 16 février 1906.

Que n'êtes-vous ce soir, à ma table! Derrière une mince cloison, vingt gais moinillons, angelots joufflus, ingénus et rieurs, mais d'un sérieux de novice, chantent comme des pinsons, chacun de son bord. Toute la journée c'est ainsi: prières, livres, méditations (un quart d'heure. Ce sont les postulants ou étudiants de Zié-ka, les futurs catéchistes religieux de la congrégation chinoise de la Mère de Dieu. Ils font délicieuse impression, il y aurait de quoi rajeunir un vieil os desséché comme moi.

A côté vivent les novices, neuf, dont un malade, phthisique. On dirait des religieux formés. Le P. Sédille, leur Père Maître, dès leur première année, leur a donné les véritables manières religieuses qu'ils n'auront qu'à conserver. Ils font la lampe, balayent les chambres, lisent Rodriguez en marchant, ont une salle commune de jour qui fait impression de recueillement et de respect comme une chapelle. Et certes, Notre-Seigneur est bien là au milieu d'eux qui travaillent et qui prient. C'est pendant la retraite du P. Sédille que j'ai été envoyé leur donner la Sainte Messe et faire curé.

A l'école externe, on voit les enfants accourir dès cinq heures du matin, au son de la cloche de communauté: il faut le voir pour le croire. C'est le F. Mariste qui leur inspire cette passion de l'étude et cet attrait pour la piété.

Le Diable convertisseur de Kiang-yn. — (du P. Ancel.)

La région de Kiang-yn possède une célébrité qui n'a rien de banal, ni d'enviable: c'est le pays des diableries (1). Depuis la plus insignifiante suggestion jusqu'à la possession monsieur le diable s'y permet tout: il semble que ce lieu soit son royaume favori.

Une des formes les plus caractéristiques de ces manifestations, ce sont les comédies diaboliques. Dix jours avant la fin de la douzième lune, et les vingt premiers de la première lune, voilà le temps fixé

1. Voir sur le même sujet *Les Lettres de Jersey* de 1902 p. 199.

pour ce genre d'exercices. C'est alors que la Chine est en liesse; le peuple, la grande famille chinoise s'amuse. Depuis Yao et Choen, c'est-à-dire depuis plusieurs milliers d'années, il est réglé que tout le monde s'amuse à ce moment-là. Une période de comédies ne pouvait mieux coïncider. On peut contempler alors dans certains villages des environs de Kiang-yn le spectacle de ces fêtes diaboliques qui valent aux gens du cru une renommée, une « face » dont ils sont très fiers. « Ne sommes-nous pas les amis préférés du Grand Esprit », disent-ils. « Et puis, il s'agit de se distraire, le diable veut bien faire les frais de la représentation; tout est pour le mieux, n'est-il pas vrai? »

Dès que l'époque traditionnelle est arrivée, le bruit ne tarde pas à se répandre que dans tel village il y aura des comédies diaboliques: aussitôt, tout le monde accourt des environs. Au milieu d'une foule énorme, pressée, silencieuse, un jeune homme, quelquefois un enfant, récite à haute voix une supplique au démon: « Grand Esprit, troisième fils du dragon, roi dragon, Esprit de la gymnastique, viens m'aider à faire quelque bonne et joyeuse comédie; empare-toi de moi; je me livre à toi... »

Il récite une fois, deux fois, rien ne se produit; puis tout à coup, ses yeux se ferment à demi, ses membres sont secoués par une force étrangère et invisible, sa physionomie change, sa figure prend des airs grimaçants, effarés... On croirait que la personnalité humaine a quitté ce corps bouleversé. Le Méchant, le Malfaisant vient d'entrer dans le pauvre être qui s'est livré à lui de bon gré: désormais, c'est un jouet. — La foule oppressée par une curiosité malsaine demande à son ami le diable des spectacles émouvants et variés; elle lance des imprécations à l'infortuné que Satan opprime, elle commande à grands cris et supplie tour à tour. D'ailleurs, il faut se presser; le temps du spectacle est court; la victime pourrait mourir s'il se prolongeait au delà d'une heure.

Le possédé s'est écrié « Je vais jouer telle comédie ». Et il s'exécute. Il récite la pièce annoncée avec une volubilité qui dérouterait la fine fleur des lettrés chinois; son jeu, merveilleux de souplesse et d'expression, accompagne fidèlement le texte. — « Je vais faire un soulier; donnez-moi du cuir, de la toile, des aiguilles. » Et l'assemblée peut suivre les gestes impeccables et sûrs d'un vieux praticien passé maître en son art. Les cordonniers que la foule ne manque pas de contenir peuvent s'en convaincre. Le diable s'écrie encore: « Je vais sauter par dessus cette maison »; et un bond formidable de plusieurs mètres est exécuté avec une aisance étonnante. « J'enlèverai ce bœuf que vous voyez là-bas; » et en un instant, l'animal effaré est arraché du coin paisible où il ruminait, et présenté à la foule qui trépigne.

« Je vais réciter les quatre livres » : et ce campagnard qui ne les avait peut-être jamais étudiés enfile les classiques chinois sans faute et dans l'ordre

Parfois, après une demi-heure d'exercice seulement, le pauvre possédé montre des signes inquiétants de faiblesse. L'âme humaine qui semble presque totalement exclue de son corps, l'âme va s'échapper tout à fait. Alors, les parents du possédé interviennent, la foule cesse ses cris et ses objurgations; quelqu'un prend le patient sous les aisselles, le soulève deux ou trois fois en le laissant tomber à terre comme un paquet que l'on secoue, et le démon quitte sa victime: l'homme qui semblait mort revient subitement à la vie normale.

Les lecteurs peuvent avoir la plus absolue confiance en ces faits que je pourrais multiplier: ils m'ont été racontés et certifiés par un missionnaire des environs de Kiang-yn qui tient tous les détails de nombreux témoins oculaires.

Et précisément, c'est dans ses rapports avec le missionnaire qu'il est intéressant d'observer le diable. Le fait suivant qui m'a été raconté par le missionnaire lui-même montrera que le Malin aux prises avec la grâce de Notre-Seigneur éprouve parfois les plus humiliantes défaites, et notamment celle à laquelle il est le plus sensible: la conversion des âmes. *Le diable convertisseur en Chine*: voilà un titre sous lequel on pourrait classer les faits les plus suggestifs; celui que je vais raconter est du nombre.

A la lisière d'un village situé au sud-ouest de Kiang-yn, un banc de granit gisait à demi enfoncé dans la terre. La pierre elle-même et le terrain environnant étaient la propriété d'une famille païenne. Cependant un droit de passage auprès de ce débris avait fait prescription et un sentier traversant la propriété rendait témoignage en faveur de ce droit; la famille se serait bien gardée de le contester, son origine était si respectable!

Jadis, la pierre en question jouait le rôle de table pour les sacrifices; une pagode aux murs badigeonnés de jaune, aux toits cornus s'élevait au-dessus d'elle; le diable qui trônait là était celui qui, paraît-il, occupe le dernier rang dans la hiérarchie des diables et des diabolotins: son nom chinois correspond à l'expressif épithète française: *le Vaurien*. Ce Vaurien avait encore une certaine valeur et jouissait de mérites appréciés puisqu'il avait son peuple de dévots: ceux-ci venaient souvent lui faire des genuflexions, hocher de la tête en lui adressant une grimaçante risette, brûler sous son nez doré et sa barbe filasse des baguettes odoriférantes, offrir sapèques, papiers, victuailles, etc... Bref, les affaires du Vaurien étaient dans la situation la plus florissante quand la secte impie des « Longs-Poils » jaillissant du

Kouang-tong comme un torrent dévastateur s'élança vers le Nord de la Chine, détruisant, désorganisant tout sur son passage. Les « Longs-Poils » s'acharnaient tout spécialement à la destruction des pagodes : le Vaurien s'en aperçut à ses dépens ; la statue bouffie et la tablette, en un mot, tout ce qui contenait son importante personne, fut détruit avec le reste de l'établissement ; la table d'autel trop lourde pour être emportée et anéantie s'affaissa sur le sol et n'en bougea plus. C'était le triomphe du « bloc ». Hélas ! ce fut aussi le triomphe du Vaurien. Les dévots du diabolin pas assez fervents pour reconstruire sa pagode, mais, par contre, pas assez impies pour renoncer tout à fait à son culte, restèrent convaincus que le Vaurien était encore là, présent quelque part autour de la pierre ; peut-être dessous, peut-être dessus, peut-être dedans même. Aussi l'on se mit à craindre fort les vengeances du pauvre diable qui avait perdu la face — d'une divinité, pensez donc ! — qui se voyait obligé de subir le vent et la pluie et ne recevait plus qu'une maigre pitance jetée sur la pierre par des passants timorés : pitance que des chiens impies croyaient servie pour eux et s'empressaient de faire disparaître. — Ah ! les beaux jours d'antan ! Oh ! ces « Longs-Poils ! »

Toutes ces infamies, toutes ces infortunes criaient vengeance. Le Vaurien eut vite fait de tramer son complot. La famille qui possédait le terrain à la pierre fournirait la victime : c'était tout naturel. Puis, plus tard, on verrait le parti à tirer des circonstances. Et voilà notre diable qui se met en devoir de « tourmenter » la femme du propriétaire. Ce fut une possession en règle.

Le diable était content malgré tous ses déboires, car sa vengeance allait bien : la possédée souffrait atrocement, la famille était consternée, les passants apeurés se faufilaient au large de la pierre, jetant de loin force victuailles, esquissant des grimaces, des genuflexions qui toutes avaient les intentions les plus conciliantes. On avait la crainte révérentielle, commencement de la sagesse ; notre diable reconquerrait petit à petit la « face », l'estime dont l'avaient si injustement dépouillé les « Longs-Poils ». Et sans doute, il contemplait déjà dans un avenir prochain sa pagode reconstruite, plus dorée qu'avant, plus fréquentée que jamais, plus célèbre qu'aucune.

Hélas ! un grand malheur guettait le Vaurien. Le P. Jacques Ling, missionnaire des environs de Kiang-yn, répandait depuis plus d'un an la bonne semence de l'Évangile dans ces contrées ; Tsia-sé, un bourg tout proche possédait déjà ses catéchumènes. La famille que le diable faisait souffrir avait entendu parler de la « doctrine du Seigneur du Ciel » (Religion catholique), et la femme possédée faisait des révélations étranges.

On se décida finalement à consulter le missionnaire et à lui demander un remède. Ces pauvres païens ignorants se disaient comme nos Normands de France : « si ça n'fait pas d bien, ça n'fait toujours pas d mal ». Cela devait leur valoir tous les biens, les seuls vrais biens ici-bas, et notamment le baptême.

Le Père vint ; il put se convaincre de la possession, et se fit l'oreille aux imprécations du Vaurien qui ne manqua point de lui décharger tout ce qu'il avait de moins châtié dans son affreux vocabulaire.

Évidemment, la grâce de Notre-Seigneur avait là une magnifique occasion de se manifester : cette famille terrassée par l'esprit mauvais se rendrait aisément au Dieu de bonté et de paix qui est venu arracher le monde à l'étreinte de Satan.

Et puis, il fallait se décider promptement : depuis quinze jours, la possédée n'avait pu prendre aucun aliment ; elle était mourante ; si l'on attendait encore, le démon allait la posséder pour toujours peut-être dans l'enfer. Avec le consentement de la famille et sur le désir formel de la pauvre femme, exprimé jadis à ses heures de calme, les chrétiens apportèrent la victime au Père pour qu'il lui conférât le baptême. On était au Vendredi-Saint. Le Missionnaire résidait alors à Tong-tsen ; c'était donc vingt-cinq lis qui venaient d'être parcourus : une mourante venait réclamer sa part de ciel après une vie d'humiliantes et cruelles souffrances, et sa demande venait pour ainsi dire se déposer d'elle-même comme un touchant plaidoyer aux pieds de Jésus condamné et mourant sur la Croix. Cette femme était déjà catéchumène. Le Père n'hésita pas à lui administrer le grand remède surnaturel : les chrétiens, en vrais apôtres, faisaient d'ailleurs les plus persuasives instances. Mais, pour plus de sécurité, le missionnaire exigea deux conditions : la première était que la possédée resterait un certain temps au milieu des chrétiens après son baptême, pour compléter son instruction et se débarrasser de tout vestige de possession diabolique ; la seconde condition était que la famille entière recevrait le baptême. Le tout ayant été accepté et promis, l'eau sainte coula sur ce nouveau front et fit un nouvel enfant de Dieu le lendemain Samedi-Saint.

Après avoir reçu le baptême, notre néophyte ne rentra point chez elle ; alors le démon sembla perdre de son empire sur elle, et il en fut ainsi pendant tout son séjour dans sa nouvelle résidence de Tong-tsen. L'eau bénite, les prières du rituel, les visites à la petite église, ou même son seul voisinage, tout cela avait opéré une diminution notable dans l'action du Mauvais. La malade pouvait manger les aliments que le Père avait bénits ; peu à peu, les forces lui furent rendues et les souffrances devinrent plus tolérables. Autrefois, le démon amenait

des compères, sept ou huit, qui, se tenant à distance, effrayaient la possédée, se ruaient sur elle et la torturaient de mille manières. A Tong-tsen, le Vaurien ne venait plus en si belle compagnie, et les mines piteuses d'alors ne rappelaient en rien les forces audacieusement terribles de jadis. Le démon terrassé par le baptême, humilié par l'état de grâce qui régnait en cette âme avec Jésus-Christ, faisait une prudente retraite.

Cependant, le Vaurien ne voulut point se résigner à croire entièrement à sa défaite. C'est pourquoi la néophyte ayant été obligée de rentrer chez elle pour un temps, le diable l'assaillit de nouveau; mais il dut la quitter aussitôt qu'elle revint à Tong-tsen dans la famille chrétienne qui l'entourait de ses soins.

Le missionnaire vint alors dans la famille de la possédée pour faire une expédition anti-diabolique et préparer tout le monde au baptême, suivant les conditions antérieurement acceptées. Le Père dit ce qu'il fallait faire; il engagea les membres de la famille à renoncer au démon par des actes qui témoignaient de leur sincérité et de leur dévouement. Il s'agissait avant tout de détruire cette pierre, ce nid diabolique d'où venait tout le mal. Le Père lui-même donna l'exemple et se mit au travail; bientôt, tout le monde était à l'ouvrage; mais ce bloc énorme résistait aux plus vigoureuses poussées. Il aurait fallu des instruments spéciaux qui manquaient bien entendu. Le Père dut quitter la famille, lui laissant ses conseils avec quelques ouvrages sur la doctrine essentielle: ces pauvres gens accompagnèrent son départ de leurs protestations de fidélité, tandis que le Vaurien blotti sous sa pierre ne pouvait, comme jadis, lui hurler son mécontentement par la bouche de la possédée.

Tous les objets superstitieux avaient été enlevés, seule la pierre n'avait pu disparaître. La grâce du baptême ne tarda pas à venir consoler et fortifier ces pauvres gens; le démon ne donnait plus signe de vie. La néophyte quitta la famille chrétienne de Tong-tsen et revint chez elle. La paix semblait devoir être inaltérable.

Or, un jour, il arriva qu'un enfant de la famille eut l'idée malencontreuse de porter la main autour de la pierre diabolique; quelque objet superstitieux était resté là, oublié, ou non découvert, lors de la dernière expédition. Ce geste innocent réveilla le Vaurien que l'on croyait depuis longtemps réduit à la plus complète impuissance: et la pauvre néophyte devint encore une fois sa victime. Mais l'empire du diable n'était plus celui qu'il exerçait sur la païenne de jadis; la possession pouvait être combattue par les « saintes prières », par la « sainte eau » (eau bénite), par la « sainte substance » (Eucharistie): dans l'âme de la néophyte c'était maintenant la lutte entre Satan et

Jésus-Christ; l'issue ne pouvait être douteuse. Le Père informé revient dans la famille apporter les consolations de son ministère; il fit de nouvelles tentatives pour enlever la pierre qui semblait l'asile inexpugnable du Vaurien. Efforts inutiles: c'était toujours et plus que jamais le triomphe du bloc! Il ne restait plus qu'une ressource: chasser définitivement le démon de ce lieu et l'éloigner à tout jamais de ces gens de bonne volonté. Les invocations du Rituel servirent de moyen: elles devinrent l'instrument de torture dont le Père ne cessait de martyriser le diablotin, sa position n'était plus tenable, et il le déclarait bien haut. Il finit par dire qu'il s'en irait chez des païens voisins. Puis, on entendit les échos retentissants d'une querelle de famille: « Il ne faut plus revenir, nous sommes perdus, » dit l'un. « Restons, dit un autre, si nous lâchons, tout le pays nous sera enlevé. » Et le premier de reprendre: « Nous avons perdu toute notre influence; de trente-six que nous étions jadis, nous ne restons plus que trois. Il faut partir ». « Non, essayons de rester; voilà le missionnaire qui arrive pour préparer la visite du grand homme, si nous ne résistons pas, nous perdrons tout ». « Il faut partir, s'écrie le premier, il faut partir. »

Et la possession cessa. Comment le diable savait-il que le missionnaire arrivait pour préparer la visite du grand homme, c'est-à-dire la tournée de confirmation de Monseigneur? Mystère. Le P. Jacques Ling dont il s'agit ici, et de qui je tiens toute cette histoire, m'a dit que ni la possédée, ni la famille, ni personne en cet endroit n'avait été averti de sa venue.

Quelques jours plus tard, Monseigneur confirmait la néophyte qui avait su tirer si bon parti des cruelles expériences du Vaurien; en lui retirant toute sa crédule confiance de païenne, elle avait eu raison de s'abandonner en toute paix et sécurité au divin Roi Jésus.

N'ayant plus rien à faire auprès de ces âmes ornées du caractère baptismal, n'en pouvant rien espérer, le Vaurien s'est enfui. Hélas! il ne devra pas aller bien loin, il n'aura pas à chercher beaucoup dans cette Chine qui est son esclave, pour trouver des adorateurs qui lui rendront ce prestige et cette gloire qu'il s'est toujours acharné à disputer à Dieu. Ce fut et ce sera toujours son mauvais combat; c'est aux apôtres de Jésus-Christ et à leurs coopérateurs de France qu'il appartient de combattre le bon combat de la gloire de Dieu. C'est dans la pensée de ce rôle surnaturel qu'ils puisent tout leur courage et aussi toute leur fierté.

Pierre ANCEL.

L'apostolat par les bibelots. — (du P. Léveillé.)

Kiang-yn.

J'ai noté dans votre bonne lettre ce qui suit : « un élève m'annonce un envoi de petits couteaux, quand ils arriveront, on pensera aux bébés de Vou-si ». — Je m'inscris pour cet envoi, au compte des bébés de Kiang-yn, qui en ont plus besoin que les bébés de Vou-si.

Savez-vous, mon bon Père, le cas que je fais des petits couteaux à sifflet? Je vais vous le dire. Avec une piastre de petits couteaux à sifflet, je me charge d'appriivoiser les gamins d'un bourg de manière qu'ils n'appelleront plus le missionnaire, « diable européen — *Yang-koei-tse* — », qu'ils souriront quand il passera, et qu'ils viendront le visiter dans sa demeure. Avec des couteaux à sifflet j'ai tellement apprivoisé des enfants bien sauvages, qu'ils m'accompagnaient dans la rue, et quittaient même leurs jeux pour venir à moi à mon passage.

A Haimen, les gamins et les gamines d'un bourg païen me barrièrent le chemin pour avoir des couteaux.

A Zo-cé, après quinze à vingt ans d'absence, certains jeunes gens me rappelaient que je leur avais donné un couteau à sifflet. — La première Présentandine de Nou-si, me disait en me revoyant après vingt ans, qu'étant jeune je lui avais donné un couteau à sifflet.

Si vous voulez vous faire des amis parmi les païens, commencez par le chef du bourg ou du village; puis attaquez les enfants par les petits cadeaux: couteaux, sifflets, petites musiques, dragées... Ce dernier moyen est plus difficile à employer; car il faut tâter le pays, si on les aime. A Hai-men ce moyen a été bon; ailleurs non pas toujours.

Ministère et coutumes chinoises. — (du P. de Geloës.)

Yao-wan, 8 novembre 1905.

Depuis mon arrivée à Yao-wan, nous avons d'abord eu ici une réunion de tous les Pères du département de mon Père Ministre. C'était le jour de la fête de S. François de Borgia. Nous étions gais comme des pinsons! on a chanté et j'y ai été de ma petite chanson pour le Père Boucher, — ancien Recteur de Zi-ka-wei, — maintenant petit curé d'un nouveau poste.

Pour connaître un peu « mon district », mon R. Père Ministre me prêtant sa mule, m'a permis d'accompagner à Pi-tcheou, le Père Ou. Il y a là une belle église et une belle résidence construites par le Père Thomas; il quitta ce joli nid dès qu'il l'eut terminé (c'était la troisième fois que ça lui arrivait), pour devenir Ministre à Yao-Wan, dans la jolie maisonnette que j'habite. Il y a sept heures de route. — à cheval, c'est-à-dire à mule — notre petit voyage s'est passé sans

incident à travers ces plaines immenses, où l'on se croirait en Beauce, ou en Hollande. Parfois, à perte de vue, on ne voyait que du blé noir, en fleur : c'était un vrai coin de la Bretagne, mais un « coin seulement ». Car ma Bretagne ! il faut la voir. Elle est plus belle... etc., etc... Et ce n'est pas au Père Thomas qu'il faudrait dire le contraire — lui aussi des environs de Nantes, — et tellement bon, qu'il n'est pas encore entré en fureur contre moi, ou du moins, ne l'a pas manifesté. Il fait construire en ce moment une superbe école de cinquante mètres de longueur sur quinze de profondeur.

Que je voudrais avoir avec moi vos brillants ingénieurs, pour admirer la façon renversante dont les Chinois construisent leurs maisons — aussi faut-il avouer que les dites maisons sont assez souvent renversées, ont des petits airs d'un bonhomme en goguette qui ne sait encore s'il va virer du tribord ou du babord. — Mais comme depuis Yao et Chouenn — c'est-à-dire depuis l'époque tertiaire — on a construit comme ça, c'est sûrement ce qu'il y a de mieux. — Briques et charpente, tout est indépendant, jamais un croisillon ! Pour faire le mortier — ce serait déplorable d'employer du sable, dont on n'a pas partout — on emploie la terre qui ne manque jamais.

J'ai aussi été passer deux nuits chez le Père Boucher, et ne puis dire combien j'ai été heureux. Il est à Ko-lieou (9 heures de mule d'ici), fondant là un nouveau poste. La maisonnette, six mètres de long sur trois mètres de large, a trois appartements : Salon au milieu, sa chambre à gauche et une chambre d' « ami » à droite.

Les murs en terre ont deux mètres de haut — mais comme il n'y a pas de plafond (on attend le plâtre de Paris), l'air ne manque pas, en hiver surtout. — L'exposition est « Ouest », c'est-à-dire la plus mauvaise : on a l'avantage d'y avoir 40° de chaleur en été et 17° de froid en hiver. Il y a des vitres à la porte-fenêtre du salon et à la fenêtre de droite ; à celle de gauche, de la mousseline blanche. L'église, qui est en face de la résidence, lui ressemble exactement. Hé bien, c'est vraiment consolant et émotionnant de célébrer la sainte Messe dans cette étable de Bethléem.

Comme *Socius*, le R. Père m'avait fait prendre un soldat-cavalier, et je ne suis arrivé qu'à 4 h. $\frac{1}{2}$ chez le P. Boucher. Il avait déjà « soupé », mais comme on venait de lui apporter « un repas d'honneur » (c'est-à-dire un bol de morceaux de lard, un autre de poulet, un autre de légumes), comme réparation de ce qu'un marmouset l'avait appelé « Diable d'Europe », il me servait, lui-même, bien vite de quoi me régaler. Les Chinois de cette contrée sont la plupart de vraiment pauvres diables et ont la réputation de ne manger que deux fois par jour. — Alors, le Père s'est mis tout à fait au régime de

ses futurs paroissiens, car pour le moment il n'en a encore qu'un! un seul — et ce n'est pas assez! Je lui ai demandé avec instances de suivre tout à fait son régime qui est « Chinois » *reduplicative ut sic!* A 8 h. $\frac{1}{2}$ du matin, dîner : des crêpes de farines mêlées : froment, seigle, etc., grandes comme des boucliers grecs ; on plie ça en quatre, et on fait trempette dans une petite décoction *sui generis* ; avec de l'entraînement on arrive à manger quatre, cinq et même six crêpes — que l'on assaisonne de morceaux de lard, de gâteaux, de haricots, de choux salés... *et ita porro*. A 3 h. $\frac{1}{2}$ après-midi, Souper — un bol de soupe au vermicelle chinois et au lieu de crêpes, du pain chinois ressemblant aux fouasses de Nantes — toujours avec lard, haricots, œufs salés, choux salés, etc...

Il paraît que tous les Pères ne peuvent pas se faire à un tel régime — que j'ai trouvé exquis! — aussi peut-on très facilement en avoir un autre et être exactement au régime de chez-nous. Nos cuisiniers réussissent très bien, le pain, les rôtis, et même de très bonnes pâtisseries. Il n'y a pas, ou très peu de riz ici, à Yao-Wan.

En revenant je me suis arrêté chez le P. Richard, je le trouve navré de ce que des cartouches, qu'on lui avait envoyées, rataient avec un ensemble déplorable.

Et il avait promis d'envoyer des oiseaux rares à la collection de Zi-ka-wei! Nous procurant alors des capsules du pays — elles sont énormes — nous en prenons délicatement le fulminate que nous mettons dans les capsules des cartouches ratantes ; et, cartouches bien chargées, nous sortons faire une petite tournée. De suite un oiseau rare, espèce de hibou, vient se poser sur un arbre à notre droite. Vite le P. Richard vise, tire, pang ; détonation retentissante, et le hibou, de nous regarder avec ses grands yeux et d'aller se poser en nous tournant le dos sur un arbre à notre gauche.

« Voilà! dit le Père, je n'avais pas visé avec confiance » — et il revise — pang! et le hibou de se retourner nous regardant comme pour dire « hé bien! qu'est-ce que vous voulez. » — « Ah c'est trop fort », dit le P. Richard rechargeant, « attends un peu » et pang! — Et le hibou — oiseau rare — de partir ayant l'air de nous dire : Vous m'ennuyez à la fin!... Et ce que je riais! — Mais pardon, excuse ; tout cela c'est des relations de famille, et moi je vous avais promis mes relations avec les Chinois! Vendredi dernier, mon R. Père Ministre étant à Pa-tcha-lou à 25 lis d'ici, pour la construction d'une église et d'une maisonnette, un bonhomme arrive me dire que son vieux père était mourant. Un temps, et deux mouvements ; prenant tout le nécessaire, me voilà en route avec un élève de notre école comme compagnon. — Deux heures et demie de route. Je trouve

mon bonhomme, mal — pas tant que ça — mais sourd... à dam! et avec ça, que j'ai encore si peu le diapason chinois! — Seul je n'aurais pas hésité — mais Pa-tcha-lou n'était qu'à une heure de là, — j'y vais trouver le R. Père Thomas; — c'est entendu nous retournons tous deux par chez le malade, mais les braves gens de Pa-tcha-lou ne veulent pas me laisser suivre à pied mon compagnon qui est à mule, on m'amène un cheval — noble animal — et nous voilà en route. P. Thomas en hurlant dans les oreilles du bonhomme, met ses affaires en règle — lui donne l'Extrême-Onction, et nous rentrons à Yao-Wan. Mon animal ne tenait pas sur ses jambes, et tout d'un coup — patatra — le voilà par terre — je lui passe exprès — par-dessus la tête, me recevant sur les pieds, pourtant une main avait touché terre. J'étais content! il y avait si longtemps que cela ne m'était arrivé! — c'était pourtant pas malin — puisque mon animal était par terre.

Et quelqu'un qui'était au moins aussi content que moi, c'était mon R. Père Ministre qui me disait et redisait en riant de bon cœur: « P. Paul, P. Paul, ah! ah! je vous ai vu dégringoler! »

Et le lendemain, samedi, il partait faire une tournée chez les Pères Richard, Le Biboul, Ch. Chantepie, tout autour de Yao-Wan. — J'étais seul ici pour le dimanche; petit sermon pour dire et redire que le Bon Dieu est bon, — puis recevoir les hommages des chrétiens des villages venus à la sainte Messe. Ils arrivent par bandes se prosterner devant le Père en disant: « Wang Wang chenn Fou. » — du côté de Chang-hai on dit: Mang Mang sen Vou — c'est plus... filial, on leur répond: Hao, Hao, — et ils s'en vont contents. L'après-midi, j'ai voulu aller voir comment allait mon vieux malade — donc en route avec un élève, et assez bon train; mais mon homme était parti pour le Paradis. — Je revenais, assez bon train aussi, quand mon élève (17 ans) me dit: « Je n'en peux plus, les deux pieds me font mal, il faut que je les repose. — Très bien! repose-les. » Et comme il n'avait pas une troisième patte comme le petit canard du Père T., il se met sur son polygone de sustentation, les pieds dans les mains! — Lundi, je partais après la sainte Messe, encore accompagné par un élève pour Hoa-tsuei-tze baptiser trois garçons et tâcher de ramener des enfants de familles chrétiennes à notre école. — Je pouvais prendre un âne, mais préférais aller à pied; trois heures de route. Le père des trois garçons m'a reçu de la meilleure des façons du monde céleste. Il a envoyé prévenir les chrétiens des environs qui sont venus avec grand respect faire « Wang Wang chenn Fou », — puis le Baptême des trois garçons, trois S. Jean l'Évangéliste; j'explique que le Bon Dieu est bon, qu'il faut l'aimer sur terre pour

l'aimer au ciel. On décide que deux garçons reviendront avec moi. -- Avant de partir, l'heureux papa, riche propriétaire, m'a servi un repas de première classe! — Huit plats devant moi — un bol de tisane d'orge, des petits pains, pas d'assiette, mais des bâtonnets. Je m'en suis tiré — de mon mieux — et trouvais vraiment que ce repas était délicieux: œufs brouillés, omelettes, porc frais, poulet, légumes variés, desserts variés, tisane rafraîchissante. Mon retour m'amusa beaucoup. Je marchais en tête suivi de l'élève, des deux enfants et du père de l'un d'eux, portant leurs baluchons. Souvent, très souvent, il a fallu se reposer. Je commençais à me demander si vraiment les Pères de Ngan-king ont raison. Je vous ai déjà conté que, selon la foi chinoise, ces Pères croient que plus vous chargez un Chinois, plus il va vite. Dans ce pays, ce qu'on gagne en force, non seulement on ne le perd pas, mais on le gagne aussi en vitesse. Libre à vous de ne pas le croire. En rentrant, j'apprends que le fils d'un tout à fait bon vieux, baptisé lui et ses deux fils depuis Noël dernier, était venu pour dire que son père était très souffrant, et, ne pouvant attendre, il était reparti.

Je décide donc que mardi, j'irai — mais personne d'ici, ne savait au juste le chemin pour aller là. — Un élève le savait à peu près; — je le prends comme compagnon; nous nous trompons naturellement plusieurs fois de route; il fallait demander son chemin à chaque instant; et chaque fois que mon petit bonhomme demandait le chemin, avec plus ou moins d'anxiété il demandait aussi la distance. En partant, on nous dit « 30 lis », puis 35, puis 45, puis 90! je ne puis m'empêcher d'éclater de rire en disant: « Qu'est-ce que c'est que ça? et le Chinois de sourire et d'ajouter: je veux dire 90, aller et retour. » Plus d'une fois, il fallut aller à travers champs et des espèces de lièvres me portaient dans les jambes; ce n'est pas des oiseaux rares, aussi je regrettais moins d'être sans fusil. Après deux heures et demie de marche mon conducteur ne savait encore une fois plus de quel côté aller, quand la Providence, cette bonne Ste Providence qui veille même sur les moineaux, nous envoie le fils de mon homme qui revenait me chercher, — et l'arrivée au village a lieu sans erreur. — Je trouve mon homme souffrant, mais tout simplement, d'une forte dyssenterie. Sa femme et ses deux belles-filles ne sont pas chrétiennes et je n'ai pu comprendre si elles n'ont pas envie de le devenir; dans tous les cas, j'ai été reçu avec des marques de profond respect. « Wang Wang chenn Fou, etc., de l'eau pour me débarbouiller et un repas très proprement servi. En quelques minutes, la maison était bondée de monde; personne, même les enfants, ne témoignant de l'hostilité, et tous désirant, au moins toucher les vêtements de ce

« Grand homme de l'Europe ». — Mon homme voulant se confesser, sans difficulté tout le monde s'est retiré. Oh! que c'est consolant de pardonner au nom du Bon Dieu, et de pouvoir promettre, suivant la demande du vieux, de lui apporter demain la sainte Eucharistie. — Après avoir donné laudanum et camphre, j'ai mangé à la chinoise, et croyant m'en tirer assez bien avec les bâtons — car les Chinois qui me regardaient ne riaient pas — j'ai eu un sentiment de vaine gloire!

Sortant de la maison pour partir, quel n'est pas mon étonnement de voir mon élève, tenant un âne pour son usage, et le fils aîné de la maison avec une brouette ornée de couverture « pour mon usage ». — Et de suite mon moutard: « Père je suis si fatigué! » et le fils: « Père je perdrais « la face » si je vous laissais partir à pied! » — Alors moi, « hé bien, soit pour l'honneur de ta face, secoue la mienne. » Et ce qu'il s'en est donné! car sa roue, c'était un carré ou plutôt un pentagone circonscrit ou du moins très mal inscrit. Malgré moi je comptais ra ta ta ta pang, ra ta ta ta pang. Au bout d'un quart d'heure, j'en avais — pas trop — mais presque assez, et nos faces étaient sauvées. Je suis descendu, mais le fils a tenu à m'accompagner jusqu'à côté de Yao-Wan, ce qui permettait au moutard de ménager ses pattes usant celles du bourriquet, et très souvent mon homme me disait: « Père, vraiment vous marchez bien » — et je lui répondais simplement: « que diriez-vous si vous connaissiez les grands marcheurs de notre Compagnie »; et je lui en donnais la belle liste.

Pour le lendemain, il me fallait reprendre le même élève — il savait la route! — je lui dis: « Tu prendras l'âne, j'irai à pied, portant Notre-Seigneur. — Oh! Père, je n'oserai pas. — Si, car je m'en servirai pour revenir. — Oui, oui Père. » Donc mercredi, après la sainte Messe, j'avais cet honneur et ce bonheur, un des grands de ma vie, de porter Notre-Seigneur. C'était la première fois que la sainte Eucharistie traversait ces contrées. — Oh! comme de tout mon cœur je demandais à Notre-Seigneur de bénir tous ces villages — comme Il le faisait en Judée et peut le faire, — de s'y faire connaître et d'y envoyer des Apôtres, de vrais apôtres. Oh! que le chemin m'a paru court! — Inutile de vous dire qu'à peine sorti de Yao-Wan, mon moutard était sur l'âne.

Mon homme, a voulu faire grande toilette; dans la chambre à côté on allume un grand feu; le foyer c'est le milieu de la salle et la cheminée, c'est la porte quand elle est ouverte. Puis, tout se passant liturgiquement, le brave, soutenu à genoux par ses deux fils, pleurant tous les trois (et moi aussi), il recevait de mes mains la sainte Communion.

Après son quart d'heure d'action de grâces, on m'apportait mon « dîner », huit plats variés; et quelle n'est pas mon humiliation de voir qu'au lieu de bâtonnets, on m'apporte « une cuillère »! — Décidément la vaine gloire — ça porte à faux! — Pour le retour, il m'a fallu accepter encore « pour nos faces » la brouette; un quart d'heure ra ta ta ta ta Pang; — et l'âne a fait le bonheur de mon gamin, le fils m'ayant reconduit jusqu'ici.

Je me disais qu'au moins je n'aurais pas fatigué tous les élèves de mon R. Père Ministre — et en rentrant, je trouve un petit mot de lui, me demandant de l'attendre sans plus sortir de la Résidence, — ce que je fais — plongé dans l'étude du Chinois — mais pourtant venant de passer un bon moment avec vous, et espérant beaucoup que vous ne m'oubliez pas dans vos prières.

Par mon bon Ange, j'envoie à un chacun le souvenir le plus fraternel.

Yao-wan, 20 janvier 1906.

Depuis ma dernière lettre je n'ai circulé que dans l'intérieur de notre chère paroisse, étant de plus en plus heureux avec mon saint curé et ministre, le R. P. Thomas. Ah! la, la! en voilà un homme! Vous savez qu'il a eu la chance d'être brigandé trois fois! Deux fois pris et bien battu; la troisième fois ses chrétiens prévenus étaient accourus le défendre et le sauver. Une des premières fois, après l'avoir battu, on lui entourait les pieds de foin imbibé de pétrole et on allait y mettre le feu quand les chrétiens sont venus à son secours. — Oh! si je pouvais avoir ce bonheur! Si je pouvais avoir une circonvolution plus ou moins écrasée, mais cette fois-là pour le Bon Dieu! — Hé! Il est si bon le Bon Dieu, qu'il ne faut pas désespérer.

Au commencement de décembre, juste pendant que mon R. P. Ministre était en tournée, j'ai eu la visite du R. P. Gain, premier apôtre du Siu-tcheo-fou, voilà à peu près quinze ans; alors dans ce pays il n'y avait pas un seul chrétien; et cette année il y en aura environ quinze mille. A cette époque on nous détestait, on nous haïssait. A peine le P. Gain avait-il pu acheter — comme par surprise — un misérable réduit, que les notables furieux achètent tous les terrains qui entouraient le Père, et pour arrêter toute extension, font spécifier dans leurs contrats, qu'ils achètent également l'espace au-dessus du terrain jusqu'au ciel, et au-dessous jusqu'au centre de la terre... Tandis que maintenant nous sommes très respectés et souvent aimés!

Après un jour de repos, le P. Gain repartait pour son *Fou*. Sa route était par Pa-tcha-lou où nous avons pas mal de chrétiens, à trente

lis d'ici; nous venons d'y construire une petite habitation et une église et je devais y aller pour onze Baptêmes d'enfants. J'accompagne le Père jusqu'à Pa-tcha-lou et je lui fais les honneurs de notre palais. Nous sommes à peine arrivés qu'un notable, païen, vient nous faire force salutations et nous supplie d'aller prendre quelque chose chez lui. Le P. Gain accepte; je le suis, et on nous sert un dîner, première classe chinoise. Nous avons bien déjeuné avant de partir; mais le froid et la promenade aidant, nous mangeons quand même, et bien, et gaîment pour le plus grand bonheur de notre notable qui prétendait que je devais avoir au moins 75 ans. — Quant au P. Gain, on ne pouvait savoir, tant il avait l'air âgé! ce qui ne l'a pas flatté du tout, car il n'a que 55 ans et se porte à merveille. Le P. Gain et moi, nous nous disons adieu, et je vais à mes Baptêmes, chez le chef de la chrétienté où tous étaient réunis — cérémonie toujours très consolante. — Puis figurez-vous, re-dîner. Il s'agissait de manger pour faire plaisir à ces braves gens; donc je leur fais ce plaisir; d'ailleurs leur cuisine me va très bien.

En rentrant à Yao-wan, je passai chez une bonne famille pour y bénir un cercueil, où re-re-dîner!... Et quand on pense que quelques-uns croient que, dans notre section si pauvre, on ne mange qu'une fois, tout au plus deux fois le jour!

Je suis aussi retourné chez le vieux bonhomme auquel j'avais porté le Bon Dieu; — c'était cette fois pour lui donner la Confirmation. J'avais avec moi, catéchiste et catéchisme. Je commence par essayer de lui donner une notion de ce beau Sacrement imprimant, etc... A chacune de mes phrases, mon vieux me répondait par un invariable « Pou-tong », je ne comprends pas, mais je crois, je crois tout ce que la sainte Église de Notre-Seigneur Jésus-Christ enseigne. » C'est bien, mais désirant lui faire comprendre un peu, je lui fais lire son catéchisme. Ah! oui! Le « pou-tong » revient à chaque instant. Je dis alors au Catéchiste: « A ton tour, explique un peu ». Hé bien! les « pou-tong » ont continué tout le temps! Ce qui n'a pas empêché mon vieux de recevoir, on ne peut mieux pour lui, la confirmation et de mourir peu après en parfait chrétien.

C'est tout de même beau cette langue, dans laquelle un même son, par exemple *che* veut dire cent cinquante choses; cela ne rend pas plus facile la manifestation de sa pensée. Oh! je sais bien qu'il y a l'accent, — le fameux assent, bien qu'il ne soit pas du midi — mais pour les oreilles musicales comme la mienne et celle de bien des Chinois, cela dit très peu.

En revenant il faisait nuit noire, brune, pas une étoile. Par ces nuits-là, les gens des villages montent la garde et tirent de temps en

Pou-tong

temps un coup de fusil pour prouver qu'ils en ont, — car dans ce pays à mœurs du moyen âge, il y a encore des brigandages — ou encore, et c'est ce qu'il y a de plus curieux, — des différends et rivalités entre villages. Assez souvent il y a bataille, on convient du jour, de l'endroit, comme pour un duel. De part et d'autre on arrive armé jusqu'aux dents. Vous croyez que ça va être terrible! Ah non! ils sont là, en face l'un de l'autre, qui s'injurient à qui mieux mieux et ils en ont un répertoire d'injures! Et puis la poudre parle aussi, mais on tire en l'air! Au coucher du soleil, on rentre chez soi, tous très contents: on croirait qu'ils sont de Tarascon! Cependant si par malheur, — c'est arrivé rarement, — un maladroit avait visé dans le tas, et encore plus maladroitement, atteint quelqu'un du camp ennemi, immédiatement retentissent dans ce dit camp, d'éclatants cris de triomphe; on bondit de joie, on s'embrasse etc., tandis que dans le camp du malencontreux tireur, c'est une débandade vers tous les coins de l'horizon.

Le blessé, ou le mort, est recueilli avec le plus grand soin. Ah! il ne faut pas perdre ni un atome de la poussière qui le couvre, ni une goutte de son sang. Tel quel il est porté chez le Mandarin. Alors commence un procès qui ne finit guère que quand le village de l'inqualifiable tireur est ruiné, car la procédure chinoise — Dieu vous en préserve! — ne le cède à aucune de l'univers!

Puisque j'en suis à l'article « curiosités de ces contrées », encore une: le mariage. Ce beau Sacrement institué... etc., et dans lequel l'homme représente... etc. — C'est sublime quand on sait tout cela. — Or, en Chine, le mariage, — ôh! âo! — on ose à peine en prononcer le nom, et encore c'est en rougissant et en baissant la voix et les yeux. Personne n'a l'audace de dire qu'il désire se marier. — Et alors? il faut bien pourtant qu'il y ait des mariages? — Alors au moins il faudra manifester bien clairement toute la répulsion qu'on a pour cette institution.

Quand le mariage a lieu à l'église, car tous n'y viennent pas, il y a de ces scènes indescriptibles que le P. Dannié a racontées jadis. Tout le temps de la cérémonie, les futurs se tournent le dos. Enfin arrive le moment du consentement. Ah! bien oui! Dire que l'on consent serait laisser croire qu'on a envie de se marier! Jamais de la vie. — Et le pauvre Père est là qui attend et répète, et répète encore sa question. Il est arrivé que lassé il rentre à la sacristie et fasse dire aux futurs de revenir le lendemain s'ils sont décidés.

Pour le maître d'école que j'avais à Ngan-king, c'était le P. Bousseau qui officiait. Futur et future étaient muets comme des carpes. Et les parents impatients, — car tout était prêt chez eux pour ce jour-là — se fâchaient, attrapaient chacun la tête de son enfant, la secouaient,

donnaient des coups de poing dans le dos. Seulement après dix minutes de ce manège, le Père a entendu deux oui. Mais il faut leur pardonner : ils n'ont pas entendu les beaux cours des Professeurs de Canterbury-Ore. Je voulais leur faire un sermon sur le mariage. Le Père Ministre, auquel je soumetts mes discours m'ayant dit : « non ! non ! on rirait trop ! » c'est donc rentré dans mes cartons.

En ce moment le P. Ministre est pour une huitaine de jours chez le P. Gain. Les PP. Chevallier-Chantepie, Richard et Le Biboul font leur retraite à côté de moi, et c'est moi qui les soigne : oh, les saintes gens ! Nous lisons au réfectoire *Le Prêtre à l'autel* que je voudrais tant savoir en entier par cœur.

Dans quelques jours, ce sera le nouvel an chinois : repos complet. Jusqu'à dimanche dernier nous avons eu environ quatre-vingt-dix catéchumènes dont soixante-dix et quelques ont été baptisés. Alors presque tout notre temps est pris. Du côté de Ngan-king, les gens viennent trois fois à différentes époques pour le catéchuménat, ici c'est en une fois, mais cela dure une vingtaine de jours. Tous les matins, vers huit heures, on venait me réciter mot à mot la prière et la leçon de catéchisme apprises. Ça c'est vraiment une très grande consolation et récompense d'apprendre la vraie doctrine à ces malheureux. Il y en avait de seize à soixante-quinze ans. C'est très édifiant, ils restent tout ce temps enfermés comme des écoliers, les hommes chez nous, les femmes à l'école des filles des « Vierges de la Présentation. » Et les premières fois qu'on vient réciter la leçon à ce Père Sou, à barbe noire et à cheveux blancs, quelle peur ! on tousse, on se mouche — dans les doigts, toujours, — on crache, on... mais n'insistons pas... Et petit à petit arrive la confiance, la foi grandit de plus en plus. Aux approches du Baptême, quatre fois par jour, il y a instruction par le Père. Enfin leur Baptême et leur Première Communion viennent récompenser celui qui est chargé d'eux. Le P. Ministre a bien voulu m'en laisser la moitié. Ce qui est aussi très intéressant, c'est quand on les voit bien comprendre, interroger. L'un demandait au P. Thomas d'expliquer, à la Résurrection, le jugement des vivants et des morts ? Un autre : comment le Bon Dieu avait pu permettre les premiers mariages ?... Mais je ne veux pas abuser de votre patience : priez, priez beaucoup pour un pauvre, pitoyable, misérable vieux pécheur.

P. DE GELOËS.

Inondations et misère. — (du P. Richard.)

Yen-teou, juin 1906.

... J'apprends que ma grande plaine est transformée en lac. Le blé était déjà perdu, mangé par les vers. Ils ont fait la récolte de l'orge

ayant de l'eau jusqu'à la ceinture et plusieurs ont péri dans les flots. Pauvres gens! Pourront-ils avoir au moins une récolte de sorgho? Avec les pluies qui ne cessent pas c'est bien douteux. Ce sera la misère pour toute l'année. Le Bon Dieu en profitera peut-être pour faire venir à mon école bien des enfants qui ne seraient pas venus s'ils avaient eu du pain chez eux, et ainsi ce mal tournera à leur avantage. Mais il faudra trouver aussi de quoi les nourrir. Je compte pour cela sur la bonne Providence. J'avais l'intention de bâtir une petite chapelle en terre et en roseaux, au nord de Yen-t'eu, mais je crois bien que je ne pourrai pas. Il faudra d'abord venir au secours de mes pauvres chrétiens. Combien devront cet hiver émigrer vers Nan-king. Si vous le voyiez! Une brouette, et là-dedans tout leur bien: quelques haillons, quelques marmites. L'homme pousse par derrière: la femme et les gamins plus âgés tirent par devant. Les vieux s'assoient sur le mobilier de la charrette, et on voit apparaître des sacs et des paniers jusqu'à trois et quatre têtes de marmots. Comment vivent-ils? Je ne sais. Le père de mon petit cuisinier est revenu pourtant de Nan-king, l'an dernier avec quatre piastres (10 fr.). Aussi était-il fier! Avait-il dû peiner pour cela.

... Les murailles de mon église étaient pleines de crevasses. Je les ai fait boucher avec de la chaux: je ne sais si cela tiendra. Le P. de Geloës m'annonce dans sa dernière lettre que le mur de mon jardin s'est effondré. J'espère que les bons Anges veilleront mieux sur les murs de l'église. Il me faudra bien l'agrandir cette année. Comment ferai-je? Je ne sais encore; mais il est impossible de laisser 150 femmes dans un espace de 3 mètres de long sur 3 de large. Je dis 150, c'est 300 que j'aurai cette année aux fêtes ordinaires, car j'ai maintenant, grâce à Dieu, des Présentandines qui s'occupent de ces pauvres femmes abandonnées depuis six ans.

Faites prier pour mes pauvres chrétiens. Ce sont des gens bien simples, et il suffit que le Bon Dieu y mette le doigt pour transformer toute cette région en petite Bretagne.

Yen-teou, 18 octobre 1906.

Chou
Le P. Boucher va préparer Chon-yang et Hai-tcheou cette année. Et puis il y aura Kon-yu, et puis tout le Sud jusqu'au Hai-men. Ce n'est pas l'espace qui vous manquera, ni non plus les braves gens à baptiser. Vous pourrez élever des églises et des clochers de tous les styles...

En attendant, ici, c'est la misère noire, noire, noire. Pas de grain, pas d'ouvrage, pas d'argent. Les gens émigrent en masse, ceux du moins qui ne se font pas brigands pour vivre, car il y en a, il y en

a des brigands, cette année! Les gens veillent jour et nuit et trouvent encore moyen d'être brigandés! Je ne peux même pas obtenir qu'ils m'apportent du sorgho: ils ont peur qu'on ne leur brigande leurs bœufs. Un des catéchistes du P. Thomas lui est arrivé l'autre jour... avec un pantalon: c'est tout ce qu'on lui avait laissé.

Yen-t'eu, 3 novembre 1906.

De nombreuses familles chrétiennes sont déjà parties pour le Sud et d'autres suivent. C'est la misère noire. De tous côtés on déterre maintenant les racines des joncs, ce qu'ils appellent le tchang-mon, pour en faire de la farine. Tant qu'il y avait de l'eau, il y avait du poisson. Plus de poisson, restent les racines. Mais après?... — Et puis les brigands! Chacun veille maintenant toutes les nuits à la porte de sa hutte. Mais quand ils sont cent brigands bien armés, il est difficile de lutter. Jusqu'à présent on ne nous attaque pas. Cela durera-t-il? A la grâce de Dieu.

L. RICHARD.

(*du P. Bastard.*)

Ma-tsin, 16 août.

Me voilà en prison dans mon enclos, le seul endroit à peu près sec dans la contrée. On ne peut sortir du village que nu-pieds; et l'on ne s'aventure point dans les chemins inconnus sans s'exposer à des bains complets qui peuvent devenir dangereux. On m'a déjà cité plusieurs cas de voyageurs noyés dans les chemins. — Avant la dernière pluie du 13 août, on pouvait encore compter sur une demi-récolte de haricots, mais ces torrents de pluie ont tout noyé. — Pourtant l'eau s'écoule vite cette année, grâce aux canaux qui l'emportent vers le sud-est. Il est possible que l'inondation, beaucoup plus étendue que celle d'il y a huit ans, soit cependant moins durable; car alors on n'avait pas creusé les canaux. — En attendant, les pauvres inondés sont déjà sans vivres, un grand nombre même sans abri, car les maisons en terre, détrempées par la pluie, tombent à qui mieux mieux. Bien entendu, qu'il n'est pas question de les relever avant un an; ceux qui ont quelques sapèques, achèteront du grain pour vivre quelques semaines, quelques mois peut-être. Et puis?... Difficile de prévoir combien mourront de faim d'ici la récolte du blé. Et cette récolte est elle-même fort douteuse; les terres couvertes d'eau seront-elles suffisamment sèches pour être labourées dans un ou deux mois? Les pauvres auront-ils la semence suffisante, pour ne pas parler de l'engrais presque aussi nécessaire dans nos terres maigres et sablonneuses? — Partout il n'est question que de la famine; tout le monde me parle de la mort qui apparaît comme un spectre déjà fort rappro-

ché. Pour me distraire de ces conversations assombrissantes, on vient encore me raconter une foule de brigandages : argent, grain, bestiaux et habits volés ne se comptent plus ; joignez-y les disputes, les batailles et les procès ; ajoutez encore nombre de femmes pendues, d'autres vendues, d'autres en fuite. Pour comble, une lettre du sous-préfet me priant d'enjoindre aux chrétiens qui seraient en retard de payer l'impôt au plus vite. Avec quoi ? — Je les dispense même de nourrir leurs catéchistes, qui vont être entièrement à mes frais cette année. Voyez-vous d'ici ma situation : le grain 3 fois plus cher que l'an dernier pour 200 élèves et catéchumènes ; catéchistes dans 30 à 40 écoles ; une dizaine d'écoles en terre à relever ; etc., etc. *Benedicamus Domino !*

(du P. Bondon.)

Tsiang-leou, 2 octobre 1906.

Votre aumône est venue au moment le plus opportun, aussi je vous en remercie de tout cœur.

Notre voyage a été pénible depuis notre débarquement jusqu'à l'arrivée au district. Entre le chef-lieu et Tsiang-leou j'ai dû à plusieurs fois me jeter à l'eau et faire ainsi plusieurs lis ayant de l'eau jusqu'à la ceinture et même jusqu'au cou quand je n'ai pas été obligé de nager. Obligé de me tenir debout sur le char, risquant à chaque instant de lui faire perdre l'équilibre, mes bagages et mon sac de voyage étant au-dessus du char, je préférais dans les endroits difficiles me mettre à l'eau. Vous qui connaissez nos chars, vous vous rendez compte de la situation. De mémoire d'homme on n'a vu dans le Siu-tcheou-fou une inondation pareille ; aussi quelle misère partout : cela fait pitié.

« Nous n'avons plus qu'à mourir de faim ! » c'est le cri qu'on entend partout. Des fuyards partout, — pauvres gens tous fiévreux qui s'en vont loin de chez eux, combien ne reviendront pas ! Le cœur se serre en les voyant se traîner péniblement emportant leur bagage bien mince. Hier une famille retournait sur ses pas : « Père, nous avons été à plus de cent lis d'ici, nous n'avons pas trouvé mieux, autant aller mourir chez nous. » Et ils retournaient chez eux à une soixantaine de lis de Tsiang-leou. Heureux encore ceux-là, d'autres voudront regagner leur village et ne le pourront pas. Un jeune ménage est passé par ici, le bébé de quatre ou cinq ans était tout content de venir parce qu'il espérait un bonbon du Père, il l'a eu ce bonbon et une médaille avec, pauvres gens, j'avais peine à cacher mon émotion en les voyant partir.

Il y a quelques jours nous avons l'espoir de semer le blé au moins dans cette partie du district, l'eau s'était écoulée des champs, ven-

dredi dernier une pluie abondante a de nouveau tout inondé. Aujourd'hui lundi, nouvelle pluie qui a commencé hier et n'a pas cessé pendant la nuit, mon jardin est tout entier sous l'eau, dans tout le village il y a un bon pied d'eau, dans les maisons on patauge dans la boue, aussi la fièvre règne en maître. A Tchang-tsou on doit aller en barque dans la plaine. Si les bons anges ne viennent à notre secours, non seulement ce sera la famine cette année, mais encore l'année prochaine. Avec quinze jours de beau temps le blé pourrait être semé en retard, mais du moins il serait semé. Depuis notre arrivée nous n'avons pas été trois jours sans pluie. Le pain se vendait ce matin 60 sapèques la livre à la ville, l'année dernière à cette époque il ne coûtait que 22; le chou-chou est à 45 sapèques la livre, il y a cinq ans je l'achetais à 7 sapèques la livre, mais en moyenne c'était de 10 à 14 sapèques la livre. Non seulement tout est cher, mais on ne trouve pas à acheter, on va plusieurs lis en avant des marchés pour attendre les rares vendeurs.

A peu près toutes mes écoles bâties en terre sont écroulées. Plus des deux tiers de mon mur d'enceinte à Tsiang-leou, ont été renversés par l'eau. On nous annonce des attaques de brigands, me voilà bien défendu. Ce matin, deux chambres bâties en terre pour l'usage des domestiques sont également tombées. Je ne parle pas de la ville où il ne me reste que la maison d'habitation; comment relever tout cela, alors que nous n'aurons même pas de quoi vivre?

Demandez à notre bonne Mère de nous protéger cette année, ce qu'elle garde est en bonnes mains. L'année apostolique peut être excellente, nous pourrons faire un bon choix pour nos écoles et nos catéchuménats autant que nos ressources nous le permettront.

On vient m'annoncer qu'à un demi-li d'ici, une famille composée du père, de la mère et de cinq enfants n'a rien mangé depuis trois jours, tous les enfants pleurent, ils vont mourir de faim, me dit-on. Dans peu de temps c'est ce qu'on entendra de tous côtés. Le chou-chou est à 50 sapèques, augmentation de 5 sapèques par livre, depuis que j'ai commencé ma lettre, le blé est au plus offrant, le pain se vendait ce matin 64 sapèques. Le Père Bastard est dans les mêmes conditions que moi; dans les autres districts la récolte a été suffisante, mais les gens ont peur de vendre, aussi les prix ne diffèrent pas de beaucoup.

Demandez aux bons anges de nous protéger, et encore une fois merci et faites prier pour nous.

Ch. BONDON.

Satellites et brigands' — (du P. Hermand)

20 janvier 1907.

A défaut de nouvelles, je vous ai promis, je crois, des histoires de brigands. Les plus terribles des brigands sont souvent, non pas ceux qu'on pense, mais les satellites des mandarins, comme qui dirait nos gendarmes.

Acte I. Au Siu-tcheou-fou, chez le P. Bondon. — Une troupe de satellites vient attaquer et piller la Résidence: le Père est obligé de se sauver et de se cacher. — Les chrétiens furieux de l'injure faite au Père, se lèvent en masse, accompagnés de vrais brigands, défenseurs du Père pour l'occasion, et tout ce monde se porte au yamen pour protester tout au moins près du malheureux mandarin, et décidés, disent d'aucuns, à lui faire un mauvais parti. — Le P. Bondon apprend l'émeute, sort de son refuge et arrive dare-dare au yamen, pour sauver le mandarin de la fureur populaire. Le mandarin, sauvé par le Père, ne sait que devenir. Le Père, lui, profite de sa victoire: « Vieux grand-frère, tu vas punir tes satellites et leur faire rendre gorge... — Oui, oui, grand'homme! » — etc.: c'est le Père qui commande, l'autre opine du bonnet à tout; rend un édit en faveur des chrétiens, punit ses satellites terriblement... — Joie et allégresse universelle des chrétiens, des païens, des riches et des pauvres, qui, heureux d'avoir pu se débarrasser de ces gredins de satellites, viennent tous remercier l'humble P. Bondon.

Acte II. — Un village quelconque. Des satellites, d'un mandarin quelconque, s'y abattent, rançonnent, pillent... etc... puis se mettent à faire bombance dans une auberge. Leurs victimes cependant ont recours aux défenseurs de la Veuve et de l'Orphelin, c'est-à-dire, aux brigands les plus authentiques du canton. L'occasion est belle pour eux de se venger des satellites. Ils arrivent en masse, armés, sauvages; cernent l'auberge. « Rendez-vous, satellites. » — Dans un beau mouvement, le caporal-satellite tue un brigand d'un coup de pistolet. Geste malheureux. En un clin d'œil, tous mes satellites sont empoignés, passés à tabac,... et découpés en morceaux!... Vous voyez qu'on ne badine pas en Chine. Qui veut en tâter?

C'est toujours, dans ce Nord, la grande misère de la famine: nos Pères auront une mauvaise année à passer.

Remerciements-Progress. — (du P. Boucher.)

Chou-yang, 17 décembre 1906.

Une caisse de livres arrive ici sans aucune indication: mais inutile de chercher l'expéditeur, et de suite je dis au P. Ou: c'est le P. H.!

Merci donc et grand merci: c'est bien cela que je désirais, livres de

collège, théâtre classique, fables, etc... Oh! si vous trouvez Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, S. Franç. de Sales, etc., etc., ce sera bien mieux. Mais c'est difficile, tandis que les livres de collège sont inutiles à ceux qui ont fini leurs classes.

Je confie aux Présentandines une paire d'inscriptions qui m'a été offerte par un notable chef de brigands, recéleur, etc., pour s'attirer nos bonnes grâces; il me répugne de l'exposer au salon avec celles des honnêtes gens.

Pendant que je vous écris ceci, on signe l'acte d'achat d'une école de filles ici en ville. Voilà donc un second centre complété.

Le P. Ou est à Kao-lieou où toutes les œuvres fonctionnent normalement, écoles de garçons et de filles, catéchuménats d'hommes et de femmes, population qui dépasse la centaine. Tout cela mange, savez-vous! Oh! on est économe, parcimonieux! Brouet de teou-ping avec quelques carottes. Les teou-ping sont les tourteaux de pois dont on a extrait l'huile. Vous en voyez arriver des barques à Zi-kawei pour fumer les champs. Les porcs n'en veulent pas. Ici, l'année étant mauvaise, hommes et bêtes se les partagent. Le P. Ou a essayé et en mange pour l'exemple.

Le froid a arrêté l'église: heureusement j'y vais tous les samedis et il y a messe des hommes et messe des femmes, ce qui évite de dire la messe en plein air; à Noël, il faudra peut-être en venir là, ce qui n'est pas pour me déplaire, c'est signe que le bien se fait en grand.

Chaque dimanche, après déjeuner, je reviens en ville où il y a office du soir, — prière, catéchisme et aspersion d'eau bénite; — 18 élèves et une quinzaine de catéchumènes.

Le père d'un enfant, petit restaurateur, triste de voir son Benjamin manger du teou-ping, a pris l'entreprise de notre nourriture à 80 sapèques par tête: c'est cher en soi, mais bon marché par le temps de cherté où nous sommes. Calculez la dépense.

L'école des filles va ouvrir incessamment. Or notez qu'au status nous ne formons qu'un district et n'avons que le budget d'un seul district. Cependant le P. Ou a obtenu une pension alimentaire en plus pour lui-même.

Et Hai-tcheou! Ah! vive Hai-tcheou, le bout du monde pour nous! la résidence du S. Nom de Jésus! Elle est achetée: le contrat est signé, l'argent versé. Un catéchiste, ancien bonze, y est installé et fait évacuer l'enclos.

Quand ce sera bien fini j'irai y installer Notre-Seigneur. Quand? Probablement le jour de S. Jean sera le premier où le bon Jésus

résidera en son petit Tabernacle en sa pauvre petite nouvelle chapelle. Puisse-t-il y former beaucoup de S. Jean!

Ah! la belle vie qui consiste à installer ainsi Notre-Seigneur en de nouveaux sanctuaires où les pauvres païens viennent abjurer leurs erreurs, renoncer au démon et adorer leur Créateur et leur bon Sauveur! Faire connaître Jésus et Marie, enseigner le signe de la croix, le Pater et l'Ave, la Trinité, l'Incarnation et la Rédemption, le Ciel et l'Enfer, le Baptême et l'Eucharistie en ce pays où Satan règne en maître depuis le commencement des temps, vrai, cela vaut bien n'importe quelle chaire d'Université, voire même la chaire de Notre-Dame!

Car enfin, sans nous, c'est Satan et l'enfer; avec nous et par nous, malgré notre indignité, commence le règne de Dieu, luit le Soleil de justice! Qui en veut? il y a de la place! il faudrait un Père tout de suite ici pour me permettre de fonder Hai-tcheou. Demandez-le au bon Maître.

Il nous faut des ouvriers solides, surtout des hommes de prière: que chaque scolastique en fasse *un*, et ce sera splendide, et la Mission verra de beaux jours.

Chez nos voisins du Chan-tong. — (du P. de Bodman.)

San-koan-miao, 8 novembre 1906.

Le P. Hia vient de passer 3 ans à Tsing-tao, comme rédacteur du journal chinois imprimé par la mission. Cette feuille a, paraît-il, peu de succès et coûte à la mission plusieurs milliers de marks de subvention par an. Notre « Hœi-pao », au contraire, est très répandu, tout spécialement dans le monde des écoles, où la partie scientifique est très appréciée; la partie politique ne l'est pas moins pour l'exactitude des informations. — A Yen-tcheou-fou, il y a 2 écoles de sciences européennes, celle des Pères et celle du gouvernement. Les 2 écoles ont les mêmes Pères ou Frères pour professeurs, tantôt le matin, tantôt le soir. L'école de la Mission compte environ 120 élèves, celle du gouvernement, une 60ne seulement. Même situation et même proportion à Tsi-ning-tcheou. A Yen-tcheou, les Pères ont dû inaugurer des cours d'anglais, et ils le feront prochainement à Tsi-ning. Au collège du gouvernement à Tsi-nan-fou, il y a comme professeur de mathématiques un chrétien de Changhai nommé Wang. Par sa science, sa vertu aimable, il s'est acquis une influence exceptionnelle auprès des élèves et des mandarins. Dernièrement le ministère de l'instruction publique lui a fait proposer le poste de directeur (tsongpan), s'il voulait renoncer à la religion. Il se contenta de répondre que,

si on insistait, il ferait ses paquets. On se le tint pour dit. — Dans les écoles du gouvernement on fait la prostration à la tablette de Confucius; mais il est assez facile aux élèves — dont plusieurs sont chrétiens — de s'en dispenser. — Le gouverneur actuel Yang est encore plus ami de la Mission que ses prédécesseurs Yuen-Che-K'ai et même Tcheou-fou.

Protectorat français ou italien. — (du P. Gain.)

Siu-tcheou-fou.

Dans une visite qu'un des Pères des Missions Étrangères de Milan (du Ho-nan méridional), lui a faite récemment à Tsiang-leou, le P. Bondon a appris que le gouvernement italien a renoncé aux quinze millions d'indemnité accordés par les Chinois pour réparation des dommages causés par les Boxeurs. Les Italiens cèdent cette somme entière aux Missions qui veulent bien accepter leur protectorat.

Mgr Volonteri (du Ho-nan méridional) a refusé les deux millions qu'on lui offrait, préférant rester sous le protectorat de la France. Son successeur Mgr Cattano tient comme lui pour les vieilles traditions. — Le P. Calza, 26 ans, récemment nommé Préfet Apostolique du Ho-nan occidental, aurait accepté 600,000 francs avec le protectorat italien.

Ministère à Mou-yen-daong. — (du P. Menez.)

2 mai 1906. 1/2er

Mon voyage à Mou-yen-daong, s'est passé aussi bien que possible. Au départ on a mis à ma disposition l'unique cabine du bateau, le Koé-tsang, pour moi tout seul et mon compagnon. C'est un vrai étouffoir, mais l'intention était bonne. Du reste, je n'aurais pas été mieux, au milieu de ce grouillement d'hommes et de femmes, où l'on ne pouvait pas faire un mouvement sans déranger tout au moins quatre personnes: j'aurais dû passer les onze heures de traversée sans même pouvoir me moucher, faute de pouvoir remuer le bras. Quelles mœurs! jamais je n'avais vu un pareil entassement!

Quelques instants après le départ, un administrateur du district du P. Skiu vient m'inviter à passer la nuit dans son kong-sou à Mé-koé-daong. Je ne veux pas encore m'engager, pensant que j'aurais le temps de gagner Mou-yen-daong le soir même. Mais quand j'ai vu qu'il était cinq heures moins un quart à l'arrivée à terre, et plus de cinq heures avant que mon bagage n'eût été chargé sur les brouettes, j'acceptai l'invitation, et en route pour Mé-koé-daong, à trois lis seulement.

Les murs de ma chambre sont en terre, recouverts à l'extérieur et

à l'intérieur d'une claie de roseaux; le parquet est également en terre, humide comme le chemin de Zi-ka-wei les jours de pluie; la chambre est en même temps réfectoire. Je suis déjà en plein Hai-men, le Hai-men que j'avais rêvé!

yen
Le lendemain matin, trente lis pour me rendre à Mou-yen-daong; deux brouettes pour les bagages, et moi à pied derrière avec mon fidèle compagnon. Quels chemins! de la boue épaisse, comme je n'en avais jamais vu que sur le chemin de Pa-pou-ghiao, les jours de grande pluie. J'en emporte bien un kilog à chaque soulier, pour alléger la marche. A chaque pas, glissade à droite, puis à gauche; en moyenne tous les vingt pas, je manque de perdre l'équilibre. Je n'avais pas eu, hélas, la prévoyance de faire mettre des clous à mes souliers: c'est déjà une expérience acquise.

Voici un cours d'eau à passer; on charge une des brouettes sur une petite barque: trois brouettiers la maintiennent en équilibre pendant la traversée, et elle arrive sans accident à l'autre rive; même manœuvre pour la seconde brouette; puis un troisième tour pour moi et mon compagnon. Plus loin, c'est un pont tout penché et dont le bois craque sous les pas d'un seul homme. On hésite longtemps. Vont-ils me laisser en plan? Enfin la brouette moins chargée s'aventure avec mille précautions et arrive; l'autre brouette ne peut se décider à passer. Me voilà bien: une brouette de chaque côté; je ne puis cependant me mettre en deux! Mais voici que la seconde brouette va tenter la fortune: c'est certainement très imprudent; grâce à Dieu, elle arrive au bout. De nouveau en route, c'est une demi-heure de perdue. Enfin j'arrive vers trois heures et je vais pouvoir dîner. Le P. Ministre est là avec le F. Kiu, et ils se mettent en quatre pour moi. Enfin me voilà en bon état, sauf quelques écorchures au pied.

22 juin. Vous ne savez pas pourquoi je vous ai demandé de faire préparer mon cachet. C'est qu'un beau jour, mon premier dimanche en course, après mon premier sermon, et sans doute à cause de cela, j'ai reçu la carte du mandarin de Tsong-ming. De passage en ce coin de Hai-men qui est aussi de sa juridiction, il ne pouvait manquer d'envoyer ses respects à un homme tel que votre serviteur. Alors on s'agite autour de moi: Père, il faut lui envoyer votre carte en réponse. — Eh! si je l'avais, ce ne serait pas difficile! Mais, toi qui es un habile homme, tu vas m'en écrire une de ta plus belle main. — Père, cela ne se fait pas. » J'avais déjà bien entendu dire la chose, mais je pensais que pour un étranger, ignorant de tous les usages, je pouvais me permettre d'ignorer aussi celui-là. — On cherche un expédient. Enfin le domestique qui avait apporté la carte, entre

dans ma chambre, et me dit que assez fréquemment on envoie des cartes écrites à la main. Ce fut mon salut... Maintenant que j'ai un cachet pour imprimer mes cartes je suis en état de répondre à tous les mandarins: je parie qu'ils vont se donner le mot pour ne plus me faire des civilités. Tant pis pour eux; ils ne sauront pas mon vrai nom; en tout cas ce ne sera pas le mandarin de Tsong-ming, qui le leur apprendra, car il n'a eu que quelque chose d'approchant, dans ce que je lui ai écrit pris au dépourvu: un caractère était juste, un autre se rapprochait seulement du vrai caractère; quant à la classique elle était complètement fausse.

Le jour du pèlerinage à Mou-yen-daong, j'étais sur pied à trois heures moins le quart, afin de dire ma messe de bonne heure et d'être libre pour les confessions. La veille j'avais entendu des confessions le soir jusqu'à dix heures un quart. Le lendemain du pèlerinage, départ pour Mou-ming-daong où je dois passer la Pentecôte. Une trentaine de confessions en arrivant; presque rien. Le lendemain, lever à 3 h. $\frac{1}{2}$; 147 confessions avant la messe. Bénédiction et aspersion d'eau bénite; messe avec encens; sermon, salut où je fais seul tous les frais du chant. Je commence mon action de grâce à onze heures moins dix. A onze heures et demie, déjeuner. Pendant le déjeuner, on me demande pour une Extrême-Onction dans une autre chrétienté. Je suis de retour à 2 h. $\frac{1}{2}$, et c'est alors que je commence à respirer.

Le lendemain, après une nouvelle Extrême-Onction, départ pour le district du P. Tsu. Dans ma première chrétienté, en une après-midi, trois Extrêmes-Onctions, confession à domicile de deux autres malades. Mon temps, vous le voyez, est bien employé. Je parcours le district du P. Tsu, dans les grandes chrétientés, jusqu'à l'extrémité. A Liu-se, je suis dans le pays des Kang-po-guen, et mon catéchiste ne comprend pas le langage du pays. De là, à grandes étapes, je reviens en deux jours à Mou-yen-daong. En arrivant, après ce mois et demi de courses incessantes, avec 1228 confessions à mon actif, je chantais intérieurement: *hic est locus requiei...*: depuis le matin j'étais attendu pour une Extrême Onction à quarante lis! Arrivé à midi vingt, j'étais reparti à une heure, laissant mon catéchiste qui n'en pouvait plus!

Maintenant c'est le repos, la vie de retraite, je suis chanoine de Mou-yen-daong. Le P. Skiu est parti pour Mo-ka-tsen rendre ses comptes au P. Ministre. De là, il va en vacances à Tong-ka-dou. J'habite à moi tout seul un bâtiment de dix chambres. Mon plus proche voisin est mon catéchiste qui est tout seul, lui aussi, dans un autre bâtiment, à l'autre extrémité de l'église.

Jusqu'au mois d'août, je n'ai de réglées que deux courses, pour deux fêtes patronales, le 16 juillet à N. D. du Mont Carmel, à 28 lis; le 19 juillet à St-Vincent de Paul à 40 lis. Mais si on s'avise d'être malade, je puis avoir beaucoup à courir, car nous ne restons que trois, le P. Minsitre, le P. Gast et moi pour toute la section de Hai-men.

Hier, S. Louis de Gonzague, on m'a souhaité ma fête avec pétards, et un chant sur l'air de « *Omni die, dic Mariæ* ». C'était l'administrateur avec son personnel de plusieurs domestiques, l'école de filles, une trentaine d'élèves; et l'école de garçons qui compte en tout neuf élèves, dont sept sont petits-fils de l'administrateur; c'est une petite école de famille qui se tient dans la maison d'un des fils de l'administrateur. A la messe, je m'étais fendu d'un sermon sur S. Louis de Gonzague.

Hier encore j'ai reçu une famille païenne représentée par deux de ses membres: un vieillard de 81 ans avec son fils, un robuste gaillard d'une trentaine d'années, demandant à se faire chrétiens. C'est la seconde depuis mon arrivée à Hai-men. Je ne suis assurément pour rien dans ces conversions; personne de ces familles n'a eu de rapports avec le missionnaire; mais la grâce de Dieu agit doucement par le moyen du bon exemple des chrétiens, et le fruit vient à son heure. Il y a beaucoup de néophytes dans ce pays, et je ne crois pas que ce soit par l'action directe qu'on ait obtenu ce résultat, mais en formant de bons chrétiens. Grâce à Dieu, ici les chrétiens sont fervents et accueillent à bras ouverts les païens qui viennent à eux. Ailleurs, j'ai été parfois mal impressionné en voyant la hauteur, la morgue avec laquelle les chrétiens traitent les païens: dans ces endroits-là, je n'ai pas entendu parler comme ici de néophytes.

Aimez-vous les crevettes? Depuis bientôt deux mois que je suis à Hai-men, je n'en ai que trois fois par jour, c'est-à-dire à tous les repas. Je ne sais combien de fois on m'a demandé s'il y en a aussi en Europe? — Oui. — Plus petites ou plus grosses? — De même grandeur. — Maintenant des fèves. Y en a-t-il aussi en Europe? — Oui. — Plus petites ou plus grosses? — De même grandeur. — Ah! » Un jour que j'avais un bout de pain emporté de Mou-yen-daong, n'a-t-on pas eu l'idée de me demander: « Est-ce qu'il y en a aussi en Europe? — S'il y a du pain en Europe? mais il n'y a que de cela! » — J'attendais la question suivante: plus petit ou plus gros? mais ce n'est pas venu.

Je voudrais que vous assistiez un peu à mes repas de Mou-yen-daong avec le domestique de l'endroit. Quelles conversations! Mon bonhomme est sourd, mais pas muet. Le P. Skiu se faisait entendre

de lui par signes. Moi je préfère lui parler sans signes, et j'obtiens ainsi de lui tous les renseignements que je ne lui demande pas, et que je n'aurais peut-être jamais sans cela. C'est quand même un bien brave homme...

Apostolat à Hai-men. — (du P. G. Gast.)

Avril 1906.

J'ai à administrer quinze églises et chapelles, la plupart dans un état d'extrême pauvreté. Mes chrétiens sont au nombre de 2000 environ et ma résidence principale est à Mao-ka-tseng, le plus gros bourg de Hai-men.

Depuis six semaines, je donne continuellement des missions de droite et de gauche: me voici à ma sixième, et il m'en reste encore neuf à donner. En conséquence, je suis continuellement en route: les voyages se font en brouette, véhicule assez incommode, surtout en temps de pluie, mais on s'y fait.

Nos gens sont en général bons et simples; presque tous sont plus ou moins indigents et habitent des huttes en roseaux. Par suite, mon apostolat n'est pas exempt de peines et de privations, le missionnaire devant partager la pauvreté de ses chrétiens. D'autre part, mon ministère est aussi fort consolant, parce que je vois que le bien se fait sur une grande échelle. Bien que je n'eusse jamais appris l'idiome du pays, je suis parvenu rapidement à m'exprimer d'une façon convenable. L'étude des caractères chinois m'y a grandement aidé et elle me vient bien à point, soit pour composer mes sermons, soit pour correspondre avec les autorités de pays.

Depuis que je me trouve dans ce district, je n'ai cessé de regretter deux choses qui arrêtent beaucoup l'œuvre de l'évangélisation: le manque d'instruction et la pauvreté de nos chapelles. Afin de remédier autant que possible à cet état de choses, j'ai ouvert successivement déjà cinq écoles, dans chacune desquelles je procure l'instruction à une centaine d'enfants pauvres. J'ai aussi fait restaurer quelques chapelles.

Les Chinois des classes élevées résistent pour la plupart opiniâtrement à la grâce, et pour eux l'on peut dire que la Chine est toujours la *citadelle du démon*. Le démon, en effet, y règne en maître. Dernièrement encore, — j'ai pu le constater dans un voyage à Tong-tcheou, grande ville située à 25 kilom. d'ici; j'y ai visité le fameux Mont-Loup (Lang-Chan), célèbre par ses innombrables et très riches pagodes. A cette époque de l'année, l'on y arrive de toutes les contrées pour adorer Bouddha: des milliers et des milliers de païens y courbent le front devant une infâme idole, au signal donné par un

bonze. Que c'est navrant de voir tant d'hommes enchaînés par le démon! La civilisation Européenne, qui s'introduit partout dans l'Empire du Milieu, n'est certes pas faite pour favoriser le mouvement de conversions. Notre civilisation ne convient pas aux Célestes: elle éblouit ce peuple-enfant et le jette dans le matérialisme. Aussi les missionnaires regardent-ils comme un fléau que les Japonais viennent ouvrir partout des écoles et que les commerçants pénètrent partout dans la contrée, amenant avec eux le luxe et les aises de la vie.

Avant Pâques, j'ai eu le bonheur de baptiser quinze adultes: les cérémonies ont duré plus de deux heures, en présence d'une grande foule. Dans quelques jours nous commençons le mois de mai; pendant tout ce mois, je voyagerai d'une chrétienté à une autre, pour animer les fidèles à aimer et à honorer leur Mère du ciel.

Relèvement des ruines. — (du P. Le Chevallier.)

Tsong-ming, octobre 1906.

Voilà déjà une année d'écoulée depuis la terrible épreuve du 1^{er} septembre; les païens ont célébré l'anniversaire par des repas funèbres en l'honneur des victimes et d'autres superstitions ridicules. Moi j'ai placé à cette époque la bénédiction de la nouvelle chapelle de Notre-Dame de Lorette. La fête n'a malheureusement que trop rappelé l'événement. Tout annonçait une fête superbe avec une foule énorme qui devait y aller d'un peu partout, avec quatre missionnaires présents. Et voilà que tout étant prêt au jour fixé, temps aussi mauvais que possible: un vrai typhon. Les parties basses de l'île ont été inondées; une partie de Haimen est encore sous l'eau depuis lors. Aussi, au lieu de la bénédiction solennelle projetée, une bénédiction faite à la pointe du jour par un seul missionnaire, accompagné de trois catéchistes seulement.

Outre la pluie, le vent faisait rage; bien des cabanes ont souffert des avaries, plusieurs ont même été abattues. Et les trois Pères qui avaient répondu à mon invitation, au lieu de partir le dimanche, n'ont pu me quitter que le mardi. Somme toute, triste fête. La nouvelle chapelle est deux fois plus grande que l'ancienne; les ressources ne m'ont pas permis de la paver. Dans l'année apostolique qui vient de s'écouler, outre cette chapelle reconstruite, j'en ai fait réparer cinq autres. Il m'en reste une à reconstruire et quatre à réparer; mais les circonstances m'empêchent de mettre la main à l'œuvre. D'abord, les aumônes ne peuvent plus venir de France comme autrefois, et vous en connaissez assez les raisons. Ensuite, des inondations nombreuses ont fait monter le prix du riz d'une façon exorbitante: dix

piastres la mesure, au lieu de trois. Tout a monté de prix en proportion, sauf nos ressources. La bonne Providence veut que maintenant comme toujours je mette ma confiance en elle seule. Saint Joseph a donc encore fort à faire pour me tirer d'embarras.

Outre ces travaux, il me faudrait encore construire trois écoles, car le nombre des convertis augmentant toujours, grâce à Dieu, le plus urgent est la formation de leurs enfants. Pour cela, je me contenterai de cabanes en roseaux; mais encore...

Malgré tout, notre position est moins triste que celle de tant de prêtres dans la mère-patrie: notre pauvreté est plus facile à supporter que l'affreuse persécution qui sévit en France. Que Dieu prenne en pitié notre cher pays! Hélas! les journaux chinois publient ce qui se passe là-bas, et même à Tsong-ming on commence à en parler, ce qui n'est pas pour favoriser notre ministère, bien entendu.

Prions, bien cher ami, avec plus d'instances que jamais, le Maître des événements qui est aussi le Père des divines miséricordes, de nous venir en aide au plus tôt.

A travers le Ngan-hoei.

Mouvement Progressiste. — (du P. E. Rouxel.)

Ou-hou, 13 février 1907.

Je suis acclimaté depuis quinze ans dans notre vieille Chine, et, ma foi, malgré ses travers incontestables, elle a du bon. Je crains même que les nouveautés qu'on lui apporte, argent comptant, et qui ne reposeront pas sur une base solide de conscience et d'honnêteté, ne la jettent dans des aventures lamentables. — Malheureusement l'exemple est donné. Nos voisins du Japon, — premier type, dans l'histoire d'un peuple païen endossant comme une casaque, une civilisation créée par le christianisme, — lancent les Chinois en avant. Les Chinois ne savent pas trop où ils vont; mais ils se remuent et font comme les voisins. Toutefois ce qu'ils imitent le plus aisément, ce sont les circonstances extérieures et sans grande importance. Ils ne sont pas loin de s'imaginer que maintenant qu'ils ont des clairons au lieu de leurs lugubres trompettes, qu'ils endossent des uniformes au lieu de costumes plutôt baroques, ils vont avoir une armée supérieure. Quand on a l'occasion de causer avec les vieux mandarins militaires, ce qui m'arrive de temps à autre, on s'aperçoit vite qu'ils n'entendent rien de rien à ce qu'on leur fait faire, et on mesure la distance qui les sépare encore de la civilisation purement matérielle du Japonais.

Ils se lancent dans les écoles, mais sans discernement, comme des enfants qui s'imaginent que dans quinze jours ils seront au courant de tous les trucs européens et Japonais. C'est la cour du roi Petaud

en grand. Ce sont les élèves qui gouvernent, qui imposent les programmes aux professeurs, et quels professeurs! Vous voyez, vous un vieux des collèges, à quoi cela mène. Le gouvernement avait commis l'imprudence d'envoyer des milliers de jeunes gens au Japon. Ils sont devenus presque tous anti-dynastiques et révolutionnaires, et de crainte de révolution, la Cour de Pékin a été obligée de leur interdire de rentrer en Chine, pour le premier de l'an Chinois; ce qui est une grosse affaire. — Malgré tout on aurait tort de prendre tout ce mouvement en plaisanterie. Nous sommes dans la période chaotique: mais le mouvement est lancé, il finira par se régulariser, et alors... Dieu sait ce qui se passera dans ce vaste empire.

En attendant nous tâchons de former quelques chrétiens, et sous ce rapport nous sommes pour le moment laissés tranquilles. L'un portant l'autre, je baptise à peu près une centaine d'adultes par an, et je ne suis pas à beaucoup près parmi les plus favorisés.

La Sainte-Enfance à Ngan-King

Relation annuelle du P. Lémour à Mgr Paris.

Notre orphelinat comptait autrefois beaucoup plus d'enfants, recueillis dans la rue, qu'il n'en compte aujourd'hui. Nos ressources décroissent de jour en jour, force nous a été de fermer l'oreille aux supplications des gens qui nous apportent de nouvelles recrues. Il est infiniment dur de repousser ces pauvres petits êtres qui nous demandent de vivre et d'aller au ciel par notre moyen. Mais il faut savoir, quand l'argent fait défaut, se cuirasser contre un sentiment trop vif de commisération, et, ne pouvant sauver la vie du corps, assurer au moins, si on le peut, celle de l'âme. Tel a été bien souvent notre cas. Une mère se présente avec un enfant qu'elle nous supplie de recevoir. Sauvez-le, dit-elle, je ne puis le nourrir et ne veux pas le tuer. Très souvent ces petits enfants sont entrés dans la vie par une voie peu honorable. Mal vus au foyer, ils sont privés des soins que réclame leur faiblesse; aussi sont-ils presque toujours souffreteux et maladifs, voués à une mort certaine à bref délai. Le coup d'œil de la vierge est assez exercé pour distinguer ceux qui n'échapperont pas aux premières épreuves. Elle baptise, fait une petite aumône, donne quelques bonnes paroles et ferme sa porte, le cœur navré. Il arrive parfois que la mère ne pouvant se résigner à remporter son fardeau, le dépose en cachette dans l'égoût qui passe à notre porte. Il faut bien alors céder à la force et se laisser attendrir. C'est l'histoire des trois uniques petites filles que nous avons recueillies dans cette dernière année apostolique.

Quand je suis arrivé ici, il y a huit ans, nous entretenions en tout

une centaine d'orphelines. J'en reçus moi-même de nouvelles, mes premières années. La mortalité très grande dans ce milieu a emporté plus d'un tiers de cette population. Un certain nombre ont été adoptées ou mariées à des chrétiens. Il ne nous en reste plus que quarante-deux à l'école ou en nourrice. Comme la chrétienté de Ngan-king s'est beaucoup développée, je trouve plus facilement à placer ce petit monde, et ne risque plus de les voir vivre à ma charge jusqu'à l'âge nubile.

Cette année j'en ai marié trois à des familles honorables de la ville. Leur avenir y semble assuré au point de vue spirituel et temporel. Les chrétiens de Ngan-king acceptent volontiers les enfants de la mission ; fermant les yeux sur leur origine, ils aiment à les prendre comme brus dans l'espoir de trouver en elles plus d'instruction et des mœurs plus honnêtes. Nous n'en sommes pas encore à cet esprit de foi admirable des gens de Tsong-min et de Ou-si qui regardent comme une bénédiction d'adopter un « enfant de l'Église ». Cependant je me plais à constater que nos petites filles sont les bienvenues dans les familles chrétiennes.

Quand une de ces enfants nous a quittés, l'orphelinat reste toujours la maison maternelle, où l'on se rend selon la coutume à différentes époques de l'année. Mais l'usage a prévalu qu'une chrétienne remplisse en outre à son égard le rôle de mère adoptive. Cela se fait selon toutes les cérémonies d'usage. Loin d'y voir du mal, j'y trouve le très grand avantage de donner un conseil et un soutien à nos enfants si peu expertes des choses de la vie.

C'est ainsi qu'une bonne néophyte, M^{me} Son, compte je ne sais combien de filles adoptives, doublement sœurs de sa propre bru qui est aussi notre orpheline. Elle les réunit chez elle aux jours de fêtes, leur donne des habits et des gâteries de toutes sortes. J'en sais une à qui elle a voulu discrètement faire une petite dot de 150 piastres. L'enfant perçoit le revenu pour ses siennes dépenses ; et, résultat imprévu, la belle-mère, dont le caractère laissait beaucoup à désirer, a cessé de malmener la petite bru et lui fait la vie plus douce. O puissance merveilleuse de l'or !

Côte à côte avec nos orphelines et formant avec elles une même école, nous avons eu cette année une trentaine de jeunes filles de néophytes ou de catéchumènes de mon seul district. Il faut pour amener ces enfants chez nous, une dose de patience et d'énergie extraordinaire. Fraîchement sorties du paganisme, tout imprégnées encore de ses idées, les oreilles rebattues des calomnies immondes répandues contre nous, elles doivent, elles et leurs parents, fouler aux pieds tous les préjugés courants, faire à peu près acte d'héroïsme

pour franchir le seuil de nos écoles. Quand il est question de les faire venir, il n'est pas rare de leur entendre dire : tuez-moi, mais je n'irai pas. Force est de recourir à toutes sortes de ruses pour les amener. Les sentiments changent quand elles ont vécu quelque temps sous la garde de nos bonnes vierges Présentandines. Rentrées chez elles, il leur est facile de confondre les calomniateurs et d'apprendre la vérité sur nous. Ce sont nos futures mères, l'espoir et l'avenir.

Aux époques de catéchuménats, c'est-à-dire du mois de novembre au mois d'avril, l'orphelinat se trouve encore envahi par une foule de femmes accourues pour apprendre les prières et le catéchisme. Chacune d'elles, à peu près, amène un bébé à la mamelle. Notre monde écolier s'est trouvé ainsi augmenté de soixante-quinze grandes personnes avec trente-cinq nourrissons et plus pendant à peu près la moitié de l'année. Pour permettre aux mamans d'assister aux catéchismes, sans importuner le missionnaire, nos orphelines se font alors les bonnes de tous ces petits bébés criards qui seront aussi bientôt régénérés par le baptême.

Un gros problème se posait : comment une foule de plus de cent soixante personnes pouvait-elle trouver gîte dans une maison aussi exigüe que la nôtre ? C'était un pêle-mêle, un entassement sans nom. On ne pouvait faire un pas sans heurter un marmot vautre à terre et faisant de l'exercice à quatre pattes. C'était un ramage, un brouhaha assourdissant, la stagnation forcée de l'étude et du travail pour nos élèves, un surmenage intolérable pour les Présentandines. Avec l'assentiment des Supérieurs, j'annexai à l'orphelinat la maison contiguë qu'habitait un mandarin. Dès que le locataire eut évacué l'immeuble, je le fis aménager proprement pour y transporter les classes. Cette transformation en nous mettant plus au large, a l'immense avantage d'isoler les élèves et de les soustraire aux distractions perpétuelles de va-et-vient d'un établissement si considérable. Les cervelles sont moins en l'air et la surveillance plus facile. Autrefois les classes et la salle de travail commandaient l'entrée ; aussi dès que le marteau heurtait la porte pour l'arrivée d'une nourrice, d'un malade, d'un marchand ou de tout autre visiteur, toutes les têtes étaient en l'air, sans qu'il fût possible d'obtenir la moindre attention jusqu'au bout de la visite. Maintenant, un corps de logis s'interpose entre les visiteurs et les élèves que rien ne distrait plus dans leur profonde solitude.

Rien autre chose à dire sur l'œuvre de la Sainte-Enfance à Nganking, sinon à mentionner les 93 baptêmes de petits enfants moribonds que la vierge a récoltés encore cette année au dispensaire ou dans ses courses apostoliques. Ces bienheureux petits élus appartiennent

à toutes les classes de la société, pauvres et riches, prolétaires et mandarins. La directrice de l'orphelinat s'est acquis une véritable réputation pour le traitement des maladies des enfants. Aussi l'appelle-t-on sans cesse dans les familles mandarinales et bourgeoises de la ville. Les pauvres viennent la consulter à domicile. Il arrive ainsi que beaucoup de petits enfants reçoivent le baptême, et, à défaut de la santé, y gagnent le paradis. Elle opère avec une grande adresse, pour ne pas susciter les soupçons, et, grâce à elle, beaucoup de païens auront, au jugement dernier, la surprise de voir leurs enfants parmi les élus.

Les relations des Pères donnent la situation de l'œuvre de la Sainte-Enfance dans toute la section. Je ne vois rien à y ajouter, si ce n'est une remarque sur l'insuffisance de nos ressources. Nous ne pouvons plus, avec les subsides, qui nous sont donnés, faire face aux besoins de l'œuvre. Aujourd'hui nos œuvres ont décuplé, de nouveaux districts ont été établis, deux autres le seront peut-être cette année. Et pourtant nos ressources au lieu de croître, ont diminué depuis huit ans de plusieurs centaines de dollars. Si cette situation pécuniaire doit se maintenir, force nous sera de renoncer aux œuvres si fructueuses et si belles que nous entretenons partout.

P. LÉMOUR, S. J.

Ministère difficile à Ou-yuen. — (du P. J. de Barrau.)

Chang-hai, 24 août 1906.

Après les vacances, Monseigneur visitera le Hœi-tcheou-fou, ainsi que cette ville d'Ou-yuen qui nous a si longtemps fermé ses portes et où aucun évêque n'a encore pénétré. Pourtant, depuis 1900, le diable y a perdu la face; après l'incendie de Tong-men, nous nous y sommes installés comme chez nous, et maintenant la croix domine toute la ville, du haut de l'église qui sera bientôt achevée.

Il s'agit maintenant de faire des chrétiens; c'est l'œuvre de la prière et de la grâce, et en cela vous pouvez tout autant et plus que moi. Quant à l'action directe sur nos Jaunes, la bonté seule est plus nuisible qu'utile; ils en abusent tant qu'ils peuvent, jusqu'à ce qu'on montre les dents. Je vous ai parlé d'une famille nommée r'Hong qui, à elle seule, pourrait former une chrétienté. Il y a cinq ans que tous se jouent de moi; ils se disent chrétiens, ne viennent me trouver que lorsqu'ils ont des affaires et jamais ne paraissent au catéchuménat, les femmes surtout.

Je finirai par les avoir pourtant, en serrant la vis de plus en plus. Je vous ai raconté précédemment, comment j'ai exigé la présence de six femmes à l'école, avant que je ne m'occupe d'une nouvelle

affaire; comment aussi, grâce à leurs mensonges, deux d'entre elles sont, peu après, retournées chez elles. Il y en a donc quatre qui ont étudié les prières et la doctrine: une vieille, pleine de mauvaise volonté, qu'on appelle « Mou-lao-r'hou », mère tigresse; sa belle-fille, qui réussirait sans sa belle-mère; une autre femme dont le mari est venu au catéchuménat, et une petite fille. J'ai alors arrangé leur affaire, et comme la reconnaissance est un sentiment peu commun dans nos régions, ma « mère tigresse » a répandu le bruit que je n'avais rien fait pour eux et que de plus, je leur avais extorqué 150 piastres et que je les avais partagées entre mes deux catéchistes et moi. Elle a ajouté beaucoup d'autres médisances de ce genre, et voilà le fruit d'un catéchuménat de cinquante jours, pendant lesquels je la nourrissais gratis! Sur les entrefaites, un autre catéchumène de ce bourg eut une dispute, dans laquelle le mari de la vieille, qui se trouve être le chef de la famille et le premier notable de ce bourg, intervint, brisa bols et marmites, maltraita mon catéchumène et sa femme. Celui-ci d'accourir à la Résidence et d'exposer son cas. Je lui répondis: tu viens parce que tu as des affaires, vous êtes tous les mêmes; pourquoi ta femme n'est-elle pas venue, depuis 5 ans que tu te dis catéchumène? Nouvelles promesses solennelles qu'elle viendra après les vacances. Alors j'écrivis au chef de la famille de venir s'expliquer pour régler ce différend à l'amiable.

Croyant n'avoir désormais plus besoin de moi, il répondit de vive voix qu'il ne viendrait pas, qu'il n'était pas chrétien, etc., etc. Je m'adressai alors au tribunal qui envoya 6 ou 7 hommes pour l'arrêter, ce qui se fit très promptement et sans que la nouvelle eût le temps de parvenir à la famille r'Hong. Mon vieux, surpris, n'ayant pu se sauver, fut bien forcé de venir. Après lui avoir fait les reproches qu'il méritait, je le condamnai en punition de ses médisances et autres paroles malsonnantes à mon égard, à réparer l'escalier en pierre qui descend sur le torrent et qu'une inondation très forte venait de renverser. Il y consentit, ne se rendant pas compte de la dépense que ce travail occasionnerait; aussi je me contentai de lui faire déboursier 50 piastres = 125 frs. Il dut en donner autant au tribunal, pour se dégager des mains rapaces des satellites; soit 250 fr. qu'il aurait économisés s'il s'était rendu à ma première invitation.

Cet exemple a été salutaire. Celui qui s'était dit mourant pour faire revenir sa femme, n'avait jusque-là rien répondu aux différentes lettres que je lui avais écrites pour venir régler son affaire, et payer les dix francs que son courrier s'était engagé par écrit à payer, s'il mentait. Il vint alors me supplier de lui faire grâce. J'y consentis

à la condition qu'il viendrait avec sa femme au catéchuménat, et sur sa promesse, je le laissai partir. En voilà encore un que je tiens par l'argent; il est probable que pour gagner ses dix piastres, il viendra lui et sa femme au catéchisme, et alors s'il reçoit de Dieu une grâce efficace, nous aurons une famille chrétienne de plus. La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, surtout ici.

D'après ce que je viens de vous raconter, vous pourriez croire que j'ai remporté une victoire sur mon vieux r'Hong et sa digne moitié Mou-lao-r'hou. J'ai encore en cette circonstance été joué par lui, indignement. L'affaire dans laquelle je l'avais aidé précédemment n'est pas encore terminée, à cause de sa mauvaise foi. Son frère avait été accusé et mis en prison. Il refusait de rendre des pierres qu'il avait prises, reste d'un vieux pont, que l'on songe à réparer. Tous les bourgs voisins étaient furieux. Quelques notables païens qui avaient fait l'accusation me prièrent d'arranger cette affaire, et il fut réglé que l'on rendrait 42 pierres neuves de la dimension fixée, avant la fin de la 3^e lune — si elles n'étaient pas prêtes à cette époque, on paierait 250 piastres. Tout cela fut écrit, signé et je conservai cette pièce dans mon armoire. Lorsque les satellites allèrent arrêter mon vieux bonhomme, j'envoyai une lettre par un de mes anciens domestiques, chrétien baptisé depuis un an, pour avertir les notables païens qu'une occasion favorable pour terminer leur affaire s'offrait en ce moment. J'en priais un de venir à la sous-préfecture. Au lieu de venir il me répondit par écrit, qu'il s'en rapportait à moi, et acceptait toutes les décisions que je prendrais.

Seulement l'enveloppe qui m'apportait cette réponse, contenait un texte dont le sens était tout différent. On me remerciait d'avoir si heureusement terminé ce différend; on s'excusait de n'être pas déjà venu m'avertir que tout était terminé; on me promettait de venir sans tarder à la sous-préfecture pour me remercier et retirer la pièce qui restait entre mes mains.

Je crus à la vérité de cette lettre, et je laissai mon vieux loustic s'en retourner chez lui. Sans jugement téméraire, vous devinez ce qui s'est passé. Mon domestique montra ma lettre au vieux r'Hong. Il essaya d'abord de temporiser, et alla prier les notables païens de m'écrire que tout était terminé, leur promettant sans doute de les satisfaire pleinement. Ceux-ci refusèrent; mais, au passage, la lettre qu'ils m'écrivirent fut interceptée, une autre lettre lui fut substituée, grâce à la délicatesse toute chinoise de mon courrier. Et voilà une affaire à recommencer, après la visite de Monseigneur. Il faudra leur faire déboursier 250 piastres = 625 frs. La crainte pénétrera plus avant dans leurs cœurs qui finiront par être dociles et maniables.

Avouez qu'ils sont mignons mes catéchumènes!

Première visite épiscopale à Ou yuen. — (du P. Debesse.)

Hoei-tcheou, 30 octobre 1906.

Vous savez que dans notre modeste section (Hoei-tcheo-fou), où nous n'avons guère, en bien des endroits, surtout dans mon district, que des embryons de chrétienté, Monseigneur, dans sa visite récente, ne s'attendait pas à un grand nombre de confirmations. Pourtant à Hieou-ning et à Ou-yuen, il a eu l'agréable surprise de voir un assez bon noyau de néophytes, qui laisse à espérer que ce pays, si difficile à ouvrir à l'Évangile, finira par entrer, lui aussi, dans le mouvement général des conversions.

A Ou-yuen, en particulier, la visite épiscopale a eu un assez vif éclat. A la solennité de la confirmation s'ajoutait celle de la bénédiction de l'église. Du plus loin que nous découvrons Ou-yuen, c'était l'église qui attirait tout d'abord les regards. Elle est admirablement située sur la partie la plus haute de la ville. Son style intérieur rappelle assez celui de la délicieuse chapelle de T'ou-sé-wé, mais dans de bien plus vastes proportions. La façade est flanquée de deux tours octogonales avec rebords crénelés qui lui donnent l'air d'une forteresse. Au fond de l'abside largement éclairée par de belles fenêtres ogivales s'élève un rétable monumental et richement sculpté, qui ferait très bel effet même dans les principales églises de la mission. L'autel est orné d'un bas-relief représentant la mort de S. Joseph, patron de l'église et de son architecte. A voir l'expression si pieuse des physionomies, vous ne devineriez pas que c'est l'œuvre d'un artiste indigène, habitué jusqu'ici à peupler les pagodes d'une foule de poussahs ventrus et grimaçants. Il est vrai que le dernier coup de ciseau a été donné par le P. de Barrau lui-même, qui a su très heureusement enlever aux traits du visage tout ce qui trahissait encore un peu la main païenne.

Vous devinez ce qu'a dû être la solennité d'une bénédiction faite par Monseigneur lui-même, entouré des Pères de la Section. Qu'elle était donc resplendissante cette église, construite avec tant de soin et d'amour, au soir de cette belle fête, sous le feu des illuminations et des pièces d'artifice tirées à profusion! Il fallait voir les trépignements de joie des spectateurs. Voilà qui changeait pas mal le cher Père missionnaire du spectacle d'il y a 6 ans, quand il voyait son pauvre Tong-men détruit par les incendiaires. Qu'en auront pensé les vieux lettrés de Ou-yuen, ces restes de la vieille Chine, qui ne jurent encore que par le fameux Tchou-hi, dont ils sont si fiers de se proclamer les compatriotes? En tout cas, ils auront pu voir tous leurs mandarins civils et militaires se tenant, en grand apparat, aux portes de la ville, à l'entrée comme à la sortie de Monseigneur,

pour lui présenter leurs hommages. Comme aussi leurs enfants, de l'école supérieure du lieu, que nous voyions de nos fenêtres, marquant le pas ainsi que nos bataillons scolaires, étaient eux-mêmes aux premières places pour jouir de la fête.

Professeur dans une école moderne. — (du P. Chambeau.)

Tsing-yang, janvier 1907.

J'enseigne depuis un an à l'école moderne de Tsing-yang (et dans une autre à la campagne, près d'une de mes chapelles.) Je me suis bien imposé un peu d'abord à la défiance du principal directeur, ou entrepreneur, sur les instances des associés. Il s'agissait d'enseigner le ciel, la terre et la gymnastique. Je terminais à peine le ciel et la terre lors du massacre de Nan-tchang-fou : les notables, en protestation d'attachement, me prièrent de venir à jours fixes ; et nous abordâmes l'alphabet. J'ajourne les mines et la législation comparée, d'autant qu'en déclarant ne pas vouloir parler religion, j'ai obtenu de ne pas parler politique. Je vais donc à l'école tous les lundis, d'ordinaire, et reçois le dimanche, puisque dimanche et semaine il y a. Bien qu'on me demande surtout de l'anglais ou de la prononciation anglaise (ceci n'est plus dans le programme des écoles de sous-préfectures ; mais c'est à la rigueur la seule étude qui ne s'achève pas dans les livres), j'ai fort à faire pour occuper les yeux et les doigts : croquis et mécaniques diverses, surtout à la résidence. — L'école, d'abord très vaguement mandarinale, exploitée en fait par quelques notables, et employant à titre privé les deux faméliques hio lao che (mandarins littéraires), devient tout à fait officielle. Le sous-préfet a fait venir en novembre de Ngan-K'ing, un instituteur encore bien neuf, mais relativement studieux. Je crus bon de disparaître un moment, prétextant mes continuelles tournées d'automne. Mais le sous-préfet me dépêcha l'un des hio lao che, avec l'instituteur en personne, pour m'inviter à l'exactitude. Et l'instituteur vient, tous les soirs qu'il peut, étudier sous mes yeux. Bref, malgré les tendances boycotrices du Ministère, si soucieux d'ignorer l'étranger, tous ici s'accordent, chose bien extraordinaire, pour prendre leur bien où ils le trouvent. Mon but à moi est d'entretenir d'excellentes relations et de les étendre pour l'instant sur un terrain d'actualité, quoi qu'il advienne du progrès des lumières. — Moins révolutionnaires, plus bébés, plus paresseux peut-être qu'ailleurs, non pas uniformément flétris ou mal élevés, ces petits maîtres, mes disciples, se sont jugés jusqu'ici les maîtres, selon l'usage scolaire immémorial, et ont tout de même cassé sous mes yeux trois ou quatre proviseurs qui avaient cessé de leur plaire. On dirait que cela va changer. Peu à peu l'État,

ici comme ailleurs, affirme une énergie nouvelle et constante; le gouverneur exige; le sous-préfet, responsable, actif, veille aux classements répétés: il s'entrevoit que des élèves aussi casseraient. Encore ne casseront-ils pas tous. Sans généraliser trop, ni préjuger d'accélération légitimes, en raison du carré de temps fortunés et tant prédits, ce péril jaune, tel que je le fomenté, même multiplié par mille (ou par 1477 sous-préfectures) me paraît encore tout à fait pâle. »

Une lanterne magique? — (du P. Ch. Barraud.)

Kong-kiao, 25 février 1906.

Depuis quinze jours, il neige, il pleut; il pleut, il neige; des rives de la Hoai aux rives du Hoang-ho, et sans doute jusqu'à Pékin, ce n'est qu'une immense plaine de boue. Dans ce petit trou de Hong-kiao, où les pavés sont inconnus (à plus forte raison les macadams), je ne puis mettre le nez hors de ma chaumière sans revenir crotté jusqu'à l'échine, et je profite de ma séquestration involontaire pour vous envoyer un mot. Tranquillisez-vous, *rien qu'un mot*; et voici à quel sujet.

J'ai là, dans les paillottes de gauche, une trentaine de catéchumènes qui crient les prières, à gorge déployée, à qui mieux mieux, ou plutôt à qui moins mal; dans les paillottes de droite, plus de 40 élèves qui ont bravé le mauvais temps et la boue et la neige, pour venir manger mon pain et s'abreuver aux sources de la vraie doctrine. Après quelques jours, ils seront 60, peut-être 80. Or, eux aussi n'ont point le larynx endommagé; ils chantent prières et doctrine sur un ton aussi sonore que peu mélodieux.

De temps à autre, par une forte bouffée de vent, les femmes catéchumènes et les petites filles de l'école, de l'autre côté de la rue, nous envoient leurs notes criardes et nasillardes; l'ensemble forme un concert fort agréable pour une oreille chinoise, mais que, pour ma part, je n'ai pu arriver à apprécier comme il le mérite, jusqu'à ce jour.

Cela viendra. En attendant, ce tohu-bohu et cette cacophonie sont plus consolants pour le missionnaire que la solitude et le silence qui règnent dans certains nouveaux districts.

Patience... J'arrive au sujet de ma lettre. Depuis plusieurs jours, je rumine une idée qui m'obsède et dont je ne puis me débarrasser. Quel serait le meilleur moyen d'intéresser, d'*empoigner*, comme on dit en style décadent, tout ce vieux ou jeune monde chinois? Grands et petits, vieillards et bébés, ce sont tous des enfants. Et je me fais toujours la même réponse. Je vous la soumets; ne riez pas... *Une lanterne magique!*

Vous l'avez dit : c'est une lanterne magique qu'il me faut ; j'en rêve la nuit, et peut-être aussi le jour. Je la vois sous des couleurs rayonnantes ; c'est une lune, une pleine lune ; c'est un soleil, un soleil en plein midi, cette lanterne. Je me la représente dans une belle grande salle, où je viens de faire l'obscurité ; autour d'elle, palpitants d'émotion et de cette crainte religieuse qui envahit l'âme en présence d'un inconnu que l'on prévoit mystérieux et merveilleux, tous mes écoliers et leurs maîtres ; un peu plus loin, dans un demi-cercle élargi, nos grands catéchumènes, ébauchant un sourire, pendant que leur petit œil bridé clignote doucement dans l'attente du prodigieux spectacle ; au-dessus de tous, les bons anges, attentifs, et rieurs, et qui font frémir leurs blanches ailes. Je suis au centre, et j'ai la main sur ma lanterne.

Silence!!... Un petit déclanchement, et sur l'écran se projette, lumineuse, souriante, l'image de la Vierge tenant dans ses bras le petit Jésus.

Je renonce à dépeindre ce qui se passe en ce moment, ou plutôt *ce qui se passera* ; car, assurément, vous m'enverrez une lanterne magique, et vous n'aurez pas obligé des ingrats.

« Vous n'en avez point de lanterne », dites-vous. Tant mieux. Vous n'aurez que plus de mérite à me la procurer. Allons, taillez votre plume, écrivez à vos plus généreux amis, dites-leur : « Il me faut une lanterne magique, et sous peu » ; suppliez, menacez même de rompre si on fait la sourde oreille ; enfin, remuez ciel et terre, jusqu'à ce que vous voyiez apparaître cette bienheureuse lanterne.

Kong-kiao, le plus pauvre district de la plus pauvre section du Ngan-hoei, mérite qu'on s'intéresse à son sort ; c'est un nouveau-né, et né sur la paille ; et quoiqu'il n'ait pas encore la forte membrure de ses aînés du Kouo-yang et du Nan-siu-tcheou (des lurons dans un âge encore tendre), il promet, toutefois, d'être un solide gaillard. Mais il ne faut pas l'abandonner à son extrême indigence, sous peine de le voir dépérir. Une nourriture saine et fortifiante, sans excès ni douceurs, et quelques jouets pour lui permettre de prendre un bon et sain exercice.

Enfin, plaidez ma cause, et le P. T... m'enverra sans tarder une grosse aumône, avec une lanterne et tous ses accessoires.

Nous prions pour vous, jeunes et vieux Chinois, jeunes et vieilles Chinoises, d'un cœur unanime ; et je vous promets, au soir de la première représentation, de faire applaudir et bénir votre nom par la nombreuse et sympathique assemblée de mes chrétiens à longue queue.

Sié-sié, sié-sié Choang chenn fou!! Merci, merci, Père. *Hermand*

Baptême des Enfants païens. — (du P. G. Gibert.)

Ling-hoan-tsi, février 1906.

Dans mon district nouveau une œuvre qui me console, c'est le baptême d'enfants païens gravement malades qu'on vient montrer aux Présentandines afin d'obtenir des remèdes.

Cette œuvre impossible au village de Tchang-ling où venaient seuls nos chrétiens et catéchumènes, semble pouvoir prospérer à Ling-hoan-tsi, gros marché qui attire beaucoup de monde.

Dans les derniers mois de 1905, les Présentandines ont ainsi ondoyé 43 enfants.

Retour des vacances. — (du P. G. Gibert.)

En barque, 31 juillet 1906.

Me voilà donc de nouveau sur la route de mon district, après un mois de repos à Ou-hou. Le mois de juin avait été assez bénin; juillet a été brûlant avec de violents orages, qui ont amené de grandes inondations. Je vous écris des bords du grand lac Hong-tché, d'où je vous écrivais il y a juste un an, me rendant à Ou-hou. Mais quelle différence! L'an passé, les eaux étaient basses; actuellement, elles sont très fortes et les contrées que nous traversons depuis plusieurs jours sont très menacées de famine, les récoltes ayant pourri sur pied ou étant encore envahies par les eaux. Et il pleut, il pleut toujours! Aujourd'hui nos barques (nous voyageons quatre Pères ensemble en deux barques, n'ayant pu en trouver une assez grande) n'ont presque pas bougé, la pluie ne cessant que pour reprendre bientôt. J'ai ouï dire que mon district était éprouvé par le fléau. J'ai hâte de savoir au juste ce qu'il en est. Priez pour mes chrétiens, car ils vivent du produit de leurs récoltes annuelles, et les famines, en nos pays, sont l'occasion de bien des maux. A la grâce de Dieu, qui peut tirer de là le salut de beaucoup d'âmes!

2 août.

Hier nous avons fait peu de chemin, mais franchi une passe difficile. Tirées sur la berge par plus de quarante indigènes, hommes et femmes, enchantés de gagner quelque menue monnaie, nos barques ont remonté le rapide qui déverse dans les canaux le trop plein du grand lac Hong-tche, rapide dont le courant est effrayant, cette année. Je reconnaissais à grand'peine cet endroit où je suis passé l'an dernier, la plaine étant inondée sur une étendue considérable. Nous voguons à travers des champs de sorgho, dont les épis seuls émergent, ce qui suppose une profondeur de plus de trois mètres. Des huttes en terre abandonnées apparaissent nombreuses à l'est du

lac, souvent envahies jusqu'au toit de chaume. Pauvres habitants de ces rivages ! C'est la ruine pour eux. S'ils n'ont rien à manger et ne sont pas secourus, ils se feront brigands pour vivre. Et voilà comment, faute d'administration et de prévoyance, commencent la plupart des troubles en Chine !

Comme je crois vous l'avoir écrit, j'avais choisi cette année un itinéraire qui me faisait voyager avec des Pères amis et en même temps devait me faire éviter les lacs dont les accalmies causent parfois de si longs retards. Les événements, que conduit la Providence divine, ont modifié mon plan. Les écluses du canal impérial sont actuellement infranchissables à cause des pluies. Nous avons donc dû prendre la route des lacs, et si je ne suis pas obligé de traverser dans toute sa largeur le Hong-tché, je suis contraint de longer sa partie orientale pour aller rejoindre le canal impérial au-dessus des écluses. C'est ce trajet que nous accomplissons aujourd'hui assez favorablement, car, malgré les alternations de soleil ou de pluie, le vent nous porte vers le nord-est. Nous espérons, Dieu aidant, atteindre le canal impérial ce soir. La température n'est pas trop lourde en ce moment. Seulement, soit à cause du temps, soit à cause des inondations, nous n'avons pu descendre que deux fois depuis le 25, pour nous promener à terre. Il est vrai qu'on s'occupe aisément sur la barque et qu'aux heures de repas, nous nous réunissons généralement tous quatre pour deviser joyeusement, se partager les provisions venues d'Europe, où achetées en cours de route, que nous ajoutons aux menus chinois préparés à l'arrière de la barque par la ménagère de céans.

Hier par exemple, nous avons pu nous procurer viande, œufs, quelques poires et brugnons.

Aujourd'hui, des pauvres pêcheurs du lac ont été enchantés de nous vendre pour 30 sapèques (moins de 8 centimes) une livre et demie de poissons. Voyant leur misère, j'ai ajouté 20 sapèques au prix convenu, à leur grand étonnement ! Que ne puis-je faire plus pour ces déshérités. Du moins, ai-je fait une prière pour que ces contrées, encore privées de missionnaires, s'ouvrent bientôt à l'Évangile.

Vous ne sauriez croire les manœuvres invraisemblables que notre barque a dû faire dans ces pays inondés. La plupart des ponts sont sous l'eau. Dans ce cas, pas de difficulté, la barque passe dessus ; d'autres sont plus ou moins immergés ; alors il faut examiner : si les eaux s'étendent tout autour du pont, on le contourne ; s'il reste juste la place de passer sous l'arche du milieu, on passe avec précaution, ou bien on atterrit, on démonte la partie supérieure de l'embarcation, c'est-à-dire les nattes avec leur cadre de bois, manœuvre qui ne se fait pas à la vapeur ; on se couche au fond de la barque... et on passe en-

core. Une seule fois, il a fallu faire un chenal de quelques mètres pour contourner un pont infranchissable.

Le sacrifice bien sensible de ce voyage a été la privation de deux messes, les 18 et 19 août. Les 17 et 18, j'activais mes marins, d'ailleurs braves gens, afin d'atteindre Nan-siu-tcheou au plus tard dans la matinée du 19, dimanche et fête de saint Joachim. De fait, nous avons couché, le 18, à 50 lis (30 kilomètres environ) du but. Espérant toujours, je restai à jeun jusque vers dix heures le lendemain. Plus que 15 lis (9 kilomètres) à franchir ! Mais voilà qu'une bande de terre ferme se présente : impossible de continuer avec la barque. Il faut découvrir des porteurs, franchir quelques centaines de mètres, puis louer une nouvelle embarcation. J'abrège : en barque, en marchant, suivi de nouveaux porteurs, puis en bac, puis à pied encore, j'atteignis la résidence de Nan-siu-tcheou... à cinq heures et demie du soir ! Et vivent les chemins de fer dont jouiront peut-être en Chine nos arrière-neveux !

La bonne Providence a permis qu'il ne plût pas durant ces trois jours ; par un temps d'orage, que serions-nous devenus ? Le soleil, au contraire, a été des plus chauds, surtout la dernière journée.

A Nan-siu-tcheou, que le bon P. David avait quitté depuis un mois, je me suis reposé un jour. J'y ai trouvé des murs de terre renversés par l'eau sur plusieurs centaines de mètres.

Encore une étape à faire pour gagner Lin-hoan. Entendant dire que la route est mauvaise, je m'apprête à laisser mes bagages et à partir à mule, quand arrive, le 20 après-midi, un de mes domestiques, venu voir son frère malade. Il m'affirme, un peu témérairement, qu'un char peut passer. Le 21 donc, ma messe dite, je pars à mule, suivi d'un char portant mon bagage et de deux domestiques. Il pleuvait par grains, pas bien fort ; j'avais une bonne pèlerine et un grand chapeau. Malgré nombre de mauvais pas, où mules et char enfonçaient et claquotaient, nous pûmes aller, mais avec quelle lenteur ! Sans cesse, il fallait reposer les bêtes et les gens. A 10 lis de Lin-hoan (6 kilomètres), un petit vallon nous perdit. Pour moi, j'avais pu sur ma mule franchir le talus ; mais le malheureux char s'embourba, la mule s'abattit à plusieurs reprises. La nuit tombait ; il était évident que nous ne pouvions nous tirer de là par nos propres forces... « Et vive la joie ! » comme dit un missionnaire de mes voisins, dans ses petites tribulations. Il est certain qu'en pareille occurrence, on fait de bons actes d'abandon à la Providence et une fervente prière à Notre-Dame et aux Saints Anges.

Pour revenir à mon char embourbé, je laissai là un domestique avec le charretier, et, précédé de l'autre domestique qui pataugeait dans les

chemins obscurs et pleins d'eau, ma mule, elle, avançant prudemment et sans broncher, j'arrivai à Lin-hoan-tsi vers huit heures et demie; j'envoyai immédiatement un catéchiste débrouillard avec lanternes et hommes de secours. — Le lendemain, vers dix heures, gens, char et bagages arrivaient à bon port. Dieu soit loué! j'ai fort bien supporté les petites fatigues de ce voyage.

26 août. — C'est le dimanche soir que je clos cette lettre. Ce matin, j'ai repris mon rôle de curé-missionnaire; j'ai donné une quarantaine de communions. Désormais, on me sait de retour; mes chrétiens vont revenir, de plus en plus nombreux, j'espère, si les chemins le permettent. Moi-même, j'irai dans les chrétientés plus éloignées.

Priez bien pour nos chers néophytes et catéchumènes, ils en ont plus besoin que jamais.

Quant à moi, j'aime à répéter de quel cœur chaque jour je prie pour vous tous; je compte beaucoup aussi sur vos prières... Dieu vous garde comme je vous aime!

G. GIBERT, S. J.

Catéchuménats de 1905-1906 au Kouo-yang. — (du P. Dannié.)

Kouo-yang, 25 mai 1906.

Si l'on m'avait dit au commencement de l'année apostolique, 1905-1906, que j'aurais plus de 1000 catéchumènes, non seulement à inscrire sur mes papiers, mais encore à faire venir et à instruire aux catéchuménats fermés, j'en aurais été épouvanté, car, comment nourrir tout ce monde, une moyenne de 12 à 15 jours? Or, il se trouve que mes Catéchuménats, commencés le 1 novembre 1905 et finis le 20 mai 1906, ont comptés 1044 personnes, dont 587 hommes et 457 femmes. Je ne parle pas des bébés d'un mois à 7 ans qui accompagnaient les mamans, grignotant mon pain du matin au soir et faisant pendant mes instructions une musique qui ne doit rappeler en rien celle des vrais Anges.

Les catéchumènes non baptisables ont tous passé 10 jours chacun. Les catéchumènes baptisables restent 20 jours chacun. 279 adultes ont abouti au Baptême.

Comment ai-je pu nourrir tout ce monde? Maintenant que c'est passé, je ne me le rappelle presque plus. Je me rappelle seulement que j'ai passé par toutes sortes d'inquiétudes sur la nourriture du lendemain, que j'ai dû écrire lettres sur lettres, pour exposer mon dénûment, qu'il y a des âmes généreuses comme Mgr Paris, le P. Tournade, le P. X..., une Carmélite Chinoise, etc., qui sont venues à mon secours par des sapèques, qu'il y a des âmes pieuses qui m'ont assuré du secours de leurs prières, de sorte que, tout compté,

l'année 1905-1906 est l'année la plus féconde que j'aie passée en Chine.

Il convient d'ajouter que les récoltes ayant été excellentes, la nourriture était à bon marché. Du reste, chaque homme m'a donné 500 sapèques, ce qui fait 293,500 sapèques à la chinoise et près de 730 francs à la gauloise.

Quant aux femmes, elles n'ont rien donné: trop heureux de les avoir encore à ce prix. Au Kouo-yang, la conversion d'une femme est trois fois plus pénible et plus coûteuse que celle d'un homme. Je vous dis cela afin que vous n'alliez pas croire que, dans tout l'univers, le sexe faible est aussi le sexe dévot. Non, non. Au Kouo-yang, le beau sexe — qui, entre parenthèses, est très laid — le beau sexe est indifférent en matière de religion, n'a pas deux idées métaphysiques, n'a jamais vu plus loin que l'horizon du village des parents ou des beaux-parents. Vous ne sauriez croire que de salive et de ficelles il faut pour attirer et retenir ces dames qui jamais, au grand jamais, n'avaient pensé que les dames fussent aussi susceptibles d'instruction. « Moi à l'école, s'écrie une vénérable de 96 ans, mais le Père a la berlue!... Moi, dit une autre, je viens uniquement faire acte de présence: je ferai exprès de ne rien apprendre... Pour moi, proteste une troisième, je suis venue rendre sa visite à la Vierge, et pas autre chose... Quant à moi, ajoute cette jeune mère de famille, je ne tiens qu'aux remèdes du Père... Et moi, soupire une cinquième, il me suffit que le Père dise un mot dans le procès de mon mari... Et cœtera, et cœtera. » Vous comprenez que les motifs qui amènent toutes ces dames ne sont pas aussi surnaturels que ceux qui font entrer au Carmel ou au Sacré-Cœur. Beaucoup sont venues plutôt mal gré que bon gré. Bah! toutes, Dieu merci, ont fini par apprendre quelque chose. Les préjugés sont tombés et presque toutes reviendront l'année prochaine, sinon avec enthousiasme, au moins sans crainte d'avoir ni les yeux ni le cœur arrachés. Elles ont vu à l'Église des solennités bien plus belles qu'à la Pagode. Elles ont trouvé dans les Religieuses Présentandines des femmes d'une distinction inouïe aux matrones du Kouo-Yang, et surtout, surtout, ce qui fut le clou du Catéchuménat, elles ont vu leur (père et mère) le Sous-Préfet, en personne, venir leur dire de bien élever leurs enfants et de bien obéir au Père. Le grand homme fit même je ne sais quelle révérence aux plus vieilles qui, éperdues, ne savaient littéralement où donner de la tête. Enfin, ce qu'il y a de mieux, plus de cent femmes, jeunes ou vieilles, mères ou grand'mères de famille, qui en étaient à leur deuxième catéchuménat, ont pu être baptisées: digne matière à cent Te Deum.

Les catéchuménats d'hommes sont relativement bien plus faciles que les catéchuménats de femmes, par la raison bien simple que l'homme, ayant été le premier à penser à se faire chrétien, doit éprouver beaucoup moins de répugnance à venir se faire instruire, sans quoi, pas la peine de se faire chrétien. Mais, comme j'en ai déjà parlé, j'aime mieux ne pas revenir sur ce sujet. Je me contente de recommander mes catéchuménats à vos prières et Saints Sacrifices parce que ces catéchuménats d'automne et d'hiver sont comme les semailles, si on ne sème pas bien, si on n'arrache pas les mauvaises herbes, si on ne s'ingénie pas de mille façons, on court grand risque de ne rien récolter quand arrive la saison d'été, ce qui est chose humiliante pour le moissonneur, c'est-à-dire pour le Missionnaire.

P. DANNIC.

Inondations au Kouo-yang. — (du P. Dannic.)

Kouo-yang, 14 septembre 1906.

On récolte le blé au Kouo-yang à peu près deux mois plus tôt qu'en France. Cette année, la récolte s'annonçait magnifique, et, dès le 1^{er} juin tout le monde était aux champs pour la moisson. Plus un élève dans les écoles, plus un homme valide dans les maisons. Les rues mêmes de la ville et des bourgs sont désertes. Ceux qui n'ont rien à récolter vont glaner ou voler. Ceux qui ne font rien doivent quand même prendre un air empressé: c'est de mode. Tous les cœurs sont à la joie: il faut si peu pour rendre ces paysans heureux! Mais le malheur allait venir et, cette fois, plus grand qu'on ne le vit jamais de mémoire d'homme.

Le 3 juin, dimanche de la Pentecôte, il commença à tomber une de ces pluies tropicales, diluviennes, je dirais même diaboliques, tant elles avaient le caractère d'un châtement du ciel, qui permet au démon de nuire le plus possible au genre humain.

Le Kouo-yang est une sous-préfecture très plate et très marécageuse. Pas la moindre pente, le moindre accident de terrain. Il y a bien les tertres sur lesquels s'élèvent les villages, mais, à part ces taupinières humaines, rien de plus bas, de plus monotone que ces immenses plaines. Il y a bien aussi quelques canaux creusés par le peuple, mais l'incurie des Chinois est aussi proverbiale qu'incurable, et presque tous les canaux étaient comblés de terre éboulée. En 1899, l'inondation ayant encore causé la révolte et la famine au Kouo-yang, le gouvernement avait fait grâce des impôts et donné quelque chose comme 30,000 francs ou 10,000 taëls au sous-préfet pour creuser ou curer les canaux. En mandarin chinois vraiment digne de ce nom, il employa 10,000 francs à retoucher les canaux qui, après

comme auparavant, restèrent sans pente, sans continuité, sans étang ni rivière où se déverser. Avec les autres 20,000 francs il se retira tranquillement dans la vie privée, ce qui ne l'empêcha pas de faire de magnifiques rapports à ses supérieurs, aussi peu spécialistes que lui en pareille matière.

Oh! qui nous rendra le grand Yu, cet empereur de Chine qui vécut, dit-on, de 2205 à 2197 avant J.-C., et qui, dit-on encore, fendait les montagnes, creusait d'immenses canaux, détruisait toutes sortes de bêtes malfaisantes et mille autres travaux d'Hercule auxquels on n'est pas obligé de croire. Ce que je crois plus fermement, c'est que seules les méthodes européennes, appliquées par quelques Européens honnêtes et intelligents, seraient capables de canaliser ce pays au sol assez fertile et à la population très dense. Rien à espérer des mandarins, étrangers à la province qu'ils administrent, changeant tous les ans, ne rêvant que procès pour s'enrichir et, du reste, n'ayant aucun principe d'hydrographie. Ce sont des nigauds de livres et ce qu'il y a de plus drôle, de livres de mille à deux mille ans devant notre ère. Quant au peuple, il est foncièrement paresseux et insouciant. De plus, il a vu tellement de beaux projets n'aboutir qu'à lui soutirer ses sapèques, qu'il est blasé, sceptique et n'a plus le courage de rien essayer, même pour ses terres. Vienne un malheur et il en prend son parti en fataliste. « C'était écrit... ça devait arriver... Que faire contre la volonté du vieux seigneur de là-haut?... c'est une des malheureuses phases de nos trente-six mille existences... on sera peut-être plus heureux à la prochaine métamorphose, etc... » Et il se croise les bras, ou plutôt les jambes, s'assoupit dans ses taudis et s'endort d'un sommeil de seize à vingt heures par jour. J'ai beau leur répéter que les pays d'Europe, maintenant les plus fertiles, étaient autrefois couverts de marais, qu'ils n'ont été défrichés que grâce à l'énergie des habitants, qu'il faut se remuer, s'ingénier, que le pays est tel que le font les paysans, mes paysans du Kouo-yang me répondent: « Impossible de rien entreprendre; impossible de s'entendre. Dès qu'on essaie quelque chose, ce ne sont que procès et prison, fléau du Kouo-yang pire encore que l'inondation... » Et c'est vrai. On ne saurait se faire une idée, non pas du bien, mais du mal que les tristes mandarins font à l'agriculture.

Mais revenons à notre inondation. Donc, le 3 juin, alors que la récolte battait son plein, l'inondation commença. Les deux tiers du blé ont été surpris dans les champs. Les paysans, quelquefois vêtus d'un simple caleçon, et le plus souvent de leur simple innocence, coupent les épis ou les arrachent à la main à fleur d'eau. Pas moyen de faucher puisqu'à peine la moitié des épis émergent. Une manie

des lāboueurs chinois c'est encore de récolter leur blé longtemps avant qu'il ne soit mûr. Aussi, quelle farine pourront donner ces épis encore verts qu'on va rentrer non dans des granges qui n'existent pas, mais dans des taudis, vraies huttes préhistoriques où logent hommes, vaches, cochons, batterie de cuisine, instruments de labour, sans même une petite lucarne pour la lumière! Vraiment, cela me fait pitié quand je vois des lettrés européens parler de l'agriculture prospère en Chine. Je me dis que, n'ayant vu probablement que les bords du fleuve Bleu, ils ne sont pas plus compétents en pareille matière que les ineffables mandarins qui nous viennent du Hou-nan ou du Koang-tong et qui ne savent même pas ce que sont le blé, le sorgho ou les patates.

Donc, la récolte du blé a été perdue. Manqué aussi le battage, car la pluie commencée le 3 juin a continué jusqu'au 15 juillet, avec quatre ou cinq jours à peine d'éclaircie. Et quelle pluie! Seule l'expression: « il pleut à seaux », peut rendre la vérité. Les maisons s'écroulaient, les arbres étaient déracinés, tous les jours la rivière la Kouo, qui coule au bas de ma propriété, charriait quelques cadavres de noyés. Tout le pays devient un lac sans rivage. J'essayais quelques sorties à mule, mais la chère bête, pourtant bien haute, bien belle et bien courageuse, avait partout de l'eau jusqu'au poitrail, tombait de trous en trous, et son cavalier avec. Si au moins on avait pu aller en bateau à travers ces marécages. Mais non, le Seigneur me voulait prisonnier pendant quarante jours. Pendant ce temps trois de mes chrétiens sont morts sans extrême-onction: ce n'est ni leur faute, ni la mienne.

Du 15 au 31 juillet, le temps semblait s'être mis au beau. Les paysans battirent les rares épis moisissés échappés à l'inondation; c'est à peine, comme ils disent, s'il y a eu un huitième de récolte. Or, le Chinois ne thésaurise pas d'une année sur l'autre; on ne répétera jamais assez qu'il est l'insouciance personnifiée. C'est alors, vers le 15 juillet, après le battage du blé, que tout le monde se mit à s'apercevoir et à crier que c'était la famine! La farine monta de dix-huit à quarante sapèques. Les mendiants et les voleurs se multiplièrent. Le peuple d'ordinaire si esclave, parla de se révolter et refusa les impôts. On s'en prit au sous-préfet dont les exactions, disait-on, avaient irrité le ciel. Et de fait, quel homme, plus bête encore, je crois, que méchant! Comme il n'est qu'intérimaire d'un an, qu'il a chèrement acheté sa place, ce drôle de père et mère du peuple, pompait, suçait la sueur et le sang de son peuple avec un naturel de vampire dont on n'a pas idée en pays civilisé. Puis, quand il vit que ses affaires allaient mal, qu'on parlait de le lyncher avec la

même facilité qu'il mettait lui-même à décapiter ou étrangler de pauvres hères, il prit peur et imagina un moyen suprême auquel aucun magistrat de France ne penserait peut-être en pareil cas. D'après le raisonnement de ce grand homme, une si terrible inondation ne pouvait être que la vengeance des poissons de la rivière, la Kouo, qui traverse le Kouo-yang par le milieu. « Ces poissons qui, en définitive, étaient autrefois des hommes comme vous et moi, en avaient enfin assez d'être tous les jours poursuivis, pêchés, vendus et mangés par les riverains. Ils ont voulu se venger en faisant un lac de tout le Kouo-yang. De la sorte, ayant un immense espace pour s'ébattre, ils seraient plus difficiles à attraper. Il n'y a donc qu'un moyen de faire cesser l'inondation : défendre la pêche, et ramener doucement le plus de poissons possible dans l'ancien lit de la rivière!... »

Ce que rêva le digne sous-préfet fut réalisé. Je ne sais quelle société de bienfaisance ramassa 3,000 anguilles fourvoyées on ne sait comment dans les canaux ébauchés de la campagne. On porta toutes ces anguilles au mandarin qui loua trois bateaux dans lesquels on mit les 3,000 anguilles, puis, je ne sais pourquoi ce fut devant l'église catholique, mais enfin l'église catholique eut cet honneur que c'est devant elle qu'on lâcha les 3,000 anguilles vivantes dans la rivière, avec cette invocation : « Chères anguilles, ne nous en voulez plus... buvez, buvez le plus d'eau possible afin qu'il n'en tombe plus sur notre terre... » Puis, notables, bonzes et mandarins de faire de grandes prostrations à ces augustes anguilles et de rentrer majestueusement, qui dans sa bonzerie, qui dans son tribunal, persuadés d'avoir sauvé le peuple de Kouo-yang.

Mais, décidément, ce misérable peuple du Kouo-yang ne voulait pas son salut. A peine les trois barques officielles étaient-elles parties, que voilà une trentaine de barques particulières montées par une centaine de particuliers qui se mettent à repêcher ces vénérables anguilles, étourdies de tant d'honneur. Pour le soir, on en avait repris et cuit au moins deux mille. J'en eus plus de cent pour ma part.

Hélas! hélas! et trois fois hélas! Les anguilles eurent leur revanche. Le 30 juillet les pluies recommencèrent aussi fortes, aussi diluviennes, aussi diaboliques que jamais. Toutes les récoltes d'été avaient été aux huit dixièmes perdues. Toutes les récoltes d'automne : pois, sorgho, millet, patates, etc., furent aux neuf dixièmes anéanties par une inondation qui monta d'un pied plus haut que la première fois. Et cette fois, ce fut vraiment triste comme la mort.

C'est la mort pour beaucoup de mes néophytes et de mes catéchumènes, j'en avais bien de quatre à cinq mille. Que vont-ils devenir?

Les uns aimeront sans doute mieux mourir que d'émigrer. D'autres vendront femmes et enfants. Quelques-uns peut-être se feront voleurs ou brigands. Et les hectares de propriété n'y feront rien puisque les hectares n'ont à peine donné qu'un neuf dixième de rendement. C'est la mort pour ma jeune paroisse de deux ans qui marchait vraiment assez bien puisqu'en deux ans elle était arrivée à près d'un millier de baptêmes.

C'est la mort pour mes écoles qui comptaient cent cinquante externes et cent cinquante pensionnaires. Comment nourrir tout ce monde? C'est la mort pour mes catéchuménats où il passa mille quarante catéchumènes, l'an dernier, pour entendre, pendant douze jours, les principales vérités de la religion.

Bref, je suis ruiné, débordé, noyé. Les vivres ont triplé de prix. Presque tous mes murs et paillotes ont été renversés par les orages et les eaux croupissantes. En qui espérer? Somme toute, en France, c'est encore pire qu'en Chine. J'espère quand même un peu en vous, mon Révérend Père qui aviez toujours quelques réserves pour vos malheureux frères de Chine. J'espère surtout en Notre-Dame de Lourdes, patronne du Kouo-yang. C'est le 15 août que la Sainte Vierge, si bien figurée par l'arc-en-ciel, a recommencé à nous montrer le soleil, les étoiles et le bleu firmament. C'est le 15 août que les eaux ont commencé à diminuer. Sans doute la Sainte Vierge veut la conversion et non la mort du Kouo-yang. Ah! si ces milliers et milliers de païens qui ne profitent des bonnes récoltes que pour bâtir des pagodes et chanter des comédies en l'honneur des idoles, ouvraient enfin les yeux aux lumières de la foi, l'inondation de 1906, la plus longue de mémoire d'homme, aurait été non un fléau, mais un bienfait du ciel. Priez pour qu'il en soit ainsi.

Kouo-yang, 12 décembre 1906.

Les récoltes d'été et d'automne ont donc été ruinées aux 7/10 par une inondation inouïe de plus de cent jours. A pareille inondation devait naturellement succéder la famine et une famine à laquelle il n'y a guère de remède, puisque au Nord on défend au blé de descendre, et au Sud on défend au riz de monter. Aussi quelle misère! Plus de cinquante néophytes ont déjà émigré. Quant aux catéchumènes partis ou à partir, je ne les compte plus, tant ils sont nombreux.

A Nan-siu-tcheou. — (*Relation annuelle du P. Xavier Dard.*)

Le mouvement des conversions commencé depuis cinq ou six ans à Nan-siu-tcheou ne s'est point ralenti. Est-ce à dire que tous ceux

qui ont donné leur nom à la religion arriveront au baptême? Non certainement. Aussi je ne me fais point illusion sur le nombre de catéchumènes que j'ai marqué. Les campagnes sont généralement bonnes, et donnent de solides recrues. Parmi mes 350 baptisés, il n'y en a pas un soit de la ville soit même de gros bourgs. Cette année j'ai pu baptiser 108 adultes et la majorité était composée de mères de famille. La règle que j'ai posée, que l'homme ne serait pas baptisé si la femme n'était suffisamment préparée au baptême, a produit son effet. De plus, l'arrivée des *Présentandines* me permet d'espérer que nous pourrons former des familles vraiment chrétiennes. Les écoles ont été bondées et pourtant je n'ai reçu les garçons que si leurs pères pouvaient réciter les six prières. J'ai dû poser cette règle cette année pour éviter la foule et aussi pour travailler sur un terrain plus solide. Nous pouvons espérer beaucoup de ce pays récemment ouvert. Ce n'est pas que je sois sans craintes. Dans le nombre des catéchumènes, il y en a beaucoup que je ne puis connaître. Le missionnaire ne pouvant pas s'en occuper, il est à craindre que le désir de se faire chrétien ne se refroidisse, et que peu à peu il y ait des désistements.

Le nombre des bons catéchistes est, d'autre part, trop restreint. Il faudrait que chaque village ou au moins chaque groupe de villages pût avoir son catéchiste pendant quelques mois de l'année. Mais qui nous donnera ces hommes choisis, capables de former des chrétiens? Sans cesse il faut veiller et sur leur conduite et sur leur fidélité aux devoirs des catéchistes.

Cette année, je vais tâcher de suivre de plus près les catéchumènes des environs de la ville qui ont été trop délaissés à cause de la distance. Il y a peu d'espoir encore sur les recrues de la ville même. J'ai dû exclure quelques faiseurs, pour l'exemple des autres. J'ai installé en ville celle qui tenait jadis mon école de filles. Un certain nombre de femmes et de fillettes viennent chez elle apprendre les prières. Peut-être qu'il sortira de là quelques chrétiens. Mais je sens que le terrain est peu solide. J'espère beaucoup de la campagne. Quant à Tchang-lin-wei-tse il faut le quitter. Je ne crois pas qu'il y ait à craindre d'apostasie, car les chrétiens comprennent eux-mêmes que nous ne pouvons pas rester là définitivement. Il y aura certainement une diminution de ferveur. Mais d'autre part, vu la petite distance, le Père pourra se rendre souvent dans cet endroit pour y dire la messe. C'est même un but de promenade tout trouvé. Ces visites fréquentes pourront tenir les chrétiens dans leurs devoirs.

J'ai compté 105 enfants dans mon école de garçons, et 75 filles chez les *Présentandines*. Une douzaine de catéchistes tenait aussi

des écoles externes. De ce fait plus de 201 enfants ont reçu cette année une instruction incomplète mais préparatoire au baptême. J'avais posé une règle que tout chef de famille qui amènerait un garçon à l'école devrait savoir les six prières. J'y ai tenu et je m'en trouve bien. Je connais un bon nombre d'enfants qui ont enseigné à leurs parents les six prières afin de pouvoir être reçus à l'école. De ce fait la moitié des femmes venues au catéchuménat savait déjà au moins trois prières. Ç'a été une avance pour la doctrine. Pour les baptêmes d'enfants païens, ils ont été en petit nombre. J'en ai compté une cinquantaine. J'espère cette année former un certain nombre de femmes d'un âge mûr qui pourront aller dans les familles, apprendre aux femmes les prières et baptiser les enfants en danger de mort. Les Présentandines vont aussi se faire connaître et on leur apportera pour les remèdes les petits malades.

La grande œuvre sera toujours celle des écoles, aussi il est bien à regretter que l'allocation de la Sainte-Enfance diminue tous les ans. Enfin comptons sur la bonne Providence qui donne aux petits des oiseaux et qui ne refusera pas à ceux qui doivent peupler le ciel.

Progrès à Fong-yang-fou. — (du P. Crochet.)

Fong-yang-fou, 18 octobre 1906.

Je suis actuellement occupé à des achats de matériaux pour ma nouvelle installation. Notre premier emplacement était beaucoup trop étroit, bas, humide et pour s'étendre d'une manière suffisante il aurait fallu aller jusqu'au pied des remparts, ce qui peut avoir bien des inconvénients. Après bien des pourparlers et d'interminables démarches, je suis enfin parvenu à acquérir une propriété qu'il m'a fallu payer fort cher et qui ne suffira pas, mais elle est bien située et il sera facile de s'y agrandir plus tard selon les besoins. — Cet achat a donné lieu à un petit incident. Quelques notables en quête de ressources pour leurs écoles avaient eu l'idée de me vendre le terrain d'une ancienne pagode. Vers le milieu de septembre, le chef de village et quelques satellites me conduisirent voir ce terrain : je ne le trouvai pas à ma convenance ; mais n'importe, cette visite jeta l'émoi dans le quartier. Quelques jours après, paraissait sur les murs de la ville un placard contre le diable d'Europe qui voulait s'établir au cœur même de la ville. Le préfet eut connaissance de ces placards avant même que j'en fusse averti et les fit aussitôt enlever, si bien qu'ils ne furent pas affichés plus d'une demi-journée et ne purent être lus par un très grand nombre de personnes. Cependant je demandai la punition des auteurs ; ils étaient du reste bien connus et leurs noms m'avaient été dénoncés par un notable. Parmi eux se

trouvait un bachelier et l'honneur des lettrés était engagé. Les notables intercédèrent auprès du sous-préfet; celui-ci vint intercéder auprès de moi, et finalement il fut décidé qu'on m'offrirait une tablette votive « au nom de tous les notables »; de plus je demandai qu'on me cédât, ou plutôt qu'on me vendît un autre terrain de pagode, situé près de la propriété que j'ai achetée et pour laquelle j'étais alors en pourparlers. Cela me fut accordé avec faculté de relier ce terrain à la propriété en transportant un passage public du nord au sud. Le 26 septembre fut fixé pour la présentation de la tablette votive et pour la signature des contrats tant de la propriété que du terrain de pagode. Le sous-préfet craignant qu'au dernier moment il ne s'élevât quelques difficultés de la part des voisins ou autrement, vint lui-même à la résidence et ne se retira que lorsque les contrats eurent été rédigés en bonne et due forme et qu'il en eut pris connaissance. Trente gros bonnets, notables, lettrés, etc., c'est-à-dire tous ceux qui étaient venus apporter la tablette votive, y apposèrent leur signature. La journée se termina par la photographie. Le sous-préfet posa devant mon appareil au milieu d'un groupe des principaux notables.

La clientèle de mon dispensaire toujours très nombreuse se compose maintenant en bonne partie de pauvres émigrés du Nord, chassés de chez eux par l'inondation et qui m'arrivent avec des plaies affreuses; beaucoup de ces plaies sont causées par des morsures de chien envenimées. J'ai ainsi recueilli un pauvre mendiant qui avait la jambe littéralement pourrie et ne pouvait plus marcher. Je l'ai soigné pendant un mois et la jambe allait mieux, mais le pauvre homme avait en outre la dyssentérie qui l'a emporté: ç'a été mon premier baptême d'adulte à Fong-yang-fou. — Je rêve d'avoir un hôpital de mendiants comme à Tong-ka-dou: tâchez donc de découvrir une bonne âme qui me fournisse les fonds pour cela.

La récolte du riz, ici, a été bonne, mais il n'en sera pas meilleur marché pour cela: on en emplit chaque jour des barques pour l'exporter dans les pays ravagés par l'inondation. »

Tracasseries administratives au Ngan-Hoei. — (du P. Desnos.)

Yang-king-pang, 29 décembre 1906.

Sous le nom de « San lien Koan tche », papier officiel obligatoire, destiné et délivré aux missionnaires *seuls* se rendant acquéreurs, après déclaration préalable faite au Tribunal par le vendeur lui-même, le gouverneur Ngen-min, pouvait se féliciter d'avoir inventé un joli traquenard pour arrêter l'extension de nos œuvres dans la province du Ngan-hoei. M. Ratard, consul de France, saisi d'une telle mesure,

protesta en termes énergiques: « A vous pas plus qu'à moi, Excellence, il n'appartient de modifier un traité conclu entre la Chine et le gouvernement français; par conséquent, je préviens nos missionnaires de ne tenir aucun compte de votre innovation et d'agir comme par le passé. » Mais avant la réponse du Consul, Ngen-min avait voulu tenter un essai au chef-lieu même de la capitale provinciale. Plusieurs mandarins zélés avaient déjà affiché des proclamations dont le bon peuple concluait que, avec le « San lien K'oan tche », il n'était plus possible, sinon permis, de vendre aux missionnaires. Le P. Kou ayant acheté à Che-pai, gros bourg central à 90 lis ouest de Ngan-king, se vit au moment de poser les bornes, empêché de prendre possession de son terrain. Il n'eut plus d'autre moyen que de remettre l'affaire aux mains du P. Lémour, son ministre. Trois meneurs furent accusés, mais jamais arrêtés. Bientôt il parut évident que ces trois personnages et tous leurs affidés qui avaient composé une bourse commune pour soutenir procès, étaient fortement soutenus en haut lieu. L'affaire traînait. Le passage de Monseigneur à Ngan-K'ing donna une singulière force au P. Lémour qui poussa énergiquement afin d'obtenir satisfaction: « Je ne demande pas de faveur, disait-il, mais qu'on me laisse prendre possession de mon terrain et qu'on punisse les violateurs des traités. » Après 9 mois de fastidieux pourparlers, cette question de Che-pai vient enfin d'obtenir une brillante solution. Voici la courte narration du P. Lémour:

« Che-pai est réglé. Je m'y suis rendu le vendredi, 14 décembre, avec les PP. Tosten ^{et} en Kou, flanqué d'un délégué. On nous avait préparé une salle d'audience à la résidence d'un officier supérieur. Le fameux chef de village (jadis fervent opposant) se dépensait pour nous avec un dévouement et une bonne grâce incomparable. Le mandarin m'y a amené tous nos adversaires qui ont reconnu leurs torts, fait des excuses et des prostrations. Ensuite nous sommes allés en pompe, placer les bornes. P'an Kin-ti, le vendeur, au lieu de trois mesures et demie de dix pieds en a au moins quatre. Personne n'est venu réclamer, parce que personne n'avait de droit à faire valoir. Après la pose des bornes, grands dîners où amis et ennemis se sont embrassés. Résultat: belle face pour nous, d'autant plus belle qu'il a fallu l'obtenir contre la coalition de tous les gros bonnets et que la prolongation de la lutte lui avait donné plus de retentissement. Le sous-préfet est couvert de honte. On révèle maintenant toutes ses stupides manœuvres. Le gouverneur le déteste, le tao-tai le maudit; ses anciens alliés, les rebelles de Che-pai, qu'il conseillait et protégeait, menacent de le poursuivre et proclament son incapa-

cité. Il a gagné beaucoup à se mesurer avec nous ! A quand la solution de Hochan-Leoufang ? Ce sera bien plus beau. »

Etat du Ho-chan. — (du P. Gratien.)

17 novembre 1906.

Ces jours derniers une centaine d'hommes armés sont arrivés le soir à Tsin-chan (50 lis nord de Ho-chan), gros bourg sur la route de Lou-ngan et ont prélevé un tribut que les habitants n'ont osé refuser. — « Leou-fang, 2 décembre. Je rentre demain dans mon district après une quinzaine passée dans la montagne. Dimanche dernier, j'étais à Kon-tchong-chan où j'ai entendu une vingtaine de confessions ; aujourd'hui, à Leou-fang, j'ai eu une trentaine de confessions et communions. — Une chose regrettable, c'est le rappel de tous les soldats de Cheou-tcheou, y compris ceux qui gardent la résidence de Leou-fang. A cette nouvelle, les catéchistes, les chrétiens et nos voisins païens ont été atterrés. J'ai protesté énergiquement par une lettre adressée au nouveau sous-préfet, M. Li. Celui-ci, qui est un brave homme et qui se rend compte de la situation, est venu hier à Leou-fang et a exigé que Song-ta-jen et 50 soldats restassent à Leou-fang pour protéger la Résidence et les chrétiens des alentours disséminés dans la montagne. M. Li me paraît décidé à s'emparer de Tchang ; espérons qu'il aboutira.

* * *

(du P. Beaugendre.)

8 décembre 1906.

Nous avons eu un grand brigandage à Che-tou-tsoei (50 lis ouest de Yang-lieosu-wan), mais quatre ont été pincés par le mandarin de Yng-chan, Ko lao-yé, à une comédie ; deux autres, non loin de Leou-fang. Cette prise accélérée a terrorisé les « Ko-lao-wei » et donné du courage à nos « Jeannots lapins ». Après cette belle opération, le mandarin est venu me voir ; or, bien entendu, je n'ai pas ménagé les félicitations. Il me répondait invariablement par un : « Père, soyez tranquille ! » — Si ce brigandage opéré par une trentaine d'hommes était resté impuni, nous en aurions vu de belles. Les rumeurs annonçant la délivrance des prisonniers par les gens de Tchang-tcheng-kin m'ont empêché de quitter le district et de rencontrer le P. Gratien dans son voyage à Leou-fang. Ce n'eût pas été prudent, vu que le Yng-chan est dégarni de troupes. — Ici, ça marche de more, nous avons catéchuménats d'hommes et de femmes, garçons et filles aux écoles. Prix du riz très élevé : 20 sapèques le bol, et encore il

est difficile de s'en procurer; je n'ai pu en acheter à Yang-leou-wan, il m'a fallu m'en fournir à 30 lis de là. Sel à 140 sapèques la livre, et tout en proportion; c'est la misère pour beaucoup. On récolte des feuilles de sapins pour apaiser les clameurs du pauvre estomac négligé. — Par ici le diable a répandu le bruit que Tchang-tcheng-kin est le protégé de Tchang-tche-tong, dont la proclamation d'ailleurs favorise cette interprétation.

MISSION DU ZAMBÈZE.

Un voyage aux terres de Makanga.

Mission St-Joseph de Boroma, 5 nov. 1906.

EN 1886, étant au noviciat de Slough, j'entendis lire au réfectoire un article des *Missions Catholiques*, qui avait ce même titre: il était du R. P. J. Courtois alors missionnaire à Tété. Comme dès cette époque, je désirais la Mission du Zambèze, j'avais écouté avec grande attention le récit de cette expédition apostolique aux terres de Makanga.

L'année dernière j'ai eu la bonne fortune de refaire le même voyage en des conditions plus modestes sans doute, car au temps du R. P. Courtois, il y avait encore un roi de Makanga pour recevoir royalement le missionnaire: le dernier héritier de la lignée royale est mort il y a de cela quatre ans, et d'ailleurs il n'était depuis longtemps qu'un roi sans royaume. Je ne saurais en aucune façon refaire l'histoire de ce royaume; quoiqu'on en retrouve déjà la trace dans les lettres annuelles de la résidence du S. Esprit de Tété, quand dans l'ancienne Compagnie la mission de Zambèze faisait partie de la province de Goa. Les noirs actuels ne sauraient m'y aider: chez eux, il n'y a ni histoire écrite ni traditions; ils ne s'occupent que du présent et ne sont ni pour les arbres généalogiques ni pour les temps passés.

Quand le R. P. Courtois visita ces contrées, Kankouni Sakasaka y régnait seul depuis 1874 et avait reçu par lettres patentes du gouvernement portugais le titre de *capitan-mor*. Kankouni confia un de ses fils au R. P. Courtois pour le faire étudier. Ce jeune homme passa quelques années à notre école de Quilimane, puis succéda à son père sous le nom de Luiz de Makanga. Les indigènes l'appelaient Luiz Chitsinga, c'est-à-dire « la grosse corde de l'arc. » Pourquoi ce nom? Je n'en sais rien, et les cafres eux-mêmes n'en savent absolument rien. Luiz Chitsinga pouvait un peu lire et écrire, était baptisé, se vêtait à l'européenne, avait même un appareil de photographie

dont probablement il ne se servait guère. Les dernières années, il était employé de la Compagnie du Zambèze et percevait l'impôt sur ses propres terres mais pour les coffres de la Compagnie du Zambèze.

De fait, quoique doué d'une intelligence fort ordinaire, il avait de l'influence, et les noirs, qui aiment tant à être gouvernés par un des leurs, lui étaient attachés, et regrettaient le temps où ils n'étaient que de très loin les vassaux de sa Majesté le roi de Portugal. Il est bien certain que Luiz Chitsinga entretenait des vellétés de révolte; les blancs ne s'aventuraient guère dans la région soumise à son influence. Il y eut même des massacres dont le gouvernement portugais ne demanda ou n'obtint pas réparation.

En 1902, un officier portugais arriva subitement près de la résidence du fameux Luiz avec des soldats angonis. Luiz, surpris, put cependant prendre la fuite accompagné par ses propres cipayes: il passa précipitamment les montagnes de Makanga et arriva à Matenjé. L'officier portugais, du nom de Britto, l'y atteignit, et Luiz Chitsinga, déjà abandonné par les siens, succomba. Les uns disent qu'il s'empoisonna au moment de tomber entre les mains de l'ennemi, d'autres qu'il eut la tête coupée, encore vivant. Pour ma part, je crois fort bien, suivant ce que j'ai entendu de bonnes sources, que le dit roi était un pauvre sire, qui ne reculait devant aucune cruauté; toutefois je suis aussi bien persuadé que l'officier portugais qui lui fit la guerre et acheva de le détrôner, n'était guère plus scrupuleux, et que Britto dans cette expédition, d'ailleurs fort peu périlleuse, avait plus en vue sa propre gloriole que l'extension de l'influence portugaise ou la protection des indigènes de Makanga.

Une fois disparu Luiz de Makanga, qui était pour cette région et roi et comme grand-prêtre païen, le pays fut cédé par la Compagnie du Zambèze à un certain Raphael-Bivar. La Compagnie du Zambèze paie chaque année telle somme au gouvernement portugais pour un prazo (une certaine étendue de terrain) et elle-même loue le prazo à d'autres, et cela en faisant des gains considérables. Inutile de dire que dans toutes ces transactions, personne ne s'inquiète du sort des indigènes: l'acquéreur du prazo, qui de fait a tout pouvoir et toute influence, a-t-il la valeur morale ou intellectuelle suffisante pour bien administrer et gouverner honnêtement? c'est une question qu'on ne se pose pas. On offre à qui veut prendre, et on adjuge à qui paie davantage.

Je partis de Boroma, un dimanche, le 10 décembre 1905, avec une caravane des plus modestes, six noirs pour les bagages, dix pour porter le hamac et huit enfants de notre école. Si j'avais écouté les supplications de nos écoliers, j'aurais pu en emmener une centaine,

tant ils aiment les voyages : mais c'eût été un peu embarrassant, d'autant plus que je voulais aller vite.

Deux parmi ces enfants devaient être mes cuisiniers, Vicente et Huberto. Huberto est un enfant de 15 ans, d'une intelligence ordinaire, sobre comme un chameau, tranquille comme un ange : il est de taille svelte, a des jambes fines comme celles d'une gazelle. Tout le temps du voyage il sera à l'avant-garde, et mes gens ne l'appelleront plus que « la petite gazelle. » Vicente est avec les Pères, soit de Zumbo, soit de Boroma, depuis 1893, voici donc douze ans : il s'est toujours montré d'une intelligence rare parmi les noirs. Dans un de nos collèges de France, il eût été dans la bonne première moitié d'une classe : il est apte à tout apprendre. Demandez-lui d'être cuisinier, infirmier, professeur dans une classe, directeur pour le chant, il se tirera de tout cela à merveille. Il est premier piston dans notre musique, sait faire la photographie, et a l'esprit éveillé pour tout.

Il y a encore José Chicaxi : c'est un garçon de 17 ans, doué d'une bonne intelligence. Il est notre premier organiste. C'est une nature fort gaie : il est toujours en dispute amicale avec Vicente. Par contre, s'il a des doigts qui savent courir sur l'harmonium, il est homme à tout briser, à tout endommager, et cela fort honnêtement. Il n'aimait guère ce nom de Chicaxi : chicaxi, en cafre, veut dire une sorte dealebasse qui sert à boire le pombé. Il a donc décrété un beau jour qu'il était José d'Arimathie, et ce nouveau nom lui est resté.

J'avais la malchance de faire ce voyage en décembre : c'est l'époque des chaleurs torrides et des pluies diluviennes. Mais j'emportais une tente qui devait me rendre de bons services, et la saison fraîche est plutôt l'époque des fièvres, et les fièvres ne charment guère dans les voyages. Quant à mes porteurs, ils entendaient paraître du côté de Makanga, comme les serviteurs d'un maître riche. Comme je refusais de leur donner des pagnes plus propres, ils se prirent à me quereller : « Eh ! quoi, disaient-ils, le Père va apparaître dans les villages de Makanga avec des porteurs mal vêtus. » — « Mais, leur répliquai-je, moi je ne suis pas riche, et d'ailleurs je ne vais pas là pour Kusamua, c'est-à-dire, faire étalage de mes toilettes. — Oh ! répondaient-ils, tous les Pères sont riches, parce qu'ils sont les hommes de Dieu : il faut montrer que vous avez de l'honneur, Père ; nous autres cafres, nous sommes comme cela. »

Il fallut donc céder, les nantir d'un bonnet rouge, d'un jersey aux raies bleues et d'un pagne aux couleurs voyantes.

On part donc à midi, par un soleil de feu. Il nous faut tout d'abord parcourir une bonne distance sur les bancs de sable du Zambèze. Les porteurs qui vont pieds nus courent le plus qu'ils peuvent pour

ne pas avoir les pieds brûlés : moi-même je sens que les souliers me brûlent, et j'ai hâte d'arriver tout à fait sur le bord de l'eau, où le sable est frais ; pourtant il n'est pas toujours prudent de marcher ainsi près de l'eau. Les crocodiles qui abondent dans le fleuve pourraient fort bien en passant vous fouetter de leur queue, vous renverser à terre et se retournant avec une agilité furieuse, vous happer et vous emporter au fond des eaux ; c'est leur façon presque invariable de faire des victimes.

Nous traversons le Zambèze en barque, et nous voici à Nhaondué. C'est un petit prazo qui nous appartient. En ce moment, il y a là trois ou quatre prospectors qui y creusent des trous partout pour voir s'il y a de l'or ou du cuivre, et s'il y a lieu d'exploiter ces mines. Il y a quatre ou cinq villages échelonnés sur le bord du fleuve : la population totale doit être d'une centaine de personnes. A $\frac{1}{2}$ heure de la rive il y a une source très abondante d'eau thermale, et les pierres y sont couvertes d'une substance saline, blanche, dont personne ici ne sait dire la composition.

A Nhaondué même, et sur le bord de la rivière qui donne son nom à la contrée nous avons une splendide bananeraie, qui nous rapporte de beaux régimes de bananes. Notre représentant à Nhaondué s'appelle Joaquin ; il est chrétien, ainsi que toute sa famille. Il est bon tailleur, ou du moins il l'était ; il savait même tailler et couper des soutanes. Il parle convenablement portugais. Il est père de six enfants, les 2 aînés, deux filles, sont élevées chez les Sœurs, et les deux suivants, deux garçons, sont internes chez nous ; 2 autres, plus petits, restent à la maison.

Il fait affreusement chaud, et je demande à boire. Vite la maîtresse de maison, Ajofina (c'est-à-dire Josephine), met son bébé noir à terre, et entre dans la hutte. Elle revient avec une tasse en fer blanc posée sur un plat de faïence, et m'offre à boire : c'est de l'eau puisée le matin au Zambèze, mais gardée dans de larges terrines : les impuretés se déposent peu à peu au fond ; et, ces terrines faisant l'effet d'alcarazas, l'eau y devient très fraîche.

Mais les nuages s'amoncellent au ciel ; déjà il y a des grondements de tonnerre et la chaleur torride qu'il fait donne à penser que la pluie va venir. Les porteurs de la Machila (palanquin) sont en train de se diviser le travail, et de se quereller à qui ne commencera pas la corvée. Mais j'en remarque un du nom de « Machina » petit et au visage jeunet. J'objecte qu'il ne peut pas porter la machila, et le principal porteur de me répondre triomphalement : « Père, que dites-vous là ? est-ce qu'il n'a pas déjà porté le R. P. X. ? » Je n'avais plus rien à dire, car le Père X est honoré de 99 kilogs, tandis que ma chétive

personne oscille entre 52 et 57. Et voyant que mes gens ne s'entendaient pas, je prends mon parapluie et pars tout seul et m'en vais résolument à travers les bananiers géants. A peine avais-je disparu que j'entends les porteurs faire réflexion que le Père est parti, qu'il va se mettre en colère. Et de fait les voilà qui accourent essoufflés, et je m'installe dans la machila, priant Dieu qu'il me donne un bon voyage et me ramène sain et sauf à Boroma.

Nous devons arriver le soir à Chimambé, situé à 3 heures de Nhaondué. Le chemin est fort mauvais, rocailleux, coupé par une foule de petits ruisseaux asséchés: il faut sans cesse monter et descendre. Ce ne sont partout que grandes collines parsemées d'arbres rabougris: point de futaies géantes, point ou peu de végétation, car les pluies ne sont pas encore venues. Au bout d'une heure de marche, commence le tonnerre, et la pluie succède. Il y a alors des éclairs fantastiques: tout le ciel paraît de feu. Enfermé dans la machila, je ne souffre pas de la pluie; pourtant je sens l'humidité des herbes mouillées: mais les porteurs tiennent bon. Que faire en effet? pas de maison, pas de hutte pour se mettre à l'abri; le mieux est de marcher et le sol est si détrempé que les deux noirs qui portent la machila tout vigoureux qu'ils sont et malgré les chants joyeux dont ils accompagnent leur marche pénible, tombent par terre et moi avec eux. En un instant leurs compagnons accourent, s'enquièreent de mon état, et quand je leur dis que je n'ai rien, qu'ils n'aient pas peur, mes porteurs sont déjà debout et alertes, mais pourtant moins rassurés qu'auparavant.

Plusieurs fois nous longeons la rivière Nhaondué: c'est le type des rivières africaines. Elle est à sec toute l'année, excepté le jour même où il pleut, et alors l'eau y coule abondante, torrentielle. Le reste du temps, vous trouvez tous les 3 ou 4 kilomètres une ou deux cascades avec une flaque d'eau. Là l'eau sort du sable, passe sur les rochers, s'accumule en des réservoirs creusés dans la pierre, tombe encore et pénètre dans la terre ou le sable pour reparaître à trois ou quatre kilomètres plus loin. Il est fort probable que le Zambèze a ainsi beaucoup d'affluents souterrains qui lui fournissent de l'eau toute l'année.

Et chaque endroit où l'eau de ces rivières africaines se montre, a un nom spécial, ordinairement significatif et pittoresque. Nous rencontrons ainsi de l'eau à Nhatsengere: or c'est un endroit où abondent les roseaux ainsi appelés. Puis à Iatsuunga: là, l'eau court bruyamment sur de grands rochers, et iatsuunga signifie bruyant. Puis c'est Nhamiguinji: là, l'eau est cachée sous un amas de roseaux et d'herbes, et quiconque s'y aventure entend l'eau clapoter sous ses pas: or

Nhamiguinji est le mot cafre qui exprime ce fait. Plus loin c'est Nhauterezi; des fougères, des arbres verdoyants et recouverts de plantes grimpantes forment là une sorte d'immense caverne végétale dont le sol fait de rochers lisses et polis par l'eau, est fort glissant: Kutereza veut dire faire glisser.

Nous arrivions vers 5 heures du soir à Chimambé. C'est encore un petit prazo, comptant 4 ou 5 villages et qui nous est loué par la Compagnie du Zambèze. Il y a là un vieux cafre, du nom de Pharan, maigre comme un clou, affligé de calvitie (ce qui est rare parmi les noirs) et comme tel portant toujours une casquette quelconque, aux pieds mal faits et pour cela portant des souliers et combien gauchement. Son office spécial est d'annoncer l'arrivée du seigneur de l'endroit, et pour lui le seigneur du lieu, c'est le Père ou le Frère de la mission. Il tambourine donc sur un vieux tambour cafre, un tronc d'arbre creusé et recouvert d'une peau: puis il commence de sa voix vieillotte son discours qui est toujours le même: « Le Maître arrive; vous l'avez vu; de l'eau, il lui faut de l'eau, venez le voir, il est arrivé. » Et il termine infailliblement par « Moi, j'ai dit » tout comme les héros du vieil Homère, ou à peu près. Les mfumos ou chefs de village se présentent alors, comme en France les maires pour saluer le préfet du département ou le président de la république. Toutefois ici, il n'y a pas de discours: le chef frotte la terre de ses pieds, et dit « Bonjour », et c'est tout. De banquet à la chaleur communicative il n'y en a pas non plus: pourtant il est d'usage qu'au repas de midi ou du soir le chef présente un plat de massa (farine cuite) et un fricot quelconque, ordinairement une poule bien rôtie, splendidement épicée. Je vous assure que parfois c'est fort appétissant. Tout cela vous arrive porté par la main même du chef, sur des plats de faïence enrichis des fleurs les plus variées. Et l'offrande une fois faite, le bonhomme s'assied à quelque distance, par terre et ordinairement près du feu où le cuisinier du Père prépare le repas.

Inutile de dire que le chef escompte à l'avance que le Père lui rendra la politesse; et cela consistera à lui faire partager les restes de la table. Ce qu'aime un mfumo qui se respecte, c'est un verre de vin, mais là, plein jusqu'au bord, un bout de saucisses, et des sardinas (sardines) à l'huile. Si vous lui présentez un verre de vin, il tournera le dos pour boire, et le verre bien vidé, il vous le présentera vite à un serviteur quelconque pour qu'il le lave avec soin. S'il est un peu familier avec vous et un peu sans-gêne, il se tapera du poing le derrière de la tête comme pour dire: « Voilà que je me sens désormais plus vivant. »

Nous dormîmes à Chimambé, dans une grande hutte que nous

avons là. J'avais emporté avec moi un lit de camp, mais comme j'avais des préventions contre cet ustensile qu'on appelle en Zambézie burro, c'est-à-dire bourrique, je préfèrai m'étendre sur l'herbe à côté de nos écoliers : mais je dormis fort mal.

Bref, le lendemain je réveillai mes gens de bon matin, ne dis pas la messe ; car la journée promettait d'être chaude et il fallait par pitié pour mes porteurs, faire une bonne course avant que « le soleil fût chaud » comme on dit en cafre.

Le chef de ma petite troupe veut qu'on dîne à un endroit appelé Nhatsengere. Jusque-là rien à noter : ce ne sont que collines escarpées, séparées par des vallées étroites où il y a quelque culture, du blé cafre et rien que du blé cafre que l'on vient de semer. On traverse quelques villages, où il n'y a personne, les gens étant allés au travail des champs. Chaque demi-heure vous rencontrez une famille qui est à son champ, un lopin de terre arraché à grand'peine à la forêt broussailleuse qui veut tout envahir. Il y a là le mari et ordinairement une ou deux femmes, puis la marmaille qui ne manque jamais de crier ou de s'enfuir en voyant le blanc, et les filles déjà grandies qui se cachent derrière les buissons. Le mari ne manque jamais de demander aux porteurs : « Quel est ce blanc ? où va-t-il ? » Presque toujours, à la réponse que c'était le Père, il accourait pour porter la machila un quart d'heure durant. On l'en récompense en lui laissant une boîte d'allumettes ou deux sous, et notre homme après un dernier salut aux porteurs, retourne à son travail.

Vers dix heures et demie, nous fîmes halte à l'ombre de beaux manguiers, en un endroit appelé Chinhenhé et près d'un village dont le chef se nomme Chinyotra, le grand serpent. Peu à peu les gens du village, les enfants surtout, s'amènent : ils connaissent d'ailleurs plusieurs de nos porteurs. Ceux-ci se bourrent de nourriture, toujours la massa de farine cafre et le sempiternel haricot. Les restes sont si abondants, qu'il y en a pour contenter une vingtaine de grands garçons accourus pour nous voir et dont la maigreur est significative. L'un d'eux a une grande plaie à la main : je lui donne charitablement des remèdes, et on me parle d'une petite malade qui est au village là-bas et a une plaie affreuse. Je ne puis y aller, faute de temps, et je me contente d'indiquer les remèdes.

A 2 h. de l'après-midi nous plions bagage : car déjà il pleut et nous voulons dormir à Nhatsotchi. Nous suivons un tout petit sentier qui serpente dans la forêt. Subitement la pluie dévale sur nous, une pluie d'orage. Ce ne sont qu'éclairs et coups de tonnerre, et rien pour se réfugier ; mes porteurs se font courageux et chantent et crient à tue-tête. Voici qu'éclate un coup de tonnerre si soudain et si violent que

les deux qui me portent tombent encore à la renverse. En un clin d'œil ils sont debout et nous voilà repartis. Vers cinq heures nous arrivons à une clairière où il y a des champs, et un noir qu'on interpelle, nous avertit que nous arrivons à Tsotchi.

Le chef se présente : il s'appelle Chatondora, c'est-à-dire « le petit frais ». C'est un vieillard de 60 ans, à la figure avenante. Il se démenne pour me bien recevoir, appelle ses femmes pour qu'elles apportent de l'eau, désigne une hutte branlante pour qu'on y fasse ma cuisine, une autre, un peu meilleure, pour que j'y dorme. Il y a quatre huttes debout et des débris d'une dizaine d'autres récemment brûlées. En effet les noirs de Makanga harcelés par les cipayes pour le paiement de l'impôt brûlent leur hutte et vont vivre dans les bois ou dans les cavernes. Le pauvre vieux Chatondora me raconte ses malheurs, et mes endiablés de porteurs l'excitent encore en lui faisant entendre que le Père va acheter Makanga : quelle bonne fortune ce serait pour ces noirs de vivre sous la houlette des Pères !

A peine étions-nous arrivés, que la pluie recommence, et l'orage reprend plus fort encore. Je me réfugie dans la hutte qui sert de cuisine : la pluie y entre presque à même. Vicente et Huberto sont pourtant là tout entiers à leur service. « Père, me dit Vicente, vous allez être malade avec cette pluie : prenez donc un peu de vin chaud, et puis de la quinine. » — « Ah ! oui, Père, appuie Huberto, la pluie fait mal aux blancs. » Et Rodolpho appuyé à la porte d'intervenir. « Père, ne mourez pas en route : car si vous mourez, nous ne pouvons pas revenir à Boroma : on dirait que nous vous avons laissé mourir. » Je me rendis facilement à ces bons conseils, et je m'assis sur une grosse bûche près du feu, à côté d'Huberto, qui s'empressa de me laisser la meilleure place.

La nuit était venue, et Vicente avait bravement placé un bout de bougie sur une pierre pour éclairer la hutte. Arrive Aleixo qui s'écrie : « Éteignez la bougie ! — Et pourquoi ? — Parce que une bougie allumée attire le tonnerre. » Décidément tous nos enfants voulaient être prophètes de malheur ; mais Vicente ne se rendit pas et se rit de la science de l'ami Aleixo. Et à noter que les noirs croient que les objets de couleur rouge attirent la foudre : elle tomberait, selon eux, surtout sur la terre rouge, sur les personnes vêtues de rouge.

Je pris mon souper tant bien que mal dans la cabane. Les porteurs eux s'étant réfugiés dans un village distant de cinq minutes, n'avaient rien cuisiné pour mes écoliers, et ceux-ci se consolèrent en mangeant les restes de mon repas. Puis nous songeâmes à dormir ou à tâcher de dormir, car la pluie faisait rage et le tonnerre grondait de plus en plus. Impossible d'installer la tente dehors : je dus donc me réfugier

dans la hutte pour y dormir : les bagages y étaient déjà entassés, les enfants m'y suivirent, et nous dormîmes tous là dedans, sur deux nattes. Hélas ! l'eau passait à travers le toit de paille et pénétrait par la porte entr'ouverte ; ravivé par la pluie, un crapaud déambulait sur nous en toute liberté. Malgré cela la gent écolière dormit bien : pour moi, ce fut une nuit pénible.

Vers quatre heures du matin le temps se rasséréna et à cinq heures et demie nous partions. Je donnai 500 reis, c'est-à-dire, 2 francs cinquante au mfumo Chatondora, et une brasse d'étoffe aux couleurs voyantes à l'épouse pour les remercier de leur hospitalité.

Nous avons à traverser un ruisseau étroit, mais profond, puis une sorte de clairière au sol boueux : on voit partout sur le sol des traces de gazelle, d'élan et de coudon, mais nous n'apercevons aucun de ces animaux.

Plus loin nous rencontrons un noir déjà âgé : il porte sur son épaule un énorme gourdin fendu à l'extrémité et là sont enfilées d'énormes, de colossales grenouilles. Mais moi-même qui fus au temps de ma jeunesse scolaire, grand pêcheur de grenouilles au château de Loché en Touraine, je pouvais à peine regarder ces horribles bêtes, tant je les trouvais semblables à des crapauds. Il faut bien le dire, les noirs ne mangent guère ces animaux qu'au temps de la faim.

A dix heures nous arrivons à Nhambia, un gros village, mais il n'y a presque aucun homme. Tous sont au travail pour le compte du maître du prazo. Le mfumo arrive ; c'était précisément le bonhomme aux grenouilles. Je lui fais demander s'il a un porc à vendre pour mes porteurs, ou une chèvre, ou des poules ; il dit qu'il n'a rien. Mes écoliers, furieux, se moquent de lui et lui décernent le surnom de *Sapa*, c'est-à-dire l'avare. J'aurais dû au moins, pour le fait de m'être arrêté dans son village et d'y avoir pris mon repas à l'ombre d'une de ses huttes, lui donner quelque chose au départ, et je voulais le faire. Mais mes porteurs, mécontents eux-mêmes, me disent : « Père, ne lui donnez rien : car c'est le devoir du chef de village de bien recevoir le blanc, surtout le Père. » Et je suivis leur conseil.

Il nous restait deux heures de route pour arriver à Muchena, la capitale actuelle de Makanga : nous suivîmes jusque-là une route pittoresque en lacets. On se croirait dans un parc anglais : pourtant la végétation est moins abondante. Comment en serait-il autrement ? huit mois de l'année, ces arbres ne reçoivent aucune pluie : ils végètent tout ce temps et les pluies surabondantes des mois de janvier, février et mars ne suffisent pas à réparer l'étiollement dont ils souffrent le reste de l'année. Pourtant un peu avant d'arriver à Muchena, la nature est belle ; nous longeons le Rebugwe, une grosse rivière

qui a de l'eau toute l'année et qui se jette dans le Zambèze tout près de Tété. Là les champs sont fertiles; la mapira (blé cafre) déjà semée, est sortie de terre et a bonne apparence. D'autres champs, incultes ceux-là, sont à la lettre tapissés d'une grosse fleur blanche qui tient à la fois du lis et de la tulipe.

Qu'est-ce que Muchena? qu'y voit-on? on y voit tout d'abord l'ancienne maison du fameux roitelet Luiz de Makanga, une maison en pierres, située tout près du Rebugwé: ce n'est pas un palais, loin de là. Un rez de chaussée fait de deux petites chambrettes et un premier étage où l'on arrive par un escalier extérieur; devant et derrière un semblant de vérandah: tout cela mal aligné, mal calculé, une véritable cambuse. Bien des petits chefs cafres sont mieux logés dans leurs cabanes de paille. D'ailleurs ce pauvre palais est abandonné.

Tout près, c'est la maison de M. Raphael Bivar, portugais, fermier général de la contrée de Makanga. Tout est couvert en pailles ou en roseaux, et la principale maison, comme les dépendances, est faite à la manière cafre: des arbres ou arbustes liés ensemble et les intervalles remplis par de la terre glaise ou par de la paille. Il est certain que tout cela a bon aspect. Lui-même n'était pas là. Je fus reçu par son employé indigène, José Fernandès Junior, ancien élève du P. Courtois à Tété: et un des enfants que j'amenais avec moi était son fils. Nous nous reposâmes là la soirée: je m'approvisionnai de farine pour les noirs, et le lendemain, dès le lever du soleil, nous partions pour Makanga-Velho, la résidence des anciens rois de Makanga.

Au départ nous faillîmes avoir une histoire bien drôle. Mes quatre grands écoliers (car j'avais laissé les autres à Muchena), allèrent en avant: on avait dit à l'un d'eux, Rodolpho, qu'il y avait de la chasse. Au bout d'un quart d'heure, mes porteurs s'arrêtent, et me disent que Rodolpho et un autre porteur sont en avant avec leurs fusils, sur le point de faire feu sur deux magnifiques bêtes qui apparaissent là-bas. Et de fait à un quart d'heure de distance on voit dans les hautes herbes deux animaux en train de paître. Et mes hommes de faire des hypothèses: l'un dit que ce sont deux hippopotames, l'autre des rhinocéros, un autre des coudons. Bref, on a recours à la science cynégétique de six noirs angonis qui par hasard suivaient la même route que nous; et ces angonis de faire toute sorte de réflexions sur les oreilles des mystérieux animaux, sur la longueur de la queue, sur la façon de la remuer: c'était intéressant comme un chapitre de Buffon.

Et mes gens de calculer déjà l'usage qu'on fera de tant de viande: quoi, en laisser en chemin, en laisser perdre! Fi donc! il vaut mieux, pensent-ils et veulent-ils me faire penser, rester là même deux jours

à se reposer et à festoyer. Et sur ce, Rodolpho et l'autre porteur apparaissent tout près des animaux : « Mais ils sont fous, dit un noir, qu'attendent-ils pour tirer ? les bêtes vont fuir. »

Mais les bêtes ne fuient pas du tout, et stupéfaits nous voyons nos deux chasseurs caresser les animaux, les prendre familièrement par les oreilles. Aussi qui eût pu deviner qu'il y eût des ânes en pareil endroit, car c'étaient les deux ânes de M. Bivar, qui paissaient là sous la garde d'un petit berger noir. Et dire que chacun de nos deux intrépides chasseurs s'était adjugé un animal : ils voulaient les tuer tous les deux, et ce n'est qu'au moment de faire feu que Rodolpho s'était aperçu que c'étaient des ânes civilisés : je dis civilisés, car au Zambèze il y a, et à foison, dans les forêts, un animal qu'on appelle nhatrodzué et qui a tout l'extérieur de l'âne domestique ; sa chair est délicieuse.

De Muchena à Makanga velho, le chemin longe une grosse rivière, affluent du Rebugwé, et appelée Pompfi. C'est toujours le même aspect : pourtant déjà apparaît le bambou africain, aux calames blanchâtres, et aux feuilles minces et fluettes. Vers dix heures nous arrivons au vieux Makanga : une centaine de manguiers formant une sorte d'allée, et puis un village avec une dizaine de huttes mal construites, c'est tout ce qu'il y a à voir. Le chef s'appelle Maromâo ; il a un pagne court qui fut blanc, et est vêtu d'une petite redingote d'un noir verdâtre ; il est le seul homme au village, du moins à mon arrivée. Je lui demande s'il y a ici des ruines d'une maison en pierres, si autrefois il n'y avait pas ici des Pères, etc... à tout il donne une réponse négative. Je me promène dans les environs tout seul espérant trouver quelque chose qui indiquât l'emplacement de l'ancienne mission de nos Pères (avant la suppression de la Compagnie). Je ne trouve rien, et reviens avec un peu de fièvre.

Survient mon ami Rodolpho, qui est allé à la chasse, et me dit : « Père, j'ai vu de la maçonnerie ; venez, c'est peut-être la maison des Pères d'autrefois. » J'appelle le mfumo et l'invective, et nous voilà partis. A dix minutes de là nous rencontrons un fouillis de verdure, des arbres évidemment plantés suivant des lignes régulières. J'entre le premier, et le vieux chef de s'arrêter et de battre respectueusement des mains en s'inclinant. « Que fait le bonhomme, dis-je à José d'Arimatea ? » — « Père, il a peur : il dit qu'on a enterré là des rois de Makanga, et il demande pardon aux mânes des défunts. »

Nous avançons à travers les épines, et je vois en effet des restes de maçonnerie, des pans de mur de 2 mètres de haut, et tout cela envahi par les ronces. Je tâche de grimper là, et invite le mfumo à me suivre. « Je ne puis, me dit-il, comment pourrais-je fouler aux pieds

le sol qui garde les restes de nos rois? Père, n'avancez pas. » — Le mfumo reste en place, et tous les enfants de me suivre. « Mais vous n'avez donc pas peur, vous, des esprits qui résident ici? » — Et tous d'éclater de rire en disant: « Est-ce que nous sommes païens? que pouvons-nous craindre? »

Je vois là parfaitement les restes d'une maison, une sorte de rectangle, divisée en quatre petites chambrettes, avec verandah par devant pour pouvoir le soir, à l'ombre, jouir du spectacle de la plaine où coule la rivière Pompfi. Tout cela ordonné comme à Marangué, l'ancienne mission des Nôtres que j'ai visitée également, situé un peu au sud de Tété, sur les bords mêmes du Zambèze.

Plus loin je vois des tas de pierres, et sur l'un d'eux un vieux candélabre d'église, de je ne sais quel métal, puis d'autres débris, mais bien moins conservés, de bénitiers.

Quels souvenirs se pressaient alors dans mon cœur, mais aussi quelle tristesse n'est-ce pas que rien ne soit resté des efforts de nos Pères?

A peine avais-je fini de dîner, et ce fut bref, car je me sentais pris de la fièvre, que nous partîmes pour aller à deux heures de là dormir sur les bords du Pompfi; je voulais aller jusqu'à Matenje, pour voir si à l'avenir nous ne pourrions pas nous y établir. Le Pompfi coule entre deux haies épaisses de roseaux: ses eaux sont jaunâtres: il est comme le Nil, « peuplé de crocodiles ». Nous le passâmes en canot, et nous dormîmes chez le seigneur de l'endroit, le mfumo Nhatudinga, au menton allongé. Il avait la tête serrée dans un morceau d'étoffe blanche: car il avait la migraine, et son air maussade le disait bien. Je lui administrai une purge, qu'il avala sans sourciller, car mes gens lui avaient expliqué que je connaissais toute sorte de remèdes. Les Angonis que nous avons rencontrés au sortir de Muchena étaient déjà là campés pour la nuit.

Les Angonis occupent un pays relativement froid situé au nord de Makanga, à trois journées de marche. Ce sont des descendants de Zoulous venus du sud, et, dit-on, des sauvages entre les sauvages. Mais voyez leur charité. Un des leurs étant comme cipaye au service d'un Indien, tombe d'un arbre où il s'était réfugié pour échapper à un lion. Il se fait à la jambe une plaie atroce, ne veut pas rester à l'hôpital de Tété, et demande à ses compagnons à revenir chez lui. Quatre d'entre eux fabriquent une machila d'une trique à laquelle ils suspendent deux vieux sacs de corde cousus ensemble, et les voilà emportant le blessé jusque dans l'Angoniland: c'était un voyage de six jours à travers des montagnes, et le malade était d'un bon poids.

Rodolpho s'en fut à la chasse, mais ne rencontra ni gazelle, ni pintade. En une sorte de lac formé par le Pompfi, s'ébattaient de gros hippopotames, peu habitués, paraît-il, à voir des êtres humains. De retour de sa chasse, l'enfant voulait absolument que j'aie les voir : « Père, me disait-il, ils ne sont pas du tout comme ceux du Zambèze : ils viennent tout près pour voir les gens, et sortent presque en entier au-dessus de l'eau en ouvrant de grands yeux et une grande bouche pour mieux voir : oh ! si vous veniez, ils viendraient tout près, tout près pour voir votre visage blanc. » — « Mon bon Rodolpho, lui répondis-je, je voudrais bien donner à tes hippopotames la consolation de voir mon visage d'Européen, mais j'aime mieux me reposer pour chasser la fièvre. »

Fort heureusement je dormis d'un sommeil réparateur, et le lendemain dès 5 heures j'étais en machila. Nos Angonis étaient déjà partis pendant la nuit. Au bout d'une heure, les porteurs font halte et m'invitent à sortir de la machila : j'obéis et regarde le chemin. Nous voici au pied d'une montagne toute faite d'immenses rochers, et le chemin monte là à pic, presque vertical. Il n'y a qu'à se résigner et à grimper de rocher en rocher pendant cent mètres et plus. Au milieu je rencontrai les Angonis portant toujours leur camarade blessé. Quand j'arrivai au sommet, j'étais plus mort que vif ; et ce n'était pas fini : désormais jusqu'à midi, plus de machila. Il faut monter et descendre. Pourtant le paysage est admirable : une végétation luxuriante, au-dessus de laquelle se dressent fièrement d'immenses rochers blanchâtres prenant toute sorte de formes fantastiques, et des deux côtés du chemin une haie inextricable de bambous ou une forêt d'arbres élancés. Mais quelle solitude ! pas un être vivant. On me dit que les animaux abondent par ici, mais qu'ils ne s'approchent guère que la nuit du sentier suivi par les hommes.

Vers midi mes noirs me signalent une petite fontaine, car jusqu'ici nous n'avons pas rencontré d'eau. Cette fontaine, d'ailleurs peu abondante avait une eau délicieuse ; mais j'étais tellement fatigué que je ne me sentais plus vivre et que je n'avais plus ni faim, ni soif. Même j'étais un peu inquiet, et me demandais si une forte fièvre ne me viendrait pas après une matinée si laborieuse. Bref, au bout de cinq minutes, nous voici au point le plus élevé de la montagne, et nous voyons Matenje à nos pieds : une plaine immense, toute verte, qui s'étend à perte de vue, et entourée de montagnes tout aussi admirablement vertes.

Il nous faut cependant une heure et demie pour arriver à Matenje même, mais il n'y a plus qu'à descendre. Matenje a un ruisseau à l'eau abondante qui coule toute l'année, un sol fertile, un climat plutôt

froid, et c'est la raison de sa fertilité. Le premier village pauvre et délabré n'a que quelques huttes; on y voit une jeune femme qui se démène et chante: elle est folle, nous explique-t-on, de la douleur d'avoir perdu son mari, que les cipayes de M. Bivar avaient emmené de force au travail des routes. Il y a là une autre vieille, fortement boiteuse, mais dont la langue par contre ne boite pas du tout: mes gens l'entourent, et elle, tout en pilant son blé café sur la pierre, leur raconte éloquemment et loquacement sur un ton plaintif toutes les misères que les noirs de Makanga endurent de la part des blancs. Passe un cipaye de Bivar; il ne s'arrête pas, mais file son chemin, le regard en terre, la mine piteuse. « Vous voyez, Père, me dit un des miens, il a peur de vous: si vous n'aviez pas été ici avec vos cipayes il aurait empoigné la bonne femme et l'aurait forcée à lui cuisiner de la masse (bouillie) avec une poule. »

On fut appeler le chef de l'endroit, un personnage, autrefois considérable, du nom de Chibazangondo, c'est-à-dire « la Grosse-Hyène ». Il arrive, l'air triste et désolé, la tête cerclée d'un bandeau blanc. Il est malade, dit-il. On lui administre une purge. Puis commence le récit interminable des misères qu'on fait subir à ses gens. Les cipayes arrivent dans un village, lient les hommes et les femmes qui n'ont pas encore payé l'impôt, et les emmènent loin de là, travailler à faire des routes, et cela à l'époque des semailles: or qui ne sème pas, ne récolte pas, n'a rien à manger et ne peut pas payer l'impôt en blé. Le pauvre me raconte tout cela, d'abord pour décharger son cœur, puis pour m'apitoyer dans l'espoir que les Pères voudront bien affermer le pays.

Il me fait cadeau d'amendoims (arachides), de safran, et d'un panier de farine. Je le récompense avec des étoffes, et je distribue un petit pagne aux dix ou douze bébés nus ou à peu près qui prennent leurs ébats dans la boue. Les mamans sont folles de joie, et appellent des champs tout le reste de leur progéniture: mais hélas! mon trésor n'est pas si abondant.

La fatigue a tué la fièvre et je m'endors sous la tente et sur mon lit de camp: mes quatre grands enfants prennent place par terre sous le lit. Le mfumo nous avait dit qu'ici, il y avait des hyènes, mais qu'elles ne mordaient pas; des lions, mais qu'ils n'approchaient pas du village: tout était pour le mieux.

Le lendemain, de très bon matin, nous partons, après avoir jeté un dernier regard au mont Kamfiti, « le petit sorcier ». C'est une petite montagne de cent mètres de haut, couverte d'une végétation fort maigre, tandis que les collines d'à côté ont de beaux arbres. Et pourquoi cela? c'est que la montagne est ensorcelée: elle est morte

et fait mourir : les arbres n'y poussent pas, les herbes y jaunissent, à peine sorties de terre, et surtout malheur à l'homme qui voudrait en faire l'ascension. Au premier pas, il se sentirait fatigué ; au second pas, ce serait la lassitude extrême ; au troisième il tomberait en défaillance et la mort serait le châtement de son audace. Je passai auprès de la mystérieuse montagne et je dis à un noir de Matenje : « Demain je monterai en haut. » Le pauvre homme fit tout pour m'en détourner. Mais le lendemain nous étions sur notre retour, par une matinée très fraîche : les hautes herbes qui bordent et envahissent le chemin étaient trempées de rosée.

Pourtant la route pour revenir à Pompfi me parut plus courte, plus facile, et nous arrivâmes allègres chez le mfumo Nhakudinga. Il était tout guilleret, n'avait plus de bandeau à la tête, les coliques ayant été chassées par mon remède : bref il accourait à ma rencontre, avec un petit panier plein de tomates : il voulait me dire merci.

A mon tour je tirai de ma malle deux petits mouchoirs rouges dont je lui fis présent pour son bébé. D'autres mamans d'un village situé sur l'autre rive virent la chose, et vinrent m'offrir des tomates : j'acceptai tout. C'était bombance pour mes porteurs.

Le soir à 5 heures nous étions de nouveau à Makanga Velho : nous y passâmes la nuit, une nuit d'orage et d'averses. Les porteurs s'entassèrent dans une paillote et mes quatre enfants de l'école se blottirent tant bien que mal sous mon lit de camp. Le lendemain au départ, le chef Maromâo voulut me tromper. J'avais fait deux cents mètres, quand il accourt essoufflé, indigné : « Vos porteurs, me dit-il, ont emporté deux de mes marmites en terre que je leur avais prêtées. » — « Ce n'est pas possible, répliquai-je. » Et mes noirs de lui tomber dessus : « Qu'avons-nous à faire de tes casseroles ? lui disent-ils, est-ce que notre maître, le Père qui est là, n'en a pas des douzaines à son service, et en lunion encore, ajoutent-ils, (ils voulaient dire en aluminium). — Et le bonhomme insiste, gesticule, prétend que les voleurs ce sont ceux de mes porteurs qui sont allés en avant. « Qu'on les rappelle, fait-il, et vous verrez... »

Mes gens, furieux de son insistance, lui signifient de retourner à son logis, ou ils vont le rouer de coups. Le vieux renard aurait voulu que pour avoir la paix je lui fisse quelque bon présent, mais je ne l'entendais pas ainsi, et je lui dis « Va-t'en, tu as le cœur plus noir que des casseroles ! » Et toute mon escorte de rire à plein gosier, et le mfumo de s'en retourner chez lui. Jusqu'à Muchena, mes noirs ne parlèrent que des marmites de Maromâo. « Nous, disaient-ils, qui sommes tous si fainéants, qui trouvons toujours les charges trop

lourdes, nous allons voler de vieilles marmites pour nous charger davantage encore! »

A Muchena, nous nous reposâmes un jour. Le dimanche matin, je dis la messe dans une chambrette de la maison. Au retour nous passâmes à Nhambia, mais sans nous y arrêter; le vieux mfumo n'était pas là. Au sortir de son village, nous l'apercevons dans ses champs: il accourt pour présenter ses hommages. En effet le bruit s'est répandu partout dans la contrée que les Pères veulent acheter le pays, et chacun veut à l'avance gagner les bonnes grâces du Maître. Mais je ne veux pas m'arrêter pour le vieil avare, et Aleixo de lui crier: « Eh! vieux *Sapa*, vieux chiche, le Père se souviendra de ton avarice. »

Toute la journée et le lendemain jusqu'à Chimambé, ce fut la même chose, les gens laissaient leur travail et s'offraient à porter la machila.

Nul doute que ces pauvres gens, qui trouvent et avec raison, qu'il est dur et insupportable de vivre sous le régime de blancs qui veulent avant tout s'enrichir, fussent heureux de nous accueillir. Makanga est fertile, autant que peut l'être un pays dans cette partie de l'Afrique. Puis Makanga n'est pas sur les bords du Zambèze: les vapeurs n'y ont pas accès; par conséquent une mission établie en ces parages n'aurait pas à souffrir du mauvais exemple des blancs, exemple si pernicieux partout.

Ce serait d'ailleurs pour notre mission de Boroma un débouché fort précieux. Boroma a deux internats bondés d'enfants, et de jeunes gens: déjà tous les terrains cultivables aux alentours sont occupés et morcelés, et chaque famille noire doit avoir son petit champ. Où trouvera-t-on de l'espace cultivable pour les six ou sept nouvelles familles, ou même dix familles que tous les ans il faudra désormais établir?

Les ressources ne manqueraient pas. Ce qui manque le plus, ce sont les missionnaires. En vérité, si nos Pères et Frères d'Europe savaient ce qu'il y a de bien à faire ici, combien il est facile de le faire, quelque petits talents qu'on ait reçus de Dieu, neuf sur dix voudraient venir ici, et l'obtiendraient des Supérieurs à force de les en prier et aussi à force de prier Dieu.

Julien MERLEAU

BELGIQUE

École du Sacré-Cœur, d'Antoing.

Fondation. — Aspect.

LA veille des Expulsions de 1901, le R. P. Recteur du Collège de Lille, cherchant un abri pour ses élèves menacés de dispersion, entendit parler du Château d'Antoing. L'immeuble vaste, d'aspect imposant, assez proche de la frontière, n'était plus habité depuis une dizaine d'années. A première vue il fut jugé susceptible de recevoir une quarantaine d'élèves. C'était peu sans doute, mais le temps pressait et on eût trouvé difficilement mieux dans les environs.

Qu'était ce Château d'Antoing? Le bulletin du Collège, « Hors de France », l'a décrit et chanté maintes fois. Nous nous contenterons de faire quelques glanes dans ses pages.

Propriété des comtes de Melun d'abord, puis des Princes de Ligne, le Château d'Antoing est l'un des plus intéressants de la contrée. Sa si belle tour du guetteur s'aperçoit de très loin, et quand après avoir traversé la petite ville de 3 à 4,000 âmes qui s'étend à ses pieds, on gravit la ruelle montante et tournante, qui porte le nom de rue du Burg, on a de suite l'idée que ce « burg » fut jadis de sérieuse importance. De fait il a subi plus d'un siège et ses remparts extérieurs, couverts de lierre, sont encore grandioses.

On franchit d'abord un passage entouré de bretèches et de créneaux, puis un porche flanqué de grosses tourelles et l'on aperçoit, au fond d'une esplanade, une splendide demeure gothique qui rappelle un peu Pierrefonds. C'est un édifice moderne, mais accolé à deux vieilles tours, l'une, *le donjon*, du 13^e ou 14^e siècle probablement, l'autre la *tour du guetteur* un peu plus récente.

Presque aussi pittoresques sont les dépendances encloses de quatre tourelles basses et construites en forme de château fort. Elles renferment la Grande Salle, les dortoirs (rangées de lits sans alcôves, ni rideaux), la lingerie et l'infirmerie. La chapelle, les études, les classes, les réfectoires ont été aménagés dans le bâtiment principal.

Comme le Château n'est que loué, on s'y est installé du mieux qu'on a pu, en modifiant le moins possible ses dispositions.

En septembre 1901, il a reçu ses premiers habitants: d'abord une dizaine de Scolastiques, venant préparer les licences ès-lettres ou ès-sciences; un peu plus tard, une quarantaine de jeunes gens, candidats à différentes écoles: Centrale, Commerce, Arts et Métiers de Lille, etc. L'année suivante, les Scolastiques étaient moins nombreux, mais l'École comptait de 60 à 70 élèves; c'est le chiffre qu'elle a gardé

jusqu'à maintenant et qu'il lui est difficile, vu l'exiguïté du local, de dépasser.

L'esprit du collège. — Les Études. — Les succès.

La volonté du premier Supérieur et fondateur d'Antoing, fut de faire de la nouvelle Maison, une école d'élite, de piété, de pureté et de travail. La qualité des élèves était tout à ses yeux, le nombre peu de chose. Impitoyablement il refusa les indociles, les paresseux, les non-valeurs. Chaque admission était précédée d'une enquête sérieuse — la coutume en est restée —, et si cette enquête n'était pas pleinement favorable, l'élève était refusé. Quelques élèves malgré tout, ne remplirent pas les conditions voulues et purent forcer la porte: ils furent éliminés l'année même ou les années suivantes. Et désormais il fut établi que n'entre pas à Antoing qui veut et que le renvoi est aussi facile que l'admission est sévère.

C'est grâce à cette fermeté que sont dus pour une bonne part, l'esprit sérieux, la discipline du Collège. Professeurs et visiteurs sont unanimes à déclarer qu'ils n'ont trouvé nulle part, une piété plus simple et plus vive, une plus grande réserve de langage, autant de cordialité dans les rapports entre élèves, et à l'égard des maîtres une pareille déférence.

La piété d'abord, et par ce mot, nous n'entendons pas seulement les exercices de dévotion. Le premier Supérieur du collège, jugeant que la Société avait plus besoin de vrais chrétiens connaissant et pratiquant leur religion que de diplômés, et qu'aussi bien les diplômés seraient la récompense de la piété solide, décida que deux heures de catéchisme par semaine seraient faites à tous, sauf aux élèves de Centrale et des Arts et Métiers, à qui l'on n'en ferait qu'une heure. Il voulut qu'il fût loisible à tous les élèves de se rendre, quand ils le voudraient, chez le Directeur de Congrégation. Il n'est pas d'études où ils ne le visitent en grand nombre. Aucune invitation de sa part n'est requise; aucun billet pour le prévenir. Il suffit d'avertir le P. Surveillant. Grâce à ces relations intimes, fréquentes, pour plusieurs même, aux heures de crise et de trouble, quotidiennes, le Directeur est pour un certain nombre le premier confident et le premier ami. A lui de dissiper les doutes contre la foi, d'éclairer les consciences, de renouveler le courage et de retremper la bonne volonté.

Très en honneur ici, la communion fréquente. D'abord à part deux ou trois élèves, tous communient au moins chaque dimanche; le plus grand nombre communie deux ou trois fois par semaine; une dizaine tous les jours, depuis le décret de la Congrégation Romaine. Et la majorité reste fidèle à ces pratiques, même en vacances.

Pour mettre davantage nos jeunes gens au courant des questions modernes, il leur est fait de temps en temps, à la place de la veillée, des conférences par des orateurs étrangers au Collège. Ainsi, pour m'en tenir à ces derniers mois seulement, nos enfants ont entendu une conférence sur l'*Evolution: Où en est la question aujourd'hui?* Une autre sur l'*Apostolat par la Science et la valeur professionnelle*; une troisième, sur l'*Œuvre de la jeunesse catholique* dans la région du Nord. De plus ils ont assisté à la séance de clôture du Congrès des Catholiques du Nord où ont parlé Mgr Delamaire, et M. de Las Cases. Ils sont initiés ainsi au mouvement d'idées auquel ils devront bientôt prendre une part plus active. De plus, au souper, on leur lit la *Croix* ou la *Dépêche de Lille*, quand il se présente quelque fait intéressant.

Les études n'ont point à souffrir de cette initiation aux discussions et luttes contemporaines. Telle est au contraire l'ardeur au travail de la plupart des élèves, qu'il n'y a, semble-t-il, que des avantages à les écarter de temps en temps du tableau noir, et à faire trêve aux démonstrations mathématiques par quelques idées saines sur la vie catholique et l'apostolat des jeunes. On se rend compte de ce zèle en prêtant l'oreille aux conversations. Elles roulent presque exclusivement sur les matières d'études: C'est là toujours la grosse préoccupation. N'est-ce pas, pour les aînés du moins, la carrière même qui est en jeu?

Les élèves sont répartis en 2 divisions. La première comprend les deux années de préparation à l'École Centrale, la préparation à l'Institut agronomique, les Mathématiques élémentaires, et la philosophie. La deuxième division comprend les candidats à l'Institut catholique des Arts et Métiers de Lille. On y a joint cette année la classe de Première (Rhétorique latin-sciences).

Les succès remportés jusqu'ici montrent et le sérieux du travail, et la bénédiction du Sacré-Cœur sur son petit Collège.

En voici la statistique. Pour l'apprécier il faut se rappeler que l'École n'a que cinq années d'existence; qu'elle compta quarante élèves, la première année; qu'elle n'en a jamais eu plus de soixante ou soixante-dix, à l'époque des examens.

Reçus aux Écoles Supérieures: Centrale, École d'Électricité de Montefiore, Liège, Institut Agronomique: 36. A Centrale, spécialement l'année dernière et l'année précédente, nous avons eu le 3^e de la liste; et Antoing ne présente chaque année que 4 ou 5 candidats. Diplômes de baccalauréat conquis, 99. Élèves admis aux Arts et Métiers, 39.

Que deviennent nos élèves? Restent-ils fervents comme ils l'étaient au collège?... Il nous est difficile de les suivre tous; en nous quittant, ils se dispersent par la France entière. Mais en général ce que nous apprenons d'eux, nous prouve que l'empreinte de l'École est restée. Ainsi, l'an dernier, deux de nos élèves, reçus à Centrale, avaient pris entre eux l'engagement d'aller tous les jours à la messe, et, malgré toutes les difficultés, ils ont observé leur résolution. Pendant plus de six mois, ils n'y ont pas manqué une seule fois, avant de se rendre à l'École. Tout dernièrement, un prêtre séculier, directeur de jeunes gens, écrivait au R. P. Recteur une lettre pour le féliciter de la générosité chrétienne de tous les Antoniens par lui rencontrés. L'auteur de cette lettre ne connaissait ni Antoing, ni le R. P. Recteur, et rien certes n'avait provoqué sa démarche, sauf l'édification donnée par nos Anciens.

Plus consolant résultat encore, les vocations écloses dans notre Collège. Antoing a donné dix-huit novices à la Compagnie, pendant ces cinq ans. 17 sont entrés au Noviciat de Florennes; un à celui de Canterbury. De plus un de nos jeunes gens, dans le désir des Missions de Chine et à brève échéance, s'est fait lazariste; le 20^e enfin, est entré au Séminaire d'Issy. Ces recrues sont sorties de toutes les classes indistinctement.

Un inconvénient du Collège, c'est qu'on n'y passe d'ordinaire qu'un an ou deux, et qu'un temps plus long serait nécessaire à la formation de plusieurs, de la majorité même. L'intérêt même du collège le réclamerait, car il est difficile d'y maintenir un esprit quand à chaque rentrée il ne reste qu'une vingtaine d'élèves de l'année précédente. C'est pour parer à cette difficulté que l'an dernier a été établie la Première C.

Ainsi nous sera-t-il possible de garder un peu plus longtemps nos jeunes gens. Après la Première C (Rhétorique latin-sciences), ils bifurqueront: quelques-uns feront leur Philosophie, les autres les Mathématiques. Et ceux-ci pourront entrer ensuite au cours préparatoire à l'Institut Agronomique, soit au cours de Centrale, ce qui donnera un séjour à l'école de trois ou quatre ans.

Nos élèves depuis deux ans publient un bulletin, « Hors de France », et se proposent de fonder prochainement une Association d'Anciens Élèves. Daigne le Sacré-Cœur, protecteur de la Maison, bénir et développer cette œuvre nouvelle. Nous la recommandons, comme le Collège, aux prières de tous les lecteurs des *Lettres de Jersey*.

J. R.

L'École Apostolique d'Amiens, à Thieu.

(D'après les derniers Comptes-Rendus.)

EN 1869, le R. P. Barbelin, s'inspirant des idées du R. P. de Foresta, fondait l'École Apostolique d'Amiens et envoyait ses enfants suivre les cours du Collège de la Providence. En novembre 1880, la fermeture de ce collège le forçait de transporter son œuvre en Angleterre, à Littlehampton (Sussex), dans la propriété d'Hampton House qui s'appela désormais St-Joseph's College. Là, avec un personnel de cinq Pères, de trois Scolastiques et de deux Frères Coadjuteurs, l'École, à laquelle s'était réunie l'École Apostolique de Boulogne, fondée en 1879 et dispersée elle aussi, prospéra sous sa direction si prudente et si forte jusqu'à sa mort et ensuite, sous celle des Pères Fernaes, Heinrich, Cotteau et Dubuisson.

En août 1894, les temps devenus meilleurs, le R. P. Peultier, Recteur de la Providence, la rappelait à Amiens dans son ancienne installation, avec le P. Claude Bernard comme directeur. Bientôt après le nouveau Recteur de la Providence, le R. P. Joseph Ehnmann, se chargeait lui-même de sa direction.

Survint la loi de 1901 et la seconde dispersion qui la suivit. Annexée au collège de la Providence, l'École Apostolique pourrait-elle en suivre les destinées? Cet espoir, un instant caressé, s'évanouit bientôt et au mois de septembre, le R. P. Ehrmann se mettait en quête d'un refuge pour l'École. L'un de nos Pères de Mons, lui fit trouver à treize kilomètres, à l'est de cette ville, sur la ligne de Nivelles à Thieu, une maison connue dans le pays sous le nom de château Saint-Pierre.

D'un château il n'y a ni le luxe ni l'antiquité. C'est une vaste maison rectangulaire, de trois étages sans compter le sous-sol et le grenier, ayant sept fenêtres de façade, et cinq de profondeur, avec une grosse tour accolée en arrière; complétée à peu de distance en avant par une grande orangerie. Elle date de 1829. Inhabitée depuis quatorze ans, inutile donc à ses propriétaires, Monsieur et Madame de la Roche, elle fut cédée sans peine.

Mais on devine facilement qu'il fallait des modifications et qu'à la somme importante versée comme prix de l'immeuble se sont ajoutés des frais considérables de réparations et d'aménagements.

Ainsi pour parer au danger d'incendie fort inquiétant dans une grande maison, qui n'a à l'intérieur qu'un seul escalier en bois, on a construit sous forme de tourelle extérieure très simple un escalier de pierre, montant en spirale jusqu'au grenier et communiquant avec

tous les étages de façon à assurer la sûreté et la commodité des différents services.

Pour assurer partout le cube d'air réclamé par l'hygiène, il a fallu élever, oh, bien simplement, sans aucun luxe, tout en briques comme les plus pauvres maisons de ces contrées, un petit bâtiment capable de contenir quatre classes et un dortoir supplémentaire. En utilisant avec cela les greniers transformés en mansardes, les enfants peuvent être répartis en quatre dortoirs très suffisants pour recevoir chacun vingt élèves.

Une vaste prairie, défoncée puis couverte de cendres et de résidus amenés des charbonnages voisins, est devenue la cour de récréation complétée par un spacieux hangar adossé à l'orangerie.

Peu à peu est venu non pas le luxe, à l'école il ne serait accepté à aucun prix, mais le nécessaire et même l'utile. On peut évoluer à l'aise; il y a même quelques chambres de libres à offrir aux missionnaires et aux anciens élèves de passage dont la visite est toujours si bien reçue à l'école.

Le fidèle pourvoyeur qui a subvenu à tant de besoins est le Bon S. Joseph: il n'a pas cessé de bénir l'École qui porte son nom et de lui donner des marques sensibles de sa protection. Aussi en témoignage public et durable de reconnaissance, — ainsi que l'avait fait à Amiens et à Littlehampton le vénéré P. Barbelin, — au centre de la cour d'arrivée, sur un large piédestal, une statue de deux mètres de haut lui a-t-elle été élevée: elle le représente, portant entre ses bras l'Enfant Jésus et le contemplant avec un air de paternelle affection.

* *

Depuis son installation à Thieu, l'École est sous la direction du R. P. Denoyelle secondé par quatre Pères, cinq Scolastiques et trois Frères Coadjuteurs, parmi lesquels le cher F. Jean Goessel qui depuis le status de 1883-1884 se dévoue au service des Apostoliques.

Le règlement est resté celui qu'une longue expérience a consacré, différant peu en fait de celui d'un collège ordinaire. Car le but visé n'est pas de faire des Apostoliques des novices avant la lettre, mais de bons écoliers, une division modèle d'un collège régulier, une division dans laquelle les élèves se surveilleraient eux-mêmes n'ayant de surveillants officiels ni au réfectoire, ni à l'étude, ni au dortoir, ni en promenade, ni à la chapelle. Ainsi formés dès le jeune âge aux vertus chrétiennes, ils n'auront plus qu'un pas à faire pour s'élever aux vertus religieuses

5 h. $\frac{1}{2}$ lever; prière en commun; étude des leçons; 6 h. 35, à la chapelle instruction ou méditation à haute voix par le P. Spirituel; 6 h. 50 Ste Messe, action de grâces ou étude; 7 h. 30, déjeuner, après lequel les enfants font leur lit, récréation; 8 h. $\frac{1}{4}$ classe avec une interruption de cinq minutes au milieu; 10 h. $\frac{1}{2}$ travaux manuels; 11 h. étude; 11 h. 55 examen. Midi dîner, visite au St-Sacrement, récréation, jeux: 1 h. $\frac{1}{2}$ étude; 2 h. classe; 4 h. récréation, gymnastique; 4 h. $\frac{1}{2}$ étude; 7 h. souper; temps libre et coucher. Le mardi et le vendredi soirs, promenade ainsi que le dimanche et les jours de fête; une fois par mois, grande excursion de toute la journée. A Pâques et au Premier de l'an, les enfants prennent leurs vacances à l'école. Selon l'usage établi depuis une dizaine d'années, ils vont à peu près tous passer le mois d'août dans leurs familles, au grand bénéfice de leur formation et de leur santé. Ils reviennent dans les premiers jours de septembre, tandis que la retraite avec la réouverture des classes proprement dites n'ont lieu que dans les premiers jours d'octobre.

Entre ces deux dates se placent les petites vacances, temps de repos, entremêlé de classes et d'études, cher aux Apostoliques. C'est une transition où l'on travaille un peu pour dérouiller l'esprit et le mettre en branle, où l'on joue beaucoup et où l'on s'exerce à la pratique des vertus apostoliques, charité, dévouement, spontanéité, esprit d'initiative.

Les classes sont alors présidées par les Apostoliques eux-mêmes. Un élève des cours supérieurs reçoit le titre de répétiteur; il aide les classes inférieures à revoir les matières étudiées l'année précédente; on traduit à livre ouvert un historien latin; on corrige quelques devoirs, et ainsi l'on se prépare à entrer de plein pied dans la classe suivante. Tous, maître et élèves, en retirent le plus grand avantage. D'autres débrouillent, pour l'analyse et les déclinaisons latines, les nouveaux, enseignent le français aux Alsaciens qui grâce à ces répétitions parviennent à le parler correctement au bout de deux mois.

Durant ces petites vacances, les enfants consacrent beaucoup de temps aux jeux, aux promenades, aux travaux manuels. Aussi les voit-on grandir et se fortifier, pour ainsi dire, à vue d'œil. Les uns se livrent au jardinage, cultivent fleurs et légumes, apprennent à défricher, à planter, à greffer, ou, chose plus facile, grimpent aux arbres pour cueillir les prunes et les poires. D'autres manient la scie et le rabot, le maillet, le marteau.

Avec octobre, recommence la vie sérieuse. D'abord, la retraite qui dure quatre jours pleins. C'est là que les enfants puisent ou renouvellent leur ardeur pour la vie apostolique; c'est là que les

aînés font leur élection, travail important qui doit décider et orienter toute leur vie. Entre tous les ordres religieux, dont ils étudient l'histoire ou les constitutions, ou dont ils ont entendu parler par les nombreux religieux et missionnaires qui chaque année visitent l'École, ils choisissent librement, sous l'œil de Dieu, celui qui répond le mieux à leurs aptitudes, à leur goût. Ils examinent les missions où ils prévoient qu'ils pourront produire plus de fruits et se déterminent, en connaissance de cause, en toute liberté, sous l'impulsion de l'Esprit-Saint. C'est dire qu'ils prient avec ferveur, qu'ils réfléchissent avec maturité et consultent avec confiance et humilité. Leurs frères plus jeunes les aident de leurs prières et se préparent, eux aussi, dans la piété à ce grand jour qui arrivera plus tôt qu'ils ne pensent : les années s'écoulent si rapidement ! Spectacle bien fait pour réjouir les anges et les hommes ! Heures bénies dont ils se souviennent ensuite avec attendrissement, et qui font leur force dans les combats de la vie.

Ensuite, s'ouvrent les classes proprement dites. On y suit le plan d'études des collèges de France ; mais, à l'abri des exigences encombrantes et disparates du baccalauréat, on peut s'attacher plus strictement au *Ratio Studiorum* de la Compagnie de Jésus.

L'enseignement est réparti en six classes, depuis la sixième jusqu'à la Rhétorique inclusivement.

Ici le temps ne paraît pas long. Les exercices sont variés ; variées aussi les matières : latin, grec, français, histoire, géographie, sciences, catéchisme, le tout proportionné à l'âge et aux talents de chacun. Point de monotonie. Les deux camps qui se partagent la classe rivalisent d'ardeur à remporter la victoire. Dans les *concertations* privées ou publiques, se livrent des combats à mort avec une vigueur et des cris d'allégresse qui troublent singulièrement les échos d'alentour. Comme dans les collèges, les classes supérieures offrent de brillantes *sabbatines* couronnées finalement par une *séance académique*. A carnaval on joue des comédies : « le voyage de M. Perrichon » ou « le bourgmestre de Saardam » ; les tragédies comme « Renaud de Sidon », « Mezzo-morte » sont réservées pour la fête du R. P. Supérieur.

Quand les Apostoliques revinrent de Littlehampton à Amiens, leurs succès dans leurs diverses classes montrèrent que le niveau de leurs études n'avait point baissé. En 1901, à la dernière distribution de la Providence, les 63 apostoliques présents eurent 158 accessits, 146 prix dont le grand prix d'honneur en rhétorique, et, d'excellence, en six classes. Grâce à l'ardeur et au sérieux du travail, ces traditions se maintiennent à Thieu.

L'École Apostolique d'Amiens qui avait à ses débuts en 1869, seize élèves, en renfermait soixante en 1880. On ne voulut pas les emmener tous en exil.

St-Joseph collège de Littlehampton, commença avec cinquante élèves; bientôt ils furent 60, puis 70, puis 80. La prudence des Supérieurs dut intervenir pour arrêter un trop rapide accroissement et maintenir le nombre des élèves à 70. Ce chiffre fut aussi celui des élèves, après leur retour à Amiens. Il n'a pas diminué à Thieu. Au début de l'année scolaire 1905-1906 il était de 71. Pour la rentrée d'octobre 1906-1907, il s'est élevé jusqu'à 82, nombre inouï jusqu'ici, et cependant on est fort sévère pour l'admission.

Notre Seigneur veille donc complaisamment sur son œuvre, et malgré les efforts redoublés de l'ennemi, il trouve encore des âmes de bonne volonté désireuses de s'attacher à lui et dévouées à son service.

On se demande souvent où et comment se recrutent ces futurs missionnaires, et l'on s'étonne, qu'à notre époque de matérialisme et d'impiété, il s'en trouve encore un si grand nombre.

La réponse est facile. C'est Dieu lui-même qui inspire aux enfants, leur vocation; c'est vraiment lui qui les envoie et par des chemins souvent inattendus et extraordinaires. Dans les milieux les moins favorables en apparence, par une merveille de sa grâce, il fait germer parfois des fleurs de délicatesse et de générosité.

Exception bien rare cependant. En règle générale on peut le dire, c'est dans les familles nombreuses et foncièrement chrétiennes que Dieu choisit ses élus. Il faut, semble-t-il, que les familles *méritent* la vocation de leurs enfants, car cette vocation doit être pour elles une source de bénédictions célestes. Les fils uniques ne viennent guère à l'École Apostolique (il y a pourtant des exceptions), car ils sont d'ordinaire élevés trop mollement et deviennent trop égoïstes pour se dévouer corps et âme à l'œuvre des missions.

Mais les familles nombreuses, où les enfants apprennent comme malgré eux à se sacrifier, à s'oublier, à se former le caractère et à se dégager de toute aspérité, comme des galets qui s'arrondissent en roulant sur la grève, les familles chrétiennes, où la piété se respire du matin au soir avec la foi et les pratiques de la religion, où l'on respecte le sacerdoce, où l'on se garde de critiquer à tort et à travers les prêtres et les choses de l'Église, voilà le milieu fécond où Dieu jette ses filets, où il pêche ces belles petites âmes qu'il confie à l'École pour les nourrir, les élever, les former aux vertus apostoliques.

C'est ordinairement à l'âge de la Première Communion que Dieu fait entendre son premier appel à leur âme; cette semence reste d'abord à l'état latent, mais germe peu à peu, se développe et se manifeste au grand jour quand se présente une occasion, occasion fortuite au premier aspect, mais providentielle en réalité, amenée, provoquée par le souverain Maître des événements.

Cette occasion, c'est tantôt la lecture des *Annales de la Propagation de la Foi*, de la *Vie de S. François-Xavier* ou de tout autre saint apôtre; tantôt c'est un compte-rendu de l'École qui tombe sous les yeux des enfants; ils comprennent alors que grâce à cette œuvre, il leur est possible, malgré le manque de ressources et de formation, de faire les études requises pour le sacerdoce, et ambitionnent de marcher sur les traces de tant d'autres qui se trouvaient dans les mêmes conditions.

Parfois c'est le passage et le sermon d'un missionnaire dont l'habit et les récits enflammés les ont vivement émus.

Ce sont encore les soins d'un curé, d'un Aumônier, d'une Religieuse d'école ou d'une personne pieuse, pleins de zèle, qui ne craignent pas d'oublier le petit séminaire du diocèse, et d'adresser à l'École quelqu'un de leurs enfants, car ils savent que donner à Dieu un missionnaire, un fervent religieux, c'est, par le fait même, attirer sur la paroisse les bénédictions du ciel qui assureront plusieurs autres vocations ecclésiastiques, ainsi qu'on l'a maintes fois constaté.

Il faut ajouter un nouveau moyen de recrutement auquel on n'avait pas songé d'abord et qui paraît maintenant plein d'efficacité, c'est le séjour que les Apostoliques font pendant un mois dans leur famille au moment des vacances. Il est certain que leur conduite alors fait l'édification de leur paroisse. Tous les certificats que leur délivrent MM. les Curés et qu'ils doivent rapporter au retour, en font foi. Il s'en suit que leurs amis, leurs jeunes camarades désirent les imiter et les suivre. Leurs bons exemples agissent et rayonnent même à leur insu. Les familles constatant leurs progrès, l'amélioration de leur caractère, leur piété solide et sincère, connaissent mieux l'École, la jugent à ses fruits et n'hésitent plus à seconder les désirs de leurs propres enfants. Devant les visages épanouis des Apostoliques, les préjugés tombent. Les faits parlent d'eux-mêmes. Quand on les revoit grandis, fortifiés, les joues bien rebondies, le sourire sur les lèvres, on sent qu'ils ne sont pas malheureux à l'École, et leurs interminables récits ne font que confirmer cette première appréciation. C'est l'apostolat par l'exemple, prélude de leurs succès futurs.

Veut-on avoir une idée de la composition de l'École? En 1902, sur 70 enfants, huit venaient de Champagne, trente-six d'Alsace, trois de

Lorraine, cinq des Vosges, onze de la Flandre française et sept de diverses contrées de France ou de l'étranger.

* * *

L'École Apostolique d'Amiens existe depuis bientôt trente-huit ans. Comme toute œuvre bénie par le Bon Dieu, elle a eu ses épreuves, puisqu'elle en est à son second exil. Mais S. Joseph, à qui le R. P. Barbelin l'a confiée dès le premier jour, l'a merveilleusement protégée. Il lui a procuré les ressources matérielles; mieux encore il lui a donné de réaliser pleinement le but cherché par le R. P. de Foresta, fondateur de la première École Apostolique à Avignon, en 1865, et par le R. P. Barbelin: compléter l'œuvre si admirable de la Propagation de la Foi et des autres œuvres apostoliques en leur préparant de bons ouvriers.

D'après les listes des Anciens, 53 sont déjà morts en mission; 40 sont dans le clergé séculier des différents diocèses; 310 sont disséminés dans toutes les parties du monde, sauf dans l'Océanie, et dans tous les Ordres ou Congrégations religieuses à peu près. C'est donc une moyenne de neuf départs par an qui ont été grossir les rangs de l'armée du Seigneur.

Sans compter les 82 enfants actuellement présents, depuis 1869 710 enfants sont venus à l'École. Sur ce nombre il en est qui sont partis n'étant encore qu'aspirants, au bout de 8, 15, 30 jours ou de quelques mois quand ils ont eu constaté ou qu'on a eu constaté qu'ils n'avaient pas les dispositions nécessaires. 491 ont été reçus officiellement Apostoliques, ce qui a lieu après six mois au moins de présence. Sur ce nombre, 350 ont abouti: c'est une moyenne de 64 pour cent. On pourrait encore ajouter que l'École compte déjà vingt-neuf de ses Anciens dans les charges principales de leur Ordre ou de leur mission: preuve de la valeur de leur vocation. Tout cela est fort consolant et très encourageant.

Tous ceux qui se sont dévoués à cette belle œuvre et tous ceux qui l'ont aidée par leurs prières ou par leurs aumônes ont donc tout lieu de se réjouir et de remercier saint Joseph.

FRANCE

L'incendie du collège Notre-Dame de Boulogne.

(Extraits des journaux de Boulogne.)

LE jeudi 24 janvier 1907, un incendie a détruit le magnifique collège Notre-Dame, bâti en 1875 par le R. P. Couplet, dans le faubourg de Malborough et connu dans toute la région du Nord de la France, sous le nom de collège des Jésuites de Boulogne.

Ce jour-là, les élèves du Collège Notre-Dame avaient passé une partie de l'après-midi sur le champ de patinage du Blanc-Pignon à Saint-Martin. Rentrés à six heures, ils soupèrent ainsi que la communauté, puis à sept heures se couchèrent.

Une demi-heure plus tard, un abbé qui se trouvait seul au réfectoire, fut prévenu par un domestique qu'on apercevait une lueur dans le campanile de l'horloge, au milieu et au faite du bâtiment dans la cour d'honneur. L'abbé voulut ouvrir une fenêtre du réfectoire, mais n'y parvenant pas, il cassa un carreau. Il vit alors les flammes qui sortaient du campanile. Aussitôt il donna l'alarme.

Les élèves, ainsi d'ailleurs qu'une partie du personnel, étaient couchés depuis sept heures. Les surveillants les réveillèrent en leur disant de s'habiller et de descendre aussitôt.

Grâce au sang-froid et à la présence d'esprit des maîtres, une panique put être évitée. Cependant les lueurs de l'incendie éclairaient déjà certaines fenêtres des dortoirs, et plusieurs enfants pris de peur descendirent précipitamment sans prendre le temps de se vêtir complètement. Le supérieur, M. l'abbé Le Corbellier, le Préfet des Études, M. l'abbé Joseph Fréchon, les professeurs et les domestiques se multipliaient pour faire descendre à temps tous les élèves. En quelques minutes, ceux-ci furent réunis au rez-de-chaussée. L'appel fut fait à diverses reprises : aucun élève ne manquait. Des abbés visitèrent encore malgré les flammes qui devenaient menaçantes, tous les dortoirs, l'infirmerie et tous les endroits où pourrait se trouver quelqu'un. Le bâtiment ne fut abandonné que lorsqu'il fut bien prouvé qu'il ne contenait plus aucun être humain. Quant aux effets, au linge, aux meubles qui se trouvaient dans la partie supérieure de la maison, il ne fallait même pas songer à les sauver.

Après que le Préfet des Études, M. l'abbé Fréchon, a fait l'appel dans le parloir, on prend les noms de tous les élèves qui habitaient des villes voisines et qui pouvaient encore retourner chez eux par un train du soir. Dans le plus grand calme, les surveillants divisent les enfants par groupes et les emmènent avec eux vers la gare ou en

ville, dans les établissements libres de St-Joseph et de St-Stanislas, dans les hôtels ou dans les maisons particulières.

Rien n'était plus lamentable que cet exode de collégiens, à peine vêtus, les uns sans bottines, les autres sans bas, un certain nombre sans casquettes, quittant ainsi, le soir, précipitamment leur collège chassés par le feu.

L'incendie faisait de rapides progrès. On ne pouvait déjà plus songer à organiser les secours et devant le manque d'eau et l'insuffisance manifeste des quelques pompes à main en face d'un brasier aussi immense, les pompiers de Boulogne accourus immédiatement et dirigés par leurs officiers, se contentèrent de sauver quelques meubles et objets d'art. Des abbés se rendaient à la chapelle et à la hâte retiraient du tabernacle les Saintes Espèces et les vases sacrés qui étaient déposés en lieu sûr. Il était également inutile de penser à couper le feu, car les bâtiments du quadrilatère communiquant tous entre eux, la lutte contre les flammes devenait aussi dangereuse qu'inutile.

A neuf heures la chapelle est entamée, et les deux ailes de droite et de gauche ont leurs étages supérieurs en flammes. A dix heures les bâtiments de la façade commencent à flamber. Bientôt tout l'établissement du haut en bas ne forme plus qu'un brasier. Le spectacle est terrifiant. A deux heures, la flamme achevait de dévorer les étages inférieurs avec une effrayante rapidité.

Des superbes bâtiments, si admirablement construits, il ne reste plus aujourd'hui que deux petits corps de logis, la salle de musique et le théâtre préservés par la présence d'esprit et l'initiative d'un ouvrier. Sachant que le feu ne pouvait se communiquer à ces deux salles qu'après avoir consumé les portes, il fit arroser constamment celles-ci à l'aide de seaux d'eau.

Tout le reste, le mobilier et tous les effets des maîtres et des élèves, tout le matériel scolaire, tous les livres, les cahiers, les notes, les documents, toutes les bibliothèques, tout a été la proie des flammes, tout a été détruit en une nuit.

* * *

Empruntons aux mêmes journaux ces paroles d'un ancien élève, M. Armand Copin :

« Au lendemain du désastre où vient de s'ensevelir le fastueux monument que fut l'École libre Notre-Dame, sur les ruines encore fumantes de notre cher Collège, je veux, au nom de l'Association des anciens élèves, au nom des familles chrétiennes qui lui avaient donné

leurs enfants, je veux respectueusement jeter la gerbe du souvenir.

Pourrions-nous oublier que c'est là, dans ce superbe établissement que se sont écoulées les plus douces années de notre première jeunesse, que se sont cimentées nos amitiés les plus durables, que là nous avons avidement puisé les principes religieux qui font l'orgueil de notre vie.

A l'heure où Notre-Dame va peut-être pour toujours cesser d'exister, dans les angoisses cruelles qui torturent nos anciens maîtres, à travers les persécutions qu'ils supportent, n'est-ce point notre devoir le plus étroit de leur payer publiquement le juste tribut de notre reconnaissance ?

Je m'en voudrais en ce moment de ne pas évoquer la sainte et vénérée mémoire du R. P. Couplet, le fondateur de Notre-Dame, de ses successeurs le R. P. Bons, l'abbé Labitte, l'abbé Seillier, l'abbé Deseille, le chanoine Blin, le R. P. du Coetlosquet, le R. P. d'Arras, l'abbé Le Corbeiller...

Dieu veuille que nos volontés prennent dans l'épreuve un aliment nouveau, et dans ce feu impitoyable une trempe plus énergique pour la défense de nos droits comme chrétiens et pères de famille.

Elèves, anciens élèves, unissons-nous près des ruines de Malborough, et devant la statue de la Vierge (1), que l'incendie a préservée, jurons une fois encore, fidélité à nos Maîtres et à leurs doctrines, fidélité à la liberté d'enseignement. »

Paroles de Congréganiste.

Au banquet de l'association amicale des Anciens Élèves des Collèges Saint-Vincent de Paul et St-Joseph de Poitiers, tenu le 25 mars 1906 le Président, M. Faure, avait dit dans son discours : « Nous sommes tous, jeunes et vieux, heureux et fiers de sentir à cette heure nos cœurs battre à l'unisson de celui des nôtres qui vient d'ajouter une si glorieuse page à l'histoire de notre vieux collège. J'aime à redire, avec l'illustre poète François Coppée qui pour être un grand chrétien, n'en est pas moins un grand Français, qu'au cours des derniers événements qui ont répandu dans tout le pays une si vive émotion : « l'honneur de l'armée a été sauf parce que d'héroïques officiers, en brisant leur épée, plutôt que d'obéir à des ordres dont l'exécution aurait eu pour eux un caractère infamant, ont donné un exemple admirable d'esprit de sacrifice et de hauteur de conscience. »

1. Au milieu de la façade, dans sa niche qui domine l'édifice, la statue de Notre-Dame est restée intacte.

A ces paroles, le Commandant Louis Héry a répondu par un discours dont nous sommes heureux de pouvoir donner le début :

« Mon cher et vénéré Président, mes chers Camarades,

Quand on revient dans la maison paternelle et qu'on n'y retrouve plus les parents aimés et regrettés, on est heureux d'être reçu par les frères aînés qui nous approuvent et par les jeunes qui nous applaudissent.

Après le combat que je viens de livrer pour l'honneur de l'armée, j'ai éprouvé un ardent désir de revoir de vieux amis et aussi mon vieux collègue, notre bonne maison.

Et me retrouvant dans cette chapelle de la congrégation, je me suis rappelé ma promesse : « *Neque permissurum ut a meis subditis, aliquid contra tuum honorem unquam agatur.* »

Et j'ai pleuré, pleuré de ces larmes dont le poète a dit que c'était le seul bien qui lui restait au monde. J'ai pleuré comme un fils pleure dans les bras de sa mère. J'ai pleuré sur les rêves de gloire et de revanche qui avaient nourri ma vocation militaire comme celle de tant de camarades, et qui ont abouti à cette campagne contre la religion nationale. Mais si je reviens vaincu au milieu de vous et dans cette maison, je reviens la tête haute et chaudement accueilli. Demain, peut-être, les aboyeurs patentés du bloc traiteront les officiers de Saint-Servan de trio de Jésuites. Cela vaut bien le trio de coquins jadis flétri par Lasies. Eh bien oui, nous sommes des Jésuites, et nous en sommes fiers.

Il n'y a plus grand mérite à proclamer en chambre et en lieu sûr devant vous, mes chers camarades, que nous avons toujours été fiers de nos maîtres. Mais vous serez de mon avis si je vous dis au nom de mes compagnons que nous sommes heureux de penser que dans leur exil et leur dispersion, nos maîtres vénérés et aimés auront été peut-être fiers de leurs élèves. C'était bien leur tour. Oui, nous l'acceptons et le revendiquons ce titre de Jésuites. La France reconnaîtra que les Jésuites sont les meilleurs professeurs d'honneur, de justice et de liberté.

Nous sommes heureux de rendre cet hommage à nos maîtres qui sont restés nos amis.

Vous attendez de moi, messieurs, et avec raison, que je vous parle un peu de l'acte qui nous a conduits devant le conseil de guerre.

Le grand public qui va droit au fond des questions a compris que nous avions à nos risques et périls affirmé les principes que je viens de rappeler.

Notre acte n'a pas été seulement un acte de révolte spontanée de

la conscience religieuse et de l'honneur militante. Notre refus de coopérer à une mesure administrative a été l'affirmation parfaitement raisonnée et justifiée de notre droit public militaire. »

Un Postulatum à la VIII^e Congrégation Générale.

pour consacrer la Compagnie à St Joseph.

Au moment où le 7^e décret de la XXV^e Congrégation Générale ordonnant la Consécration de la Compagnie à S. Joseph, est mis à exécution, il est intéressant de rappeler un Postulatum sur le même sujet, présenté à la VIII^e Congrégation Générale (21 novembre 1645 — 14 avril 1646) et ainsi conçu :

JESUS, MARIA, JOSEPH.

Legimus aliquos religiosos ordines pro felici rerum suarum progressu confugisse ad S. Josephum, nec frustratos fuisse sua spe; Placeretne igitur Congregationi, ut eorum exemplo ad superandas omnes difficultates, quas dissimulare non possumus multas esse in Societate; deinde ad impetrandam in ea spiritus primævi conservationem et amplificationem; tum ad consequendum optatum exitum hujus octavæ Congregationis, præter patrocinium Sancti Ignatii Patris Nostri, Sancti Francisci Xaverii et Beatorum omnium nostrorum, ac in primis Beatæ Virginis Mariæ, Matris Nostræ, eligeretur S. Josephus in ejusdem Societatis nostræ patronum? Ideoque statueret Congregatio ut ejus dies festus celebretur in universa Societate instar festorum Beatæ Virginis, id est, cum sacro communi, et fratrum synaxi, vesperis et concione, ubi haberi solent, et vacent classes. Sacrum vero et communio fiant pro felici progressu Societatis, in eundemque finem recitetur a fratribus coròna. Hic cultus non erit cuiquam gravis, et procul dubio erit gratissimus Christo Jesu Domino Nostro, ipsiusque Sanctissimæ Matri ac patriarchæ nostro S. Ignatio. (1)

1. Traduction :

Quelques ordres religieux, lisons-nous, ont eu recours à S. Joseph pour la prospérité de leurs affaires, et leur espoir n'a pas été déçu. Aussi à leur exemple pour surmonter toutes les difficultés que, nous ne pouvons le dissimuler, la Compagnie rencontre en grand nombre, pour obtenir la conservation et le développement de son esprit primitif, pour procurer l'heureuse fin de cette Congrégation, plairait-il à la Congrégation, en plus du patronage de S. Ignace, notre Père, de S. François-Xavier et de tous nos Bienheureux, et surtout de la Bienheureuse Vierge Marie, notre mère, de choisir S. Joseph pour patron de notre Compagnie? La Congrégation ordonnerait en conséquence que la fête de ce Saint fût célébrée dans toute la Compagnie, comme celle de la Bienheureuse Vierge, c'est-à-dire avec messe commune et communion pour les frères, en y ajoutant vêpres et sermon, là où c'est l'usage; il n'y aurait pas de classes ce jour-là. La messe et la communion seraient pour la prospérité de la Compagnie; à la même intention les frères réciteraient le chapelet. Ces pratiques ne

Nous devons la communication de ce texte à l'obligeance du R. P. Van Meurs, d'Exaeten. Il l'a tiré d'un livre in-8° composé des originaux mêmes, et non de la copie, de tous les Postulata présentés à la VIII^e Congrégation Générale. Certains de ces Postulata portent le nom de leur auteur. Celui dont il s'agit ici n'a aucune indication de nom; d'autre part, il ne se retrouve pas dans les Postulata présentés aux Congrégations Provinciales préparatoires à la VIII^e Congrégation Générale.

Le R. P. Van Meurs a pu identifier l'écriture de ce Postulatum comme étant celle du R. P. Barthelemy Jacquinot (né à Dijon en 1569 ⁽¹⁾, entré dans la Compagnie en 1587, profès le 2 février 1604) — tour à tour recteur de Lyon et de Dijon, préposé aux maisons professes de Paris et de Toulouse, et Provincial dans les cinq Provinces de France. Envoyé comme député à la Congrégation Générale, alors qu'il était recteur de Dijon, il fut nommé Assistant de France et devint l'ami intime du R. R. P. Vincent Caraffe. A la Congrégation Générale, où il avait la seconde place a sinistris par antiquité de profession, il fut député ad detrimenta, et un des dix définiteurs nommés pour hâter les travaux de la Congrégation. Rien d'étonnant donc à ce qu'il n'ait pas mis son nom sur un postulatum écrit tout entier de sa main et dont, par conséquent, il est l'auteur ou tout au moins le répondant. Son écriture était assez caractéristique et connue de tous. Le P. Barthélémy Jacquinot qui avait eu le R. P. Coton comme Provincial et était très estimé de lui, devait avoir hérité de quelque chose de sa grande dévotion à S. Joseph.

A l'époque de la VIII^e Congrégation vivait également en France un autre P. Jacquinot, le P. Jean Jacquinot né en 1605 à Dijon lui aussi, entré dans la Compagnie en 1623, profès en 1641 et auteur du livre « La gloire de S. Joseph représentée dans ses principales grandeurs », imprimé à Dijon en 1645 ⁽²⁾. Dans un paragraphe de ce livre intitulé : « La Compagnie de Jésus semble particulièrement acquise à S. Joseph », le pieux auteur met la Compagnie sous la protection et tutelle spéciale de S. Joseph et déclare que Dieu, dont les providences sont admirables, a levé la Compagnie pour défendre l'honneur de son Immaculée Mère et pour exalter le nom de Joseph en tous les endroits du monde où elle a déjà porté celui de Jésus et

déplairont à personne et sans doute, elles seront très agréables à Jésus-Christ Notre-Seigneur à sa très sainte Mère et à notre père S. Ignace.

1. La même année naissait également à Dijon le P. Étienne Binet, entré dans la Compagnie en 1590 qui publia à Paris en 1639 « Le tableau des divines faveurs faictes à S. Joseph et de la Ste Famille de Jésus. »

2. En 1854 le P. Carayon a réédité ce livre chez Julien, Lanier et C^{ie} à Paris.

de Marie. Ailleurs il offre sa vie pour hâter l'exécution des prophéties annonçant d'une manière si précise, le magnifique épanouissement de la dévotion à S. Joseph.

L'histoire ne dit pas s'il existait des liens de parenté entre le P. Barthélémy et le P. Jean Jacquinot. En tout cas, il y eut certainement des rapports intimes entre eux. Pendant tout le provincialat du P. Barthélémy en Aquitaine, le P. Jean séjourna dans cette province comme prédicateur. C'est le P. Barthélémy, alors provincial de Champagne, qui signa en 1643, l'imprimatur du livre du P. Jean sur S. Joseph, et il était devenu recteur de Dijon quand ce livre s'imprima dans cette ville en 1645.

Il est donc très permis de penser que le P. Jean Jacquinot, si dévot à S. Joseph, a pu inspirer d'une manière ou de l'autre, le Postulatum présenté par le R. P. Barthélémy Jacquinot à la VIII^e Congrégation Générale.

Ce Postulatum prouve au moins que l'idée de consacrer la Compagnie à S. Joseph, n'est pas nouvelle dans l'Assistance de France.

Le R. P. Van Meurs n'a rien trouvé qui indique pour quelle cause il ne fut pas alors donné suite à ce Postulatum.

Quelques observations à propos du Ménéloge

publié par les P. P. Elesban de Guilhermy et Jacques Terrien.

Cette étude composée par le R. P. Longhaye, pour les Juvénistes de Jersey peut servir de conclusion à la collection complète des Ménéloges. Elle serait une lecture fort intéressante pour la Fête de Tous les Saints de la Compagnie. A ce double titre nous sommes heureux de la publier en partie.

COMMENCÉE en 1867, la publication de ce grand travail a duré trente-sept ans; elle vient de s'achever en 1904, par la mise au jour d'un tome quatorzième formant appendice. On trouve là une brève et intéressante histoire des Ménéloges dans la Compagnie, — une liste alphabétique de tous les noms cités au cours de l'ouvrage, — une table analytique enfin, qu'on estimera, je crois, la partie la plus précieuse du volume: dictionnaire méthodique et abrégé, guide complaisant, grâce auquel on peut s'orienter vite à travers l'ensemble, y voyager avec plus de charme et surtout de fruit.

Ayant eu la bonne fortune d'accomplir pour mon compte le voyage entier, j'en sais le charme, j'en entrevois au moins le fruit possible, et je voudrais contribuer un peu à en faire jouir mes frères: c'est

l'unique but des observations qui suivent. Elles ne sont point un éloge de l'œuvre, elles n'ont point qualité pour recommander les auteurs à la reconnaissance de la Compagnie; elles ne visent qu'à faire entrer ceux qui le pourront et le voudront en partage du plaisir que m'a fait et du bien qu'aurait pu me faire la lecture intégrale du Ménéloge. Écrites plus immédiatement pour nos scolastiques, aujourd'hui presque les seuls, hélas, à bénéficier de cette lecture, j'ose espérer qu'elles ne seront pas absolument inutiles aux plus anciens. Par l'objet même qu'elles traitent, ne vont-elles pas à remuer un sentiment filial qui est le même chez tous?

I.

Que nous devons connaître et, dès lors, étudier l'histoire de la Compagnie, c'est une vérité trop manifeste pour nous mettre en peine de l'établir. Mais, à défaut d'une preuve en règle, un bref rappel est-il absolument superflu? Nous avons tant d'autres choses à étudier ou à faire, que celle-là risque de se perdre dans le nombre. Ajoutons une illusion facile, celle de nous figurer savoir assez bien ce que, de fait, nous saurions trop peu. Notons enfin un péril inséparable de l'évidence même. Parce qu'elle s'impose au premier coup d'œil, il nous arrive aisément de ne lui accorder qu'un salut bref, et de passer outre, estimant superflu de nous arrêter et d'approfondir. Faisons un moment le contraire et même remontons un peu haut. L'intelligence la plus prompte et la plus mûre ne hait point de repasser, à l'occasion par tous les degrés logiques d'une vérité déjà possédée: elle ne l'en possédera que mieux.

Nous disons, nous chantons en toute loyauté d'âme, que la Compagnie est notre mère. C'est un mot de sentiment, à la bonne heure! mais combien vrai, sérieux, pratique!

La Compagnie! Être collectif, sans doute, comme la famille ou le pays; non pas abstraction froide, être de raison ni surtout de fantaisie; mais corps réel, organisé, vivant, composé comme la famille, de personnalités bien concrètes, encore voyageuses et militantes, ou déjà parvenues au terme, au triomphe, depuis nos supérieurs et frères d'aujourd'hui, jusqu'aux grands devanciers que le Ménéloge nous fait connaître, jusqu'à nos Saints, jusqu'à S. Ignace, le Père commun. Ainsi et tout d'abord, notre sentiment filial ne risque pas de s'aller perdre dans le vide ou de ne saisir qu'un fantôme; il trouve à se poser sur un objet réel, solide, vivant comme nous-mêmes, capable de nous aimer comme nous l'aimons.

Au reste, rien d'approximatif, de métaphorique ici, appeler la Compagnie notre mère n'est point littérature, poésie, au sens ravalé

du mot. Dans son ordre tout moral et surnaturel, quoi de plus vrai que cette maternité? Ne lui devons-nous pas la vie, la forme, pour nous spéciale et dernière, de la vie chrétienne et parfaite?

Or de cette évidence en découle immédiatement une autre: la nécessité pratique et pressante de connaître à fond, s'il se peut, la Compagnie, l'histoire de la Compagnie.

Avant tout, nécessité d'honneur et d'attachement filial. Nous souffririons assurément de rester muets, par notre faute, devant ceux qui méconnaissent ou calomnient notre passé. Aux hommes du monde, amis ou adversaires, nous ne voudrions pas donner à croire, même une fois, que nous le savons moins qu'eux-mêmes, que nous y prenons moins d'intérêt.

Si d'ailleurs la connaissance de notre histoire s'impose à nous comme une nécessité d'honneur et d'attachement filial, elle n'est pas moins commandée par notre intérêt d'âme, de perfection personnelle. Ayant à vivre pleinement contents selon notre vocation, il nous faut tout d'abord en avoir l'idée vraie, vive, complète. Or cette idée nous apparaît sous deux formes, en deux états pour ainsi dire: théorique, à demi abstraite, dans les Exercices et les Constitutions; concrète, pratique, animée, dans notre histoire, dans celle des meilleurs avant tout; — d'une part, l'idéal pur; de l'autre, la fleur du réel, les vivants miroirs de l'Institut, rendant plus lumineux et plus engageant l'Institut lui-même, tout comme en fait d'art, les œuvres maîtresses éveillent ou précisent le goût, le sens même du beau absolu. Qu'un Jésuite sache les Constitutions par cœur: s'il connaît mal l'histoire de la Compagnie, il lui manque assurément beaucoup pour entendre sa vocation et l'aimer autant qu'il le désire lui-même.

Mais encore le Ménologe, tel que nous le possédons enfin complet, devient un élément précieux, moralement indispensable, de cette connaissance plénière. « Le Ménologe, disait naguère le T. R. P. Général Louis Martin, c'est la véritable histoire de la Compagnie. » Pourquoi? Sans doute parce qu'il nous fait prendre sur le vif, dans son infinie variété de formes et son immuable unité de fond, l'âme du vrai Jésuite. L'histoire générale nous dit les œuvres, les luttes, les épreuves du corps entier; et le temps lui manque d'ordinaire pour s'arrêter suffisamment au détail individuel qui fait la vie. Le Ménologe y supplée; c'est dans ces quelque cinq mille notices que l'on sent le vrai cœur de la Compagnie battre et palpiter. Cherche-t-on la lumière apologétique ou l'édification personnelle; veut-on justifier l'Institut ou s'y attacher plus étroitement soi-même? De part

et d'autre, ces quatorze volumes sont, à la lettre, un arsenal, un trésor.

Ainsi qui connaîtrait peu l'histoire de la Compagnie se priverait d'un grand secours; — mais qui n'aurait pas assez largement pratiqué le ménologe connaîtrait peu l'histoire intime, l'histoire vraie de la Compagnie. — Ajoutons sans hésiter d'après expérience: qui ne fait que prêter attention à la lecture publique de chaque soir connaît trop peu le *Ménologe*; il ne soupçonne guère ce qu'il y pourrait trouver de force et de joie. Ces pages mêmes ne sont écrites que pour inviter à faire plus.

II.

Mais avant d'y insister, il importe, ce semble, de répondre à une question. Ce *Ménologe*, cette histoire intime de la Compagnie, est-ce bien réellement de l'histoire, et pleinement digne de foi?

L'esprit moderne s'est fait exigeant, raffiné en critique: l'esprit français, dans sa netteté volontiers malicieuse, entend n'admirer qu'à bon titre — en quoi il a raison; — mais il craint parfois à l'excès de passer pour crédule, — en quoi il risque d'avoir tort.

Il est trop clair que ces brèves notices n'ont pas l'autorité d'une bulle de canonisation. Le tout est de savoir si elles sont vraies, certaines de cette certitude morale et humaine que nulle histoire ne peut dépasser; si elles nous offrent autant et même plus de garanties que les récits ou témoignages auxquels nous nous rendrions en toute autre matière; elles ne prétendent pas à mieux, et cela suffit.

En second lieu, si elles sont bien réellement de l'histoire, elles ne sont ni ne veulent être l'histoire totale de chaque personnage nommé. Qu'en l'étudiant ailleurs, nous lui trouvions telle faute ou défaut omis dans son *Ménologe*, ce n'est point merveille. Le *Ménologe* est œuvre d'édification; ne lui demandons que les vertus, pourvu qu'elles soient réelles. D'office et par nature, il n'est pas, comme l'histoire générale ou la biographie détaillée, tenu de tout dire; mais il est tenu de ne rien dire que de vrai. Manque-t-il à ce devoir? Toute la question est là.

Cherchons donc ce qui pourrait motiver un doute.

Au gré de quelques-uns, ce serait la rédaction même; elle leur semblerait trop louangeuse, style de panégyrique, d'oraison funèbre et non d'histoire. — Or, avant tout, les passages ou expressions sont bien rares, qui peuvent donner prétexte au reproche, à la suspicion. Quelques épithètes admiratives, très clairessemées du reste, et rien de plus. Encore beaucoup sur le nombre, ne sont-elles pas le fait du rédacteur mais de contemporains du héros, de témoins souvent

étrangers à la Compagnie. Et puis pourquoi défendre à l'historien d'admirer simplement ce qui, de soi, est admirable? A d'autres cette disposition fort goûtée du scepticisme actuel, mais en vérité trop humiliante, qui voudrait le biographe impassible. Quoi donc! sera-t-il discrédité si peu qu'il ait d'âme et le laisse voir? Ne sera-t-il jugé historien que s'il affecte de cesser d'être homme? Demandons-lui d'être probe et de ne parler que sur bons garants: à cela près, qu'il lui soit permis d'apprécier, de sentir et de n'en avoir point honte.

S'étonnera-t-on du chiffre des portraits ou médaillons exposés dans cette galerie de famille? — Ce chiffre monte un peu au-dessus de cinq mille (5287). Pourquoi serait-ce trop? On évalue à soixante-quinze mille le nombre des Religieux morts dans la Compagnie pendant les trois siècles que le Ménéloge embrasse (1540-1840). Voilà donc cité à l'ordre du jour de l'armée, un Jésuite sur quinze, et dans un corps d'élite, dans une société d'hommes qui font état de viser à devenir parfaits, j'ai peine à trouver la proportion exorbitante. Notons-le du reste: ces cinq mille existences ne nous sont pas présentées comme cinq mille types égaux de perfection transcendante et continue. Le Ménéloge en offre de tels, beaucoup de tels — qui s'en plaindrait? — mais, en regard, vous trouverez plus d'un converti soit du mal au bien, soit de la régularité commune ou de l'imperfection même à la vertu supérieure. Il y a des têtes en pleine lumière, en pleine gloire, et elles l'ont si bien mérité qu'on peut se demander respectueusement pourquoi leur manque l'auréole des Saints. Il y a aussi des figures de second plan, auxquelles s'attache, comme un rayon plus court ou plus pâle, le souvenir d'un trait signalé, d'une fin héroïque ou même d'un long dévouement obscur. Non vraiment, si quelque chose pouvait nous inquiéter sur la valeur critique et historique du Ménéloge, on ne voit pas que ce soit le chiffre des inscrits.

Serait-ce la multiplicité des grâces extraordinaires, des communications célestes enregistrées? — Regardez-y de près: vous verrez qu'elles le sont d'ordinaire avec une discrétion grave, qu'elles se recommandent de témoignages fort sérieux. — Aussi bien pourrions-nous répéter ici l'observation faite à propos du chiffre des Notices. Est-ce donc merveille que, dans une Compagnie d'aspirants à la perfection, Dieu trouve assez largement l'occasion de satisfaire son merveilleux désir d'union aux âmes? Il semble économe de miracles proprement dits, d'effets extérieurs et sensibles pour la foule; mais l'est-il autant de ces communications secrètes et intimes, de cette familiarité que l'auteur de l'Imitation déclare faite pour jeter dans la stupeur? Bien

étroit, ce semble, et bien téméraire qui voudrait ne la lui permettre qu'à l'égard d'une poignée d'élus.

Il est bon de faire encore une remarque. Au réfectoire, nous entendons la légende quotidienne, mais non pas les références dont elle est accompagnée et comme hérissée; les références dont la recherche et l'indication exacte supposent chez les rédacteurs de notre Ménéloge la longue patience et la probité scrupuleuse; les références qui nous avertiraient de voir, dans le portrait ou la miniature du personnage, un résumé sagace et comme une fleur critique de documents nombreux et graves.

Et ces documents eux-mêmes, que sont-ils?

Plus près de nous, à la surface, pour ainsi dire, voici les Ménéloges antérieurs, celui de la Compagnie, sanctionné, authentiqué par les Pères Généraux; voici les Ménéloges particuliers mais pareillement revêtus d'une autorisation supérieure; voici enfin d'autres recueils analogues, ceux des Patrignani, des Nieremberg, des Andrade, des Nadasi, des Tanner, etc., auxquels, faute de cette consécration officielle, nous pouvons demander d'où ils viennent et ce qu'ils valent.

Or, ils viennent tout d'abord de biographies amples ou brèves, publiées par les contemporains dans les meilleures conditions de voisinage, de lumière, de contrôle; — ils viennent des *Summaria vitæ defunctorum*, approuvés, d'après l'Institut, par les consultes locales et portés à Rome tous les trois ans par le Procureur élu; — ils viennent de monographies collectives: histoires particulières d'une Province, d'une mission, comme le Paraguay, le Japon, la Nouvelle-France; — ils viennent, pour le premier siècle au moins, de la grande histoire latine de la Compagnie; œuvre si fort surveillée et contrôlée.

Si nous creusons toujours plus avant dans les fondements historiques de Notre Ménéloge, nous arrivons de couche en couche au document primitif. Tels sont les rapports officiels adressés aux Pères Généraux ou Provinciaux; telles les circulaires que, dans l'ancien usage, le Supérieur local écrivait après chaque décès, communiquant ainsi à la Province une courte notice du défunt; telles d'autres pièces inédites conservées dans nos archives où les derniers compilateurs les ont soigneusement compulsées.

Voilà donc indiqués sommairement les témoignages qui font la base de notre présent Ménéloge. Il ne leur manque, on le voit, pour obtenir créance ni l'information, ni la probité.

III.

Je reviens à la proposition énoncée plus haut et qui est, de fait, le terme pratique de cette étude. Si, pour mieux apprécier la Compa-

gnie il importe de connaître le Ménéloge, par ailleurs c'est trop peu le connaître que de s'en tenir à l'audition de la lecture publique faite chaque soir.

En voici tout d'abord une raison matérielle, mathématique. L'usage étant de lire une Assistance par année, on laisse forcément dans l'ombre plus de la moitié des notices. La France par exemple en compte 839. En lût-on fidèlement 365, il en resterait 474. Et la proportion sera la même partout.

Mais entre la lecture officielle, publique et la lecture suivie, personnelle, qui s'offre au bon vouloir de chacun, il existe une autre différence beaucoup plus importante, une différence d'ordre moral et pratique. Entendu par fragments ou lu avec un peu de suite, le Ménéloge, on peut dire, change d'aspect, il paraît un autre ouvrage. Prêtez à la lecture publique toute l'attention désirable : vous n'en emporterez jamais que des impressions éparses. Lisez vous-même, et avec quelque persévérance, ne fût-ce qu'une partie, qu'une Assistance par exemple : bientôt et presque sans effort apparaissent les vues synthétiques ; bientôt se forment dans votre esprit les groupements logiques seuls capables de faire saillir la psychologie à la fois commune et originale du vrai Jésuite. Le voilà qui commence à se dessiner dans les phases normales de sa vie religieuse : vocation, formation, ministères, mort ; — dans ses situations ou fonctions diverses : novice, étudiant, homme de cabinet, d'œuvres, de gouvernement, professeur, écrivain, prédicateur, confesseur, missionnaire ; — dans sa façon toujours une et toujours variée d'entendre et de poursuivre la double fin de la Compagnie : vertus et dévotions de choix, épreuves individuelles, industries d'apostolat ; — dans ses attitudes et fortunes diverses, chez les rois, devant les peuples catholiques, hérétiques, infidèles ; éclatant, obscur, honoré, inconnu, calomnié, bafoué, persécuté, dans l'exil, dans les prisons, prisons d'Omura, de Newgate ou du Fort Saint-Julien, aux mains des bourreaux civilisés ou barbares, en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, en France tout comme en terre musulmane, aux Indes, au Japon ou dans les deux Amériques. Est-il un commentaire plus authentique et plus éloquent à ce redoutable programme de vie, tracé une première fois par Saint Paul et que nous portons dans notre *Thesaurus* sous le titre de *Summa et Scopus nostrarum Constitutionum* ? Cet homme crucifié au monde et à qui le monde est crucifié, cet homme nouveau dépouillé de ses affections naturelles et revêtu de Jésus-Christ, mort à lui-même pour ne vivre qu'à la justice ; maniant toutes les armes de l'esprit, du caractère, du savoir faire, de la vertu ; marchant lui-même à grandes journées vers la patrie céleste, y poussant les autres de tout son effort et de tout son zèle ; ayant pour objectif et pour pôle

unique la plus grande gloire de Dieu, cet homme, cette figure infiniment diverse et partout la même, notre idéal obligé, notre type d'office, la voilà réalisée à des degrés, souvent héroïques, en quelque cinq mille personnalités que le *Ménologe* tient rassemblées sous nos yeux. On entend dès lors que, selon le mot de notre T. R. P. Général, un pareil livre soit bien réellement la véritable et intime histoire de la Compagnie, qu'il faille le connaître pour la connaître assez bien elle-même. Or, encore une fois, on le connaît peu, quand on se borne à en écouter chaque soir une page. La figure à la fois idéale et réelle du vrai Jésuite ne se dégage bien, ne rayonne bien, qu'au prix d'une étude plus personnelle et plus suivie; la lecture publique et traditionnelle ne peut nous en offrir que des linéaments beaucoup moins complets et surtout trop dispersés.

Cette étude personnelle du *Ménologe*, cette lecture ample, elle peut se concevoir et se faire de deux ou trois façons.

Et d'abord, pourquoi nous priver de lire tout peu à peu, avec le temps, au prix d'une persévérance facile et qu'on sentira vite bien payée, car, je l'atteste d'expérience, rien qu'à suivre dans leur diversité, dans leur inégalité, ces notices alignées d'après les dates mortuaires, on en sentira bientôt la valeur, le charme. Pourquoi? Parce que, je le répète, les lignes d'ensemble commenceront vite à se démêler. Si l'on objectait le manque de loisir je me permettrais de répondre: pourquoi, dans la lecture spirituelle obligatoire, ne point donner place au *Ménologe*? Pourquoi ne le pas faire alterner de temps à autre avec les théories de spiritualité? On peut lire une vie de saint: le *Ménologe* n'est-il point de même ordre? Ne nous offre-t-il pas comme une image fragmentée, une menue monnaie de la sainteté domestique, ajustée à notre Institut, accommodée par là même à notre usage?

Si l'on n'osait pas se promettre de tout lire, nous dirions: soit, ayez des visées plus modestes; prenez une Assistance, la nôtre par exemple, et, pour le moment, ne prétendez rien au delà. Vous aurez, avant tout, la consolation de voir que, Dieu merci, le Jésuite français n'a pas été indigne de ses frères. En outre, dans ce millier de portraits ou de miniatures, le vrai Jésuite vous apparaîtra déjà bien beau, bien attirant. Qui sait même si une Assistance mieux connue ne vous mettra pas en goût de connaître les autres, si vous n'en viendrez point par degrés à cette lecture intégrale qui vous effrayait? En tout cas, le bénéfice recueilli sera déjà considérable. A quoi bon vous le refuser?

Voici enfin une troisième méthode plus engageante peut-être, du moins au début. Au lieu de lire à la suite en cherchant à nous former

peu à peu des idées d'ensemble, partons d'une idée spéciale, déjà conçue, déjà chère, et allons glanant à travers le Ménologe ce qui se rapporte à notre objet de choix. Est-ce la vie du missionnaire en pays infidèle? Cherchons-en les types dans l'Inde, en Chine, au Canada, au Paraguay; de toutes ces réalités assemblées formons notre idéal; idéal où nous trouverons tout ensemble une séduction généreuse et un avertissement grave; idéal glorieux à la Compagnie, à la sainte Église, à la foi, au surnaturel, attesté par ces abnégations héroïques mieux que par toutes les thèses et tous les discours. — Préférons-nous le rôle de l'apôtre populaire en pays chrétien? Nous connaissons par leurs biographies séparées les Régis, les Maunoir, les François de Hieronymo, les Baldinucci; mais le Ménologe, étudié de ce point de vue, tient comme en réserve bien d'autres particularités instructives, bien d'autres noms admirables, tel ce P. Jacques Montal mort en 1680, et dont le peuple disait: « C'est encore pis que le Bienheureux Père Régis. » — Le missionnaire à l'étranger ou en Europe, le prédicateur, le directeur, l'ascète, le supérieur, le professeur, le scolastique, le frère coadjuteur, le novice: autant de monographies dont nous pouvons concevoir le goût spécial, autant de points de départ à l'exploration du Ménologe. — Il en va de même pour toutes les vertus ou dévotions. Demandons à ces treize volumes ce qu'ont été chez nos anciens l'obéissance, l'humilité, le zèle, ce qu'a fait la Compagnie pour le culte de la Sainte Eucharistie, du Sacré-Cœur, de la Très Sainte Vierge. On leur a déjà demandé ce qu'elle a fait pour les humbles, les petits, les pauvres; on pourrait y revenir avec une insistance nouvelle. — Que si votre curiosité vous porte vers ses grandes œuvres et ses grandes luttes, vos recherches à travers le Ménologe vous la montreront aux prises, non plus avec l'infidélité païenne, mais avec le protestantisme, le schisme oriental, le jansénisme, l'incrédulité.

On se lasse d'énumérer les points de vue, et pourtant j'en veux indiquer deux encore: la vocation à la Compagnie, la mort dans la Compagnie. Pour nous tous, qui vivons entre ces deux termes extrêmes, je ne sais rien de plus touchant et de plus beau.

IV.

Or, sur chacun de ces deux points, le Ménologe nous offrirait de quoi composer un volume, ou tout au moins une précieuse gerbe de notes personnelles à double fin: édification et apologétique normale; stimulant pour la reconnaissance et le courage, affermissement pour la foi au surnaturel.

Quelle variété merveilleuse dans l'origine des vocations! Le plus

souvent c'est l'exemple, le parfum contagieux des vertus pratiquées dans la Compagnie; parfois c'est un mot, un simple mot d'un de nos Pères, ou, par contre une calomnie entendue. Gilbert Kerckoff est élevé par un apostat de la Compagnie qui fait tout pour lui en inspirer la haine; c'est l'appât dont Dieu se sert. A Tristan de Attimis, qui sera martyr en Chine, l'appel de Dieu vient par les diatribes d'un professeur à l'Université de Padoue. Ailleurs c'est un péril évité. Paul Sfondrati se détache du monde pour avoir failli être assassiné à la place d'un autre au sortir d'un bal; François Bencio, le célèbre humaniste, pour avoir été jeté à bas de son cheval deux fois le même jour. Laurent Foncillas, vicaire général de Majorque, trouve sa vocation entre les pattes d'un lion auquel il échappe comme par miracle. Dieu a des moyens plus étranges. Jean Siegersreitter, médiocre écolier à Dillingen, est converti par un rôle joué dans une tragédie scolaire. Plus tard, Jésuite médiocre, il sera poussé à la perfection supérieure par une autre représentation à laquelle il assiste dans le même collège. Voici mieux: Un jeune Portugais veut se marier. Son rival imagine de feindre un désistement, une vocation à la Compagnie. Confident du faux projet, le jeune homme se sent appelé lui-même; il devient notre Bienheureux martyr Jean-Baptiste Machado de Tavora. — Tantôt la grâce est foudroyante; elle saisit et terrasse non seulement des mondains qui n'y pensaient guère, mais de grands coupables surpris dans l'acte même du mal: tel François Farsia, Sicilien, changé en un clin d'œil par la rencontre du Saint-Sacrement; ou encore Bertrand Cornély, vrai fanfaron de vices, converti soudain au milieu d'un bal. Il sera surnommé plus tard *gemma coadjutorum* et concourra de sa personne à la vocation du célèbre P. Lessius. Ailleurs et d'ordinaire, c'est une force lente, progressive, appuyée souvent d'intervention surnaturelle. D'autres que Louis de Gonzague et Stanislas Kostka sont appelés par la Très Sainte Vierge, ainsi François Hernandez, petit berger maurisque, exclu par sa naissance d'après l'Institut, mais à qui la dispense vient de haut. Tel est invité par Notre-Seigneur en personne; ainsi Martin Pelaez, favorisé à dix ans d'une première apparition, suivie de deux autres avant son entrée et d'une dernière au lit de mort. Pour Rodrigue Alvarez, un prêtre espagnol de quarante ans, le Fils et la Mère joignent leurs voix; Jésus ordonne et Marie ajoute à l'ordre un commentaire.

Variété charmante dans les attraites et les formes de l'appel; variété dans les sujets aussi. Tout naturellement, la plupart sont pris à la fleur de l'âge, quelques-uns même dès la première adolescence, comme si Dieu voulait démentir en leurs personnes le pauvre sophis-

me qui met l'essence de la vocation dans le fait de quitter le monde, et conclut gravement qu'on n'a pas le droit de quitter ce qu'on ignore. Mais le don du ciel ne tombe pas seulement sur des âmes toutes neuves et toutes fraîches. Nombre de prosélytes sont des hommes mûrs et quelques-uns même très avancés en âge. Un riche Mayençais, Laurent Pottu, nous a déjà donné tous ses fils. A soixante douze ans, il est admis à son tour par l'aîné des quatre, alors provincial du Haut-Rhin, qui l'assistera encore à sa première messe et recevra même ses derniers vœux, car le vieillard mourra nonagénaire. Ils viennent de tous états, ces ouvriers de la neuvième ou de la onzième heure. Ils sont prêtres, voire prélats démissionnaires, comme Charles de Lorraine, Odescalchi, Benjamin d'Edesse, ancien patriarche de cette ville. Ils étaient souverains comme Charles Emmanuel IV de Sardaigne, doges de Venise comme Augustin Centurione. Michel Herrera fut ambassadeur et conseiller de Charles-Quint; à soixante ans, il se fait frère coadjuteur. Il y a des médecins renommés: en Sicile par exemple, Jean de Alvarado, déjà prêtre et devenu Jésuite à soixante-treize ans, gagné par la modestie des novices qu'il soignait; ou encore Antoine Sardo, qui va rejoindre dans la Compagnie ses quatre fils. Il y a — chose toute simple — d'anciens soldats ou marins. Le P. Joseph Jastkowski fut colonel de cuirassiers; le P. Vincent Castagnola commandait une galère à Lépante. Le frère Gaspard de Garay était, lui aussi, capitaine de vaisseau; cet autre frère coadjuteur, Jacques de Villagomez, était capitaine de cavalerie; quand il est entré au noviciat le corps des officiers, général en tête, lui a fait une escorte d'honneur. J'indique en courant, mais qui compléterait cette étude s'émerveillerait des jeux de la grâce.

Il va sans dire que la vocation soulève bien des résistances. — Résistances intimes parfois terribles. Antoine Sagramoso, en a été pendant quatre ans à craindre la Compagnie plus que l'enfer. Au cours de la retraite qu'il fait malgré lui, Alvaro de Aragon s'engage par vœu à n'entrer jamais; quatre jours plus tard il se rétracte. Quand, dans la même circonstance, Pierre de Tablares, prêtre Espagnol, entend parler de pauvreté et d'humiliation, il pense à fuir non sans avoir souffleté, par manière d'adieu, celui qui lui donne les Exercices; il deviendra lui-même un admirable Jésuite. En se présentant, Jean Gondino dit au Supérieur: « Si vous me refusez, j'en serai ravi; je n'ai pas de plus grand désir et ne suis venu que faute de pouvoir résister plus longtemps à la voix de Dieu. » — Inversement, voici les Supérieurs eux-mêmes qui refusent l'admission et capitulent finalement devant une insistance parfois héroïque. Jérôme Abarca poursuit de ville en ville le P. Vaez Visiteur d'Amérique.

Jérôme de Sévilla, noble converti, passe trois nuits d'hiver à la porte du noviciat et en force ainsi l'entrée. On le voit, l'histoire de S. Stanislas se renouvelle bien des fois et avec des nuances infiniment diverses.

Que dire des résistances de famille et des longs efforts qui en triomphent? Le thème serait infini, et d'autant qu'on pourrait le mener en partie double. Pour tant de pères ou de mères qui disputent les âmes à Dieu, bien d'autres les lui cèdent sans coup férir, ou même les lui offrent spontanément avec des élans de foi magnifiques. Le père de Jacques Suarez veut le poignarder en pleine église plutôt que de le laisser partir; en revanche le comte Kolowrath, apprenant dans la chapelle même d'une de nos maisons qu'un fils vient de lui naître, l'offre incontinent à Dieu pour la Compagnie. Un magistrat parisien du XVII^e siècle, M. Favier, arrache le sien du noviciat de Nancy, le ramène et lui déchire sa soutane sur le corps; par contre le P. Pierre Hehel autrichien n'a pas encore deux mois de vie, que sa mère le couvre d'un petit habit de Jésuite, priant Dieu qu'il meure un jour sous cette livrée. — Bien des parents combattent la vocation; d'autres la soutiennent, la préparent à domicile, tels ceux du P. de la Palma qui lui font par avance mener exactement sous leur toit la vie des novices. Il en est qui plaident victorieusement devant les supérieurs l'admission de leur enfant. Même chose pour les missions lointaines, pour l'exil. Des parents y résistent, la mère du B^x Jean de Britto, par exemple; mais d'autres y aident de tout leur pouvoir. Si le P. de Rougemont meurt en Chine (1676), c'est que sa famille a emporté de haute lutte les hésitations du P. Général Goswin Nickel. Si Emmanuel Lanza meurt novice en 1769, il le doit à sa mère qui l'a déguisé en mousse pour l'embarquer avec les proscrits de Charles III. Disputé ou consenti, le sacrifice amène parfois des traits d'une grâce touchante. Ne pouvant fléchir ses parents, Paul Alexis leur présente un petit mendiant orphelin et les conjure de l'adopter à sa place: ils sont vaincus. — Une noble Polonaise a perdu dix enfants; elle consacre à Dieu le dernier, le futur P. Jean Jacnowicz; pour obtenir qu'il vive, elle offre chaque année un beau cierge. Entré au noviciat, il lui demande si elle continue. « Non, répond-elle; désormais le cierge, c'est vous. » — Disputé ou consenti, le sacrifice, que nous retrouverions tant de fois dans le Ménologe, ne remuerait-il pas en nous de chers et graves souvenirs?

On y retrouverait de même bien des émules de S. Stanislas dans la conquête de la vie religieuse; on en verrait bien d'autres héroïques à la défendre, tenant tête à leur famille, à de faux amis, à des Religieux de quelque autre ordre, à des théologiens, à des prélats, à des

cardinaux, triomphant pour eux-mêmes et parfois entraînant à leur suite ceux qui prétendaient les retenir. A quatorze ans, Jules César Recupito est tiré par force du noviciat de Naples et interné chez le Nonce. On lui donne pour surveillant un camérier du Prélat; mais, en fin de compte, l'enfant rentre dans la Compagnie, et le camérier va l'y rejoindre. Les parents de Jean Ellauri l'envoient retirer de même un sien frère; de fait ils n'ont envoyé qu'un novice de plus. Pour être Jésuite, Salvador de la Puente s'enfuit d'Espagne au Mexique; son père le poursuit jusque-là, mais n'aboutit qu'à s'enrôler lui-même en qualité de frère coadjuteur.

Courage des plus jeunes à entrer ou à rester dans la Compagnie; courage des vieillards à y rentrer après son rétablissement en 1814. Louis Félici a fait ses derniers vœux le 15 août 1773, la veille même de la suppression; à soixante-dix-huit ans, presque aveugle, il se rengage et vit quatre ans encore. Au même âge rentre Ignace Racinski, archevêque démissionnaire de Gnesne et primat de Pologne. Le grand mathématicien Martin Poczobut est déjà octogénaire quand il fait deux fois le voyage de Vilna à Polostk pour obtenir sa seconde admission. Partout éclate l'amour de la vocation, le désir passionné, l'inquiétude sainte de mourir dans la Compagnie, inquiétude quelquefois presque naïve. Le P. Francisci sait de Notre Seigneur en personne qu'il perdra son âme s'il perd sa vocation. Agonisant, il conjure encore ses frères de prier pour qu'il meure dans la Compagnie.

V.

Il y a quelques années, dans le collège Saint-Joseph de Lille, desservi en partie par les Nôtres, un frère coadjuteur très pieux touchait à ses derniers moments. Mgr Baunard, alors supérieur de la maison, conduisit auprès du moribond quelques-uns des meilleurs élèves. « Allons voir, leur disait-il, comment on meurt dans la Compagnie de Jésus. »

Comment on y meurt, le Ménologe aurait vite fait de nous l'apprendre, et avec quelle abondance de détails, avec quelle variété! Combien de morts diversement belles, toutes enviabiles! Quel bouquet de fleurs austères, mais éclatantes ou suaves, qu'il ferait bon respirer quand viendra pour nous-mêmes la dernière heure!

Fleurs du martyre, avant tout. Des centaines de Jésuites ont donné leur sang pour la foi. Beaucoup nous sont connus, mais le Ménologe nous en révélerait beaucoup d'autres, ceux d'Angleterre, par exemple, dont l'histoire est pleine de traits admirables. — Après le martyre de la foi, celui de la charité, la mort en temps de peste, au service des

victimes, et pour combien de Jésuites est-ce le cas ! Au commencement du XVII^e siècle, la seule Province de Lyon en compte quatre-vingt-trois en trois ans. Un peu plus tard dans une circonstance analogue, deux Pères de la même province, François Bouton et Ignace Pomponne, mourants l'un et l'autre, se donnent mutuellement l'extrême onction. — Plusieurs finissent sur un champ de bataille, un plus grand nombre dans les flots, refusant le sauvetage qu'on leur offre, et restant, pour les absoudre avec ceux qu'on ne peut sauver. On voit le P. d'Estelan nager ainsi d'un naufragé à l'autre et les réconcilier tous avant de disparaître lui-même. — Autre forme du martyre de la charité : un Anglais, le P. Smithers entend l'appel d'un ouvrier à demi asphyxié dans un souterrain ; il s'y jette pour le réconcilier avec Dieu et y meurt lui-même.

Envisageons la fin la plus commune, la mort naturelle. Ici encore la moisson pourrait être infinie. Cueillons du moins une poignée d'épis et puisse-t-elle nous mettre en goût d'en récolter d'autres ! Dans la fin des grands Jésuites aussi bien que dans leur vie, nous verrions se jouer en cent manières et la libre souplesse de l'âme, et la multiple sagesse de Dieu, « *multiformis sapientia Dei.* »

Pour n'être pas sanglante, la mort vient souvent au Jésuite dans un effort de zèle ; il veut aller au bout de ses forces, il veut mourir sur la brèche, et il obtient cet honneur. Annibal Vitale a demandé de ne point vivre un jour sans donner une absolution ; il meurt après avoir passé la matinée au confessionnal. — Ange Oliveto, instruit du moment précis de sa fin, dit la messe, confesse les pénitents qui se présentent, puis, quand il n'y a plus personne, rentre dans sa chambre et expire l'instant d'après. — Ignace Ritt, Polonais, se traîne, demi mourant, auprès du seul hérétique du lieu, le gagne, revient et meurt. — Augustin Hermann se sent défaillir en achevant de convertir une pécheresse obstinée ; il va s'asseoir au seuil d'une maison voisine et meurt. — Frédéric Huneken a rendu à l'Église tous les mineurs luthériens de Katherberg. Un seul résiste, et l'apôtre, près de mourir, pleure en pensant à lui. Cet homme l'apprend et vient abjurer devant le cadavre. — Apprise à l'école de la Compagnie, l'énergie surnaturelle survit à la Compagnie elle-même. En 1782, le P. François Busson se meurt à une lieue de Pondichéry. Malgré sa défense, on informe l'évêque, son nouveau supérieur, qui lui ordonne de venir et lui envoie un palanquin. Le Père obéit mais fait la route à pied. Arrivé, on lui commande de se mettre au lit et de recevoir les derniers sacrements. Il obéit encore, mais, cela fait, il se relève pour aller mourir aux pieds d'un crucifix.

Mort énergique et tout ensemble obéissante. Ce dernier trait, carac-

téristique de l'Institut, brille fréquemment à la dernière heure. A la suite du B^x Pierre Lefèvre, plus d'un Jésuite risque sciemment sa vie pour obéir; plus d'un s'étudie, et parfois avec une simplicité touchante, à obéir en mourant. Antoine Ivanez expire en essayant de prendre une dernière potion qu'on lui dit ordonnée par le médecin. — « Quand désirez-vous mourir? » demande le P. Corneille Wischaven à un novice malade, le Fr. Jean Baptiste Pugliese. « Mon Père, quand votre Révérence m'en donnera la permission. » Le Père fixe une heure, Dieu même daigne souscrire, et, à l'heure fixée, l'âme s'en va.

Elles s'en vont, ces âmes religieuses, avec des impressions très diverses qui donnent jour à toutes sortes de vertus. Quelquefois c'est une frayeur sainte. Pour encourager le P. Vincent Lavagi, un insigne maître des novices, on lui parle des bienfaits de Dieu. « Je ne crains pas tant, répond-il, mes fautes et ma malice que les bienfaits de Dieu et mon ingratitude. » Avant de donner le viatique au P. Antoine Paniteri, on veut lui mettre au cou l'étole. « Non : donnez-moi plutôt une corde et une couronne d'épines. » — Viennent parfois, assez rarement semble-t-il, les orages intérieurs, les tentations : vaine gloire, découragement, ou — qui le croirait? — blasphème. Inversement, le ciel se manifeste, et parfois, si on l'ose dire, avec de véritables raffinement de délicatesse. Le P. Jules Fazio voit venir à sa rencontre deux de ses novices, le Bienheureux Stanislas et Rodolphe Aquaviva, le martyr. — Après avoir fait cinquante ans la classe aux enfants, le P. Heiderberger est visité au lit de mort par les anges gardiens de ses élèves. — François Guerrieri meurt dans un couvent de Franciscains : à défaut de ses frères, il a pour consolateur visible Saint Antoine de Padoue. — Tandis que Paul Fagana prend son dernier repas, trois anges viennent le chercher à l'improviste. Bien souvent c'est la Très Sainte Vierge qui se montre, ou Notre-Seigneur en personne, quelquefois la sainte Famille tout entière. Ainsi pour le P. Jérôme de Figueroa : il en est prévenu d'avance et fait décorer sa chambre *ad hoc*.

Où manquent ces faveurs d'exception, il est encore bien des morts triomphantes. Plusieurs des Nôtres passent à Dieu dans un transport de joie, en chantant ou en s'efforçant de chanter. Rien n'est beau comme la fin du P. Etienne le Fèvre, un des plus grands missionnaires et thaumaturges de la Chine. Averti de se tenir prêt pour la fête de l'Ascension, ce jour-là même, il fait ses adieux à ses néophytes, célèbre une dernière fois, se communique en viatique et meurt au milieu d'eux, pendant son action de grâces, tenant un rameau vert à la main. — Citons encore le P. Joseph Franck, l'aumônier militaire dont Sobieski a servi la messe la veille de la bataille de Vienne.

Mourant, il se fait soutenir les bras en croix, et meurt comme Moïse avait prié.

Ailleurs et le plus souvent, la mort est calme, simple, modeste, comme fut celle de Notre Bienheureux Père. C'est une dernière fonction, un dernier devoir d'état que l'on accomplit sans bruit et sans trouble. Frappé de la peste à l'autel, le P. Georges Ware, Anglais, achève sa messe, fait son action de grâces, recommande avec sang-froid qu'on ne donne pas à un autre les ornements dont il vient de se servir, dit adieu aux Pères présents, prend son bréviaire et se rend paisiblement à l'infirmierie où il ne tarde pas à mourir. — A Varsovie, le P. Hryniewicz, supérieur de la maison professe, fait, en pleine santé, sa confession générale, prend, le soir, congé de sa communauté stupéfaite, puis donne les clefs au P. Ministre et se retire dans sa chambre où, le lendemain matin, on le trouve mourant. — Quelques-uns veulent être au dernier moment seuls avec Dieu. Le P. Herbest congédie l'infirmier qui, rentrant peu après, le trouve à genoux et mort. A Vilna, le P. Thomas de Rupniew Ujeyski, évêque démissionnaire de Kiew, ne veut pas, par humilité qu'on lui amène les novices. « Qu'ils prient seulement pour moi. » — Le P. de Medina, un vieux soldat, demande un jour au P. Gutierrez: « Comment serait-il plus parfait de mourir? » — et le futur martyr de lui répondre: « En vous taisant. »

Heureusement pour leurs frères, nos mourants ne se taisent pas toujours, et ce qu'ils disent la plupart du temps, c'est leur joie de finir dans la Compagnie. « Dieu soit loué! s'écrie le F. Nicolas Cocci. Je ne vais que passer d'une des maisons de mon Père dans une autre. » — Le P. Lagomarsini meurt en 1773 trois mois avant la suppression prévue de tous et qu'il a demandé à ne pas voir. Près de sa fin, il baise son habit de Jésuite en disant: « *Gaudium meum nemo tollet a me.* » — Trois ans plus tôt, se mourait en Italie un des Espagnols exilés, le P. Palomino. On lui disait les prières des agonisants, et l'on en était à ces paroles si touchantes: *Licet enim peccaverit, tamen Patrem et Filium et Spiritum Sanctum non negavit.* — Ici, le moribond arrêta le prêtre et le pria d'ajouter: « *Et licet indignissimus Jesuita, tamen Societatem Jesu non dimisit.* »

Il est grand temps de nous arrêter nous-même. Heureux si nous avons éveillé chez quelques-uns, le désir de se rendre le Ménologe plus familier! Lisons-le, si nous le pouvons, d'un bout à l'autre. Tout au moins explorons-le avec ordre, en partant d'un point de vue spécial et choisi. Pour cette seconde forme d'étude, la table analytique, insérée au quatorzième volume, nous offre une clef, un guide, un appoint de haute valeur. En somme, quelles que soient la méthode

et la mesure de notre étude, le Ménologe mieux possédé nous donnera lumière, consolation, force, fierté, courage à l'encontre des tempêtes du dehors et — faut-il le dire? — des naufrages individuels qui nous serrent parfois le cœur. De toute son âme, chacun veut pouvoir, lui aussi, plaider en mourant, cette circonstance atténuante: *Et licet indignissimus Jesuita, tamen Societatem Jesu non dimisit.* — Or, pour nous en assurer le droit, après la grâce de Dieu, il n'est que d'aimer toujours mieux la Compagnie; et, pour l'aimer mieux, il importe de la mieux connaître; et, pour la mieux connaître, le Ménologe nous est un précieux secours.

G. LONGHAYE, S. J.

NÉCROLOGIE

Le R. P. Louis Gravouelle. 1825-1905.

LE 29 floréal, an IX de la République (16 juin 1801), Félix Rochery, maire de la Chapelle-Heulin, Loire Inférieure, déclarait unis, au nom de la Loi, François Gravouelle, âgé de vingt-trois ans, bourrelier, originaire de Montaigu, et Marie Aubry, âgée de vingt ans, lingère. Le même jour la bénédiction nuptiale leur était donnée, dans l'église de la Chapelle-Heulin. Vingt-quatre ans après, le 7 février 1825, naissait tout près de là, au bourg de Vallet, le dernier de leurs dix enfants, qui fut le Père Louis Gravouelle. Une circonférence de quelques lieues de rayon, tracée autour de Vallet, rencontrerait Saint-Florent, Cholet, et le territoire de Machecoul: c'est dire qu'on s'y trouve au cœur même de la Vendée militaire; et le détail ne paraîtra indifférent à aucun de ceux qui ont connu le Père Gravouelle.

Baptisé le jour de sa naissance, l'enfant fut élevé dans une famille profondément chrétienne. Quatre de ses frères et sœurs moururent en bas âge; trois des survivants se donnèrent à Dieu: l'un d'entre eux, Jean, devint prêtre, et vicaire à Maisdon; une autre, Aimée, atteignit l'âge de quatre-vingt-quatre ans chez les Franciscaines de St-Philibert de Grandlieu. La mère de famille, qui mourut durant la grande retraite de son dernier fils, alors novice à Vannes (13 décembre 1846), était une femme de grande foi. Sur son lit de mort, elle parla du cher absent avec joie: « Je suis bien heureuse, dit-elle, de le savoir dans la Compagnie qui a eu saint Stanislas et saint Louis de Gonzague. » Le Frère Louis qui aimait tendrement sa mère, après avoir recueilli pieusement cette date dans ses notes de retraite, institue

un examen de conscience sur ce thème qui ne fait pas moins d'honneur au fils qu'à la mère: « Que me dirait ma mère?... Elle me dirait: fais ceci, fais cela...; je tâcherai donc d'agir ainsi. » L'esprit de foi de M. Gravouelle n'était guère moins grand: lorsque, beaucoup plus tard, le vieillard vit entrer dans sa chambre son fils, déjà prêtre, qui venait l'assister: « Comment dois-je t'appeler, demanda-t-il: Mon père, ou mon fils? » L'on comprend à quelle profondeur, sous l'action d'un pareil milieu de famille, les fortes traditions de fidélité, de respect, de devoir et d'honneur chrétien s'imprimèrent dans l'âme du petit Louis. Un peu chétif, et souvent malade (il resta tel presque tout le temps de sa longue vie) l'enfant, qui avait commencé ses études à Vallet, fut mis à dix ans au collège de Doulon, près de Nantes, où il resta trois ans. Admis ensuite dans la classe de quatrième, au Petit Séminaire de Nantes, et dès l'abord bon écolier, sans être brillant, Louis obtint bientôt par son travail, dans une classe de quarante élèves, des succès qui allèrent croissant. Lauréat du prix d'excellence à plusieurs reprises, il passa son baccalauréat ès-lettres en sortant de rhétorique (1842).

Sa vocation sacerdotale ne faisant doute pour personne, on le reçut à dix-huit ans au Séminaire de Philosophie, où la solidité tranquille de son esprit le mit au premier rang. De là, directement, il passa au Grand Séminaire pour y commencer sa théologie. Il y achevait sa seconde année d'études quand, à l'occasion d'une retraite donnée par un Père de la Compagnie, le fervent séminariste entendit l'appel de Dieu à la vie religieuse. Fidèle à la grâce, il s'ouvrit de ses désirs au R. P. Rubillon, alors Provincial de France. Celui-ci fit des objections: la faible santé de Louis ne lui paraissait pas convenir à la vocation active d'un Jésuite. Le jeune homme insista, et fit si bien qu'il fut admis au Noviciat de Vannes, le 12 septembre 1846. Il ne semble pas que sa pieuse famille ait fait la moindre objection à cette généreuse décision. Louis trouvait à Vannes un maître des novices installé depuis quelques jours à peine, le P. Edouard de Lehen, et ce ne fut pas la moindre grâce de sa vie religieuse que d'être initié aux devoirs de sa vocation par ce maître excellent, dont le nom rappelle le beau livre de *La Voie de la Paix intérieure*. L'on pourrait rappeler, à propos de ce recueil, qu'il est parfois plus méritoire, et très souvent plus utile, de faire un choix judicieux et ordonné des pensées d'autrui, que d'exposer, d'une façon telle quelle, ses propres réflexions: quoi qu'il en soit, le P. Gravouelle s'est montré durant toute sa vie, par la modération, l'esprit de foi, la sérénité pacifiante, et comme souriante, de sa direction, le fidèle disciple du P. de Lehen.

Sans donner d'inquiétude immédiate, la santé du novice Vendéen

restait pourtant si précaire qu'on crut prudent de différer ses premiers vœux. Il fut envoyé à Brugelette où se trouvait alors, juxtaposé au collège, le Juvénat de la Province : c'est là qu'après six mois d'attente il fut enfin admis dans la Compagnie par le P. Pierre Fournier. Après avoir repassé durant un an ses études littéraires, le F. Gravouelle enseigna la grammaire, d'octobre 1849 à octobre 1853, au collège de Tournai.

Dieu qui voulait cette âme choisie toute à Lui, jugea le moment opportun de la dépren dre entièrement de toute attache naturelle. Vers la fin de sa régence, le F. Gravouelle qui n'avait pas assez compté avec ses forces, eut des crachements de sang, puis il fut atteint d'une fluxion de poitrine. Après peu de jours il était en danger. Le P. Recteur du collège vint alors le voir. C'était sa première visite. Elle mit un rayon de joie au cœur du malade, d'autant qu'il la jugeait un peu tardive et ne s'expliquait pas ce retard. Mais l'air grave du P. Recteur et plus encore ses paroles si inattendues eurent vite assombri cette joie. En quelques mots il lui expliqua la gravité du mal et lui donna clairement à entendre, encore que paternellement, qu'on redoutait le pire dénouement. C'était donc sagesse surnaturelle que de tout laisser pour préparer son âme à paraître devant Dieu. « Je devrais, ce semble, ajouta le P. Recteur, vous remercier en ce moment de ce que vous avez fait au collège. Mais je ne vous en remercie pas, car vous n'avez travaillé que pour vous. » — « Et, dit le P. Gravouelle au Père de qui nous tenons ce récit, il y avait bientôt quatre ans que je me dépensais pour le collège. Mais j'étais trop porté au succès. Je compris, surtout plus tard, la justesse de cette parole un peu dure pourtant à entendre. Elle me fut une lumière. J'avais vu le néant de tout ce qui n'est pas pour Dieu seul. Ma vie en fut toute changée. »

Moins qu'il ne le croyait. Si son Supérieur avait jugé bon de lui tenir ce religieux et viril langage, c'est qu'il savait être entendu. Il avait apprécié le sens profondément surnaturel du F. Gravouelle. Il voulut d'une main ferme achever en lui l'œuvre de détachement. L'occasion lui en avait paru offerte par Dieu même. En vrai père, il la saisit. Il ne s'était pas trompé.

Le F. Gravouelle se remit de cette maladie, mais resta pris de la poitrine, si bien qu'en arrivant à Laval, où il devait revoir et achever sa théologie, il croyait sincèrement, et disait sans détour qu'il venait pour y mourir. Il n'en fut rien : des soins intelligents, une vie moins agitée, une grande paix intérieure réussirent à enrayer le mal, sans pourtant le vaincre définitivement, ni même réparer les brèches déjà faites. Au jour de sa cinquantaine, le P. Gravouelle

rappelait joyeusement qu'il vivait, et travaillait, depuis quarante ans, avec un seul poumon. Tout en se soignant avec la conscience qu'il mettait à tout, le théologien franchissait les étapes qui le séparaient du sacerdoce: sous-diacre à Angers, le 22 septembre 1854, diacre au Mans, le 2 juin 1855, il fut ordonné prêtre, à Laval même, des mains de Mgr Wicart, le 22 décembre de la même année. En dépit de la mauvaise santé, les aptitudes intellectuelles du P. Gravouelle, qui s'étaient déjà fait jour à Nantes, s'affirmèrent à nouveau durant sa théologie, avec assez d'éclat pour autoriser ses supérieurs à lui confier, après quelques mois de préparation, une chaire de philosophie scolastique. Mais l'enseignement du nouveau professeur, qui répondait si bien à ses aptitudes, fut très vite interrompu par des incidents dont il faut dire un mot. D'ordre intellectuel, et dépassant de beaucoup sa personne, ces incidents ne mettaient nullement en cause son mérite ou son caractère. Les théories dites ontologistes, dont la séduction sur de nobles esprits était d'autant plus grande qu'ils croyaient en retrouver les principes dans les écrits de S. Augustin, de S. Bonaventure, et de S. Thomas, avaient rallié en partie, à cette époque, l'élite des professeurs de nos Scolasticats. Après une discussion approfondie, Rome désapprouva nettement le mouvement intellectuel qui se réclamait de ces idées: nombre d'hommes remarquables durent alors quitter leur chaire.

Le P. Gravouelle fut envoyé, comme professeur, au Juvénat de Montréal: s'il ne resta que deux ans au Canada, c'en fut assez pour y laisser un souvenir qui ne s'était pas effacé après quarante ans, comme le montrera la suite de cette notice. Rappelé en France, et, durant une année, Préfet des études au collège de l'Immaculée Conception de Vaugirard, il fit ensuite à Laon, sous la direction du célèbre Père Fouillot, son troisième an de probation (octobre 1860-juillet 1861). Cependant la santé du tertiaire, loin de s'améliorer, donna tout de nouveau de si vives inquiétudes qu'on jugea bon de l'envoyer sous un ciel plus indulgent, et c'est à Alger qu'il fit, le 2 février 1862, ses vœux solennels de profès, entre les mains du R. P. Gautrelet. Les forces revenaient très lentement; après une seconde année de convalescence durant laquelle il occupa, à Angers, les humbles fonctions de sous-ministre, le P. Gravouelle parut assez rétabli pour suffire à la charge de Socius du P. Provincial. C'était encore aller trop vite, et il fallut payer, par deux années d'inaction forcée, et presque complète, à Paris d'abord, à Poitiers ensuite, cet effort prématuré. Aucun souvenir distinct, se rapportant à cette époque, ne nous a été conservé; mais il est difficile de ne pas voir, dans ces quatre années d'épreuves et d'inutilité apparente, une dis-

position Providentielle. C'est là que le P. Gravouille apprit surtout à compatir, à s'ennuyer, à compter sur Dieu seul; là qu'il passa maître en l'art difficile d'utiliser dans leur intégrité, sans les ruiner par des imprudences, des forces toujours médiocres. On n'exagérera sans doute pas, en disant que c'est alors surtout que se forma en lui l'homme spirituel, le directeur excellent que nous verrons plus tard à l'œuvre.

Mais avant d'arriver à la période de sa vie où ses qualités s'affirmèrent le plus brillamment, le P. Gravouille, à peu près remis, sans être encore très vaillant, devait donner dix années aux œuvres actives de la supériorité. Préfet des études au collège de Poitiers, de 1865 à 1868, il revenait en octobre de cette dernière année, à Vaugirard, comme professeur de philosophie. Ces fonctions, qui convenaient si bien à son talent, n'étaient cependant, dans l'intention des supérieurs, qu'un status de transition, et, dès l'année suivante, il succédait au P. Gustave Argand dans la lourde charge de Recteur du grand collège parisien. Le triennat durant lequel il exerça cette charge fut l'époque la plus laborieuse, de la vie du P. Gravouille. Sa bonté, son esprit surnaturel, sa prudence, et une expérience déjà longue des collèges, dans les emplois les plus divers, tout semblait promettre un rectorat tranquille et fécond. Les dates de 1869-1872 suffirent à rappeler le concours inouï de circonstances des plus difficiles qu'eut à traverser le nouveau recteur de Vaugirard. S'il ne domina pas toujours une tâche, presque surhumaine à certaines heures, il ne fut du moins jamais au-dessous.

Les premiers mois furent marqués par une alerte qu'aurait fait oublier l'immensité des ruines prochaines, si la dévotion du P. Gravouille à S. Joseph n'avait obtenu dans cette circonstance, une de ces grâces insignes de préservation, qu'il aima, jusqu'à la fin de sa vie, à rappeler et à raconter. Les nouveaux bâtiments du collège s'élevaient rapidement pour suffire à l'affluence croissante des élèves, quand un samedi, le 23 janvier 1870, vers six heures du soir, un incendie se déclara dans la lingerie, qui occupait alors, au centre même du collège, les combles de l'édifice principal. L'on possédait bien, à Vaugirard, une pompe à incendie, mais au moment de la mettre en action l'on s'aperçut que la lance de jet s'était égarée. Quand les pompiers, prévénus en hâte, arrivèrent enfin, la violence du brasier était telle qu'ils jugèrent impossible de l'attaquer directement, et proposèrent de faire la part du feu. Dans ces conjonctures

critiques le P. Recteur se sentit inspiré de faire un vœu à S. Joseph, promettant, si le collège était sauvé, d'élever en face, dans le jardin, une statue au saint Patriarche. Le feu cessa dès lors de faire des progrès, et, continuant de brûler ce qu'il avait touché, respecta le reste des bâtiments. Il est inutile de dire si le P. Gravouelle fut fidèle à son vœu : aujourd'hui l'on voit à Vaugirard, en face de l'horloge, une statue de S. Joseph avec l'Enfant Jésus : celui-ci montre de sa petite main la maison préservée par l'intervention de son père nourricier.

Les traces du fléau, ainsi providentiellement arrêté dans sa marche, furent vite effacées. Il n'en restait aucune quand s'ouvrit, avec le mois d'août 1870, une longue série d'épreuves et d'angoisses. L'histoire de Vaugirard, en ces jours troublés, a été racontée par un témoin oculaire, avec une sobriété qui n'exclut ni l'émotion, ni le charme. Il ne peut être question de reprendre ici le récit du P. Prampain : tout au plus y relèverai-je certains traits qui mettent en lumière le caractère du P. Gravouelle, ou accusent les difficultés, humainement insurmontables, de son rôle. Après la distribution solennelle des prix du 1^{er} août, la rentrée étant fixée au 4 octobre, et de tristes vacances passées à attendre, puis à commenter fiévreusement les nouvelles des premiers désastres, la communauté de Vaugirard retrempait son courage dans les exercices de la retraite annuelle, quand, le 28 août — c'était un dimanche — le Père Recteur se présenta à la place du prédicateur. En guise d'exhortation, il donna lecture d'une lettre du R. P. de Ponlevoy : « Devant l'imminence d'un siège, il fallait quitter Paris au plus vite ; le P. Provincial assignait un asile à chacun des dispersés ; neuf Pères seulement, et quinze Frères, resteraient à Vaugirard. » Tout naturellement, le P. Gravouelle demeurait à son poste, sur le navire en danger. Ces ordres furent immédiatement exécutés. Le 8 septembre, on évacua sur le Val de Grâce l'ambulance qui, depuis trois semaines déjà, était établie au collège pour les blessés des grandes batailles de l'Est : tous les lits devaient rester disponibles dans l'éventualité d'un combat sous les forts. Trois jours après, les premiers mouvements révolutionnaires, avant-coureurs de la Commune, provoquaient une visite domiciliaire à Vaugirard : grâce à l'intervention du Contre-Amiral de Montaignac, commandant le secteur des fortifications duquel dépendait le collège, grâce surtout au sang-froid et à la tranquille bonhomie du P. Recteur, cette première alerte se termina en comédie. Mais quatre jours plus tard la chose faillit tourner au drame, et il fallut l'intervention des gardes nationaux pour empêcher une bande d'émeutiers armés, descendue de Belleville, de mettre le collège à sac. Cet incident eut son bon

côté, puisqu'il provoqua l'occupation militaire de Vaugirard : le siège proprement dit, qui commença presque aussitôt, mit fin d'ailleurs pour un temps, aux mouvements insurrectionnels, mais non aux préoccupations du P. Gravouelle. Qu'on se figure les soucis, les travaux, les angoisses dont il eut à porter le poids durant ces mois : l'aménagement des ambulances, le service et la subsistance des blessés et des malades (le total des journées d'ambulance s'élevait pour Vaugirard, à la fin du siège, à vingt et un mille deux cent cinquante); le logement des troupes; les rapports avec l'autorité civile et militaire; et, finalement, parce qu'il fallait donner l'exemple, et soutenir le moral des assiégés, la rentrée des classes. A la fois caserne et ambulance, touchant presque aux fortifications qu'allait battre l'artillerie ennemie, Vaugirard resta pourtant collège, et rouvrit ses portes à une poignée d'élèves fidèles (quarante d'abord, puis quatre-vingt-trois), le jour même de la bataille de Châtillon, 13 octobre 1870. Puis ce furent la cherté croissante, le rationnement, la famine, le froid aigu, et, à partir du 1^{er} janvier 1871, le bombardement. Dans ces conjonctures, en face de tant de fléaux fondant à la fois sur sa maison, et sans négliger aucun des moyens humains, même extrêmes, il fit brûler dans les salles d'ambulance le bois des alcôves et l'asphalte des hangars, abattre les chevaux pour les manger, étançonner les murs pour diminuer les chances d'écroulement; — le P. Gravouelle recourut à son grand protecteur, et fit un nouveau vœu à S. Joseph. Ce vœu fut exaucé et acquitté comme le précédent.

L'armistice signé, Paris ravitaillé, Vaugirard assaini, réparé, réorganisé, l'on pouvait croire, et l'on crut terminé le temps des grandes tribulations. La rentrée générale fut, en conséquence, fixée au 14 mars, et deux cent vingt-trois élèves, répondant à l'appel du P. Gravouelle, commencèrent une nouvelle année scolaire, sous l'habile et ferme direction du P. Hériveau, Préfet des études. Mais l'embellie ne dura pas longtemps : quatre jours après, l'émeute triomphait à Montmartre, et la Commune était virtuellement maîtresse de Paris : 18 mars 1871. Le P. Recteur, après avoir renvoyé ceux des élèves que leur famille était à portée d'accueillir, décida de transférer ceux qui restaient dans la campagne des Moulineaux, près d'Issy. On s'installe le 26 mars; de suite les études et les classes recommencent, on joue avec frénésie au ballon au camp. Le dimanche, les parents arrivent nombreux pour le parloir; ils prennent plaisir à visiter la propriété; ils s'extasient sur ses magnificences.

Mais voici que pendant les vêpres, une première escarmouche prenait place entre Versaillais et fédérés, tout autour des Moulineaux. Le lendemain dès l'aube, les fédérés, revenus en force, envahissent

l'établissement, prennent en otages quatre des Pères, fouillent la maison, occupent le parc. Trois heures d'un vif combat les délogèrent néanmoins, et à midi, Pères et élèves se retrouvaient libres, sains et saufs, par un nouveau miracle de S. Joseph, sous les grands arbres aux branches hachées par les balles : 3 avril 1871.

Rester là eût été tenter Dieu : sitôt la bataille terminée, le P. Gravouille partit en quête d'un gîte plus sûr, et ne revint qu'après avoir trouvé. Un petit pensionnat en déconfiture offrit, à St-Germain en Laye, un asile provisoire hors de la portée du canon. Tandis que les élèves gagnaient à pied leur nouveau collège, le P. Recteur, en habit laïc, accompagné du P. Prampain, rentrait à Vaugirard, qu'un décret de la veille avait confisqué au profit de la Commune : laissant le P. Hériveau parlementer avec le chef des fédérés, le P. Gravouille s'empare de l'argent qui restait en caisse, trente mille francs. C'était, dans la circonstance, toute la dot du pauvre petit collège de St-Germain. Encore fallait-il faire passer le trésor à travers les lignes des fédérés. Sur la place d'Issy la voiture est arrêtée ; je transcris ici le récit du P. Prampain, qui y était : « Deux hommes se jettent à la tête du cheval. Pendant que le P. Gravouille dissimule le précieux sac sous un pan de son mac-ferlane, je saute de la voiture, et je parle :

« On ne passe pas !

— Je le vois bien.

— Vous vous sauvez de Paris ?

— Non, je retourne chez moi.

— Où demeurez-vous ?

— A Saint-Germain.

— Vous devez appartenir à un bataillon de la garde nationale de Paris ; quel est votre bataillon ?

— Mais, puisque je demeure à St-Germain, comment voulez-vous que j'appartienne à la garde nationale de Paris ?

— C'est juste ; ainsi vous n'êtes inscrit dans aucun bataillon ?

— Je puis vous le certifier.

— Et le citoyen qui est dans la voiture ?

— C'est mon père.

— Enfin, vous ne passerez pas par ici, la route du Bas-Meudon n'est plus libre ; vous feriez mieux de rentrer à Paris.

— Peut-être, mais il faut absolument que je sois à Saint-Germain ce soir. Si la route du Bas-Meudon n'est pas libre, nous prendrons un autre chemin. Vous n'avez pas pour consigne d'empêcher les gens d'aller à Saint-Germain, je suppose ?

— Allez au diable !

— Merci. »

Sur un signe, le Frère Mouly a fait tourner ses chevaux, et nous partons à fond de train ⁽¹⁾

A peine arrivé à Saint-Germain le P. Recteur apprenait que les élèves n'avaient dû qu'à un hasard — disons mieux : à une attention miséricordieuse de la Providence — d'échapper à un désastre : de loin un bataillon de l'ordre avait pris les divisions du collège, marchant en rangs, pour une reconnaissance de fédérés, et c'est au moment de tirer qu'un gendarme apercevant un mouchoir blanc, avait averti l'officier. L'on voit si la confiance robuste du P. Gravouille eut, en ce jour, matière à exercice, et sa reconnaissance envers Dieu, à actions de grâce. Cette fois le calme — un calme très relatif — dura : l'installation se fit très vite, grâce aux bons offices des religieuses de la Mère de Dieu, de la maison des Loges, qui se montrèrent admirables de fraternelle et délicate charité. « Avant quinze jours, écrivait un Surveillant de ce collège improvisé ⁽²⁾, nous aurons deux cents élèves. Ces bons enfants supportent avec un courage admirable les mille petites privations inséparables de l'entassement dans lequel tout se trouve ici. On a souhaité la fête de notre bon Père Recteur. Une simple séance académique de la classe de Rhétorique sur *les malheurs de la France* en a fait tous les frais et plus d'une larme a coulé, tant le sujet était actuel. Le R. Père, plus ému encore que l'assistance, a remercié tout le monde avec des paroles brûlantes qui ont vivement impressionné toutes les âmes : il nous a si bien montré que le retour à Dieu était l'unique remède à toutes nos plaies ! »

Tout n'était pas fini pourtant : le 21 mai, l'on apprenait que le Maréchal de Mac-Mahon, maître du Trocadéro et de l'Arc de Triomphe, occupait Passy et Vaugirard. Dès le lendemain le P. Gravouille part pour Paris, y entre, en dépit du combat qui faisait rage. Il a l'immense joie de retrouver son collège encore debout, mais dans quel état ! Seize cents *Vengeurs de Flourens* casernés dans les bâtiments, après les avoir odieusement contaminés de la cave aux combles, avaient tout préparé pour les « flamber » à l'approche des Versaillais « Dans les chambres, dans les classes, dans les corridors, nos livres déchirés, des tas de paille et de vieux papiers mêlés de paquets de cartouches furent arrosés d'huile ou de pétrole. Le long des escaliers, couraient des traînées de poudre reliant tous ces bûchers. Il suffisait de la flamme d'une allumette... et l'édifice instantanément s'embrasait ⁽³⁾. » L'arrivée soudaine des troupes régulières

1. Ed. Prampain : *Souvenirs de Vaugirard*, Paris, 1887, p. 132-133.

2. Lettre du P. Richard.

3. *Souvenirs de Vaugirard*, p. 157.

déjoua ces plans : surpris, tournés, enveloppés avant d'avoir pu prendre leurs mesures de défense, les *Vengeurs* lâchèrent pied, en proie à une panique effroyable : on ramassa quinze cents fusils dans le parloir et dans les caves. Le collègue était sauvé, mais dix jours après l'on apprenait le massacre des otages. Parmi eux figurait l'ancien directeur de l'ambulance de Vaugirard, le vaillant Père Alexis Clerc, tombé en bon soldat de Jésus-Christ.

La tâche du P. Gravouelle restait lourde : il trouva pour la mener à bout des forces qu'on ne lui savait pas. Recouvrer le mobilier et la bibliothèque du collège, réparer, purifier, réorganiser l'intérieur et l'extérieur des bâtiments, obtenir les attestations et les indemnités auxquelles on avait droit, — ces besognes pénibles, mais indispensables, absorbèrent les mois de Juin à Octobre 1871. Tout fut prêt, et Vaugirard, retrouvant ses cinq cents élèves, put les accueillir comme s'il n'avait pas traversé, par deux fois en moins de deux ans, la plus dure des tourmentes.

Après avoir achevé ce triennat, qui fut, considéré du dehors, le point culminant de sa vie, le P. Gravouelle eut à diriger, comme premier Recteur, du 15 août 1872 à octobre 1875, les débuts du collège St-Grégoire à Tours, dont les démarches de la R^{de} Mère Thérèse de St-Joseph, Prieure du Carmel, jointes aux prières de sa communauté, venaient d'assurer enfin la fondation.

* * *

Remplacé, en octobre 1875, dans une charge devenue lourde pour sa santé, mais qu'il avait soutenue jusqu'au bout avec honneur, le Père rentra joyeusement sous la direction d'un supérieur immédiat. On l'appliqua dès lors aux fonctions qui convenaient si bien à son caractère, à ses attrait, à ses talents ; et durant trente ans il ne cessa pas, tout en occupant parfois un emploi subsidiaire, d'être dans la force du mot, un Père Spirituel. Parmi ces emplois de seconde ligne, il faut signaler celui qu'il remplit en 1881, comme directeur de l'École Apostolique de Poitiers : on a pu l'appeler sans exagération l'ange gardien, en ces mauvais jours, de cette œuvre admirable. Mais ce n'est là qu'un épisode de cette longue période de sa vie, durant laquelle il fut tout ensemble directeur de congrégation, confesseur, catéchiste, prédicateur de retraites, avec un succès et des fruits qu'il nous reste à rappeler. Les maisons où il vécut ne furent guère que le cadre divers d'une activité pareille : au Mans, à St-Ignace de Paris, au Canada, à Poitiers surtout et à Vaugirard où le bon soldat fit ses plus longues étapes (onze ans ici, treize ans là) — on le vit par-

tout égal à lui-même, gardant sur les âmes, par sa surnaturelle prudence, un ascendant qu'acquerrait vite sa grande bonté de cœur.

Directeur de congrégation, le Père Gravouelle s'appliquait surtout à promouvoir dans les enfants qui lui étaient confiés, la dévotion et la charité. Pour le faire avec plus d'efficacité, il ne négligeait rien; payant de sa personne au moment de la préparation des fêtes, veillant sur les détails extérieurs, multipliant les industries, quêtant autour de lui les ressources nécessaires. Surtout il s'efforçait, fidèle à l'esprit de S. Ignace, d'intéresser, d'associer ses congréganistes aux œuvres de zèle et de miséricorde qui ne sont pas la part la moins importante de l'œuvre. Il suggérait aux écoliers de menus sacrifices au profit des pauvres gens, il se faisait accompagner par eux dans ses visites de charité. En tout cela, et moins encore dans ses exhortations, il ne cherchait pas le nouveau, le brillant, l'inédit: son esprit ferme, et ami de la tradition, le maintenait dans les voies frayées, l'affectionnait aux méthodes reçues, aux dévotions éprouvées. Devenu vieux, il se répétait, aimant mieux paraître manquer d'originalité que de reconnaissance: ainsi chaque année, il rappelait à ses Congréganistes de Vaugirard, durant le mois de S. Joseph, les bienfaits insignes de protection et d'aide qu'il avait reçus de son glorieux Protecteur. C'était l'incendie arrêté, dont j'ai dit un mot ci-dessus; c'était un élève ranimé, tiré d'un état de prostration que les médecins jugeaient mortel, ou du moins fatal à la raison du pauvre enfant... Et ses jeunes auditeurs, qui connaissaient d'avance ces traits, n'en admiraient pas moins la fidèle reconnaissance de leur directeur, et sa simplicité à se mettre en scène. Telle fut l'influence du P. Gravouelle, surtout durant les premières années, alors que ses forces étaient plus entières, que plusieurs de ses congréganistes, au milieu des travaux et des soucis de la vie d'homme, aimaient encore à chercher en lui l'ami fidèle et sûr, auquel il faisait bon confier ses pensées les plus intimes.

Sur la direction spirituelle du Père, qui s'exerça durant tant d'années, avec des fruits excellents, auprès des âmes consacrées à Dieu, il nous reste plus de détails, et, sinon plus édifiants, du moins plus originaux. Très fidèle disciple de la spiritualité des *Exercices*, il l'adaptait pourtant avec un rare bonheur à la diversité des attraites et des épreuves. Trait bien notable: son influence, probablement parce qu'il ne s'en prévalait que pour mener les âmes, ou les garder à Notre-Seigneur, ne s'usait pas avec le temps. Cette maîtrise aimée et discrète s'exerçait par les retraites, la direction orale, la correspondance. J'ai sous les yeux le résumé des instructions du Père pour une retraite de huit jours: rien de plus simple, de plus uni, j'allais dire

de plus classique; aucune recherche d'éloquence ou d'originalité, mais en revanche des traits qui portent, des réflexions naturelles et touchantes, une insistance marquée sur les vertus solides, sur le sérieux de la vie religieuse. C'est vraiment la parole d'un homme « qui sait », par une longue expérience, « ce qu'il y a dans l'homme », qui craint les chimères, les exaltations de tête, les exagérations verbales si faciles à commettre. On sent qu'on peut avoir confiance, que ce prédicateur ne se prêche pas lui-même...

Mais il ne faudrait pas croire que ce souci des voies communes nuisît à l'élévation, à l'énergie, à l'accent personnel de la direction du P. Gravouelle. Il prend sa revanche dans les conseils en particulier: fin psychologue sous son apparente bonhomie, il distingue assez vite l'appel particulier de telle personne, son besoin actuel. Alors il insiste, il se répète. Voici une âme aux prises avec de grandes difficultés, dans une vocation certaine, et très haute: le Père, remarquant son énergie native, s'en sert pour la fonder en courage: *Esto vir*; calme, courage, fermeté dans l'esprit de foi, c'est la leçon qu'il reprend, sans se lasser, durant des mois, proposant des exemples concrets, rappelant les principes de foi. Puis, quand il a rasséréiné cette âme, quand il l'a établie dans la lumière du devoir intégralement connu, pleinement accepté, il l'incite à monter plus haut. Il attend néanmoins que l'attrait se manifeste, et cela ne tarde pas: « Vous trouvez que l'*Esto vir* ne vous suffit plus. Je le comprends; il y a mieux que cela: *Esto Christus*, ne cherchant en tout que la gloire de Dieu, et l'accomplissement de sa sainte volonté. » Mais voici de nouvelles épreuves, et cette hauteur de vues paraît effrayante: du moins, insiste le Père, ne perdons pas le terrain gagné: « Vous restez dans l'*Esto vir*, en tendant à l'*Esto Christus*... » Il y a, ce me semble, dans ces brèves indications, une leçon de direction qui n'est pas banale.

Une autre des dirigées du P. Gravouelle rappelle sa grande force à dire toute la vérité aux âmes capables de la porter. A l'appui, voici toute une série de notes sur l'humilité, dont la vigueur ne peut manquer de frapper ceux qui n'ont connu du Père, que sa souriante et universelle bonté. « Je voudrais bien vivre pendant huit jours avec vous; je vous ferais perdre une à une vos illusions sur vos prétendues qualités. Les autres partagent ces illusions, et l'on vous a toujours encensée. Mais est-ce que vous ne trouvez rien en vous qui soit méprisable? Cet orgueil de l'esprit qui vous fait rechercher l'estime, et non pas l'estime de la dernière, mais de votre supérieure, ou des esprits supérieurs!... Votre fonds est tout d'orgueil et de dangers; et si Dieu ne vous avait pas tendu la main, où seriez-vous maintenant? Vous étiez le jouet de l'orgueil et du démon, et vous ne le

saviez pas! » Et encore: « Vous voudriez en finir vite avec votre nature; mais avec une âme profondément orgueilleuse, Dieu est obligé de mesurer ses dons... Les pensées d'amour-propre naissent en vous naturellement; c'est comme ces champignons qui poussent tout seuls sur le fumier, car votre pauvre cœur est une terre à orgueil... Quand vous méprisez les autres vous mériteriez bien qu'on vous méprisât, car c'est vous qui êtes méprisable d'avoir ces sentiments. » L'on pourrait multiplier les citations, les témoignages: les nombreuses lettres du Père qui m'ont passé sous les yeux, si elles ne renferment rien de bien nouveau, ou de puissamment original, ne contiennent aussi rien que de digne, de judicieux, de saintement paternel. Laissons ces humbles trésors aux mains de ceux qui les ont reçus, et les gardent chèrement; mais non sans avoir noté qu'ils supportent l'épreuve délicate d'un contrôle étranger: l'alliage humain qui se glisse si facilement dans ces confidences intimes n'a laissé dans celles-ci que des traces insaisissables.

* * *

Le soir tombait peu à peu autour du bon ouvrier: ses dernières forces passaient à former des congréganistes, à diriger des âmes — ou bien proches, ou bien éloignées de la perfection, dans le monde et dans le cloître. Il s'occupait de plus activement d'œuvres populaires: je noterai seulement parmi ces dernières l'œuvre Ste-Élisabeth, pour les tuberculeux et les phtisiques dont, après avoir été l'un des fondateurs, il fut longtemps le soutien et l'appui. Et, par delà les œuvres connues, classées pour ainsi dire, que de secours discrets prodigués aux corps et aux âmes, que d'interventions généreuses que la tranquille humilité du Père, ou dissimulait, ou faisait paraître toutes naturelles, et comme dues! Relevons enfin des prédications au peuple: l'éloquence, surtout vers la fin, laissait bien à désirer, mais non l'accent apostolique et la conviction. Le Père ne se faisait d'ailleurs pas illusion sur ses aptitudes en ce genre, mais il voulait utiliser jusqu'au bout ce qui lui restait de forces. Les changements d'orientation qui se manifestaient autour de lui, le rajeunissement des idées et des aspirations, sur le terrain politique en particulier, ne laissaient pas que de mettre à l'épreuve ses vieilles et intransigeantes convictions. Certaines allusions, certaines plaisanteries à ce sujet, toujours tempérées d'ailleurs par le respect universel qu'inspirait sa personne, ne laissèrent pas que de lui paraître cruelles. Mais il s'efforçait de n'en rien laisser paraître, et restait cependant fidèle, non seulement à l'esprit, mais à la lettre de ses traditions de Vendéen.

La dispersion de 1901 atteignit le P. Gravouelle à Vaugirard. Il alla s'installer chez les Frères de St. Jean de Dieu, dans l'hospice des Enfants Incurables, heureux de se dévouer à ces petits, à ces souffrants... Mais le cœur fidèle de ses anciens Juvénistes Canadiens ne l'avait pas oublié: on lui proposa de revenir à Montréal. A près de quatre-vingts ans, il n'hésita pas à traverser l'Océan, et devint Père Spirituel des Juvénistes au Sault-au-Récollet, près de Montréal, en octobre 1902. Cependant les infirmités allaient s'appesantissant: la goutte et les rhumatismes le réduisirent peu à peu à l'impuissance. Il fallut, privation suprême, renoncer à dire la Sainte Messe. En juillet 1905 les signes avant-coureurs de la fin se manifestaient; le 10, il reçut l'Extrême-Onction, et tomba dans un état de demi-délire, coupé d'instantanés de lucidité. Il ne cessait de répéter la seconde partie de l'*Ave Maria*: « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous... maintenant, et à l'heure de notre mort. » Cette heure sonna le 19 juillet, un mercredi. Le fidèle serviteur de S. Joseph mourait le jour consacré à son puissant Protecteur. Les restes mortels du P. Gravouelle reposent là-bas, dans le petit cimetière du noviciat. Son souvenir continue d'animer au bien beaucoup d'âmes qu'il a guidées. Si l'on voulait résumer sa vie d'un mot, celui qui viendrait sur nos lèvres est *fidélité*: il fut fidèle à Dieu, à sa vocation, à ses traditions de race, de famille et de religion; fidèle aux attraites de la grâce, aux affections saintes de sa vie, aux travaux de son ministère. L'Église ne trouve pas meilleure louange pour S. Joseph: *Vir fidelis multum laudabitur...* Le P. Gravouelle ne souffrirait pas que nous en disions plus de lui-même.

Le R. P. Eugène Cosson. 1830-1906.

LE 25 juin 1906, Notre-Seigneur rappelait à lui un de ses serviteurs les plus fidèles et les plus dévoués. Après 58 ans de Compagnie, le P. Eugène Cosson allait chercher sa récompense.

Peu de vies ont été si bien remplies par le travail, par la prière, par la pratique exacte des vertus religieuses. Le P. Cosson a bien mérité de cette Compagnie dont il s'est montré toujours l'enfant reconnaissant et soumis, dont il a été l'honneur et cela en restant toujours dans des positions modestes et communes. On peut dire aussi qu'il a bien mérité de sa Patrie, de la France pour qui il a préparé plusieurs générations de serviteurs d'élite, en particulier, dans l'armée, puisque son ministère a été presque exclusivement consacré à former des officiers chrétiens, aussi fidèles à l'Église que dévoués au service de leur Pays.

Il y aurait ample matière à une plus complète biographie. Il serait intéressant d'étudier cette physionomie si caractéristique, de citer mille traits qui en préciseraient l'originalité et de rappeler les exemples de vertus tant admirées par ceux qui en ont été les témoins. Sans être doué de ces qualités exceptionnelles qui assurent le succès, le P. Cosson est parvenu à force de travail, d'énergie, d'abnégation, de dévouement à mettre en valeur et à tourner au bien des âmes, les humbles talents qu'il avait reçus de la nature et de la grâce.

Il faut nous contenter d'une simple notice, sa modestie ne souffrirait pas de longues louanges, et son humilité protesterait contre un éloge qui lui semblerait excessif.

Eugène Cosson naquit à Foulcrey, arrondissement de Sarrebourg, en Lorraine, le 2 mai 1830. Hélas! et ce ne fut pas une des moindres tristesses de sa vie, ce cher coin de France qu'il aimait tant, devait, après la funeste guerre de 1870, être compris dans la part que se faisait le vainqueur et servir de frontière au pays annexé.

Bien entendu, quand le moment d'opter fut venu, il n'hésita pas à rester français.

C'était un enfant vigoureux, d'une santé à toute épreuve, d'une énergie indomptable, d'une volonté que rien ne pouvait briser. Toute sa vie devait en être la preuve indéniable. Physiquement il était exceptionnellement constitué, ayant à peine besoin de nourriture et pouvant presque se passer de sommeil. Sa vie, sous ce rapport, a toujours été un problème pour ceux qui ont vécu avec lui. Était-ce mortification ou simplement affaire de tempérament; qui pourrait le dire? Pour être dans le vrai, il faut reconnaître que son tempérament ne réclamait pas ce qui est indispensable aux autres et que sa mortification faisait le reste.

Il avait un cœur excellent, très affectueux même, sous une apparence un peu fruste, un peu rude: c'était bien le *bourru bienfaisant*. Par nature et par goût, il parlait fort peu, se montrait taciturne même, à certaines heures, mais il écoutait volontiers, était bien à la conversation dont il suivait tous les détails et relevait volontiers les saillies.

Il fit ses premières études au Petit Séminaire de Pont-à-Mousson. Les commencements furent rudes. L'enfant se pliait mal aux exigences de cette vie nouvelle: un beau jour, le mal du pays s'empara de lui; brusquement il quitta le Séminaire et revint à la maison paternelle. Son père, homme d'énergie et de décision, le mit au travail dès son arrivée... Le voilà apprenant à conduire une charrue. Cela dura trois jours sans qu'Eugène fît entendre une plainte, un murmure, ni même

une observation. Le quatrième, il se remet à la peine, puis, arrivé au bout d'un sillon, brusquement encore abandonne sa charrue, passe par la maison paternelle pour y reprendre ses vêtements d'écolier et retourne au Séminaire sans avoir dit un seul mot.

Cette fois, il devait persévérer jusqu'au bout.

Le 9 novembre 1849, Eugène Cosson entra au noviciat d'Issenheim sous la direction du P. Pierre Cotel, qui découvrit promptement en lui des qualités d'absolu dévouement et d'abnégation. Il aimait à parler de ce temps béni où tout lui était souvenir. 56 ans plus tard, il eut occasion de retourner en Alsace et fut ému jusqu'aux larmes en revoyant ce cher berceau de son enfance religieuse.

Son noviciat fini, il fut envoyé à St-Acheul pour y faire un an de juvénat. Son zèle apostolique déjà très ardent, le fit désigner pour aller à l'hôpital d'Amiens porter à ces pauvres malades les consolations dont ils avaient besoin. Il en profita pour leur faire le catéchisme et donner à leurs âmes les secours que réclamait leur état.

A Brugelette en 1853 et 1854, il commença sa philosophie : ceux qui l'ont connu plus tard seront peut-être un peu surpris de le trouver : *Président de l'Académie de Grec*. Ce n'était pourtant pas à des études de grammaire ou de littérature qu'il devait consacrer sa vie.

Brugelette n'existait plus. Les collèges s'ouvraient en France ; on avait besoin de sujets, et les Supérieurs ne pouvaient offrir aux Scolastiques, les loisirs de trois années consacrées exclusivement à l'étude de la Philosophie. Tout en exerçant les fonctions de surveillant, le P. Cosson en 1855, fit sa 3^e année de Philosophie au Collège de Vaugirard.

Voici maintenant que sa véritable carrière va commencer. En 1856, il fut envoyé à la rue des Postes. Cette maison qui devait devenir si célèbre n'existait que depuis deux ans. Elle exigeait des gens de dévouement, d'abnégation, des religieux ne reculant devant aucun travail, aucune corvée. La place du P. Cosson y était donc tout indiquée : on sait avec quelle générosité il se donna à cette œuvre qui lui était confiée.

A cette époque, les Professeurs de Mathématiques étaient rares dans la Compagnie pour se charger de la préparation aux grandes Écoles du Gouvernement, mission qui, jusque-là, n'avait pas été remplie par des prêtres ou des religieux. Il fallait que la Compagnie comptât sur le dévouement de ses enfants. Le P. Cosson, comme bien d'autres à cette époque, se mit courageusement à l'œuvre. Il apprit, presque jour par jour, la leçon qu'il devait enseigner à ses élèves. Il fut avec beaucoup d'autres, la démonstration de cette vérité : que ce ne sont ni les grades Universitaires, ni les vastes connaissances

qui font *exclusivement* les bons Professeurs, et que le dévouement, le travail et l'obéissance peuvent remplacer ce qui manque du côté de la préparation antérieure. On sait avec quel succès il remplit son office.

Il devait rester là jusqu'en 1870. Commencant par faire le cours de Mathématiques élémentaires, il arriva à celui de St-Cyr, qui devait être sa mission par excellence. En 1864, on avait ajouté à ses fonctions celle de Sous-Préfet. Il eut à s'occuper de discipline et de menus détails d'ordre administratif qui sont si importants dans une maison de ce genre; il s'y montra d'une compétence remarquable.

Le temps marchait, le P. Cosson, tout absorbé par ses occupations si multiples et si diverses, avait en 1866, 36 ans d'âge et 17 de Compagnie. Il aurait bien eu droit de demander à faire ses études théologiques, mais il ne savait qu'obéir et ne voulait rien demander. Sans doute les Supérieurs y songeaient, mais la pénurie de sujets capables de le remplacer rendait sa présence indispensable à l'École; c'est pour le compenser de ce retard involontaire, qu'il fut appelé au Sacerdoce, pendant le cours de l'année scolaire 1866-1867. A toutes ses autres occupations, il avait dû joindre la préparation de son examen de théologie morale.

L'année précédente, il avait été nommé Préfet des Études. Le P. Ducoudray qui l'avait vu à l'œuvre, pendant les premières années si laborieuses de l'École Ste-Geneviève, le tenait en haute estime. Il savait qu'il pouvait compter sur lui et attendre de lui tous les sacrifices. Il le prouva bien lors de la grande révolte, si célèbre dans les annales de l'École; le P. Cosson y fut admirable de fermeté et d'abnégation. Une grande intimité s'établit alors entre le P. Recteur et son Préfet: ces deux âmes généreuses étaient bien faites pour se comprendre: on le vit bien quand, quelques années plus tard, à Mazas, il y eut un échange de lettres et de confidences entre le futur martyr de la Commune et le P. Cosson qui aurait bien voulu partager la captivité de son Supérieur et le suivre jusqu'à l'effusion du sang!

Par sa naissance, le P. Cosson appartenait à la Province de Champagne; celle-ci le réclama, c'était son droit. Il fut appelé à remplir à St-Clément de Metz, les mêmes fonctions qu'à l'École Ste-Geneviève. St-Clément avait aussi une école préparatoire, le P. Cosson devait y apporter et son dévouement et toute l'expérience acquise à Paris.

Hélas! c'était l'année terrible! Il fallut faire tout autre chose que d'enseigner les Mathématiques. Les classes furent remplacées par des visites de malades aux ambulances, plusieurs fois même il fallut

accompagner les armées dans les tentatives de sortie. Le P. Cosson y déploya tout ce que son cœur de prêtre, tout ce que son patriotisme lui inspirait.

Après la capitulation de Metz et l'armistice qui termina la guerre (janvier 1871), le P. Cosson quitta St-Clément, passa quelques jours à Paris, et fut envoyé à Laval pour y *commencer* ses études théologiques : il avait 41 ans d'âge et 22 de Compagnie. Il se refit jeune scolastique, ne réclama aucune dispense que son âge aurait pu autoriser, acceptant toutes les corvées : ce fut un spectacle très édifiant dont tous les témoins ont gardé un précieux souvenir. Il se mit au travail avec frénésie, et pourtant ce travail n'était pas dans ses goûts, et rien ne l'y avait préparé. Là encore le succès répondit à ses efforts.

Il avait soif de se dépenser, son activité le dévorait. Il lui fallait, non des promenades, mais des courses très longues et très fatigantes. Souvent dès 4 h. du matin, il quittait la maison pour aller dire la Ste Messe à St-Joseph des Champs, éloigné de plus de 6 kilomètres, et revenait au pas de course, à jeun pour l'heure de la classe ; aussi lui fallait-il des compagnons d'une exceptionnelle vigueur. De plus, le dimanche il allait prêcher dans les paroisses environnantes ; Bréal en Ille et Vilaine fut son champ de zèle apostolique. Ce n'est pas qu'il fût orateur, il était apôtre et c'était suffisant.

Il jetait à la figure des gens, les sermons qu'il avait composés ou qu'on lui prêtait ; tout était appris par cœur ; il récitait avec volubilité, comme pour ne pas perdre le fil, mais il y avait un accent qui suppléait à tout.

Ses études terminées avec succès, en 1875, il faisait à Laon, sa 3^e année de probation, sous la direction du bon P. Dorr, qui garda de lui un pieux souvenir, et le citait aux tertiaires des années suivantes comme un modèle à imiter. Il n'était que temps de terminer sa formation religieuse ; par une exception bien justifiée, à la fin de l'année, avant de quitter le 3^e an, le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge, le P. Cosson faisait sa Profession solennelle, il était dans sa 45^e année et avait 27 ans de Compagnie.

Ce fut à cette époque que pour des raisons purement administratives, il fut définitivement attaché à la Province de France, aussi revint-il à sa chère rue des Postes où il reprit le cours de St-Cyr.

La période de 1871 à 1880 fut pour l'École Ste-Geneviève, la plus brillante et la plus consolante à tous égards. Les succès furent éclatants, trop peut-être à un certain point de vue, car ils déchaînèrent contre l'École, la colère et la rage de ses ennemis ; on en eut bientôt la preuve par l'orage suscité contre nous à l'occasion des Examens

de l'École Polytechnique qui se termina par un procès retentissant dont on connaît les suites. Ce n'était qu'un prélude de ce qui se préparait pour 1880.

Dans cette période les élèves, encore sous l'impression de la guerre récente, apportèrent au travail un entrain merveilleux, l'espoir de la revanche les stimulait, et leur faisait même accepter une discipline assez sévère dont ils semblaient comprendre la nécessité. Ceux qui ont vécu à cette époque à la rue des Postes, se souviennent de l'esprit qui régnait dans la maison et de la ferveur toute patriotique qui enflammait tous les cœurs. Le P. Cosson donna alors libre carrière à son activité et à son zèle; ce qui le caractérisait, c'était un dévouement sans limites à ses élèves; jamais il ne décourageait personne, s'attelait pour ainsi dire aux retardataires qu'il harcelait sans cesse, jusqu'à ce qu'ils se fussent mis dans la tête les parties indispensables du programme. Il ne leur laissait pas un moment de répit, les appelant en répétitions particulières, les interrogeant quand il les rencontrait dans un corridor. En forçant pour ainsi dire au succès... aussi que d'épaves il a sauvées du naufrage.

Sa bonté était incomparable, il s'intéressait à tout ce qui de pres ou de loin, concernait ses élèves; après leur sortie de l'École, il continuait à les entourer de sa sollicitude, s'occupant de leur carrière, de leur avancement, de leur établissement. Combien qui ont avoué ne devoir qu'à lui, leur entrée à St-Cyr! aussi tous lui étaient reconnaissants de ce qu'il avait fait pour eux.

C'est ce qui explique cette popularité dont il a joui et que personne n'a su conquérir au même degré.

S'il se dévouait à ses élèves, à leurs études, leur donnant tout son temps et ne ménageant pas sa peine; plus encore il recourait pour eux aux moyens surnaturels, à la prière, aux mortifications et à l'exercice des vertus religieuses. Au moment des examens, il faisait une neuvaine au Sacré-Cœur pour leur succès... tous les matins à 4 h. $\frac{1}{2}$, il partait à pied, pour Montmartre, y disait la messe à 6 h. et il revenait à jeun pour sa classe à 8 h.

Il avait aussi une grande dévotion à N.-D. des Victoires, où, à cette époque, il allait souvent le dimanche dire la Messe de 6 h.; plus tard, dans les dernières années de sa vie, il ira tous les dimanches sans exception, prier la Ste Vierge, pour ses anciens élèves et aussi pour la prospérité de sa chère École. Il n'a cessé que vaincu par la maladie. La dernière fois qu'il s'y rendit, en janvier 1906, il se traînait à peine et eut beaucoup de difficulté à revenir à pied.

Le P. Cosson était l'homme des corvées: promenades, manèges, surveillance d'étude ou de réfectoire, classes supplémentaires, rem-

placements de collègues empêchés pour quelque raison, rien ne lui coûtait quand il s'agissait de rendre service ou d'être utile à ses élèves.

Dans les dernières années, la réforme des programmes lui avait donné beaucoup de travail. Il avait appris les Mathématiques élémentaires pour les enseigner à ses élèves. On exigea des Spéciales, il n'en avait jamais fait. Il lui fallut donc se remettre au travail, malgré son âge et la difficulté des matières si nouvelles pour lui. Sa constance triompha de tout.

En 1880, les décrets l'obligèrent à quitter l'École; il resta cependant professeur, habitant au-dehors, ne venant que pour les classes. Quelle perturbation dans sa vie! ne plus avoir ses élèves sous la main pour les interroger ou les stimuler!

L'année suivante les tracasseries de l'administration gouvernementale lui fermèrent la porte de l'École. Pour utiliser son activité, il fut envoyé avec quelques Pères au Château de Beaumesnil (Eure), où le Comte Charles de Maistre voulut bien les accueillir. Là, aux enfants de cet hôte, si charitable et si bienveillant, vinrent se joindre quelques autres, appartenant à des familles amies ou alliées. Il y eut un tout petit collège pendant un an. Le P. Cosson prépara *un* élève à St-Cyr; il fit la classe comme s'il se fût trouvé devant les 50 d'autrefois, avec le même entrain, la même ardeur: inutile de dire que le candidat fut reçu à la fin de l'année.

Rappelé à Ste-Geneviève, car la surveillance gouvernementale s'était un peu relâchée de sa rigueur primitive, il y remplit les fonctions de Préfet et de Professeur. De nouveau il déploya toutes ses qualités de dévouement et de zèle. L'histoire de cette époque tourmentée serait à faire et offrirait un intérêt considérable; mais il vaut mieux passer sous silence les épreuves inévitables d'une situation très fautive parce que tout y était imprécis. Chacun fit son devoir et agit selon les lumières de sa conscience. C'est au Bon Dieu à juger les hommes selon leur mérite et à tenir compte à chacun de ses bonnes intentions.

Quoi qu'il en soit, le P. Cosson ne se démentit pas un instant; il se fit tout à tous, et conquit plus que jamais l'estime et l'affection de tous les élèves et même de tout le nouveau personnel de la Maison.

La persécution s'accrut comme on sait. La Compagnie, comme toujours, fut frappée la première; en 1901, le P. Cosson se retira dans un petit appartement peu éloigné du Collège, espérant peut-être pouvoir rendre encore quelques services directement ou indirectement. De fait, il eut quelques élèves, mais trop peu pour son zèle. Ce fut un chagrin qui le mina sourdement et dont il ne put se consoler.

Le P. Recteur de l'École étant mort en exil, le P. Cosson fut chargé de le remplacer en qualité de Supérieur, auprès des Pères qui restaient de l'ancienne Communauté (1902). La charge lui pesa beaucoup, il devenait supérieur pour la première fois à 73 ans. Les difficultés qui auraient été grandes pour tout autre, l'étaient encore plus pour lui, en raison de ses relations antérieures avec l'École et de la part qu'il avait prise à la nouvelle réorganisation. A plusieurs reprises, il sollicita du T. R. P. Général, d'être déchargé du fardeau de la supériorité et de la responsabilité qui lui incombait. En 1904, sa Paternité répondit à ses désirs; le P. Cosson rentra dans la vie ordinaire et ce fut une de ses dernières consolations.

Mais l'âge commençait à faire sentir son poids, et tant de fatigues accumulées allaient triompher de son tempérament, pourtant si vigoureux; puis les élèves se faisaient rares, et le P. Cosson ne pouvait vivre ainsi sans travailler. Il en conçut un profond chagrin, il devint triste, et nul doute que cette situation ne fût une des causes qui abrégèrent sa vie.

En janvier 1906, un gros rhume, dont il ne put se débarrasser, le fatigua considérablement; les soins les plus dévoués, ne parvinrent pas à le remonter; bientôt une crise d'albuminurie se déclara. Après avoir traîné quelque temps dans son appartement de la rue des Fossés St-Jacques, la charité des Supérieurs l'envoya, le 4 avril, rue St-Lambert, dans le quartier de Vaugirard, où nous avons une infirmerie commune à toutes les maisons dispersées. Là les soins les plus intelligents et les plus dévoués, lui furent prodigués sans succès. Le malade ne se remettait pas; on eût dit qu'un mal intérieur, plus grave que celui qu'on constatait au dehors, le rongéait en secret. Les médecins conseillèrent un changement d'air, la campagne. Les Supérieurs lui proposèrent le Collège de St-Joseph, à Marneffe, en Belgique, l'air y est excellent; on pensait que la vie de communauté à laquelle il était si attaché, lui ferait du bien, et que la présence des élèves serait une distraction efficace. Il n'en fut rien. Arrivé à Marneffe, il eut hâte d'en revenir, on accéda à ses désirs.

A Paris, le mal ne fit qu'empirer; le marasme ajoutait encore à la gravité de son mal; lui, si actif, tomba vite dans un état presque comateux... Ses derniers jours se passèrent dans un grand abattement; il reconnaissait les visiteurs, mais il ne disait rien. Enfin, muni de tous les Sacraments, le 30 juin, sans agonie, il s'éteignit doucement et entra dans le repos du Seigneur.

Ses funérailles furent très simples comme il convient pour un religieux. On transporta son corps à l'église St-Jacques du Haut Pas, sa paroisse et paroisse aussi de l'École Ste-Geneviève. Il y eut une

affluence aussi considérable que le permettaient les circonstances et le peu de temps qu'on avait eu pour convoquer ses nombreux amis et ses anciens élèves. En d'autres temps, il eût été accompagné à sa dernière demeure par une foule bien plus nombreuse, mais la persécution lui fit sentir sa rigueur jusqu'à la fin.

Ne faudrait-il pas dire un mot de sa vie intérieure? Ce ne serait possible qu'à ceux qui ont été les confidents intimes de ses relations avec Notre-Seigneur. On aimerait à entendre quel ressort surnaturel sut imprimer à sa vie, ce caractère si merveilleux d'abnégation, de dévouement, d'activité et de zèle, et comment il put arriver à se détacher ainsi de lui-même.

Ses notes de retraite nous en donneront une idée, et nous le feront mieux connaître que tous les témoignages que nous pourrions recueillir. Voici ce qu'il écrivait après sa retraite de 1885.

« Un jour que je demandais à Dieu, avec instance et humilité, qu'il
« m'accordât les grâces dont j'avais besoin pour mener à bonne
« fin l'œuvre qu'il m'avait confiée, il me sembla qu'il me dit ces pa-
« roles: *Vigilate et orate*, je n'en prendrai donc pas d'autres pour
« guide, pendant cette année. De plus, je dois m'exercer à la patience,
« je n'en ai pas du tout, parce que je ne suis pas humble. Accepter
« avec résignation et soumission à la volonté de Dieu ce qu'il per-
« mettra. — Recevoir toujours les élèves avec calme, malgré leurs
« défauts. N'entendions-nous pas lire ces jours-ci, que le B. P.
« Claver avait patienté 20 ou 30 ans, pour obtenir la conversion d'un
« Musulman?

« Lui, il savait ce que valent les âmes, combien elles sont chères
« à Dieu, combien elles lui ont coûté, combien il les traite avec mé-
« nagement et douceur. Oh! la patience, quelle belle vertu! *Patiens*
« *quia misericors*. — Ajouter à cela une grande pureté d'intention.
« Que dans tout ce que je fais, je cherche non *pas moi*, mais la
« gloire de Dieu. Si Dieu bénit mes efforts, le remercier et lui en
« attribuer la gloire, mais ne rien m'attribuer, *non rien*.

« 12 fois par jour, au moins, renouveler mon intention, faire en
« sorte que ma vie soit aussi conforme que possible à celle que je
« mènerais dans une maison de la Compagnie.

« Le ciel, oui; la récompense, oui, mais après le Calvaire: ne
« jamais me plaindre donc. D'ailleurs, ici-bas, il n'y a pas d'autre
« récompense que de bien combattre. Non, pas de récompense sans
« travail, sans effort. Plus l'effort est grand, plus belle aussi sera la
« récompense.

« Résolution de 1888. — *Envers Dieu*: 1^o accepter mon status tel
« qu'il m'est envoyé, le regardant comme l'expression de la volonté

« de Dieu; 2^o me bien convaincre que je ne suis rien sans le secours
 « de Dieu, donc tâcher de rester bien uni à N.-S., dans la méditation
 « mieux faite avec *additions, colloques, examens*. En général, attention
 « plus grande pour tout ce qui touche au service de Dieu. Visites
 « au St-Sacrement. *Supérieurs*, ils tiennent pour moi la place de
 « Dieu, donc respect, donc *obéissance*, ne jamais parler de ce qu'ils
 « croient devoir faire si ce n'est pour l'approuver, me mettre à leur
 « disposition, ne pas craindre de le leur répéter.

« *Frères*. Point d'animosité, ni de froideur quoi qu'il arrive, au
 « contraire toujours chercher à aider: je ne suis ni Supérieur, ni juge.

« *Enfants*. Qu'ils soient bien persuadés que ce que je veux, c'est
 « leur salut. Prier souvent pour eux, me dévouer, afin que plus faci-
 « lement je puisse les porter au bien — observer mes règles, grand
 « respect des enfants et de moi-même, pas de familiarité, pas de pré-
 « férence; — ne point fuir les humiliations, quand elles se présentent
 « — ainsi ne pas chercher à me disculper, à m'excuser.

« Quelle consolation pour moi: *Si diligis me, pasce agnos meos*, oui,
 « me dévouer encore plus pour ces enfants, mais c'est vers le Ciel
 « que je dois tourner leurs cœurs et fixer tout leur amour! »

Le P. Cosson est tout entier dans ces dernières paroles!

Le R. P. Charles Joubert. 1825-1906.

LE nom du P. Joubert est un de ceux dont la Compagnie est jus-
 tement fière, car il symbolise l'union de la science et de la
 sainteté.

Né le 3 avril 1825, à Beaulieu, (Maine et Loire), Charles Joubert
 avait puisé dans les traditions d'une famille foncièrement chrétienne,
 les principes qui orientèrent sa vie et le déterminèrent un jour, à
 sacrifier le plus brillant avenir pour entrer dans la vie religieuse.
 Sa pieuse mère ne manquait jamais, à la veille des fêtes de lui
 adresser ses recommandations que Charles, même lorsqu'il fut grand,
 recevait avec reconnaissance: « Allons, maman, lui disait-il, vous
 aurez bientôt à nous envoyer vos mandements. »

Ce fut son oncle, l'abbé Joubert, mort depuis chanoine honoraire
 d'Angers, qui lui donna les premières leçons de latin, et le fit entrer
 comme externe au collège communal du Mans, en 1837. Les mathé-
 matiques lui furent enseignées tout d'abord par son père, lequel
 avait autrefois essayé de se préparer à l'École Polytechnique, et ne
 tarda pas à s'apercevoir des aptitudes du jeune Charles. Un accident
 tragique le priva à l'âge de quinze ans des soins paternels. Le

24 août 1840, un violent orage éclata sur Beaulieu. M. Joubert qui dirigeait l'exploitation d'un four à chaux, voulant mettre les ouvriers à l'abri, était monté sur le toit de son fourneau, pour les faire rentrer, tout à coup on le voit tomber frappé par la foudre. Il laissait une femme enceinte, obligée de pourvoir à l'éducation de ses six enfants et de prendre en main l'industrie de son mari. Quelques jours plus tard, Charles arrivait en vacances, prêt à remplacer sa mère dans l'exploitation du fourneau, mais sans perdre l'espoir de pouvoir étudier encore. Depuis longtemps un vif désir de s'instruire le possédait; tout enfant, on l'avait entendu dire: « Quand je serai grand, je veux être plus savant que papa. »

Après une année passée au Petit Séminaire d'Angers et deux autres, à cause de la nécessité du stage, au Collège Royal de cette ville, il était reçu bachelier. En 1844, à la fin de sa première année de mathématiques spéciales, il obtenait le prix d'honneur et de retour à Beaulieu, il manifestait l'intention de ne plus quitter sa mère. Mais le chanoine Lambert, chez qui il habitait à Angers, s'était intéressé à son avenir. Il lui offrit une bourse au collège Stanislas, et Charles accepta avec bonheur ce moyen de continuer ses études de prédilection.

En 1845, après avoir remporté le prix d'honneur à Stanislas, il était admis avec le numéro 1 à l'École Normale, et en même temps, par une malchance due sans doute à sa négligence pour les matières accessoires, il était refusé à l'École Polytechnique.

Le témoignage de ses camarades normaliens, disparus pour la plupart, nous fait défaut. Nous savons seulement qu'à l'École, son ardeur au travail se donna libre carrière. Déjà, paraît-il, il avait l'air absorbé et le front embroussaillé d'un homme qui goûte peu les récréations frivoles. Il passait une grande partie de ses congés à Notre-Dame des Victoires.

Toute sa vie, le P. Joubert conserva un culte pour l'École Normale. On lui a même parfois reproché une admiration excessive pour l'Université. Il aurait voulu voir les élèves de la rue des Postes se présenter en plus grand nombre aux examens de l'École. Lors des fêtes du centenaire, en 1895, il assistait Mgr Perraud à la cérémonie de l'église Saint-Jacques du Haut Pas, et jamais, malgré son grand âge, il ne manqua de se rendre au service annuel célébré pour ses anciens Camarades.

En 1848, à la sortie de l'École Normale, il fut reçu premier au concours d'agrégation. « Il est à désirer, disait l'inspecteur général Cournot dans son rapport, que M. Joubert soit placé de manière

à pouvoir continuer les fortes études pour lesquelles il a fait preuve d'aptitudes spéciales. »

Nommé professeur de mathématiques spéciales au lycée de Lille, il fut envoyé, une année après, au lycée de Strasbourg. Trois ans plus tard, après une nomination provisoire au lycée de Rennes, il était appelé à Paris au collège Rollin. C'est vers cette époque qu'il fit à sa mère les premières ouvertures sur sa vocation.

Charles Joubert était, dans le monde, un parfait chrétien. Les conférences du P. Lacordaire, dont il garda toute sa vie un souvenir enthousiaste, avaient affermi ses convictions. La Société de Saint-Vincent de Paul, où il avait pour président un ancien normalien, le vénéré M. Morot, l'aidait à progresser en ferveur et en générosité. Il aimait à visiter les sanctuaires de la Très Sainte Vierge, Notre-Dame des Ermites, par exemple, où il conduisait sa nièce, lorsqu'il était à Strasbourg. Il se trouva un jour, enfermé avec sa sœur, dans l'église de Longpont, pour avoir prolongé ses prières après le Salut. Chaque matin, il entendait la première messe à la rue des Postes. On raconte que, revenant d'un voyage, au cours duquel il avait passé deux nuits en chemin de fer, il fit sa classe à jeun, afin de pouvoir communier en l'honneur de saint Ignace dont c'était la fête. Bref, il se sentait de plus en plus détaché du monde, comme il l'écrivait en 1853 au R. P. Stumpf. Déjà en 1852, il avait fait à Issenheim, une retraite sous la direction du R. P. Cotel. A son vif attrait pour la vie religieuse, se joignait sans doute le désir de faire œuvre d'apôtre dans les collèges catholiques qui s'ouvraient partout à cette époque. Le 31 octobre 1854, il était admis au noviciat d'Angers, sous la direction du R. P. Gautier.

Il n'y resta qu'un an. Les épreuves du noviciat se continuèrent pour lui, au collège de Vaugirard, où il dut suivre un cours de philosophie, en même temps qu'il était chargé de la surveillance des jeunes élèves. A l'exemple de Notre Bienheureux Père, il alla s'asseoir, âgé de trente ans, sur les bancs d'une classe, bien qu'il fût déjà professeur de renom dans l'Université. Quant aux enfants confiés à sa garde, il paraît que leurs espiègleries dépassèrent toute mesure, lorsqu'ils eurent constaté la bonhomie et les distractions de leur surveillant.

L'année suivante, la Compagnie offrait au P. Joubert un emploi digne de son mérite en lui confiant la chaire de mathématiques spéciales, et bientôt après le titre de directeur légal à l'École Sainte-Geneviève, fondée par le P. Delvaux, à l'époque même où le P. Joubert était entré au noviciat. C'est dans cette maison, que pendant plus de trente ans, il déploya les qualités d'un professeur hors de

pair; plus que tout autre, il fonda la réputation de la célèbre École Préparatoire. Lorsqu'on vit pour la première fois un élève de la rue des Postes, sur la liste d'admission à l'école Polytechnique, en 1857, un *Te Deum* fut chanté à la chapelle pour célébrer ce succès; depuis lors, le nombre des reçus alla progressivement en augmentant: plusieurs années il atteignit de trente à quarante.

Au début le P. Joubert trouvait le secret d'allier, aux exigences du professorat, les travaux personnels de l'ordre le plus élevé. C'est ainsi que, de 1858 à 1876, il fit paraître dans les *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, une série d'articles qui dénotent une érudition et une profondeur de vue peu communes. Signalons seulement ceux qu'il a publiés sous ce titre: *Sur la théorie des fonctions elliptiques et son application à la théorie des nombres*. Ils ont été réunis en un volume que Joseph Bertrand citait en 1867, dans son rapport sur les progrès de l'analyse, comme un des travaux les plus importants des géomètres français. Il ajoutait: «Le P. Joubert, que notre École Normale peut revendiquer comme un de ses plus brillants élèves, est devenu surtout comme géomètre, le disciple de M. Hermite, comme M. Hermite l'est de Gauss et de Jacobi, et son esprit vigoureux et capable d'invention reproduit les qualités du maître, sans rien perdre de son originalité.»

Grace au P. Secchi, venu à Paris, pour l'Exposition de 1867, le P. Joubert fut nommé membre de l'Académie Pontificale des *Nuovi Lincei*. Avec quelle fierté, le R. P. Ducoudray, recteur de Sainte-Geneviève, montrait-il aux élèves les deux illustres savants, dont la célébrité n'avait d'égale que leur modestie!

Par une faveur que justifiaient les services rendus, le P. Joubert avait reçu la prêtrise à Laval, le 25 septembre 1859, et célébré sa première messe au noviciat d'Angers. En 1870, il avait été envoyé à Vannes, pour les vacances, lorsqu'il reçut ce mot du R. P. de Ponlevoy: «Qui de nous pouvait prévoir que le roi de Prusse ferait nos Status? Puisque Paris vous est fermé pour un temps, Laval vous est ouvert. Je vous invite à vous y rendre, et vous donnerez à la théologie, ce que vous retirez aux mathématiques.»

Quinze jours auparavant, le P. Ducoudray lui écrivait: «Nous sommes arrivés à des temps où un jésuite doit savoir souffrir. Soyons aussi des hommes de prière.»

En 1871, le P. Joubert rentra à Sainte-Geneviève. Il en repartait un an après, pour aller faire à Laon, son troisième an, avec le R. P. Dorr comme instructeur. Au lieu d'être envoyé dans une paroisse, à l'époque du Carême, pour se livrer à la prédication, on le chargea de remplacer un professeur d'Élémentaires au collège de Poitiers:

« Être éprouvé, c'est le lot d'un tertiaire », lui écrivait le P. Instructeur pour le consoler de ce ministère ingrat.

A la rentrée de 1873, il revint occuper sa chaire de mathématiques spéciales, qu'il ne devait plus quitter pendant quinze ans. Comme le P. Recteur lui parlait de reprendre plus tard ses recherches personnelles entravées par le professorat, le bon Père répondit mélancoliquement : « Oh ! plus tard, je serai vieux, je n'aurai plus de poésie ! »

Ce n'était pas pour lui un léger sacrifice, que de renoncer à des travaux qui le passionnaient, afin de se consacrer entièrement à la formation des futurs Polytechniques. Mais le nombre des élèves allait sans cesse en augmentant à la rue des Postes. Le P. Joubert se regardait comme obligé de redoubler envers eux de sollicitude et de dévouement. Les innombrables ingénieurs et officiers qui lui doivent leur carrière ne peuvent l'oublier ; nous avons recueilli, à l'occasion de sa mort, les témoignages de leur reconnaissance et de leur admiration.

C'est surtout à l'époque des examens que se manifestait son zèle. On le rencontrait alors, presque constamment, dans la cour du Collège de France, veillant lui-même à faire venir exactement les candidats, toujours prêt à leur prodiguer ses encouragements, se faisant rendre compte de leurs réponses, et parfois intercédant en faveur d'un élève qui le méritait auprès des examinateurs. Ceux-ci, d'ailleurs, avaient le Père en particulière estime et faisaient grand cas de ses appréciations toujours loyales.

En 1875, on lui proposa la chaire d'Algèbre Supérieure et le titre de doyen à la Faculté des Sciences de l'Université catholique de Paris. Le P. Joubert n'était pas docteur. Il avait autrefois composé, en vue d'obtenir ce grade, un travail d'une nature si élevée que M. Hermite l'avait détourné de se présenter : « Vous ne trouverez pas, lui avait-il dit, un jury compétent sur ces sortes de questions. » Cette fois, il entreprit, sans se décharger de ses autres occupations, la rédaction d'une thèse ou plutôt d'un mémoire considérable *Sur la transformation des fonctions elliptiques*. La soutenance fut un véritable triomphe pour l'humble religieux. Il fallut ouvrir au public un amphithéâtre beaucoup plus grand que la Salle des doctorats. Les membres de jury, Puiseux, Hermite, Bouquet, n'épargnèrent pas leurs félicitations au récipiendaire, avec lequel ils étaient en relations d'amitié, Hermite surtout.

Le doctorat du P. Joubert avait eu lieu le 3 août 1876. Quelques jours après, le R. P. du Lac dans cette belle campagne d'Athis-Mons, dont il faisait les honneurs avec tant de bonne grâce et de

générosité, organisait une fête monstre en l'honneur du nouveau docteur. On y voyait le P. Cotel, que le P. Joubert avait eu jadis comme directeur de retraite, le P. Perry, membre de la Société Royale de Londres, et une foule d'autres Pères de Paris ou de la Province. On se rappelle avec quelle gaieté spirituelle le P. de Régnon célébra les mérites de son vieil ami, et comment dans une de ses plus charmantes chansonnettes, il invita les jésuites de notre temps à devenir en grand nombre « des Xavier mathématiciens. »

Nous parlions des rapports intimes du P. Joubert, avec Charles Hermite. L'illustre géomètre, qui fut aussi un grand chrétien, dans ses lettres et dans ses fréquentes visites, aimait à mettre le Père au courant de ses découvertes. Il lui écrivait, avec une simplicité bien honorable pour les deux amis : « J'espère que votre bonne assistance ne me fera pas défaut pour poursuivre la longue route que j'ai encore à faire. Auriez-vous, mon cher Père, la charité de vérifier, si je n'ai pas la berlue? Votre tout dévoué en N.-S. »

— « Je ne saurais vous dire, mon cher Père, combien j'ai la tête cassée de toutes ces recherches. Je compte sur vous pour me redonner le courage. *Totus tuus.* »

« Cher Père, les anges qui connaissent les réduites des équations modulaires du 8^e et du 12^e degré, touchés de ma misère, m'ont donné le résidu de la première, suivant le modèle 7, et le résidu de la seconde modèle 16... A dimanche, mon cher Père, et priez les anges de m'accorder tout ce que je leur demande, et non pas seulement les résidus modèle *p.* »

M. Hermite venait parfois interroger en public les élèves du P. Joubert. Il ne manquait jamais d'assister à la fête de saint Ignace, rue Lhomond.

A partir de 1876, le P. Joubert tout en continuant à enseigner les Spéciales, fit le cours d'Algèbre Supérieure et de Calcul Intégral à l'Institut Catholique. Il contribua ainsi à faciliter l'accès des grades universitaires aux futurs professeurs de l'enseignement libre.

A l'époque des décrets, il alla habiter, pendant quelques mois, une maison de la rue de Vaugirard, mais sans cesser de faire son cours à la rue Lhomond. En 1881-1882, il fut le seul Père habitant la maison.

C'est en 1888, qu'il fut déchargé par les Supérieurs de son double enseignement. La lettre, admirable de résignation, qu'il écrivit au R. P. Provincial, laisse à peine entrevoir combien il eut à souffrir en quittant les œuvres auxquelles il avait dévoué sa vie. « Mon nouveau status ne m'a pas trop surpris; je m'y attendais, et le sacrifice, car sacrifice il y a, était, je crois, à peu près fait d'avance. »

Après avoir enseigné pendant un an à la Faculté libre des Sciences d'Angers, il revint habiter sa chère école Sainte-Geneviève. Il y trouvait encore un grand attrait à interroger les élèves, à leur faire des cours d'instruction religieuse et à leur servir de directeur spirituel. Jamais du reste, même au plus fort de ses occupations si absorbantes, il n'avait négligé cet apostolat de la jeunesse qui primait tout à ses yeux. Ses conférences apologétiques intéressaient vivement les élèves; ils y trouvaient la justification de leurs croyances, présentée sous une forme scientifique et avec l'autorité d'un maître dont ils étaient fiers. Dans ses allocutions, dont une certaine timidité paralysait malheureusement le débit, le P. Joubert ne cessait de recommander à ses auditeurs l'amour du devoir et l'esprit de sacrifice.

C'était assurément pour eux un spectacle des plus édifiants que celui d'un vieillard qui avait si bien gagné le droit au repos, et qui ne pouvait renoncer à leur rendre service, fût-ce dans des conditions un peu abaissées. Toujours prêt à se dévouer, il n'hésitait jamais à remplacer, même dans un cours inférieur, un professeur absent. Il aimait à redire cette prière, que nous avons retrouvée dans ses notes spirituelles: « O mon Jésus, faites-moi la grâce d'accepter de bon cœur, d'être le plus mal partagé, et d'accepter l'effacement; si dure que la chose me paraisse. »

Bientôt les Supérieurs lui confièrent la charge de P. Spirituel de la communauté. On le vit alors rédiger ses exhortations, et ses points de méditation pour les Frères, avec le même soin qu'il composait autrefois ses cours de mathématiques. Malheureusement, il ne se mettait jamais en pleine communication avec ses auditeurs, et ses conférences perdaient beaucoup à devenir de simples lectures. Sa timidité était, croyons-nous, le fait d'une circonspection exagérée. Souvent silencieux et renfermé en lui-même, on ne devinait pas du premier coup l'exquise bonté de son cœur. Mais à qui lui donnait sa confiance, il témoignait la plus délicate affection. Pour sa famille, il resta toujours, malgré les séparations imposées par la règle, plein d'une tendre sollicitude. Un de ses plus poignants chagrins fut la perte de ses deux neveux, les PP. Charles et Joseph Guy, pour lesquels il avait une prédilection marquée.

Homme d'oraison, s'il en fut, il passait une grande partie de ses journées, à la chapelle; c'est là qu'il multipliait les visites avec une dévotion qui jamais ne se lassait. Dans son journal spirituel, vers la fin de sa vie, il se rendait un compte rigoureux de toutes ses journées. Il ne cessait de s'exciter à renouveler la pureté d'intention, et à prier pour la Compagnie comme pour ses anciens élèves.

En 1891, à la suite d'une visite de l'Inspecteur, le P. Joubert reçut l'ordre de quitter, avec plusieurs des Nôtres, le collège où il avait espéré terminer ses jours en paix. Le Vice-Recteur de l'Académie, M. Gréard, reçut, non sans émotion à ce qu'on assure, la protestation indignée de celui qui avait si bien mérité de l'enseignement libre et de l'Université elle-même. Retiré dans une maison voisine, il en fut expulsé par la loi de 1901. On le vit alors réduit à vivre en compagnie d'un de ses anciens collègues, privé des avantages et des soins que peut assurer la communauté, mais sans que jamais on l'ait entendu murmurer contre les rigueurs de la dispersion. C'est dans un petit appartement de la rue d'Ulm, qu'il célébrait, le 5 novembre 1905, sa cinquantaine de Compagnie. Le Père dont la vue baissait, put à peine lire son discours, et sa surdité l'empêcha d'entendre la réponse du R. P. Supérieur. Accablé d'infirmités plus pénibles encore, il dut enfin être transféré à la rue Saint-Lambert. Ce lui fut un nouveau chagrin de quitter définitivement la communauté de Sainte-Geneviève et surtout de ne plus célébrer le saint Sacrifice. Il obtint pourtant de monter quelquefois encore à l'autel; ce fut, pour la dernière fois, le jour de saint Louis de Gonzague, alors qu'il pouvait à peine se tenir debout.

Quinze jours après, une inflammation d'intestins vint augmenter sa faiblesse toujours croissante. Bientôt ce fut l'agonie. Le Père ne cessa pas de prier jusqu'à son dernier soupir; il expira le 10 juillet 1906, à neuf heures du matin.

Ses funérailles furent plus que modestes; à cette époque de l'année, beaucoup de nos amis avaient quitté Paris. Mais de toutes parts affluèrent les regrets et les hommages de ceux qui l'avaient connu, pour saluer en lui un homme en qui la supériorité du mérite était rehaussée par l'humilité la plus sincère et la plus austère pratique des vertus religieuses.

R. D'ESCLAIBES.

APPENDICE.

LES MASSACRES DE MADRID.

RELATION

de l'émeute des 17 et 18 juillet 1834.

ÉVÉNEMENTS CONCERNANT SPÉCIALEMENT
LE COLLÈGE IMPÉRIAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

par le

P. IGNACE-MARIE LERDO,
Socius du R. P. Provincial Antoine Morey.

(Madrid, 25 août 1834)

INTRODUCTION.

La Relation, dont nous donnons aujourd'hui la première traduction française, fut écrite au lendemain même des Massacres de Madrid, et envoyée en latin, à Rome, dès le 31 juillet 1834. Le récit espagnol sur lequel nous avons fait notre traduction porte la date du 25 août de la même année, bien qu'autocopié seulement en 1874. Témoin oculaire de l'émeute et Socius du R. P. Provincial, le P. Lerdo se trouvait en situation exceptionnelle pour décrire les événements qu'il rapporte.

Sa *Relation* reçut en Espagne une certaine publicité: il en fut fait au moins deux tirages à l'autocopie. Dès 1834, apparaît une version italienne, bientôt suivie d'une seconde en la même langue.

Le 3 décembre 1875, le R. P. Manuel Gil, supérieur du Séminaire des Nobles à Madrid au moment des Massacres, et devenu depuis Assistant d'Espagne, écrivait de Fiesole au P. Pierre Portes, au sujet de l'un des tirages de la *Relation* espagnole: « Si l'on cherche à faire quelque chose » pour l'honneur et le culte de ces Religieux assassinés d'une manière » barbare, il est nécessaire de donner publicité à *la Relation*, en la traduisant en français, langue la plus répandue, même à Rome. »

Il ne semble pas que ce désir du P. Assistant ait jamais été réalisé. Soixante-dix ans nous séparent de la Sédition de Madrid; trente ans de la lettre du P. Gil: c'est le cas, nous semble-t-il, d'appliquer le proverbe: « Mieux vaut tard que jamais »; surtout quand il s'agit de l'honneur de nos Martyrs et, par conséquent, de la plus grande gloire de Dieu.

Au reste, l'invasion et le pillage de nos Maisons par d'audacieux insurgés, sous les yeux d'un gouvernement complice ou impuissant, est un fait que

reproduisent souvent nos Annales; pour ne citer que deux événements de ce genre depuis 1834, n'a-t-on pas vu des bandes de forcenés assaillir en 1871 nos Maisons de Paris et s'emparer des victimes qu'on appelle maintenant les « Martyrs de la Commune »; ne revit-on pas en 1897 les révolutionnaires envahir le Collège de Riobamba (Équateur) et en massacrer sur place le Père Recteur? A cette heure, où les sectes font tout pour déchristianiser le peuple, en excitant par système ses convoitises et ses mauvais instincts, ne peut-on s'attendre au renouvellement subit de scènes furieuses de massacre et de pillage?

Aucun d'entre nous ne peut dire qu'il n'aura pas, plus tard, à s'encourager du souvenir de ce qu'endurèrent nos devanciers. A ceux qui souffriront dans l'avenir, nous dédions le récit de ce qui fut souffert dans le passé. Qu'on veuille bien nous pardonner si nous avons parfois allégé le texte original et si, en d'autres occasions, nous avons voulu conserver à la narration ses nuances espagnoles et son caractère simple et spontané.

Henri DUGOUT, S. J.

CHAPITRE I^{er}.

PRÉLIMINAIRES.

I. — Il y avait déjà plus d'un an, que par tous les moyens imaginables, les ennemis de la Religion s'efforçaient en Espagne et spécialement à Madrid, de rendre odieux au peuple les membres du clergé, surtout les Réguliers. Depuis la fin de l'année précédente (1833), dans les conversations, et dans les journaux, on ne faisait que répéter des anecdotes destinées à dénigrer les prêtres et à les présenter comme les ennemis séculaires du Trône et de l'humanité. On alla jusqu'à porter devant les Autorités des accusations calomnieuses, à la suite desquelles plusieurs religieux furent incarcérés; mais leurs causes, à l'examen, furent trouvées sans fondement. Le dimanche 24 novembre, on vint arrêter à notre Collège Impérial, sans que nous pussions savoir pourquoi, le *P. Sebastien Sancho*, Procureur de Province, et à notre ferme de Torrejon, le même jour, le *F. Lorenzo Cana*, qui l'administrait. Conduits tous deux à la prison des Gardes du Corps, ils y demeurèrent au secret soixante-dix jours sans même être interrogés; et lorsqu'au bout de ce temps on entama le procès, on trouva que l'accusation reposait sur une calomnie. Ils furent relâchés après 96 jours, le 1^{er} mars; mais cette détention causa la mort du *P. Sancho*, qui survécut seulement un mois et demi à sa libération. On fut obligé de libérer également d'autres religieux incarcérés. Nous ne voudrions pourtant pas prétendre qu'aucun n'eût donné au gouvernement des motifs de mécontentement. Mais la manie se généralisait d'accuser à tort et à travers les ordres religieux et de réclamer leur suppression.

Les récriminations augmentèrent quand, à la fin d'avril, l'Admi-

nistration publique sembla vouloir se conformer à la loi du 21 du même mois. Cette loi prohibait l'entrée de nouveaux Novices et proposait un plan de réformes sur lesquelles devait statuer une Junte ecclésiastique. Les journaux, qui se multipliaient vers cette époque, revenaient sans cesse sur les mêmes idées. Le plus grave n'était pas dans ces machinations ostensibles, mais dans les intrigues secrètes des loges maçonniques, qui, bien à l'avance, s'efforçaient de disposer les esprits à la destruction des ordres religieux. Tel est toujours le premier objet de leurs attaques et le premier pas vers les démolitions et les ruines, seuls édifices que sachent élever ces « maçons ». C'est dans leurs clubs, qu'après avoir longtemps cherché comment se débarrasser des Religieux, on résolut de les massacrer tous.

Dès le mois de mai on put entendre ces paroles menaçantes : « *il y aura deux jours de massacre à Madrid.* » On parlait ainsi sans préciser, mais tous savaient assez quelles seraient les premières victimes ; on ne fixait point de date, car les promoteurs mêmes de l'exécration projet ignoraient encore quel prétexte donner à leur attentat.

L'apparition du choléra dans la capitale, après le retour des troupes de Portugal, fournit le prétexte désiré. Dès la fin de juin, on nota quelques cas à l'Hôpital Général, et malgré la diversité des opinions sur l'existence de l'épidémie, la population tout entière fut prise de panique. Beaucoup d'habitants, et la Reine même, quittèrent Madrid. Quoiqu'il eût intérêt à dissiper les craintes presque autant qu'à écarter le fléau, le gouvernement prit différentes mesures inquiétantes ; l'une, entre autres, ne coïncidait que trop avec cette haine que les impies et les maçons avaient jurée aux Religieux. La Junte Royale de Santé décida d'occuper quatre maisons religieuses au moins en grande partie : le monastère de St-Jérôme, le grand couvent de St-François, celui des Récollets et notre Noviciat ; quelques troupes qui, dans leurs casernes étroites et malpropres, paraissaient mal défendues contre la contagion, devaient venir s'y installer. Cette précaution, prise d'accord avec les Supérieurs, n'aurait rien eu de violent ni d'odieux ; mais la réquisition coïncidant avec l'occupation, on regarda généralement ce procédé comme une offense aux personnes et une attaque à la propriété. Peut-être n'avait-on pas eu l'intention formelle d'humilier les Religieux ; tel fut pourtant l'effet produit dans l'opinion publique. La mesure était encore tolérable en raison du bien général ; avec un peu de patience, tout se serait arrangé, et certainement personne ne se fût plaint.

On nous avertit à six heures du matin, deux heures avant l'arrivée des troupes, des voitures et du matériel ; nous abandonnâmes immé-

diatement la plus grande partie du Noviciat, et, sauf les cinq Pères et quelques frères coadjuteurs qu'on autorisa à demeurer dans la partie contiguë à l'église, les autres se transportèrent au séminaire des Nobles; là, il leur fallut se répartir en deux communautés indépendantes, et séparées des Séminaristes. Combien il y eut à travailler pour enlever du Noviciat tout le mobilier et pour l'installer au Séminaire ou dans d'autres dépôts, ce n'est pas ici le lieu de le rapporter.

Nous poursuivions ainsi notre chemin, soumis à la volonté divine: nous ne pensions qu'aux moyens de nous rendre utiles non seulement en prêtant nos bâtiments, mais encore en payant de nos personnes dans la calamité qui menaçait la capitale. De leur côté les ennemis de la religion s'occupaient de réaliser leur projet. Le choléra allait en augmentant, et cela leur suggéra l'idée de répéter à Madrid l'odieuse stratagème dont, en de semblables occasions, on avait usé dans d'autres villes, comme à Paris pour se débarrasser de certains légitimistes, à la Puebla de los Angeles pour massacrer les fabricants étrangers. Afin d'exterminer les Religieux d'Espagne, ou au moins ceux de la capitale, on résolut de propager le bruit qu'ils avaient empoisonné les fontaines, et que de là venait l'effrayante mortalité. On forma ce projet, sans toutefois déterminer le moment de son exécution. Nous conclûmes tout cela plus tard de ce qui advint à nos novices dans l'après-midi du 15. Ils se promenaient, à l'heure ordinaire, dans le jardin du Séminaire des Nobles, contigu à la caserne des Gardes du Corps, lorsque apparut à une des fenêtres de cette caserne un inconnu mal habillé, mais qui devait être un officier. Il agitait un pistolet; et, s'adressant aux novices, leur dit, à plusieurs reprises: « *Eh! Fainéants! Un beau soir nous finirons bien par arracher toutes les mauvaises herbes qui maintenant empêchent les plantes de pousser!* » Cela dit, il déchargea son pistolet. On ne comprit pas sur le moment ce que cette scène signifiait, mais au bout de deux jours, cela devint bien clair: en une soirée, les francs-maçons tenteront d'exterminer les Religieux, qui nuisaient à leurs projets de propagande impie.

On avait donc pris une résolution, mais sans fixer de date. Au moment dont nous parlons, l'épidémie subit une augmentation extraordinaire et l'instant parut venu de recourir à l'artifice prémédité. Dès le matin du 16, on commença à répandre le bruit que la mortalité venait de l'empoisonnement des eaux, puis, qu'on avait saisi des portefaix en train de jeter du poison dans les conduites; enfin que les Moines et les Jésuites s'étaient servis des portefaix pour commettre ce crime. Bien que cette supposition fût absurde et, comme telle, méprisée par les gens de bon sens, chez ceux qui

ne réfléchissent pas et qui sont de beaucoup plus nombreux, elle ne manqua pas de trouver créance; aussi, vers le soir, toute la population, terrorisée d'un côté par la maladie, de l'autre par les soupçons d'empoisonnement, se trouvait-elle dans une agitation redoutable qui la mettait à la merci d'une impulsion quelconque.

En cette triste nuit, en ces moments d'alarme, où il semblait que l'humanité même réclamât de tous les habitants de la capitale l'oubli de toute querelle antérieure et les appelât à se prêter un mutuel secours, l'irréligion décréta, que le jour suivant serait celui du grand massacre; peu importait à ces fanatiques de multiplier les afflictions d'une immense population déjà consternée: ils auraient au moins le plaisir de voir les Ministres de la Religion assassinés et la religion elle-même couverte d'outrages.

Le plan de campagne fut connu même en dehors des Loges; car un de ceux mêmes à qui l'exécution en fut confiée, épouvanté d'un pareil crime, se présenta le lendemain matin, au Ministre de l'Intérieur, *D. José Maria Moscoso de Altamira*, et lui fit part de l'exécrable dessein, afin qu'il essayât de s'y opposer. Le Ministre, à son tour, avisa le Capitan Général *D. José Martinez de San-Martin* qui répondit: « *Je le sais déjà et j'ai pris les précautions opportunes.* » Mais ainsi que les événements le montrèrent, il s'agissait de précautions propres à patronner l'émeute.

Toujours est-il que, pour l'exécution du crime projeté, on s'adressa, cette nuit même, à de nombreux individus, inscrits dans la Milice Urbaine, et ayant par suite des armes sous la main. Tous faisaient partie des Loges d'où émanait la décision, ou étaient capables de mener à bien un dessein aussi cruel; sans religion, sans moralité et sans pudeur, ils se montrèrent indignes de l'uniforme qu'ils portaient, comme leurs chefs le déclarèrent dans le rapport présenté plus tard à la Reine.

Nous devons avouer que les Urbains ne trempèrent pas tous dans cet horrible complot; plusieurs au contraire rendirent d'importants services et donnèrent asile aux poursuivis. Ce ne fut même pas la plus grande partie: celle-ci accourut à ses postes des rues de Alcalá et du Prado, quand à l'heure de l'émeute les troupes regagnèrent leurs casernes. Mais si ce ne fut qu'une minorité, elle était encore trop nombreuse; l'estimer au 10^e paraîtrait excessif; admettons que ce fût le 20^e, et personne ne dira que nous exagérons. On peut ainsi porter à près de 250 le nombre des conjurés.

Décidés à consommer l'attentat, ils dressèrent ou reçurent tout prêt leur plan d'attaque, convinrent des chefs qui devraient les diriger, et employèrent toute la matinée du 17 à propager de plus en

plus le bruit de l'empoisonnement. A cet effet, ils payèrent des hommes et des jeunes gens de la lie du peuple qui se dirigèrent vers les prises d'eau et les fontaines publiques avec de l'arsenic enveloppé dans du papier et le jetèrent dans l'eau. Tout à coup, les conjurés surviennent, feignant la vigilance; ils tirent les papiers hors de l'eau, les développent, découvrent l'arsenic qu'eux-mêmes y avaient mis, et le montrent aux passants attroupés. Ils font mine de saisir les porteurs, les interrogent et les menacent pour obtenir d'eux cette réponse qu'ils leur avaient dictée: « *Nous faisons cela par ordre des Moines, les Jésuites nous l'ont commandé.* » Ainsi égarait-on la crédulité publique; vers midi, par toute la capitale, on trouvait des gens imbus de cette fausseté, et la haine de la multitude contre les Religieux était à son comble.

Parmi les personnes de bon sens, certaines semblèrent prêter foi à pareille calomnie. Cela paraît invraisemblable; mais le Capitan Général lui-même, quand il vint à notre maison pour autoriser, semble-t-il, le désordre par son inertie, eut bien la honteuse faiblesse d'invectiver notre P. Provincial; il alla jusqu'à l'accuser d'empoisonnement, et en guise de preuve tira de sa poche une poignée d'arsenic, trouvé, à l'entendre, dans les réservoirs d'eau. Si une pareille aberration, pour ne pas me servir d'un mot (que d'autres employèrent) plus sévère et peut-être plus vrai, si une pareille aberration se rencontra chez un homme de son rang, qu'y a-t-il d'étrange à ce que des gens simples, comme le vulgaire en compte tant, se soient laissés tromper? De fait, soit sottise, soit malignité, au début, de l'après-midi, le bruit circulait partout que les Moines et surtout les Jésuites étaient l'unique cause de l'effrayante mortalité. Ainsi l'esprit de la multitude était tout disposé à accueillir le cri de: mort aux Religieux, et tout était prêt pour exécuter l'infamante manœuvre si longtemps désirée des francs maçons et des impies. Comment ils l'exécutèrent, nous allons le dire maintenant.

CHAPITRE II.

ATTENTATS DU 17 JUILLET 1834.

II. — Vers trois heures de l'après-midi, les Urbains dont nous avons parlé plus haut, décidés à accomplir leur œuvre, se répandirent de nouveau dans les rues principales. Plusieurs étaient revêtus de leur uniforme; d'autres, nombreux, portaient seulement le ceinturon; la plupart étaient armés d'un fusil et d'un sabre, quelques-uns n'avaient que cette dernière arme. Ils répétèrent alors les mêmes comédies que le matin afin de provoquer le cri de « *Mort aux Moines* »! Ils

se démenaient, réunissaient la foule et formaient des attroupements dans les trois principaux endroits du centre, Plaza Mayor, Puerta del Sol, et Plazuela de la Cebada, ainsi qu'aux abords des fontaines environnantes. Ils allaient et venaient d'un groupe à l'autre, les excitant au cri répété de: « *poison! poison! Mort aux Jésuites! — Mort aux Moines!* »

Pendant la première heure, ils firent semblant d'arrêter des individus en train de jeter de l'arsenic dans les bassins ou dans les réservoirs des porteurs d'eau. A quatre heures sous le même prétexte, ils se mirent à poursuivre des gens qu'ils prétendaient être domestiques de quelque couvent ou collège. Nous connaissons de source certaine, l'attentat de ce genre commis à la Puerta del Sol: ils y assassinèrent un homme qui s'approchait de la fontaine. On nous cita plusieurs faits semblables arrivés en divers endroits. A notre grand'porte ils poursuivirent plus tard à coups de sabre un garçon qu'ils croyaient de nos domestiques; c'était un simple gardien des portes de notre église, ouvertes à ce moment à cause des travailleurs qui défaisaient le catafalque élevé pour les Funérailles, déjà finies, du défunt Roi Ferdinand VII. L'emploi qu'exerçait cet homme, joint au fait d'avoir été royaliste, suffit à le désigner aux coups des Urbains; après l'avoir saisi finalement dans notre vestibule, ils le conduisirent, tout meurtri en prison.

A ce moment les clameurs redoublèrent contre nous, sans que nous pussions croire encore qu'on ne s'en tiendrait pas à des cris. Aux environs de 4 h. $\frac{1}{2}$, les Urbains attroupés sur la Plazuela de la Cebada se saisirent, toujours sous le même prétexte, d'un autre jeune homme d'environ vingt ans, qu'ils voulaient massacrer. Comme la populace accourait au bruit, quelques-uns se détachèrent et se rendirent tout près à la maison d'un fonctionnaire connu comme Royaliste et appelé *D. Joaquin Elosua Arrieta*. Ils l'arrêtèrent, sacagèrent sa maison et l'adjoignant à l'autre garçon, les conduisirent tous deux au milieu des clameurs d'une populace atteignant 250 personnes, au poste de police de la rue de Tolède. Deux gardes du Corps et les dix Urbains dont nous avons parlé animaient cette foule qui, à leur incitation, répétait les cris de: « *Vive la République! mort aux Moines et aux Royalistes!* » Le commissaire de police ne jugea pas opportun d'incarcérer les deux personnes qu'on lui présentait; mais, voyant que leurs furieux accusateurs commençaient à élever la voix contre lui aussi bien que contre les Moines, il eut l'imprudence de dire aux inculpés de se retirer comme ils pourraient. Il arriva ce qu'on pouvait prévoir: à peine le Sr Arrieta eût-il franchi la porte, que, aux cris tumultueux de « *à mort! à mort!* » les insurgés

le massacrèrent à coups de sabre et abandonnèrent son cadavre dans la rue. L'autre jeune homme parvint à fuir, mais, dans la rue de la Ruda, les Urbains le rejoignirent et le transpercèrent à son tour.

Ainsi, à peu de pas de notre Collège Impérial, préludait-on à la funeste tragédie; la foule, de plus en plus agitée, commençait à se porter d'une Place à l'autre, répétant les clameurs de « *Mort aux Moines, mort aux Jésuites.* » Nous nous primes alors à ressentir quelque crainte.

Jusque là, aucun cas n'avait été fait des vociférations, et toutes nos portes demeuraient franchement ouvertes. Le trouble poussa plusieurs des Nôtres à se mettre en observation aux fenêtres, d'où fréquemment ils envoyaient avis au Supérieur que le tumulte allait croissant. Le Supérieur, qui était alors le *P. Mariano Puyal*, ne pouvait arriver à se persuader que le péril menaçait de s'aggraver; il ne jugea pas utile de mettre les autorités au courant de ce qui se passait, pensant qu'elles ne le pouvaient ignorer.

Cependant, toujours dans la rue de Tolède, les Urbains commettaient un second attentat sur un Postulant de St-François appelé *Vincent Diequez*; il venait de demander l'aumône (car il était quêteur) à la Cirerie qui est tout près de la paroisse St-Millan. Plusieurs individus l'entourèrent et, après quelques paroles, allaient le laisser partir vers son couvent, lorsque deux des Urbains s'étant entendus entre eux coururent après lui, et se mirent à l'accabler d'injures; comme il enlevait son chapeau pour les calmer, un d'eux lui asséna un coup de tranchant de sabre qui lui fendit la tête; d'autres, arrivant, le frappèrent à leur tour et lui firent plusieurs blessures. Quand il fut tombé presque mort, ils se procurèrent aux environs une petite échelle à main, et le mettant dessus pour le conduire à la prison, passèrent devant notre Collège, des fenêtres duquel nous pûmes l'apercevoir.

Notre terreur s'accrut alors; le Supérieur ordonna de fermer toutes nos portes, au nombre de cinq y compris celle de la chapelle que nous tenions encore ouverte sur la Sacristie pour entendre les confessions. La grande église ne put être fermée à cause des employés de la Ville qui travaillaient à la débarrasser du catafalque Royal et qui étaient même en grande partie de la Milice Urbaine. Nous pûmes toutefois nous assurer des trois portes conduisant à l'intérieur de la maison. L'entrée principale de la Porterie demeura libre, la seconde porte seule étant close comme toujours. La foule, cependant, se groupait de ce côté, et occupait toute la rue de Tolède jusqu'à la Plazuela de la Cebada, répétant sans cesse les mêmes cris: lorsque, aux environs de cinq heures on vit s'avancer vers elle, un des trois individus qui

vêtus d'une redingote et armés d'un sabre, se promenaient à cheval, et parurent pendant toute la soirée transmettre des ordres supérieurs. Comme celui-ci finissait de parler, la multitude s'écria : « *A Saint-Isidore ! A Saint-Isidore !* » Autrement dit à notre Collège Impérial. A ce cri, de fait, tous les émeutiers se mirent à courir ; quand ils atteignirent la Plazuela, ils la trouvèrent déjà presque encombrée par ceux qui avaient débouché du côté de la Plaza Mayor. Alors s'éleva la clameur confuse de « *Mort, Mort aux Jésuites !* » Un des cavaliers se mit en tête, sabre au clair, et regardant vers nos fenêtres comme s'il y apercevait quelqu'un, s'écria : *Eh ! il y a de la poudre ? Nous allons voir !* » Il donna le signal d'enfoncer la grand'porte : une partie des insurgés, armés de marteaux et de haches s'élança pour lui obéir ; le reste se divisa pour aller forcer les autres portes.

III. — A ce moment ce fut une alarme subite, chez les Nôtres, parmi lesquels se trouvait le P. Provincial arrivé deux jours auparavant de la visite d'Alcalá. De toute la nombreuse communauté, seul manquait le P. *Maurice Sanchez*, qui, en compagnie d'un Frère, était parti confesser un cholérique. Comme personne ne s'attendait à pareil attentat, chacun, saisi d'épouvante, se mit à courir de côté et d'autre, cherchant un coin où se cacher et où se mettre à l'abri de la fureur des assassins. Les uns montèrent tout en haut, cherchant asile dans les greniers et les mansardes, d'autres descendirent dans les caveaux de l'église, ou furent se dissimuler dans les cavités et dans l'orgue du Grand-Autel. D'autres s'en allèrent vers le Séminaire, où on envoya tous les Scolastiques qui, fort tranquilles, se promenaient dans le jardin.

En se dirigeant de ce côté, ils trouvèrent dans le corridor, le P. Provincial et le P. Recteur ; ces deux Pères, incertains sur le parti à prendre, et ne voyant pas sans risques évidents et quelle que fût leur décision, tant de jeunes gens réunis, prirent alors une résolution que leur inspira l'urgence des circonstances, ou plutôt le ciel, comme le prouva la suite des événements : ce fut d'aller tous à la Chapelle domestique, et là, devant le Saint Sacrement exposé, de se préparer à mourir ensemble avec résignation. Ainsi firent-ils. Entrant à la chapelle, ils allumèrent six cierges et chacun se préparait au dernier moment.

Ils trouvèrent le temps de tout faire sans précipitation, car les insurgés ne purent avoir raison des portes aussi vite qu'ils le désiraient. Quelques-uns de nos Frères purent même monter au clocher et sonner le tocsin comme en cas d'incendie. Comme le clocher était au-dessus du portail, les gens de la rue criaient avec d'autant plus de

fureur ; quelques Urbains même, tirèrent des coups de fusil vers les cloches. Parmi les clameurs que poussait cette populace, on remarqua que, répétant tous le cri que proférait d'abord un homme, plus impie que les autres, après qu'ils eussent tous clamé d'une seule voix : « *Vive la République ! Vive la Liberté ! Mort aux Moines ! Mort aux Jésuites !* », ce furieux ajouta : « *Mort à la Religion ! Mort à Dieu ! Vive Lucifer !* » La foule, pourtant si insensée, par un reste de Religion et de conscience, se tut et ne répéta pas ces mots.

Impatientés du long retard, ceux qui attaquaient l'entrée principale se divisèrent de nouveau. Ils avaient pour chef un homme vêtu à la grecque d'une chemise à pois, d'un grand ceinturon, d'un pantalon couleur de sang, et d'une sorte de blouse, armé de plus d'un sabre court. Sur son ordre, la plupart allèrent renforcer ceux qui déjà battaient la porte du Séminaire. D'autres encore assez nombreux s'introduisirent dans l'église principale où, violant la sainteté du temple, ils tirèrent en l'air, quelques coups de fusil et essayèrent d'enfoncer une des trois portes qui donnent à l'intérieur. Mais trouvant que, même à coups de crosse, on ne pourrait y parvenir, ils eurent l'idée, pour gagner du temps, de prendre une grande échelle à l'usage des ouvriers et de s'en servir pour escalader la tribune qui donne immédiatement sur le corridor intérieur, ce que plusieurs d'entre eux devaient savoir. Les plus audacieux montèrent armés de fusils, et, sautant dans la tribune, trouvèrent que la porte en était aussi fermée. Ils la brisèrent à coups de fusil, et, par l'ouverture, s'élançèrent en poussant leurs cris accoutumés ; à leur suite pénétra le reste du groupe qui avait envahi l'église. Presque en même temps, une bande parvint à enfoncer la porte du Séminaire, où par suite d'une dernière poussée, elle se fraya passage. Enfin la porterie fut à son tour envahie.

IV. — Alors commencèrent, au Séminaire comme au Collège, des scènes de cruauté inouïe ; enchérissant les unes sur les autres, elles durèrent 2 heures, et la description en est fort difficile. Les forcenés se précipitaient comme des furies, proférant à tue-tête, les plus horribles blasphèmes contre Dieu, la Vierge, les Saints, et tout ce qu'il y a de plus sacré, menaçant tout le monde de mort et détruisant tout ce qu'ils trouvaient devant eux.

Ceux qui pénétrèrent par la porterie montèrent par l'escalier y attenant afin de saisir dans le clocher les Frères qui avaient sonné les cloches. Mais ces derniers venaient de s'enfuir à la chapelle.

Les insurgés se contentèrent de tirer quelques coups de fusils en l'air pour faire croire aux spectateurs de la rue que les Nôtres fai-

saient feu; puis, ils se répandirent dans la maison. Les uns s'introduisirent dans les chambres, enfonçant les portes à coups de pied et de fusil; d'autres s'acheminèrent vers le Séminaire, se joignirent à ceux qui étaient entrés par là et envahirent, en même temps qu'eux, le premier étage. Quelques-uns des Nôtres qui y étaient cachés, n'attendant plus que la mort et se trouvant mal protégés en cet endroit, changèrent de place; les autres se tenaient fermes en tête des Divisions des enfants pour les garantir de la mort. Dans le Collège, certains erraient de part et d'autre, sans savoir où se cacher. A ce moment, pour leur salut et pour le salut des Pères du Séminaire, le Supérieur ordonna de sonner la cloche de Communauté pour appeler tout le monde à la Chapelle. Malgré le danger, la plupart résolurent d'obéir à cet appel. Pendant le trajet, les insurgés tirèrent trois fois sur un des Nôtres. Les Pères cachés plus loin, et qui se figuraient la maison déjà pleine d'insurgés, pensèrent que ce son de cloche était donné par ces derniers et se tinrent immobiles.

Les 53 qui, à la fin, se trouvaient réunis dans la chapelle, en entendant les coups, les décharges et les vociférations des insurgés déjà tout proches, n'attendaient rien qu'une mort prochaine. Aucun terme ne peut donner idée du spectacle que présentait la Chapelle. Les uns, leur crucifix en main, le serraient fortement sur leur poitrine ou le baisaient doucement; d'autres levaient vers le ciel, en soupirant, les mains et les yeux; chacun se confessait à tour de rôle; tous enfin, se prosternèrent devant le P. Provincial et reçurent l'absolution et l'indulgence *pro articulo mortis*; les actes d'offrande, de conformité, de résignation, de désir de mourir avec le Christ, les invocations à la très sainte Vierge, les actes d'union au Cœur-Sacré de Jésus, de douleur et de repentir prononcés à haute voix et mêlés de soupirs, de larmes et de sanglots, formaient un concert agréable aux Anges, mais bien triste pour les assistants. Pareilles scènes se déroulaient dans les cachettes où plusieurs se trouvaient dissimulés ensemble; mais au Séminaire le tableau était encore plus effrayant.

V. — Lorsque les forcenés y pénétrèrent, ils se divisèrent en plusieurs groupes et prirent diverses directions. Les uns gagnèrent la salle où les Séminaristes finissaient de réciter avec beaucoup de dévotion le Saint Rosaire sur le conseil du P. *Edouard Carassa*, afin de toucher en leur faveur, en cette épouvantable conjoncture, la Sainte Mère de Dieu. Tout à coup, les insurgés se présentèrent, un le sabre en main, les autres armés de fusils, et baïonnettes au canon; ils poussent d'abord le cri de *Vive la liberté!* A ce cri les enfants répondent par plusieurs vivats et, entourant les insurgés, leur font des

démonstrations affectueuses pour adoucir la dureté de leur cœur et les incliner à la pitié. Cette scène émouvante dura très peu d'instants et se termina par la dispersion des élèves; sur la promesse qu'il ne leur serait fait aucun mal, ils s'en allèrent chacun chez soi; 3 ou 4 seulement demeurèrent à côté du Père et du F. Coadjuteur *Jean Ruedas* qui, peu de temps après, fut la première victime immolée. Un des Urbains, en effet, s'élançant sur lui violemment, lui transperça le côté avec sa baïonnette, s'y reprenant à 5 fois pour l'enfoncer, le frappant de plus dans le cou avec son sabre, jusqu'à ce qu'il le laissât sans vie. Cet humble, pieux et laborieux frère s'était, quelques minutes auparavant, confessé avec ferveur au Père Carassa; puis voyant la peur des Séminaristes, les entendant dire au milieu des larmes et des soupirs: « *on va nous tuer* », il les anima et les consola en disant: « *Eh bien, enfants, nous mourrons pour Dieu, nous allons à la mort pour Jésus-Christ.* » C'est dans ces saintes dispositions que le bon frère reçut la mort.

Le P. Carassa, témoin de cet horrible spectacle, craignit que dans quelques minutes les mêmes horreurs se répétassent sur lui; sa terreur augmenta quand il vit qu'à la porte par où il devait sortir de la salle, un Urbain s'était placé, le sabre levé, comme attendant son passage pour le frapper. Le Père avança cependant, dans l'étroit espace au-dessous du sabre, accompagné des 3 ou 4 enfants, restés à ses côtés. Au moment où le Père passait, l'Urbain cria à un autre qui se trouvait dans la pièce contiguë: « *Sépare-le des enfants et tue-le.* » L'autre n'obéit point, et le Père put ainsi gagner heureusement l'escalier menant à la maison. Là, les enfants s'en allèrent; un des insurgés saisit le Père par le cou et se mit à lui débiter une litanie de sarcasmes qu'il interrompit pour lui dire avec joie comme pour assouvir sa haine, que derrière lui on massacrait un Religieux vêtu en laïc. C'était vrai: et en se détournant, le Père vit étendu sur le sol le sous-diacre, *Dominique Barrau*, Surveillant d'une division; on l'avait massacré à coups de sabre assénés sur la tête avec une telle furie que le sang avait sauté sur la porte et sur le mur à une hauteur de 3 mètres. Alors celui qui tenait le P. Carassa le laissa partir; un autre survint, le prit par le bras et lui demanda s'il était le P. Carassa; quand il sut que oui, il le conduisit au Collège Impérial, assurant qu'il allait lui sauver la vie; il s'acquitta de sa promesse et empêcha pendant le trajet qu'on ne l'attaquât, ce qu'on tentait à chaque pas; mais il le conduisit au parloir, endroit très dangereux, où la mort attendait le Père à cause de la multitude d'hommes et de femmes qui réclamaient une victime.

Quand tous 2 arrivèrent au palier de l'escalier principal, où se

trouvait un tableau de l'Immaculée Conception, un Urbain s'avança, arma son fusil et, visant le Père, dit: « *Vous allez voir si je le manque!* » Le compagnon du Père s'efforça d'empêcher l'autre; c'eût été en vain, si en d'aussi critiques circonstances n'étaient survenus, le Commandant vêtu à la grecque, et un Garde du Corps. Ceux-ci se mirent à défendre le Père, lui promettant la vie sauve s'il les conduisait à l'endroit où il leur serait possible de délivrer notre Frère Philosophe, *Jean Grégoire Muñoz*. Le garde alla jusqu'à embrasser étroitement le Père, pour empêcher le tir de l'Urbain; ils le saisirent enfin chacun par un bras pour le préserver de tout danger. Ignorant où pouvait être le Frère, le Père les conduisait vers sa chambre, incertain de l'y rencontrer; quand, passant par hasard devant la Chapelle et supposant à juste titre, que le Frère était parmi ceux dont on entendait les sanglots, il entra avec ses 2 conducteurs: alors arriva ce que nous raconterons plus tard quand nous en aurons fini des horreurs qui suivirent au Séminaire.

VI — Grâce à la sortie des Séminaristes, purent s'enfuir, habillés comme eux, les quatre Frères *Ange Martin*, surveillant, *Pierre Barrios*, professeur, *Joseph Lasa* et *Mariano Cortès*, philosophes, encore que ce dernier eût à subir quelques alertes dans la rue. Deux autres professeurs, *Joseph Garnier* et *Joseph Sancho* tous 2 sous-diacres, n'échappèrent pas aussi facilement: déguisés, (le 1^{er} en portefaix avec sa corde sur l'épaule), ils sortirent peu après; comme ils atteignaient le coin de la rue, ils furent reconnus et appréhendés par les Urbains; ceux-ci lièrent le F. Garnier au moyen de sa corde et saisirent l'autre aux bras; ils les conduisirent ainsi jusqu'à la rue de Tolède; quand ils atteignirent l'endroit où gisait le cadavre du Sr Arrieta, un Urbain transperça le F. Garnier, un Garde du Corps en fit autant au F. Sancho; d'autres leur brisèrent la tête à coups de sabre, puis les achevèrent chacun d'un coup de feu et les abandonnèrent là, étendus.

Pareil sort était réservé à 3 autres Frères, qui, au moment de sortir également déguisés, furent par malheur reconnus, soit à cause de leur maintien, soit en raison de l'étrangeté de leur costume: c'étaient le diacre *Jean Urreta*, surveillant, les Frères minorés *Martin Buxons*, surveillant de récréation, et *Firmin Barba*, professeur de grammaire. Tous trois, pris au milieu d'un gros peloton d'Urbains, furent conduits accablés d'insultes par la rue du Duc d'Albe, jusqu'au coin de la rue de Tolède; arrivés là, les forcenés se jetèrent sur eux, à coups de sabre, les frappant surtout à la tête, jusqu'à ce qu'ils les eussent fait tomber morts. Longtemps encore, ces furieux continuèrent à

assouvir leur rage et à essayer leurs armes, piquant de leurs sabres ces corps raides, les frappant de préférence au visage et aux mains, leur crevant les yeux, et enfin leur détachant complètement la tête, si bien que des débris de crânes roulaient dans la rue entre les pieds des assassins. Un de ceux-ci, au bout d'une demi-heure, poussa l'atrocité à son comble : prenant du sang répandu à terre, plein sa main et en peignant son casque, il s'écria : « *C'est encore peu !* » — De fait, les mains couvertes de sang, il s'élança vers un endroit où il pourrait les ensanglanter davantage.

Par la porte du Séminaire, on fit sortir vers la même heure le *P. Casto Fernandez*, ancien Supérieur du Collège de Séville et du Séminaire de Valence, et qui, le matin même, avait passé son Examen ad Gradum. Les insurgés l'avaient rencontré mal déguisé, et l'entraînèrent sous une grêle de coups et d'outrages ; parvenus à quelques pas hors de la maison, ils le massacrèrent à coups de couteau, lui abîmant surtout le visage.

Peu après, et par le même chemin, sortit pour recevoir une mort semblable, le *P. Joseph Fernandez*, Coadjuteur Spirituel et professeur de grammaire depuis 9 ans. Il avait déjà réussi à fuir par le haut de la maison ; mais, effrayé par un coup de fusil, qu'on lui tira, sans pourtant l'atteindre, il revint sur ses pas et rentra dans le Séminaire, sans savoir où se cacher. Ceux qui le poursuivaient le découvrirent bientôt, et, l'accablant de mauvais traitements, le dépouillèrent de sa soutane ; d'un coup de sabre ils lui détachèrent presque une joue et une oreille ; ainsi blessé, baigné de sang, couvert de ses seuls vêtements de dessous, ils l'emmenèrent au milieu des cris des gamins et de la foule comme pour le conduire en prison, mais en le frappant sans cesse et en aggravant ses premières blessures. Le bon Père s'avancait sans que de sa bouche on entendît d'autres paroles, que l'invocation « *Jésus, Marie* ». Comme il dépassait le couvent de la Merci et arrivait à la rue de Barrio-Nuevo, épuisé par la perte de son sang, il dit à ses conducteurs : « *Messieurs, je n'en puis plus.* » Ceux-ci alors, écartant la foule, lui donnèrent immédiatement trois coups qui l'achevèrent ; la tête était tellement tailladée, que le crâne tout ouvert laissait voir le cerveau presque détaché. On dit qu'une des horribles mégères, qui assistaient à cette scène barbare, eut l'impudeur de s'approcher et de tirer le cerveau de sa place ; puis, le prenant à deux mains, elle s'écria toute joyeuse : « *C'est maintenant que je vais frire du cerveau de moine !* » Nous ne tenons pas ce fait pour très avéré, pas plus que d'autres également épouvantables que, dans la suite, on raconta s'être passés autour de ce cadavre.

Moins malheureux fut le sort du *P. Celedonio Unanue*, jadis Ministre du Séminaire. Il avait eu le courage d'attendre, en haut de l'escalier intérieur, le groupe d'Urbains qui montait par là, pensant pouvoir leur parler. Mais, aussitôt que les émeutiers l'aperçurent, ils se mirent à crier : « *En voilà un ! en voilà un !* » Ils lui tirèrent un coup de fusil qui par hasard ne partit pas. Ils s'emparèrent de lui et l'emmenèrent jusqu'à la porte où on pouvait déjà présumer qu'il allait être assassiné. Au bas de l'escalier on lui donna dans l'épaule un coup de baïonnette, qui lui traversa toute la poitrine. A cause de son émotion, le Père ne crut sentir qu'une piqûre ; toutefois, arrivé en bas, il se mit à vomir du sang en abondance et les autres Urbains se mirent à rire, lui posèrent de nombreuses questions et le firent passer d'une salle dans l'autre pour qu'il les leur fît visiter. Mais en montant les quelques marches d'une des salles, il eut trois abondants crachements de sang qui le mirent hors d'haleine et l'affaiblirent tellement qu'il crût sa mort prochaine. Il le dit à ses conducteurs, et les pria de le mener, tout auprès, par compassion et pour adoucir sa mort, à quelque lit de l'infirmerie des Élèves. Deux d'entre eux en effet, apitoyés sur son sort, lui promirent de le protéger ; le soutenant dans leurs bras, ils le dirigèrent vers l'Infirmerie, disposèrent un lit et le couchèrent. L'un resta, afin de le protéger contre la fureur de ceux qui passaient sans cesse par là : pour les contenir il fut obligé de leur dire que le Père était sur le point d'expirer ; encore dût-il le garantir de la cruelle commisération dont certains faisaient preuve en voulant lui donner un coup de fusil qui le fît plus vite cesser de souffrir.

De fait le Père endurait de cruelles douleurs ; l'air pénétrait par sa blessure, sans que pendant 3 heures on pût s'enquérir d'un chirurgien.

Le malade fut seulement assisté au début par un officier survenu par hasard qui, plaignant sa situation, l'entretint avec beaucoup de douceur, et demeura à lui tenir compagnie jusqu'à ce que la troupe arrivât et qu'on lui donnât des gardiens. Il reçut ensuite un grand soulagement d'une tasse de bouillon et d'un peu de vin que lui apporta, d'une maison voisine une illustre dame, *Exma Sra D. Josepha Saenz*, épouse du Conseiller *D. Francisco Manzano*. Avec un courage viril, elle s'était introduite à la suite de la populace et s'était rendu compte de l'état du Père. Les sentinelles ne lui permirent pas d'arriver jusqu'au lit du blessé ; aussi ne sut-elle pas auquel des Nôtres, elle rendait service. Les Urbains présentèrent au Père le bouillon et le vin ; ils l'exhortaient à boire « *pour mourir, disaient-ils, avec plus de courage.* »

A huit heures et demie, le chirurgien que l'Officier de la Garde

avait envoyé chercher, n'était pas encore venu. Dès qu'il arriva et qu'il vit l'état déplorable de la blessure, il ordonna d'avertir le desservant de la Paroisse et de transporter le blessé à l'infirmerie du Collège. A moitié route, le cortège rencontra le prêtre, qui, au milieu du chemin et pour parer à toute éventualité, confessa le Père, lui donna le S. Viatique et lui administra l'Extrême-Onction. On gagna l'infirmerie; après un pansement, le Père se trouva mieux et put s'adresser aux sentinelles et aux autres assistants. Il leur parla avec chaleur de Notre-Seigneur et de la Religion, se montrant peu attaché à la vie, et tout prêt à endurer la mort. A partir de ce moment, malgré de violentes souffrances, son état alla s'améliorant de façon notable jusqu'à son complet rétablissement.

Plus tragique fut le sort du Père *François Sauri*, Coadjuteur Spirituel, Procureur du Séminaire et du Collège. Les insurgés le recherchaient avec une rage particulière, sans doute à cause de son office. Ils le découvrirent au second étage, mal caché dans une chambrette retirée où il récitait son chapelet. Tout joyeux de la prise et poussant de grands cris, ils l'entraînèrent hors de la chambre et firent quelques pas dans le corridor; impatientes de le tuer, ils ne le conduisirent pas comme les autres à la porte, mais en cet endroit même, lui tirèrent un coup de fusil qui lui transperça la poitrine et le fit tomber aussitôt expirant. Parmi ses derniers gémissements, les habitants de la maison voisine l'entendirent crier: « *Cœur-Sacré de Jésus, protégez-moi!* » Perdant tout son sang et succombant sous les nouvelles blessures dont on l'accablait, il rendit le dernier soupir. Les assassins remarquèrent que dans ses poches il y avait un peu d'argent: ce fut alors une grande joie; ils s'élançèrent pour se l'arracher les uns aux autres. Ils étaient en train de se le partager quand un de leurs Officiers, voyant l'affaire, s'approcha et en confisqua la plus grande partie. On croit que la somme totale que le Père avait pu prendre sur lui, dans le but de la sauver, n'excédait pas 500 douros (environ 2,700 francs). Les assassins abandonnèrent le cadavre, non sans avoir satisfait leur fureur, en lui tailladant le visage et en lui écrasant la tête à coups de maillets. Semblable sort advint au Père *Jean Artigas*, professeur de logique et de langue arabe, tellement estimé qu'il passait dans toute l'Espagne, pour le plus instruit en cette spécialité; de même au Sous-Diacre *Pierre Demont*, philosophe, et au très édifiant F. Coadjuteur *Manuel Ostolaza*. Tous trois furent arrêtés en haut du Séminaire, en même temps que le Père *Joseph Fernandez*; mais leurs assassins, sans se presser de les conduire dans la rue, les poussèrent de couloir en couloir, jusqu'à ce qu'ils les eussent fait descendre à la Porterie du Collège. Là,

ils les tuèrent à coups de feu, au milieu de la populace et des mégères qui les couvrirent d'insultes, même après leur mort.

Vers la même heure, on massacrait, en haut du Séminaire, le diacre *Joseph Elola*, théologien, vêtu de la soutane et portant son bréviaire. Les insurgés le traînèrent hors du coin, où il s'était retiré, et l'accablèrent immédiatement de coups de poignards et de baïonnettes qui l'étendirent à moitié mort. Comme il levait la tête et découvrait sa tonsure, un des soldats appelés « Salvaguerdias », lui déchargea de toute la force de son bras, un coup de sabre qui lui fendit le crâne et l'acheva.

VII. Pendant que de telles horreurs se commettaient au Séminaire, le Collège n'était pas épargné. La foule des scélérats qui occupaient les corridors, ne tarda guère à atteindre la chapelle domestique, où les Supérieurs, avec les autres Pères et les Scolastiques, attendaient leur arrivée et, du même coup, la mort. Un 1^{er} groupe d'émeutiers se présente à la porte, pousse des clameurs auxquelles beaucoup d'autres accourent. Tous entrent furieux, brandissant sabres et baïonnettes, et criant : « *Ah chiens ! lâches ! impies ! vous allez nous payer ça !* » Ils se séparent les uns à droite, les autres à gauche ; un d'eux assène un coup de sabre au F. Coadjuteur *Vincent Gogorza*, ne le blessant que légèrement ; un autre au Père Ministre *Joseph Tellez*, déchirant seulement un peu sa soutane au bras gauche. Les sanglots, les pleurs et les prières des Nôtres, le nombre des victimes, enfants pour la plupart, qu'ils avaient à immoler, l'aspect religieux du sanctuaire et de l'autel où brûlaient les six cierges, tout cela réuni fit sur les esprits des assassins une impression inespérée qui les empêcha de se mettre à satisfaire la rage qu'ils avaient en entrant. Un Garde du Corps qui paraissait les commander, s'adoucissant un peu, dit aux Nôtres : « *Silence Messieurs, vous êtes tous arrêtés.* » A cette interpellation, bien plus douce qu'on ne l'espérait, les Nôtres reprirent quelque courage et se mirent debout.

Le commandant ordonna alors de les lier tous. Il demanda des cordes à cet effet, mais comme on n'en trouvait pas sous la main, les Scolastiques, en toute simplicité, offrirent leurs ceintures. Les insurgés refusèrent et s'obstinèrent à réclamer des cordes. La difficulté était d'aller en chercher, car nul ne pouvait sortir sans péril évident. A la fin, le F. Gogorza dont nous avons parlé plus haut, soit de son propre mouvement, soit comme on croit sur l'indication du forcené qui l'avait frappé, sortit dans ce but. Mais à peine avait-il fait quelques pas hors de la chapelle, qu'un autre Urbain lui traversa le ventre avec son sabre et, comme il cherchait à rentrer,

le poursuivit en criant : « *Ce lâche qui essaye de fuir !* » Le sang qui se mit alors à jaillir abondamment de la blessure et les vomissements qui survinrent, décidèrent le Chef à permettre qu'on conduisît le Frère dans une chambre de l'Infirmierie voisine, où quelques Urbains plus compatissants se mirent à le veiller. Les Urbains de la Chapelle demeurèrent dès lors persuadés de l'impossibilité de se procurer pour le moment des cordes. Ils étaient très inquiets de savoir où se cachaient ceux qu'ils ne voyaient pas là, et s'emportèrent violemment contre deux des Nôtres, qui, à cet instant, sortirent de dessous l'autel.

Sur la promesse qu'il les conduirait aux cachettes des autres, ils firent sortir de la chapelle le *F. François Sauri*, professeur, dont nous dirons plus tard le sort. Car il convient de continuer à dire de quelle façon, presque miraculeuse, le Seigneur, en cette occasion voulut consoler l'affliction de tant des Nôtres, incertains encore s'ils allaient ou non être immolés. A ce moment advint le *P. Edouard Carassa*, accompagné des deux hommes qui, en venant du Séminaire, lui avaient promis, comme nous l'avons raconté, de lui sauver la vie s'il les menait où était le *F. Muñoz*. Nous avons dit que le Père ne savait pas exactement si le Frère était là. Mais la divine Providence avait fait qu'il s'y trouvât en effet. Ce jeune Jésuite qu'ils cherchaient était frère d'un gentilhomme du palais qui, depuis plusieurs mois déjà, jouissait d'une grande intimité avec la Reine Régente : de là venait le vif désir qu'on avait de le délivrer. Quand ils furent entrés dans la Chapelle, le Commandant vêtu à la grecque, l'appela par son nom : le jeune homme, ne présageant rien de bon d'un pareil appel personnel, saisit, tout tremblant et tout pâle, le bras du *P. Recteur*, qui se trouvait par hasard à côté de lui, et n'osa d'abord répondre. Il s'y risqua enfin, mais d'une voix si faible que, remarquant son trouble, le Commandant ajouta : « *Approchez sans crainte, je viens vous sauver la vie, car je dois la mienne à votre frère et je me réjouis de trouver cette occasion de lui rendre service à mon tour.* » Encouragé, le jeune homme se dirigea de sa place vers le milieu de la Chapelle et répliqua : « *Monsieur, puisque vous avez la bonté de me témoigner pareille générosité et de m'offrir cette faveur, permettez-moi de vous dire ma résolution. Je suis ici en compagnie de tous mes Frères, leur sort sera le mien : sauvez-les tous avec moi, ou je mourrai ici au milieu d'eux.* » Entendant cette décision du jeune Religieux, le Commandant, touché d'une telle noblesse, ou peut-être heureux du rôle qu'on lui traçait, ne suspendit pas un instant sa réponse et, malgré la difficulté de ce qu'on demandait, acquiesça et dit : « *Très bien ! Aucun de ceux qui sont ici ne périra : je les sauverai tous !* »

De fait, il intima à tous les scélérats qui l'entouraient qu'aucun d'eux ne se hasardât à toucher aux Religieux présents; il leur ordonna ensuite de sortir à peu près tous et de faire connaître sa décision aux gens du dehors. Lui-même resta avec quelques-uns de sa bande, comme pour garder la Chapelle et défendre ces affligés. Pour les consoler il leur dit: « *Ne craignez point et croyez qu'il en sera comme je l'ai ordonné, car j'ai assez de prestige pour que tous ces gens m'obéissent.* » Son compagnon, le Garde du Corps, en promettait autant et tous deux s'employaient à l'envi à ranimer les Nôtres et à leur inspirer confiance.

Aussi bien leur protection fut-elle nécessaire, car plus d'une fois de nouveaux groupes d'insurgés s'approchèrent de la porte, et, en apercevant des Jésuites, voulurent commencer le carnage projeté. A la vue du Commandant qui se plaçait à l'entrée pour les retenir, ils s'écriaient: « *Mais, c'est le moment, mon Commandant; jusqu'à quand attendons-nous?* » Pour les calmer, il dut se mettre une fois à les raisonner et à leur dire: « *Sachez bien que je suis le premier Christinien et que je m'intéresse comme pas un à la gloire de notre parti. Mais ce nous serait une infamie et une flétrissure éternelle de souiller nos mains du sang de tant de jeunes gens désarmés et innocents. Que nous sert d'enlever la vie à une poignée d'hommes sans défense et insignifiants? laissons-les.* » Les émeutiers se rendirent à ces arguments; mais, à peine sortis de la Chapelle, ils n'en tinrent aucun compte et continuèrent leurs massacres.

VIII. Un bon moment avait été employé à tout cela. Enfin, le Capitan Général se présenta; accompagné de deux Aides de camp, il était arrivé en voiture jusqu'à la porte, avait traversé lui aussi la grande église, monté la même échelle que les assaillants, passé par le trou fait dans la porte et pénétré dans la Chapelle; là il débouonna sa redingote et laissa voir la ceinture qu'il tenait cachée. Dès son entrée, il balbutia quelques mots d'encouragement, mais vagues et insignifiants; puis interpella les deux Supérieurs, le P. Provincial et le P. Recteur, les interrogea, comme nous l'avons dit, sur la vérité de l'empoisonnement, enfin leur fit quelques excuses, qui n'indiquaient guère son désir de faire cesser le tumulte. Et, de fait, sans donner aucun ordre, sans rien disposer et sans que sa venue produisît aucun bon résultat, il sortit en grande hâte, parcourut les corridors, et arriva au Séminaire. Là, il découvrit un flacon de tabac à priser et le montra aux insurgés en leur certifiant que c'était du poison. On l'aurait cru, si le propriétaire du tabac ne se fût trouvé là par hasard, et ne se fût offert à en absorber le premier. Le Capi-

tan Général, fort irrité de sa méprise, ne laissa pas de continuer à courir de côté et d'autre; il entra finalement dans une salle pour s'y asseoir, et laissa les insurgés continuer leur besogne aussi bien à l'intérieur qu'en dehors de la maison.

Vers cette heure en effet, on conduisait en prison le sous-diacre *Sabbas Trapiella*, surveillant; on menait à la caserne des Légers le *P. Laurent Grasset*, également surveillant, et l'on entraînait à la « *Prevencion del Principal* » le sous-diacre, *François Sauri*, dont nous avons fait mention plus haut. Le 1^{er} avait été saisi dès le début, en soutane, dans une chambre de Séminariste. On commença par l'injurier; plusieurs fois même on chercha à le frapper à coups de sabres et de baïonnettes, mais il sut heureusement parer les coups, se défendant à travers la petite porte et implorant le secours d'un Urbain qui se montrait apitoyé de son jeune âge; il reçut un coup de crosse, mais évita un coup de baïonnette dont on allait le transpercer. On le laissa seul enfin; il courut se cacher en haut et s'y déguisa en Séminariste. Mais la troupe survint de nouveau, le trouva une seconde fois, lui découvrit la tête pour voir s'il était vraiment Séminariste et, s'apercevant que non, s'apprêtait à le massacrer quand il se réfugia près d'un officier, qui passait par là. Celui-ci, appelé, comme nous le sûmes depuis, *D. Segundo Correa Botino*, ému de compassion, se chargea de le défendre et le conduisit avec lui, durant un bon moment, pendant qu'on assassinait le *P. Elola* et qu'on en arrêtait plusieurs autres. Comme ils étaient dans cette partie de la maison, près de l'infirmerie du Séminaire, survint un jeune homme, qui, la tête découverte, s'écria à haute voix: « *Quel jour heureux pour la nation espagnole! Voici, chers Compagnons, le jour béni de notre délivrance!* » Après avoir erré de place en place, l'officier voyant qu'à chaque pas il lui fallait lutter contre les assassins pour défendre le Frère et que déjà on le menaçait lui-même, chercha à sortir du Séminaire pour emmener le Frère chez lui; comme ils débouchaient dans la rue, une troupe nombreuse se porta contre eux en criant: « *Voilà un de ces coquins de moines!* » Un petit vieillard, plus hardi, enleva la coiffure du F. Sabbas pour voir la tonsure. Le Frère put se couvrir à l'instant d'une autre coiffure que l'officier lui avait donnée. On lui enleva encore celle-là: ce fut le moment le plus critique, car le Frère avait la tête nue et l'officier, bien que s'efforçant de défendre son compagnon et de se garantir lui-même, ne put empêcher qu'on ne blessât le premier d'un coup de baïonnette et qu'on ne l'atteignît lui aussi à l'épaule et à la main. On leur cria enfin qu'il fallait aller à la prison, que sans cela tous deux mourraient: pour éviter pareil danger, l'officier, sans abandonner son protégé, lui

posa sur la tête son propre chapeau afin de cacher la tonsure, et le conduisit entre quelques Urbains à la prison. Le Frère y resta tout le jour suivant, traité si négligemment qu'on ne lui donna d'autre aliment qu'une seule tasse de bouillon.

Le P. *Laurent Grasset* était resté à garder quelques enfants jusqu'à ce qu'il eût réussi à les congédier. Cela fait, ne sachant où aller entre tant de scélérats qui le menaçaient, il se dirigea vers le Collège. Il fut arrêté à son arrivée par un Garde du Corps et trois autres gens en armes qui lui firent crier : « *Vive Isabelle II! Vive la liberté!* » après cela, deux d'entre eux, plus humains, continrent l'impétuosité des autres et, se constituèrent les défenseurs du Père; ils le conduisirent au premier étage du Collège où ils lui firent quitter sa soutane, puis au Séminaire sous prétexte de le cacher, mais en réalité à travers mille périls; enfin, Dieu permit qu'aux environs de la porterie, le Lieutenant *Prado*, qui venait dans tout autre but et habillé en civil (quoique portant quelques insignes militaires suffisants pour le faire respecter), aperçût le Père en danger. Il résolut de le sauver et, après avoir renvoyé ses gardes, le fit sortir avec lui dans la rue. Là ils furent entourés d'une telle multitude d'émeutiers, que, malgré 4 soldats de Cavalerie appelés par l'officier de la Caserne voisine il lui fut extrêmement difficile de délivrer le Père et de se garantir lui-même des attaques dont, tout le long du chemin, le menacèrent les furibonds.

Le P. *François Sauri*, professeur de Physique, une fois sorti de la Chapelle, achemina ses conducteurs vers le Séminaire; de toutes parts la foule des insurgés, s'écriait à sa vue : « *Mort au misérable!* » Il aperçut le P. *Barrau* à ses derniers moments, et au milieu du tumulte des gens qui accablaient celui-ci de blessures, entendit ses derniers gémissements. Finalement un des Urbains qui l'accompagnaient lui dit que, puisqu'il ne trouvait pas ceux qui étaient cachés, il fallait aller s'expliquer devant les autorités. Ils le poussèrent alors dans la rue; au moment même, les insurgés se jetèrent sur lui avec de grands cris et le blessèrent profondément à la tête. Les Urbains le conduisirent jusqu'à la « *Prevencion* », s'occupant peu de le défendre, et se contentant de dire à ceux qui l'assaillaient : « *Il va faire une déposition!* » Si bien que les uns le frappaient, d'autres le piquaient avec leurs baïonnettes, quelqu'un lui lança une grosse pierre; un dernier enfin lui tira un coup de pistolet, dont la balle alla donner sur la poignée du sabre de l'Urbain qui marchait à son côté. Le pauvre Frère, bien que couvert de 7 blessures et de multiples contusions, put tout de même arriver vivant à la *Prévencion*; là, tout l'interrogatoire se réduisit à deux ou trois questions de

simple curiosité et on le retint prisonnier, jusqu'à ce qu'au bout de trois jours on le transférât au Collège Impérial.

IX. Cependant grâce à la présence encourageante du Capitan Général, on continuait le pillage des chambres et des différents appartements. Des groupes excités s'y précipitaient, surtout quand ils eurent achevé de massacrer les gens qu'ils avaient rencontrés, et qu'ils n'eurent plus d'autre façon d'assouvir leur fureur contre ceux qui n'avaient pas paru. Il est impossible de décrire les dégâts que faisaient ces forcenés partout où ils pénétraient. Ils s'emparaient de tout ce qui avait quelque valeur. Le reste était réduit en pièces : tables, chaises, lits, vitres, lampes, vases, tout était brisé, haché par terre. Mais ce qui témoignait clairement de leur esprit d'irréligion et de leur impiété diabolique, c'était la destruction totale des tableaux et images des Saints et même des Crucifix, qu'on retrouva ensuite arrachés, brisés, mis en miettes, comme s'ils les avaient abîmés à coups de marteaux et à coups de pieds.

Nous ne pouvons taire ce qu'aux Archives de la Province, ils firent en plus du pillage général. On avait laissé là, pensant qu'on n'oserait jamais se livrer sur elles à une pareille profanation, quatre écrins de reliques précieuses. L'un, scellé et authentiqué à Majorque, contenait des vêtements de notre *Bienheureux Alphonse Rodriguez* ; le second, scellé et authentiqué à Rome, renfermait le squelette entier du saint enfant Jucundus avec sa pierre tombale ; le troisième, authentiqué de même à Rome, contenait des vêtements, écrits et autres souvenirs du *V. Cardinal Bellarmin*, du *P. Calatayud* et de divers hommes remarquables. Le dernier enfin, également scellé à Rome et destiné à l'Amérique, contenait des reliques insignes dont on ignorait l'identité et que l'on put seulement reconnaître grâce aux « authentiques » qui restèrent déchirés par terre. Les forcenés osèrent s'attaquer à chacune des quatre caisses, soit pour assouvir leur fureur irréligieuse soit que, comme elles étaient fermées, ils crussent y trouver des bijoux de prix ou des pièces compromettantes. Ils les ouvrirent sans égard, saccagèrent leur contenu, et sauf un écrin qui leur parut avoir une certaine valeur et qu'ils gardèrent, réduisirent le reste en pièces, déchirant les vêtements, brisant un cadre d'ivoire qui devait contenir quelque magnifique relique, foulant aux pieds pêle-mêle les os, cendres et autres restes des Saints, qu'on retrouva depuis éparpillés sur le sol, et dans un état lamentable.

Dans une des caisses ils trouvèrent une assez grande quantité de terre venue, croyons-nous, de Jérusalem ; à cette trouvaille ils poussèrent un grand cri, « ils tenaient maintenant le poison qu'ils cher-

chaient comme pièce à conviction. » Ils s'occupèrent immédiatement de faire une enquête en règle. Ils courent chez le pharmacien voisin pour qu'il procède à l'analyse. Avec beaucoup de gravité, après avoir déposé cette poudre sur le comptoir, une troupe nombreuse d'Urbains qui se flattaient d'être témoins de la découverte ordonnent au praticien d'examiner la poudre et de leur dire simplement si c'est du poison. Le pharmacien palpe cette poussière, s'aperçoit que c'est tout bonnement de la terre et en fait part aux assistants. Mais ceux-ci, déçus dans leur espoir, ne se calment point; afin de les tranquilliser, le pharmacien se contente de leur dire: « *Pour que vous voyiez bien qu'il n'est pas question de poison, je vais en prendre le premier.* » et, ce disant, il prend avec les doigts une bonne pincée de cette terre, la pose sur sa langue et l'avale. A celà les Urbains ne trouvèrent rien à répliquer et s'en allèrent continuer leur pillage. Ils le firent horrible partout où ils pénétrèrent, surtout aux seconde et troisième divisions du Séminaire; flairant que dans les armoires des enfants, il devait y avoir des objets de valeur et des vêtements utilisables, ils les forcèrent toutes; puis, après avoir tout saccagé, ils détruisirent meubles, portes, fenêtres, lits et jusqu'aux persiennes des chambres.

Au parloir, où ils se rendirent alors, ils donnèrent une marque évidente du respect avec lequel ils invoquaient souvent le nom d'Isabelle II; à l'entrée se trouvaient les portraits des augustes parents de la Reine; ces perfides acclamateurs les mirent tous deux en pièces. Mais où ils firent voir combien ils étaient dénués de toute humanité, ce fut aux infirmeries, notamment à celle du Séminaire, où non seulement ils brisèrent les marmites, terrines, plats et vases, mais arrachèrent jusqu'aux étagères pourvues des remèdes les plus usuels. Bouteilles, flacons, armoires même, rien ne fut épargné: ils cassèrent répandirent, émietèrent tout. De même au réfectoire des enfants, où ils volèrent les couverts et les pièces d'argenterie qu'ils purent trouver en réserve. Ils passèrent ensuite aux appartements des étages; ils voulaient, disaient-ils, arriver à celui du « Principal ». Ils saccagèrent en effet la chambre du P. Recteur; mais, parvenus à celle du P. Provincial, ils n'en purent forcer les portes; ils firent une ouverture dans chacune d'elles mais n'entrèrent point, pas plus que dans les autres chambres du même corridor, soit parce qu'ils les trouvèrent fermées, soit parce qu'à ce moment ils s'adjoignirent aux autres pillards qui venaient du Séminaire, conduits sans doute par quelque habitué de la maison. Celui-ci, connaissant les caves, les y mena s'y rafraîchir. Entrés avec des lanternes, ils eurent vite fait de trouver le vin, et burent tellement qu'à la fin ils se prirent à

chanter et sortirent gris au point d'oublier là 7 pièces d'argenterie volées auparavant.

X. Pendant que tout cela se passait au Séminaire et dans les corridors inférieurs du Collège, pendant que de toutes parts on entendait des cris et que retentissaient les coups abattant portes, fenêtres et armoires, un Garde du Corps, *D. Juan de Dios Zafra*, celui-là même qui était dans la chapelle, invita le P. Provincial à lui faire visiter une partie de l'édifice. On peut juger de l'entrain du Père à rendre pareil service, à cette heure où l'on pensait bien plus à soupirer après la fin de tels désastres qu'à bavarder et à se récréer. Force lui fut pourtant d'y consentir, et affrontant le danger, d'accompagner cet homme au quartier des Philosophes, où leur passage involontaire ne fut point inutile, car il sauva la vie au *P. Firmin Rivero*. Ce Père était caché dans une des dernières chambres sous des nattes; mais la porte restée ouverte, donna à ceux qui passaient l'occasion d'entrer par curiosité; le Père put ainsi sortir libre, lui qui allait tomber aux mains des assassins tout proches. Des Urbains le ramenèrent avec eux à la Chapelle.

Ainsi allaient les choses, quand pour la première fois aux environs de 6 h. $\frac{1}{2}$, on vit déboucher devant le Collège au son du tambour un peu de troupe régulière qui fit halte dans la rue, attendant des ordres pour réprimer l'insurrection. Mais bien que le Capitain Général fût dans le Collège, personne ne donna d'ordres; les soldats pourtant, criaient de la rue qu'on les commandât et reprochaient aux insurgés leur indigne conduite. Mais ces exhortations produisaient peu d'effet, et les insurgés allaient de l'avant. Cela en retint tout de même quelques-uns: plusieurs Urbains assez modérés abandonnèrent le massacre et se contentèrent de rechercher les gens cachés. Mais pendant que ces Urbains parcouraient le haut de la maison dans le dessein de sauver les réfugiés, d'autres s'avançaient pour les tuer: ceux-ci blessèrent d'un coup de baïonnette à la cuisse le F. Coadjuteur formé *Julien Acosta*, à qui il fallut ensuite de longs jours pour se guérir. Ils tirèrent ensuite quelques coups de feu à ceux qui, effrayés, s'enfuyaient sur les toits. Les dangers que ces derniers coururent et ceux auxquels ils avaient déjà échappé, seraient trop longs à rapporter. Il suffira de dire que, de cette façon, se sauvèrent les trois FF. Coadjuteurs, *Antoine Sanchez*, *Sylvestre Santos* et *Bernard Collado*, le professeur de Physique et sous-diacre, *Antoine Torrès* et les deux Coadjuteurs formés, *Maurice Busquets* et *Joseph Campderros*. Ce dernier à force de sauter de toit en toit finit par atteindre le grenier d'une maison qu'il ne connaissait pas: en entrant,

il se trouva chez un Urbain de la Cavalerie. Celui-ci, entendant le bruit causé par l'arrivée du Frère, se présenta inopinément à lui, mais lui dit aussitôt : « *Ne craignez rien, je suis Urbain, mais je ne trahis personne.* » Après ce bon accueil, il le cacha chez lui pendant trois jours.

Les deux autres Frères n'eurent pas autant de chance. Pourtant le F. Busquets, après avoir fui avec le F. Torrès à une bonne hauteur, non sans se blesser, trouva lui aussi, refuge chez une brave femme. Le F. Torrès eut beaucoup plus à souffrir. On lui tira un coup de feu qui par bonheur n'atteignit que sa birette et la lui enleva. Le Frère sauta alors d'une hauteur de deux étages, à l'admiration des gens qui le suivaient des fenêtres voisines et dont les uns le plaignaient, les autres le maudissaient et le chargeaient d'injures. Il tomba finalement sur un petit toit d'où il put facilement se laisser glisser dans un jardin et de là passer dans une écurie où il se dissimula dans la paille. Bientôt survint un domestique qui, sur-le-champ avertit son maître, tous deux cherchaient à délivrer le Frère; mais les Urbains frappaient déjà à la porte en quête du fugitif. Il lui fallut en conséquence repasser par la même maison et se laisser tomber dans une autre où il fut accueilli par le propriétaire. Celui-ci avait dans le toit d'un cabinet une cachette secrète, dont le seul signe extérieur était une trappe, fort difficile à voir quand elle était fermée. Il offrit au fugitif de s'y cacher en laissant retomber la trappe; le Frère, sans hésiter, se hissa au moyen d'un escabeau par l'ouverture et ferma la trappe. Le propriétaire enleva l'escabeau et, à la hâte, disposa des nattes et d'autres meubles pour tout cacher, car les Urbains criaient déjà, demandant à visiter la maison. Ils entrèrent et ne laissèrent pas un coin qu'ils n'eussent examiné, persuadés que le Frère devait être là puisqu'ils l'y avaient vu descendre. Comme ils en étaient certains, ils ne voulaient point quitter la maison et restèrent près de deux heures à perquisitionner. Le Frère Torrès entendait tout, y compris les menaces qu'ils adressaient au propriétaire; il tremblait qu'on ne vînt à découvrir l'entrée de l'étroite cachette, où il se tenait immobile, sans oser presque respirer, n'avalant que de la poussière, et à demi étouffé par l'absence d'air et l'étroitesse du lieu. Il put toutefois réciter là, autant que sa mémoire l'y aida, Vêpres et Complies, qu'il se trouvait n'avoir pas encore dites. Enfin Dieu permit que ses ennemis s'en lassent. Il put alors sortir et, après s'être bien déguisé avec un habit laïque que le brave propriétaire lui donna, gagner la maison éloignée d'un ami, où il se tint caché pendant deux jours, jusqu'à ce qu'on le ramenât au Collège.

On ne peut donner une juste idée des tourments qu'endurèrent à l'heure dont nous parlons, ceux qui ne parvenant pas à fuir, durent rester dans leurs cachettes : depuis déjà deux heures ils essayaient de dominer leur terreur et de lutter contre les angoisses de la mort qu'ils attendaient à chaque instant. Leur imagination venait augmenter par moment le triste serrement de leur cœur, car à chaque coup de feu, ils se représentaient quelqu'un des Nôtres cruellement assassiné. A cela s'ajoutait la posture fort incommode qu'ils devaient garder : la plupart étaient blottis et recourbés dans des recoins bas et étroits où la poussière et les toiles d'araignée les recouvraient ; d'autres enveloppés dans des nattes et de vieux chiffons qui ne les laissaient ni respirer, ni se mouvoir ; d'autres couchés dans des endroits extrêmement durs ou fort humides. A la terreur générale s'ajoutait pour chacun de graves incommodités. Nous mentionnerons seulement ce qu'eurent surtout à souffrir le *P. Jean Gandaségui*, caché pendant tout ce temps dans les latrines, et le Diacre *Manuel Codina* enfoui sous les décombres et la terre d'une fosse obscure et profonde où il s'était mis à l'abri des coups de feu qu'à 3 reprises on lui avait tirés sans le blesser ; on lui en tira encore par l'étroite ouverture, sans qu'il pût se défendre autrement qu'en s'enfonçant sous du gravier et des briques.

Le moment le plus critique fut quand ils entendirent s'approcher les insurgés frappant de grands coups, enfonçant les portes et avançant rapidement sans qu'on pût présumer chez eux d'autre dessein que de massacrer tous ceux qu'ils rencontreraient. Ceux qui étaient cachés se croyaient déjà morts et ceux même qui étaient dans la Chapelle ne se jugeaient guère en sûreté avec leurs deux protecteurs. Car bien que ceux-ci gardassent la porte, il était à craindre que, de la tribune supérieure des gens, venant du troisième étage, ne tirassent quelques coups de feu. Le commandant, avisé du péril, décida de placer au centre de la Chapelle une sentinelle qui surveillât la tribune. Bien lui en prit, car plusieurs fois on nous menaça, de sorte que les Nôtres durent quitter l'enceinte de la chapelle et se confiner dans l'étroit espace qui, à l'entrée, se trouve sous la tribune. Entassés là les uns sur les autres, ils furent fort longtemps mal à l'aise. Le F. coadjuteur Vincent Gogorza, bien que couché en proie aux douleurs terribles que lui causait sa blessure, et bien que gardé par des Urbains, n'était point à l'abri de nouveaux dangers ; car de nouveaux forcenés, s'approchant, apostrophèrent ainsi leurs camarades : « *Qu'est-ce que vous faites avec celui-là ; tuez-le ou laissez-le mourir ; nous ne sommes pas venus ici pour veiller des moines.* »

La divine clémence permit enfin que parmi tant de gens qui pénétraient chez-nous avec de mauvaises intentions et occupaient tous nos corridors, entrassent dans un meilleur but un peu avant sept heures deux militaires soucieux du bien public, désireux de rétablir la tranquillité et que leur zèle poussait à contribuer de toutes leurs forces à l'apaisement de si grands désordres. C'étaient le Brigadier *Philippe Zamora* et le Lieutenant *François Prado*. Tous deux réunis par hasard mais unis par les mêmes sentiments, sachant que le Capitan Général était à l'intérieur, allèrent le trouver, se présentèrent et se mirent à son entière disposition. Ils lui représentèrent l'horreur des attentats commis, le scandale et la surprise de toute la population honnête à la vue de l'inaction des troupes en un moment aussi critique, et la facilité de la répression puisqu'il y avait devant le Collège deux compagnies des « Provinciales » de Grenade n'attendant qu'un ordre, pour disperser les insurgés. Le Général, ne sachant encore comment sortir de son indolente réserve, s'était retiré dans une chambre, pour y passer le temps; contraint, pour ainsi dire, par une offre aussi spontanée et aussi franche, il dit au Brigadier de prendre le commandement de cette troupe, avec le Lieutenant Prado, pour adjudant. Et comme si l'ordre qu'il s'agissait de rétablir, répugnait à celui qui avait laissé commettre sous ses yeux de telles atrocités, sans plus attendre, le Capitan Général se mit tout bonnement en route, laissant aux deux Officiers le soin d'accomplir, quoiqu'il fût déjà tard, le bien que lui-même aurait pu et dû faire à temps deux heures auparavant.

La troupe entra donc, se posta à toutes les issues, occupa les principaux couloirs, et intima à la foule l'ordre de sortir. Mais les Urbains exaltés ne voulaient point abandonner leur prise. « *C'est là, disaient-ils, une position que nous avons conquise à la force de nos bras.* » Ils cessèrent pourtant d'avancer et, devant les menaces sérieuses du Brigadier, cédèrent peu à peu le terrain. Nous commençâmes alors à respirer, recouvrant l'espérance de garder la vie. Notre espoir s'accrut encore, quand les Urbains modérés qui se tenaient dans la Chapelle aux ordres du Commandant et du Garde du Corps, et surtout quand ces derniers eux-mêmes s'employèrent à nous donner tous les encouragements et soulagements possibles. Ils descendirent nous chercher à la dépense du vin, de l'eau, et tout ce qu'il fallait pour nous rafraîchir, ce dont nous avions grand besoin. Le Garde monta dans son chapeau une certaine quantité d'amandes et en offrit à tous. Nous acceptâmes de manger et de boire, malgré la sainteté du lieu, la chapelle étant pour nous une prison dont 4 sentinelles nous empêchaient de sortir. On y amenait successivement ceux que l'Adjudant,

guidé par quelqu'un de la maison, allait tirer de leurs cachettes; à leur vue nous ressentions le plaisir qu'éprouvent deux amis qui se rencontrent après de longues années d'absence et après s'être crus déjà morts. Leur découverte nous fit constater un malheur, bien faible en comparaison des précédents: le pillage de tous nos vêtements accompli par les soldats à la lingerie, malgré les ordres et sous les yeux de leurs Chefs. Ils avaient été conduits là par quelques-uns des Nôtres qui n'eurent pas le courage d'empêcher ceux qui nous sauvaient la vie de dérober nos vêtements.

Quelques Urbains assez bienveillants, restaient seuls à la Maison; avec eux se retirèrent le Garde du Corps, déjà nommé, et le fameux Commandant qui, s'il s'était joint d'abord aux insurgés, devint dans la suite notre protecteur. Pour que nous n'ignorions pas à qui nous devions pareil secours, il nous dit d'appeler *Jean Gayemallor* et nous indiqua même l'enseigne de sa maison de commerce. Son départ nous laissait seul avec la troupe; nous étions comme prisonniers à la Chapelle, d'où, même pour les choses les plus nécessaires, on ne nous laissait sortir qu'escortés d'un soldat. Deux à deux on nous conduisit dans une salle où on dressa notre liste sur appel nominal.

Quand un peu de tranquillité succéda à pareil tumulte, on put transporter le P. Unanue, blessé, de l'infirmerie du Séminaire à celle du Collège. On obtint aussi que le desservant de la Paroisse, qui avait administré les Sacrements au P. Unanue dans le corridor, monta en faire autant à l'autre blessé, le F. Gogorza; comme celui-ci ne pouvait, à cause de ses vomissements, recevoir le S. Viatique, le desservant laissa les Saintes Espèces sur l'autel de la Chapelle pendant qu'il administrait les autres Sacrements et que tous, agenouillés, nous récitons le Rosaire sous la direction de notre P. Provincial. Ce qui se passa ensuite dans la maison, lorsque chacun fut sorti de sa cachette, le triste repas, qu'on nous apporta vers minuit, la découverte des 7 cadavres et les derniers devoirs qu'on leur rendit; le repos qu'enfin vers deux heures et demie du matin on nous laissa prendre, tous prisonniers, dans 2 grandes salles et étendus à terre comme des mendiants; tout cela fournirait ample matière à relation, mais ne vaut pas que nous nous y arrêtions quand l'attention est réclamée par des atrocités surpassant presque les précédentes.

XI. — XII. — XIII. —

Note: Ici se place le récit des attaques dirigées contre les Couvents des Dominicains, des Franciscains, des Trinitaires, des Carmélites déchaussés et des Pères de la Merci. Il ne nous a pas semblé utile de traduire ce qui ne concerne pas directement la Compagnie: les scènes de

carnage sont du reste les mêmes, et on pourra juger de leur terrible résultat en parcourant les tableaux des morts et des blessés que nous publions à la fin de la traduction. (H. D.)

XIV.

Dans notre *Séminaire des Nobles*, où se trouvaient réunis 2 Communautés, celle du Séminaire, composée de 30 des Nôtres et de plus de 100 Séminaristes, et celle du *Noviciat*, comptant environ 40 membres, parvenait la nouvelle des événements; les Pères et tous ceux qui étaient chargés des enfants s'employaient à les licencier au plus tôt, afin de les soustraire au péril imminent. Ces précautions ne firent qu'augmenter la terreur de notre Communauté qui, après le départ des enfants, se trouva tout isolée. La grandeur même de l'édifice, désormais presque vide, jointe à l'éloignement, redoublait nos craintes et nous faisait de plus en plus redouter une attaque.

Le P. *Manuel Gil*, Supérieur, envoya réclamer au Ministre de la Guerre la garde qui d'ordinaire se tenait à la porte du Séminaire et qu'on avait retirée quelques jours auparavant. Elle arriva bientôt: c'était un piquet de Cuirassiers qui, bien qu'à cheval, suffisait pour défendre la maison contre la foule ameutée si on cherchait à nous envahir. Son Commandant se mit tout de suite, en cas d'affaire, en relations avec les autorités militaires de la place. Mais on lui fit savoir que nulle part, la troupe ne bougeait. Il l'annonça au P. Supérieur, comme pour lui déclarer son impuissance, ajoutant que du reste pour nous défendre, il faudrait de l'infanterie. Le P. Supérieur reconnut alors l'insécurité où on nous laissait; bien que la nuit fût déjà avancée et que jusqu'à neuf heures on eût suivi tranquillement les exercices de Communauté, il s'entendit avec le P. *Mariano Berdugo*, Maître des Novices, le P. *Ministre Jean-Joseph Raya* et quelques autres Pères, et ordonna de donner à chacun un habit laïque afin qu'on pût fuir déguisé en cas de nécessité. Comme l'alarme croissait à chaque instant, il décida d'envoyer provisoirement les Novices chez leurs parents ou chez les Séminaristes, en compagnie desquels ils sortirent. Plus tard d'autres allèrent se réfugier au domicile de quelques amis. Le P. Supérieur lui-même, sur des instances répétées, se rendit chez un ami, d'où, comme d'un poste plus sûr et ignoré des ennemis, il pût prendre des mesures en faveur, tant du Séminaire que des autres maisons, dont on n'avait aucune nouvelle. A son départ, il confia la maison au P. *Ministre* et au P. *Sous-Ministre*; en cas d'invasion, ceux-ci pouvaient facilement passer par-dessus les murs du jardin chez le Duc de Liria, qui avait prêté la clef d'une

de ses portes. Après une visite à la Chapelle, presque tous partirent; seuls les Séminaristes restèrent à se confesser.

La plupart des Nôtres arrivèrent à destination; mais plusieurs suivirent la rue où les soldats de la Marine avaient leur caserne et montaient la garde; les soldats, sans avoir le dessein de tuer les Religieux, ne demandaient qu'à se moquer d'eux, et arrêtaient le *P. Vincent Rigueros*, quelques novices et plusieurs séminaristes. Ils relâchèrent ces derniers et introduisirent les Nôtres dans le Corps de garde; là, pendant une heure, ils les tournèrent en dérision tout à leur aise, les fouillant, les dépouillant de leurs vêtements, même de dessous, sous prétexte de vérifier s'ils portaient du poison; ils leur posèrent mille questions impertinentes, et leur firent mille plaisanteries dans le seul but de s'amuser à leurs dépens. Ils les faisaient aller un à un au milieu de la salle pour les bafouer à loisir; quand apprenant ce qui se passait, l'officier de Cuirassiers, *Raphaël Minio*, qui avait été sept ans Séminariste, obtint en haut lieu l'autorisation d'aller réprimander l'officier de Garde au sujet de cette façon d'agir. Puis, prenant avec lui les soldats eux-mêmes et 6 cuirassiers, il reconduisit les Novices au Séminaire, où tous passèrent la nuit. Au matin du 18, les insurgés se rendirent au Séminaire; mais, y apercevant la troupe, rebroussèrent chemin sans oser rien faire.

XV. L'émeute n'épargna point notre maison de campagne de *Luchès*, distante de Madrid d'environ un mille. Là vivaient habituellement deux de nos FF. Coadjuteurs, s'occupant du labourage et dirigeant les ouvriers. Pour le moment c'étaient les FF. *Manuel Vidal* et *Vincent Pujalte*, tous 2 coadjuteurs formés. Ils furent avertis avant la nuit, de ce qui se passait au Collège Impérial, par un domestique de la maison qui avait assisté au massacre de plusieurs des Nôtres. De plus, une bonne personne leur envoya des vêtements de campagnards, les prévenant du danger qu'ils courraient s'ils ne se déguisaient pas. Sur de tels avis, craignant que les insurgés n'arrivassent, à la tombée de la nuit, ils se déguisèrent, sortirent secrètement de la maison, passèrent la rivière, et, montant au sommet de la colline opposée, s'assirent auprès d'une melonnière, afin de guetter ce qui adviendrait à la ferme. Les Urbains de Madrid ne vinrent pas, bien qu'ils eussent en grand nombre envahi les faubourgs et occupé les routes et les passages de la rivière afin qu'aucun fugitif ne leur échappât. S'étant adjoint quelques soldats de la Princesse et quelques « *Salvaguardias* », qui observaient tous les fuyards, ils avaient jusqu'au soir, intercepté les chemins de notre maison de campagne; à des ouvriers qui partaient ils demandèrent: « *s'ils n'avaient pas vu des Jésuites*

se cacher par là ; » et cela avec tant de méfiance qu'ils en obligèrent un à enlever son chapeau pour voir s'il ne portait pas la tonsure. Ce n'était pas sans raison qu'ils posaient cette question, car c'était jeudi et les Scolastiques eussent dû venir en congé. Mais la divine Providence permit qu'à cause du choléra et de la consternation générale, le congé fût supprimé. A l'heure dont nous parlons, les Urbains de Madrid avaient assez de veiller à ce que personne n'échappât du Couvent de St-François. Par contre les Urbains de Carabanchel qui prenaient les Frères à revers, ayant appris les exploits de ceux de la Capitale, voulurent les imiter. L'idée leur vint alors d'aller attaquer notre maison de campagne.

Ils s'acheminèrent à travers champs, les uns à pied, d'autres à cheval; il était environ 11 h. du soir quand, apercevant la maison du haut de la colline, ils rencontrèrent précisément les 2 Frères qui ne les attendaient pas du tout de ce côté, mais qui, se fiant à leur déguisement, demeurèrent tranquilles. Les brigands s'étant approchés, un des cavaliers demanda : « *Qui êtes-vous ! que faites-vous là ?* » A quoi les Frères, prenant l'air et le ton campagnards, répondirent : « *Nous gardons ces melons.* » L'homme reprit : « *Est-ce qu'il y a des Jésuites ici ? Et combien ?* » Un des Frères répliqua : « *D'habitude il y en a 2, il se peut qu'ils y soient.* » Le cavalier dit alors : « *Eh bien ! nous allons nous divertir avec eux !* » Il partit avec les insurgés vers la maison, laissant les Frères remplis de crainte. Ceux-ci demeurèrent immobiles un certain temps ne sachant que faire; puis présumant que leurs ennemis ne les trouvant point à la maison, découvriraient leur stratagème et se mettraient à leur recherche, ils s'enfuirent au loin à travers champs et se cachèrent finalement parmi des gerbes de blé. Ils s'y blottirent tout le reste de la nuit, entendant de temps à autre des gens passer auprès d'eux, mais sans deviner qui c'était. Au lever du jour, ils se relevèrent, et l'un eut le courage d'aller à la maison pour voir ce qu'on y avait fait. Rien n'avait été volé, pas même le peu d'argent laissé dans le coffre; les Urbains avaient eu honte de s'abaisser à pareille besogne; mais, au dire des domestiques, s'étaient mis à blasphémer et à maudire les Frères, enrageant de ne les point trouver, s'acharnant sur leurs soutanes et leurs manteaux qu'ils mirent en pièces; ils étaient enfin partis à leur recherche du côté de la melonnière.

Le danger passé, les Frères se promenèrent dans les environs toute la matinée; ils étaient fort anxieux sur le parti à prendre: entrer à Madrid était périlleux; reculer, plus risqué encore. A la fin ils se décidèrent à pénétrer en ville déguisés en ouvriers des champs, et gagnèrent le Noviciat. Bien leur en prit, car la maison de campagne

fut le même jour assailli par des pillards et de viles gens, tant de Carabanchel que de Madrid, qui cette fois, n'y allèrent que pour voler. Ils livrèrent tout au pillage; bœufs, chevaux, volaille, outils, approvisionnements, meubles, vaisselles et vêtements, vitres et fenêtres, jusqu'aux portes, ils enlevèrent tout, laissant l'édifice entièrement dévasté. Mais ceci appartient déjà aux événements du 18, qu'il nous reste à raconter.

CHAPITRE III

ATTENTATS DU 18 JUILLET 1834.

XVI. Dès que le jour parut, les Nôtres purent célébrer la Messe. Nous ne pensions pas alors que notre petite église et la Chapelle eussent été violées; plus tard des doutes s'élevèrent au sujet de la chapelle et il devint nécessaire de la réconcilier « ad cautelam ». Les offices furent célébrés portes closes, ainsi que dans la plupart des églises des Réguliers; les cloches se taisaient dans toute la Capitale: partout régnaient un silence et une terreur qui s'accrurent encore à la nouvelle que, dès le point du jour, les insurgés, en armes et courant de côté et d'autre, étaient redescendus dans les rues. Toutefois, vers 8 h., on décida d'accord avec le Brigadier, qu'un nombre suffisant de soldats accompagnerait les domestiques pour aller chercher à la Paroisse San Millan les 6 *cadavres* des Nôtres assassinés la veille dans le rue de Tolède, et recueillis à la nuit tombante par la Police. Le corps du *P. Joseph Fernandez*, massacré plus loin, ne put être réclamé: conduit à la Paroisse Sainte-Croix, il avait été mêlé aux morts de cette Paroisse, et, sur la même voiture, transporté au cimetière. Quand on eut déposé les 6 autres à notre Porterie, on voulut procéder à leur reconnaissance; mais ils se trouvèrent tellement défigurés par les blessures qu'ils portaient à la tête, que pour les identifier, on dut recourir aux numéros de leurs bas, seuls vêtements de Jésuites qu'ils eussent conservés. Telle était la compassion des assistants, à la vue de ces débris humains, criblés de blessures, déchirés et tout ensanglantés, que le Capitan Général lui-même entrant à ce moment, saisi d'un pareil spectacle, oublia que tout cela avait été causé par sa couardise et son inaptitude, se souvint qu'il était homme et laissa monter les larmes à ses yeux.

A ce moment l'officier de la Garde ordonna le rassemblement, afin de rendre les honneurs au Capitan Général; la course des soldats à travers les corridors pour obéir à cet ordre, fut, pour ceux des Nôtres qui n'accompagnaient pas les cadavres, un nouveau motif d'alarme: de fait, le bruit était tel que tout ce que nous étions de Jésuites au Collège, nous crûmes que le moment d'un second massacre était

venu. Nous nous réunîmes tous à la Chapelle pour prier et nous disposer, comme la veille, à la mort. L'alerte dura peu: on nous fit connaître la cause du bruit; le Capitan Général monta lui-même à la Chapelle, la parcourut comme pour une inspection et, afin de nous rassurer, nous dit quelques mots à peine intelligibles; puis il partit, nous laissant presque aussi inquiets qu'auparavant.

Vers 9 heures, au sortir des funérailles, on nous prévint que la sédition se reformait et que, dans toute la rue d'Atocha, les Urbains criaient de nouveau: « *Mort aux moines! Vive la République!* » Alors recommencèrent nos angoisses: elles devaient durer tout le jour, incertains que nous étions sur l'issue de ce soulèvement. Si les soldats qui nous gardaient nous inspiraient quelque confiance, on nous avertissait souvent que les insurgés tentaient une attaque et nous pouvions tout craindre. Un Diacre de St-Dominique, appelé *Fr. Philippe Diaz*, qui à ce moment vint, blessé à la tête et baigné de sang, chercher refuge à notre Porterie, confirma toutes nos inquiétudes. Conduit dans une chambre de l'Infirmerie pour y être pansé et soigné comme quelqu'un des Nôtres, (ce qui demanda 4 jours), il nous raconta que, comme il sortait déguisé de la maison où on l'avait recueilli la nuit précédente pour se rendre chez un ami, il avait été reconnu au passage par quelques Urbains. Attaqué à coups de sabres, il avait reçu à la tête la blessure que nous pouvions voir.

.

Note: Ici, et au milieu du paragraphe suivant, deux pages environ sont consacrées aux tentatives des insurgés contre les autres Maisons Religieuses, au début de la journée du 18. Nous continuons à ne donner que ce qui regarde directement la Compagnie. (H. D.)

.

XVII. A 10 h. enfin, se fit entendre pour la première fois, la voix du Gouvernement. Des affiches placardées aux carrefours et dans les lieux publics, donnaient un désaveu formel aux attentats. Le Conseil du Gouvernement et celui des Ministres au nom de la Reine absente, y exprimait une profonde douleur des désordres et des crimes commis; il faisait appel à la coopération non seulement des Autorités et des troupes, mais encore de tous les habitants honnêtes de la Capitale et de tous les Espagnols qui se trouvaient à Madrid, afin que, tous agissant de concert, on mit vivement un terme à de pareilles horreurs. Cet appel de l'autorité fit renaître l'espoir chez tous les bons citoyens. Mais les insurgés étaient tellement acharnés et avaient pris un tel ascendant, qu'ils ne déposèrent point les armes et n'abandonnèrent pas les postes qu'ils occupaient.

.....

Du reste, si faible était la résistance qu'on leur opposait, qu'ils purent encore parcourir toute la ville former des attroupements et, partout, faire éclater leurs menaces contre les Religieux. En ce jour de deuil universel, alors que les malades atteints du choléra, se comptaient par centaines, aucun Religieux ne pouvait sortir, pas même déguisé, pour porter aux moribonds les secours de la Religion. Les prêtres séculiers eux-mêmes, qui, par nécessité ou charité, devaient remplir cet office, ne le faisaient point sans risques. Quelques-uns furent indignement outragés, un même frappé à coups de sabre, alors qu'il portait les Saintes-Huiles. Telle était la fureur irréligieuse qui régnait ce jour-là, et telle la liberté laissée à ces impies de commettre leurs forfaits. Les répressions locales que tenta la troupe étaient l'effet d'une disposition spontanée des officiers ou de quelque ordre partiel, car vers midi il ne paraissait pas qu'un ordre général eût été donné, ainsi que le montre le fait suivant advenu à notre Noviciat.

XVIII. Dans le bataillon qui occupait la majeure partie de notre édifice était un sergent, homme de sens droit et en bons rapports avec le P. Ministre de la maison. A l'heure dont nous parlons, il vint sous un prétexte quelconque, voir le P. Ministre et lui dire que les Nôtres essayassent de fuir et de mettre leur vie en sûreté, car, si les émeutiers arrivaient, eux n'avaient point l'ordre de nous défendre. Cet avis donné, comme on croit, en toute sincérité, mit le trouble dans toute la Communauté: on en conclut que l'action du Gouvernement était encore très faible et que le péril demeurait imminent. De fait, les révoltés ne se calmaient point: toujours armés, ils sortirent à 1 h. $\frac{1}{2}$ du couvent des Trinitaires, redoublèrent leurs attroupements et cherchèrent à attaquer d'autres maisons. Ils prétendirent en finir avec le Couvent des Dominicains, dit du Rosaire, avec le Monastère de St-Bernard, avec notre Noviciat, enfin avec le Collège des Franciscains Réformés qui se trouvait hors les murs et s'appelait Collège de St-Bernardin. Mais en ces 4 endroits, on vit que si la troupe n'avait pas reçu d'ordre supérieur pour les repousser, tout au moins ne pouvait-elle se tenir inactive: elle tint tête aux insurgés, qu'une apparence de résistance suffit à dissiper.

Cependant l'alarme poussa de nombreux Religieux à sortir déguisés; 5 Pères et 4 Frères quittèrent notre Noviciat, où il ne resta plus que 3 prêtres et 6 frères. Tous les partants n'atteignirent pas sans encombre un lieu de refuge. Le F. Coadjuteur *Joseph Garcia*, avait fait quelques pas dehors quand il fut reconnu par des Urbains;

ceux-ci le saisirent immédiatement, et, l'accablant de coups et d'injures, les conduisirent pour le tuer dans une rue écartée, où le bon Frère se mit à genoux afin de recevoir le dernier coup. Heureusement un Officier qui passait, le voyant en ce moment critique, s'avança à son secours; interpellant rudement les assassins, il arracha violemment le Frère de leurs mains, et parvint à le mettre en sûreté à la « Previcion del Principal ».

Un cas semblable se présenta au Collège Impérial vers la même heure. Le *F. Pie Gonzalez*, cuisinier du Séminaire des Nobles, venu mal déguisé à l'Impérial pour y donner avis au P. Provincial de ce qui se passait au Séminaire, et pour en rapporter des nouvelles, fut remarqué au sortir du Collège, par quelques insurgés. Ils le suivirent quelques pas et se mirent à l'injurier. Lui, sans se troubler, poursuivit son chemin vers la « Plaza Mayor », où les Urbains, passant des paroles aux actes, l'attaquèrent à coups de sabres dont un, appliqué à plat, l'atteignit à la tête. Il s'arrêta alors; eux cependant, continuaient à le menacer de mort. Le Frère eut l'imprudence de leur dire qu'il était prêt à mourir si le Gouvernement l'ordonnait. A ces mots les agresseurs redoublèrent de fureur et lui crièrent: « *Quel Gouvernement? Il n'y a pas d'autre Gouvernement que nous; c'est celui-là que fait le Peuple Souverain. Si tu viens à parler de Gouvernement, tu meurs sans rémission!* » Adoucisé un peu par le silence du Frère, ils se contentèrent de le remettre à la garde du « Principal ». Réuni aux autres prisonniers, le professeur *François Sauri* et le *F. Garcia*, il demeura avec eux jusqu'à ce que, deux jours après, ils fussent tous 3 reconduits chez nous par les soldats. Au Collège, ce même soir, nous eûmes à déplorer la mort du *F. Gogorza*, survenue 24 heures après sa blessure.

XIX. Telles étaient nos épreuves à l'intérieur de Madrid. Pendant ce temps, non seulement on pillait dans la banlieue notre ferme de *Luchès*, comme nous l'avons raconté plus haut, mais encore on formait le projet de réduire au même état celles de *Torrejon* et de *Valdemoro*. Les Urbains de ces 2 endroits ne voulaient point se montrer inférieurs à ceux de la Capitale; du reste, les dépôts de grains, et les approvisionnements qui se trouvaient là, excitaient vivement leur avidité. La première de ces fermes, éloignée de Madrid de 12 milles, était gardée par 3 FF. Coadjuteurs; la seconde, située à l'opposé vers le 16^e mille, était habitée par 3 autres Frères. Ils se virent menacés en même temps, et eussent tous péri si les Autorités des deux villages, ne fussent venues à leur secours. Elles étaient dans de meilleurs sentiments que celles de Madrid, et d'ailleurs

avaient déjà reçu la proclamation du Gouvernement; au moyen de cette proclamation et d'une décision que prit la 2^{de} municipalité en faveur de nos Frères, on put obtenir dans les deux endroits que les assaillants se contentassent d'une visite domiciliaire.

L'autorité suprême qui se trouvait alors à 50 milles de Madrid au *Palais Royal de la Granja*, s'occupait à cette heure de prendre des mesures énergiques pour faire cesser les violences scandaleuses de la Capitale. Elle décidait en premier lieu de déplacer les hauts fonctionnaires et de défendre par proclamation publique toute réunion de gens armés. Mais, le soir venu, nous ignorions ces mesures; aussi passâmes-nous la nuit entière dans des alarmes continuelles. Enfin, grâce au ciel, aux premières heures du 19, on apprit la révocation du Capitan Général, du Corregidor, du gouverneur civil, du Surintendant de la Police, etc... Au même moment apparut, imprimée et affichée aux carrefours, la proclamation royale, prohibant les réunions de plus de neuf personnes en armes et ordonnant de les disperser de vive force, si, après les sommations requises, elles ne se séparaient pas. Grâce à ces deux mesures, qui montraient l'énergie du Gouvernement, et qui suffisaient à empêcher de nouveaux excès, grâce aussi à l'emprisonnement des principaux meneurs, la population commença à respirer et nous-mêmes à ressentir quelque assurance de voir cesser les attaques. Notre maison, qui la veille semblait un désert, se remplit alors d'amis et de gens de toutes conditions, venus pour nous exprimer la douleur que leur avait causée notre sort; ils nous consolèrent par leurs bons procédés et nous offraient leurs maisons et leurs ressources autant que nous pouvions en avoir besoin, soit pour notre sûreté dans l'avenir, soit pour notre subsistance actuelle. Tout ce qui suivit, soit de favorable, soit de défavorable, fournirait matière à très ample relation, mais nous ne nous sommes pas proposé d'écrire une histoire complète: nous avons dû nous contenter d'enregistrer quelques faits.

CONCLUSION.

XX. L'atrocité notoire et le caractère d'irréligion qui présidaient à tous ces événements, causèrent une émotion profonde. Immense fut le nombre de ceux qui se ressentirent d'un coup aussi douloureux jusqu'en leur état de santé et en éprouvèrent des troubles graves. Peut-être dut-on à l'inquiétude générale la recrudescence surprenante de l'épidémie qui le 18 fit près de 500, et le 19 environ 800 victimes. Il est reconnu qu'un état de crainte constitue la disposition la plus périlleuse en face du choléra. Toutefois, en ne tenant pas compte des personnes qui, pour cette cause ou pour une autre, succombèrent

à l'atteinte de l'épidémie, il y en eut beaucoup qui furent conduits au tombeau par l'affliction et la peine que leur causèrent les événements. Ainsi moururent 4 *Religieux de St-François de Paule*, plusieurs Religieuses de différents Ordres, un bon nombre de personnes du monde; enfin le *R. P. Provincial* et le *T. R. P. Général des Franciscains*, qui, s'ils purent échapper aux baïonnettes et aux épées des assassins, ne résistèrent pas à de pareilles alarmes. Admirable fut la faveur que nous fit le Seigneur: parmi les Nôtres aucun résultat funeste à la santé ne suivit ces périls; l'épidémie même ne s'attaqua à aucun de nous avant un mois, car si nous perdîmes un des Nôtres au bout de 9 jours, il sembla plutôt mourir de son âge avancé (84 ans) que succomber à une attaque de choléra.

Le ciel nous accorda cette grâce pour nous marquer sa protection et fortifier notre espérance; mais il daigna recourir à d'autres signes pour ranimer la Foi des esprits faibles et hésitants qui ne laissaient point de se scandaliser du triomphe, même passager, de l'impiété et du mal. Dieu ne châtia point tous les impies, cela n'est pas conforme aux vues profondes de sa Providence; mais il en punit assez pour que les fidèles pussent constater qu'il ne se désintéresse jamais de la conduite des hommes. Nous ne mentionnerons pas les nombreux Urbains révoltés qui, rentrant chez eux le soir même du 17, tout fiers de leur pillage et de leurs meurtres, trouvèrent les victimes qu'au sein de leurs familles la mort avait faites pour les punir: l'un voyait son épouse sans vie, l'autre un fils chéri, celui-ci son père, celui-là d'autres parents aimés.

Nous ne dresserons pas non plus la liste de tous ceux qui, en peu d'heures, furent frappés du choléra et succombèrent rapidement, l'un, cette nuit même. Plusieurs d'entre eux furent conduits à l'Hôpital Général où le prêtre qui les assistait eut plus d'une occasion de trembler en les voyant quitter la vie au milieu de spasmes horribles, comme s'ils apercevaient devant eux les fantômes de ceux qu'ils avaient assassinés: « *Les voilà qui viennent! Voilà les Jésuites!* » s'écriaient les uns dans la terreur. « *Ces moines, ces moines me poursuivent!* » balbutiaient les autres. Nous ne conterons pas non plus la fin de ceux que nous savons s'être vantés chez eux les 18 et 19 des massacres qu'ils avaient commis, et que leurs auditeurs virent 2 ou 3 heures plus tard emporter au tombeau.

Les *PP. Franciscains Réformés*, dits de St-Gilles, qui habitaient le quartier où vivaient la plupart des Urbains, et qui étaient sans cesse appelés et conduits entre des soldats pour les assister à leurs derniers moments, ne tarissent point quand ils entreprennent de rapporter les

cas nombreux où ils virent la main de Dieu lancer visiblement des châtimement terribles sur ces misérables. Nous en raconterons seulement 2 ou 3 des plus accredités, quoique nous ne nous en portions pas complètement garants.

Le premier concerne un Urbain dont nous pourrions citer la maison, car un habitant même nous l'a rapporté. Cet Urbain, dans le pillage de la Sacristie d'un Couvent, eut la sacrilège audace de dérober un ciboire d'argent et de l'emmenner chez lui. Là, en présence de sa femme et de quelques voisines que ses paroles vantardes avaient attirées, il l'ouvrit et y trouva des hosties, sans doute prêtes à être consacrées. Mais comme si elles l'avaient été, il se mit à blasphémer et à se moquer du S. Sacrement; tirant du ciboire une hostie, il demanda ironiquement aux assistants: « *C'est ça le Dieu des Chrétiens? Où est-il, où est-il ce Dieu?* » Il ajoutait: « *Nous allons bien voir* », et jetait l'hostie par terre pour la fouler aux pieds, quand il fut frappé soudain par une main invisible comme d'un coup de foudre qui le fit tomber raide à terre: si prompt que fût le prêtre appelé en toute hâte, il trouva cet homme mort et tellement horrible à voir qu'on eût dit un damné.

Un autre fait non moins triste nous fut transmis oralement, par quelqu'un qui le tenait du prêtre même qui en avait été témoin: le prêtre était allé, peu de jours après les événements, administrer le Viatique à une malade; au moment d'avancer le bras pour lui présenter l'Hostie, il sentit son bras complètement retenu au point de ne pouvoir l'avancer vers la moribonde. Il put toutefois le ramener vers le ciboire; surpris de ce fait, il exhorta la malade à examiner si elle n'aurait pas sur la conscience quelque faute non confessée qui l'empêcherait de recevoir la Ste Eucharistie. Alors, effrayée, elle tira une clef de dessous son oreiller et indiqua une commode: elle se mit à prononcer quelques paroles qu'on n'entendit point, car la malheureuse expira en les prononçant, ce qui remplit les assistants d'épouvante. Quand on ouvrit la commode, on y trouva la moitié du crâne encore frais d'un Religieux, reconnaissable à la tonsure qu'on voyait entière: c'était celui d'un des Religieux massacrés.

Non moins horrible fut, selon ce qu'écrivit une personne digne de créance, la mort d'un des habitants de Carabanchel qui avaient pillé notre Maison de Luchès; son impiété ne le cédait guère à celle des insurgés de Madrid. Il avait emporté le Christ sculpté de notre Réfectoire; arrivé chez lui il se mit à injurier la Ste Image, et, en présence de plusieurs personnes, à la bafouer puis à la frapper avec un marteau. Il abattit ainsi les jambes et les bras, et non encore satisfait, prit un clou pour transpercer la tête, Mais au moment de

décharger le coup, il tomba frappé d'une attaque terrible, qui le jeta hors de lui et le mit dans une telle rage que, pendant les 2 ou 3 heures qu'il survécut, il ne fit que se déchirer, pousser des cris pitoyables, se maudire lui-même et hurler qu'il était damné.

Ainsi périt un grand nombre d'assassins. Ces châtiments servirent à intimider les méchants, tout en confirmant la foi et l'espérance des bons. Pour nous, qui 'avons eu une si grande part dans cette calamité temporelle, n'y voyant que l'exact accomplissement des prédictions de notre Chef et Souverain Seigneur Jésus-Christ: « *In mundo pressuram habebitis; eritis odio omnibus...* » loin de perdre pour cela courage, nous n'y avons trouvé qu'un motif de nous animer à le suivre, nous consolant de nous voir traités comme Lui, nous réjouissant même et nous estimant heureux, au souvenir des paroles infaillibles qui tombèrent de 'sa bouche divine: « *Beati estis cum maledixerint vobis, et persecuti vos fuerint, et dixerint omne malum adversum vos mentientes propter me. — Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in coelis.* »



DES RELIGIEUX MASSACRÉS.

	Prêtres	Scolastiques	FF. Coadjuteurs	Tota
Jésuites	4	8	2	14
Dominicains	6	0	1	7
Franciscains	18	6	20	44
Pères de la Merci	8	0	0	8
	36	14	23	73
BLESSÉS				
Jésuites	1	2	2	5
Dominicains	1	1	0	2
Franciscains	1	0	2	3
Trinitaire déchaussé	1	0	0	1
	4	3	4	11

Parmi les blessés, le F. Vincent Gogorza, Jésuite, mourut le 18. Un peu plus tard succomba le P. Fr. Michel Quiñones, Prêtre Franciscain, ex-définiteur. Deux Scolastiques du même Ordre, après avoir pris la fuite, ne reparurent jamais : d'où l'on conclut qu'ils furent assassinés.

Noms et emplois des Jésuites massacrés.

	<i>Prêtres :</i>		
	P. Casto Fernandez	Operarius	Navalcarnero.
	P. Jean Artigas	Prof. d'arabe	Sinen (Majorque).
	P. François Sauri	Procureur	Barcelone.
	P. Joseph Fernandez Prof. de grammaire Calañias (Andalousie).		
Scolastiques	<i>Diacres :</i>		
	Joseph Elola	Théologien	Villaréal (Guipuzcoa).
	Joseph Urrieta	»	Azpeitia. »
	<i>Sous-Diacres :</i>		
	Dominique Barrau	»	Barcelone.
	Joseph Garnier	Prof. d'humanités	Palma (Majorque).
	Joseph Sancho	Prof. de grammaire	» »
	Pierre Demont	Philosophe	Garriguela (diocèse de Girone.)
	<i>Minorés :</i>		
	Firmin Barba	Prof. de grammaire	Valence de Alcantara (Estramadure).
	Martin Buxons	Surveillant	Castello (diocèse de Girone).
	<i>Coadj. temp. :</i>		
	Manuel Ostolaza	Menuisier	Iziar, près Deva (Guipuzcoa).
	Jean Ruedas	Réfectoier	Tolède.
	Vincent Gogorza	Dépensier	Leiza (Navarre).